



NAZIONALE
B. Prov.
 XXI
 140
 NAPOLI

BIBLIOTECA
 VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

armadio
 XVIII



Palchetto

Num.º d'ordine

15 32513

42 e 27

B. Prov.

XXI

Pro-let

ÉTAT ACTUEL
DE LA TURQUIE.

I.

Les formalités ayant été remplies, conformément au décret du 5 février 1810, tout exemplaire qui ne sera pas signé par moi sera saisi.



On trouve chez le même Librairs :

- VOYAGE DE LA TROADE**, fait dans les années 1786 et 1787; par J. B. Lechevalier, troisième édit. considérablement augmentée, 3 vol. in-8^e, accompagnés d'un atlas de 37 planches, gravées par les premiers artistes, 25 fr.
 Papier grand-raisin, belles épreuves, 35 fr.
 Pap. double, façon Hollande, premières épreuves, cartonné, 40 fr.
 Pap. grand-raisin double superfin vélin, fig. avant la lettre, cartonné à la *Bradel* (rare), 72 fr.
- VOYAGE de la Propontide et du Pont-Euxin**, avec la carte générale de ces deux mers, etc., par Lechevalier, 2 vol. in-8, ornés de 6 belles cartes, 9 fr.
Le même, pap. vélin, 15 fr.
Le même, avec les cartes enluminées, 21 fr.
- TABEAU HISTORIQUE**, politique et moderne de l'Empire ottoman, contenant l'examen des gouvernemens, des finances, des forces militaires sur mer et sur terre, de la population, religion, mœurs, usages, arts, sciences et commerce de ses habitans, etc.; traduit de l'anglais de Williams Eton, consul d'Angleterre, par Lefevre; seconde édition, 2 vol. in-8, papier fin, 9 fr.
- GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA MER NOIRE**, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée, par A. Dureau-de-Lamalle, fils; accompagnée de deux cartes coloriées, dressées par J. N. Buache. Un vol. in-8, 6 fr.
- HISTOIRE des Wahabis**, depuis leur origine jusqu'à la fin de 1809, par *** , consul à Alep, 1 vol. in-8, 3 fr. 50 c.
- VOYAGE en Grèce**, par J. L. S. Bartholdy, fait dans les années 1803 et 1804, contenant des détails sur la manière de voyager dans la Grèce et dans l'Archipel; la description de la vallée de Tempé, un tableau pittoresque des sites les plus remarquables de la Grèce et du Levant, etc. 2 vol. in-8 ornés de planches coloriées, et d'une carte de la Grèce, dressée par Lapie, 12 fr.
 Papier vélin d'Annonay, 24 fr.

Ces ouvrages se trouvent aussi au Dépôt de la Librairie de
 J. G. DENTU, Palais-Royal, galeries de bois, n^o 265
 et 266.

507
648640

ÉTAT ACTUEL DE LA TURQUIE,

OU DESCRIPTION DE LA CONSTITUTION POLITIQUE, CIVILE ET
RELIGIEUSE, DU GOUVERNEMENT ET DES LOIS DE L'EMPIRE
OTHOMAN, DES FINANCES, DES ÉTABLISSEMENTS MILITAIRES DE
TERRE ET DE MER, DES SCIENCES, DES ARTS LIBÉRAUX ET
MÉCANIQUES, DES MŒURS, DES USAGES ET DE L'ÉCONOMIE
DOMESTIQUE DES TURCS, ET AUTRES SUJETS DU GRAND-
SEIGNEUR ;

AUQUEL ON A AJOUTÉ
L'ÉTAT GÉOGRAPHIQUE, CIVIL ET POLITIQUE
DES PRINCIPAUTÉS

DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE,

D'après les observations faites pendant une résidence de quinze ans,
tant à Constantinople que dans l'Empire turc ;

PAR TH. THORNTON.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. DE S****.

TOME PREMIER.

~~~~~  
PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf.

1812.



Nec à festinante et vehementer occupato elegantiam orationis,  
quam ne meditata quidem et oriosa prestare possem, equum  
est requirere. Me quidem consolabitur nullius mendacii sibi  
conatus animus; quod est in huiusmodi narratione præcipue  
spectandum.

MUSANQUI, epist. 1.

---

## AVIS DE L'ÉDITEUR.

---

SI le mérite d'un ouvrage peut être garanti par ses succès, celui dont nous offrons la traduction doit être favorablement accueilli du public. Les Anglais, déjà si riches en livres qui traitent de la Turquie, ont lu et recherché avec empressement cette production de M. Thornton, qui a eu deux éditions consécutives (1). Les Allemands eux-mêmes, pour qui l'exactitude est le premier mérite, se la sont appropriée, et il en a paru une traduction dans leur langue, sous ce titre : *Das Türkische reich in allen seinen beziehungen, aus dem Englischen von Th. Thornton Ubersetzt, von Fr. Hermann*, Hamburg, 1808, in-8°.

---

(1) La première édition a paru à Londres en 1807, un vol. in-4°, et la seconde en 1809, 2 vol. in-8°. La Bibliothèque britannique a rendu un compte très-satisfaisant, et a donné de très-longes extraits de la première édition. Voyez les tom. 36, 37, 38, etc. de ce journal.

Malgré nos recherches , nous n'avons pu nous procurer cette traduction , et nous ignorons si elle est accompagnée de notes.

Mais si un tel succès pouvait paraître illégitime , il suffirait de lire l'ouvrage avec attention , pour se convaincre des soins que l'auteur a mis à le rédiger. Bien différent de ces voyageurs qui rédigent leurs journaux en poste , non seulement il a tout vu par lui-même , mais il a examiné , mis à contribution et rectifié avec une sage critique tous les livres qui ont précédé le sien. Ainsi il n'a rien négligé de ce qui pouvait lui mériter la confiance du public. Nous n'entrerons point dans d'autres détails sur la marche qu'il a suivie dans la rédaction et la disposition de son travail ; nous renverrons le lecteur à la Préface qui suit cet Avis.

La traduction que nous publions , est dûe à un officier français , très-distingué par son mérite , et prisonnier de guerre , qui a cru devoir faire passer dans notre langue un livre qui jouissait de l'estime générale. Si le style

n'est pas toujours aussi pur, aussi élégant qu'on pourrait le désirer, le motif qui dirigeait le traducteur doit le faire excuser. Il a cru qu'en matière de ce genre, une fidélité scrupuleuse était préférable à une élégance qui fait souvent disparaître le vrai sens de l'original.

Dé notre côté, nous avons fait nos efforts pour nous acquitter dignement de la tâche imposée à un éditeur. Nous avons revu avec soin la traduction sur le texte anglais, vérifié la plupart des citations, et rectifié les mots arabes, persans et turcs, qui se trouvaient dans le texte et dans les notes.

Nous regrettons bien sincèrement que la mort récente de M. Sonnini de Manoncourt, nous ait privés des renseignemens qu'il aurait pu nous donner sur la Moldavie et la Valachie, pays que ce laborieux savant avait visités depuis peu de temps.

Puisse le public agréer avec bienveillance

( iv )

cet ouvrage, et nous serons amplement dédommagés de toutes les peines que nous nous sommes données !

Paris, ce 15 juin 1812.

---



---

## PRÉFACE.

---

Le grand nombre de livres qui ont déjà été écrits sur le gouvernement et les institutions de l'Empire turc , paraît devoir rendre superflue toute nouvelle tentative de développer ce sujet. Cependant , les rapports des divers auteurs varient tellement et sont tellement contradictoires , qu'il paraît aussi difficile de concilier leurs relations , qu'impossible d'y ajouter foi.

Quelques voyageurs ont ouvertement négligé de faire des recherches sur les coutumes particulières , les mœurs et les opinions des Turcs , tandis que d'autres , moins sincères , ne les ont observés que superficiellement , et même sous un faux jour , ont douté de ce qu'ils n'entendaient pas , et ont décrit ce qu'ils avaient imaginé , plutôt que ce qu'ils avaient vu.

Quoiqu'intéressantes , autant par leur célébrité passée que par leur importance actuelle , les provinces turques sont cependant à peine mieux connues , à leur contour géographique près , que les forêts de l'Amérique , ou les déserts de l'Afrique. Le voyageur européen , ignorant le langage , étranger aux usages du peuple qu'il cherche à connaître , ne peut saisir que de loin les traits , même les plus saillans , de son sujet. Ses descriptions sont nécessairement tracées à la hâte , et incorrectes : quand on vient à les comparer au modèle original , elles ressemblent plutôt aux rêves d'une imagination en délire , qu'aux idées saines recueillies dans la mémoire d'un écrivain intelligent et observateur.

« Celui qui ne dit rien qui excède les bornes de la probabilité, a le droit de demander d'être cru par ceux « qui ne peuvent le contredire. » Mais le voyageur qui fait usage d'un privilège aussi étendu, devient au même degré responsable de tout abus qu'il aura fait de l'autorité dont il est investi. Comme je réclame, ainsi que mes prédécesseurs dans cette carrière, la même indulgence pour mon travail, j'ai hasardé des assertions qui ne peuvent être reçues que par la confiance dans la véracité de l'auteur. L'éloignement où mon sujet se trouve de l'observation générale, laisse néanmoins le droit de censure ou de contradiction en si peu de mains, que le lecteur a le droit de suspendre son approbation jusqu'à ce que j'aie donné des preuves que les moyens qui ont été à ma disposition, et les situations dans lesquelles je me suis trouvé, m'ont mis en état de bien remplir la tâche que j'ai entreprise.

Une résidence de quatorze ans dans la factorerie anglaise à Constantinople, et d'environ quinze mois à Odessa, sur les côtes de la mer Noire; des excursions faites dans les provinces de l'Asie-Mineure et les îles de l'Archipel; une liaison étroite avec les ministres étrangers les plus respectables, et leurs interprètes; un loisir long et toujours employé; enfin, une connaissance des langues du pays, suffisante pour fournir aux conversations ordinaires, m'ont procuré les occasions de faire des observations nouvelles, et m'ont mis en état de distinguer, avec plus d'exactitude que le lecteur sans expérience, ce qui est réel de ce qui est imaginaire dans les relations des auteurs qui m'ont précédé.

Je puis renvoyer, pour la confirmation générale de ces faits, aux personnes d'un rang élevé et d'un caractère

respectable , non seulement dans ce pays , mais encore sur le continent , et je présume que les ambassadeurs de Sa Majesté Britannique à la Porte , ainsi que les représentans des puissances continentales , qui m'ont honoré de leur amitié en Turquie , justifieront l'appel que je fais à leur témoignage.

L'état de la société dans la capitale de la Turquie est tel , qu'une simple connaissance personnelle est l'effet nécessaire de la situation respective de toutes les classes d'Européens. Mais je puis me flatter d'avoir obtenu et conservé l'amitié de S. Ex. M. Liston , de sir Sidney Smith , de M. Spencer Smith , son frère et collègue dans l'ambassade ; de M. le baron Herbert Rathkeal , internonce impérial ; de M. Van Dedem , ambassadeur batave ; de M. de Knoblesdorff , envoyé prussien ; enfin , de M. Descorches , ci-devant marquis de Sainte-Croix , ambassadeur de la république française. J'ai en l'avantage d'être personnellement lié avec les plus distingués des voyageurs modernes dans l'Empire turc , et j'ai été assez heureux pour les aider dans leurs recherches , et présenter à leurs observations les objets qui avaient rapport au but de leurs divers travaux. Quelques-uns m'ont fait l'honneur de reconnaître qu'ils avaient profité de mes communications ; et j'espère qu'on n'imputera pas à vanité la douce satisfaction que j'éprouve en rapportant les dernières expressions de la reconnaissance d'un homme de lettres , dont le cœur était le sanctuaire de toutes les vertus , et dont l'esprit était aussi enrichi par la littérature , qu'il était étendu par la philosophie.

Le nom de *Twedell* est cher à tous ceux qui surent l'apprécier. Il s'était distingué à l'université de Cambridge par l'élégance de son génie : il avait visité les cours

du nord , et avait parcouru les pays les plus intéressans de l'Europe. S'il eût assez vécu pour terminer ses voyages , son nom serait parvenu avec honneur à la postérité ; et quoique les matériaux qu'il a laissés soient épars et sans liaison , si ce qui en reste était réuni et mis en ordre par la main de l'amitié , cela suffirait pour former un monument qui arracherait sa mémoire à un oubli non mérité. Il est mort à Athènes , et a été enterré dans le temple de Thésée. Trois jours avant sa mort , il m'écrivit la lettre suivante , qui m'est précieuse par mon respect pour son aimable auteur , et que je conserve avec d'autant plus de soin que c'est la dernière qu'il ait écrite :

14 juillet 1799.

« Je vous écris , mon cher Monsieur , à bord d'un vaisseau mouillé dans le port du Pirée , et qui , dans une demi-heure , doit mettre à la voile pour transporter M. Neave à Smyrne , d'où il se rendra à Coustantinople. J'ai désiré qu'il ne partit pas , sans se charger pour vous de quelques lignes , parce que je ne cesserai de me rappeler avec satisfaction les ressources que j'ai trouvées dans votre société , à Pera , et que je me promets que vous me remercirez de vous avoir procuré sa connaissance. Je n'ajouterai pas une syllabe sur un autre sujet. Il y a tant de bruit *au-dessus* , *autour* et *au-dessous* de moi , que je ne sais si vous trouverez intelligible le peu de mots que je vous écris. J'espère , au moins , que vous comprendrez , quand bien même vous ne pourriez le lire , que mes vœux les plus ardens vous accompagnent , ainsi que M. Thornton , et que je suis , mon cher Monsieur , à jamais sincèrement à vous. »

J. TWEDELL.

Placé par les circonstances dans un pays où la nature , et plus spécialement encore les mœurs générales des habitans sont si différentes de celles avec lesquelles j'étais familiarisé , je fus conduit , quoique sans dessein fixe , à observer tout ce qui passait journellement sous mes yeux. Les mœurs , en général , attirèrent plus particulièrement mon attention , soit d'après mon goût naturel et le genre de mes précédentes études , soit parce que , d'après les moyens qui étaient en mon pouvoir , je me jugeai en état de pousser mes recherches sur cette partie , avec une plus grande perspective de succès. Je lus les ouvrages des voyageurs précédens , qui , en m'indiquant les objets dignes d'une plus grande attention , ont abrégé mon travail. Je choisis dans leurs écrits les remarques que je trouvai correspondantes au modèle original , et , après avoir ainsi vérifié leur exactitude , je les thésaurisai dans mon esprit , et je les ai considérées comme un bien légitime , ajouté au fond de mes propres connaissances. Ne tenant à aucun système , n'ayant à défendre aucune hypothèse , et n'étant influencé ni par l'affection ni par l'animosité , je me contentai d'accumuler des observations et d'amasser des idées. J'étudiai les effets dans leurs différens rapports , sans faire à la hâte la recherche de leurs causes. Une longue familiarité avec les usages du pays , et une grande expérience des mœurs des habitans étaient indispensables pour être en état de discerner ce qui tenait à la nature ou à l'habitude , d'avec ce qui était accidentel et altéré. Il était nécessaire d'observer la même conduite dans différentes personnes , pour la comparer dans ses différens résultats , et l'identifier dans des circonstances dissemblables , avant de l'incorporer dans la masse distincte des habitudes parti-

culières qui constituent le caractère national, et dont il convient d'exclure les particularités et les traits individuels. C'était dans la possession des moyens propres à remplir la tâche que je m'étais imposée, que consistait tout l'avantage de ma position sur celle d'un voyageur qui ne fait que passer, et qui ne doit tirer presque tous ses renseignemens que de ses enquêtes. Il a d'avance disposé une série de questions, et il inscrit sur ses tablettes les informations qu'il peut recueillir, et qui très-souvent sont vagues, incorrectes ou exagérées. Dans son ardeur à s'instruire, il ne peut s'attendre à pénétrer au-delà de la surface. Les replis du cœur humain ne se développent pas à une première vue, et les traits caractéristiques du genre humain ne sont pas écrits en caractères qui puissent se lire en conrant.

Tout en reconnaissant les obligations que j'ai à ceux dont le travail a éloigné des difficultés qui eussent peut-être arrêté tout-à-fait, et certainement retardé considérablement mes progrès, je dois cependant déclarer, que, dans presque tous les écrivains qui ont parlé avant moi de la Turquie, je découvre de la partialité ou des préjugés, une superfluité ou une disette de renseignemens. J'ai observé que, dans quelques-uns, l'exactitude est sacrifiée aux beautés du style, et même à des idées ridicules ou à des comparaisons absurdes.

L'Européen, attaché aux usages particuliers de son pays, condamne tout ce qui ne peut se concilier avec eux. D'un autre côté, l'historien national turc, dont les conceptions n'ont jamais été agrandies par une étude générale, a négligé de marquer les traits délicatement distinctifs du caractère oriental; il a dédaigné de faire attention aux défauts avec lesquels il était familia-

risé, et il a même pris leur difformité pour une beauté.

Afin d'apprendre avec précision, il était nécessaire de retourner à l'état de l'enfance, auquel chaque objet se présente comme une leçon; de réunir une grande masse de renseignemens; de l'examiner avec patience; de la revoir avec soin, et, à mesure que l'expérience s'acquerrait, de retrancher tout ce qui avait été adopté trop légèrement, ou qui n'avait été vu que superficiellement. Je lis le caractère de l'homme, non pas à travers une traduction verbale, mais dans ses propres expressions non équivoques, quand, libre de toute contrainte, éloigné du soupçon, ignorant qu'il s'expose à l'examen, et présentant alternativement ses différens traits, il est mu par l'action dominante de ses diverses passions.

Tels étaient mes moyens d'acquérir des renseignemens, et ma méthode de les employer. Je soumetts maintenant au jugement d'un public éclairé, le résultat de mes opérations. Dans le cours de mon voyage, je me suis, le plus rarement que j'ai pu, offert à l'attention du lecteur. Je ne l'ai fait que pour soutenir les assertions qui ne reposent que sur ma seule autorité, ou pour donner de l'authenticité aux faits que j'ai avancés.

En représentant des mœurs étrangères, je me suis dépouillé des préjugés nationaux; en décrivant des religions étrangères, je ne les ai comparées à aucune des opinions ou des pratiques des autres sectes ou des autres croyances. J'ai essayé d'éviter ces expressions de malveillance qui souillent les pages des écrivains chrétiens qui m'ont précédé. Je ne crois cependant pas avoir commenté quelqu'erreur, recélé quelque absurdité, ou déguisé quelque dogme, pratique ou cérémonie. Les principes de l'islamisme étant fondés sur la religion naturelle

et sur les révélations des deux Testamens, doivent nécessairement avoir une portion considérable de valeur intrinsèque; mais cet aveu n'implique pas le respect pour l'édifice artificiel et hétérogène élevé par les mains de Mahomet.

J'ai contemplé mon sujet sans autre guide que ma raison; mais je suis persuadé qu'elle ne m'a conduit à aucune erreur qui pût corrompre le cœur ou égarer le jugement. Je me flatte que dans tout le cours de mon ouvrage, le lecteur apercevra le zèle pour la cause de la vertu, une moralité pure, sans être morose, le respect pour l'ordre social, la vénération pour les institutions civiles et religieuses, et, par-dessus tout, l'amour de la liberté, vertu caractéristique de la nation à laquelle il m'est honorable d'appartenir.

L'on dira peut-être que j'ai perdu mon titre à l'indulgence, par la sévérité avec laquelle j'ai traité les écrits des voyageurs qui m'ont précédé. J'ai lu quelques ouvrages dans lesquels il n'y a pas un seul fait exposé avec justesse, ni une seule conclusion bien déduite. Je l'ai dit sans équivoque et sans réserve; mais l'exactitude de mes assertions peut être jugée par les preuves qui les accompagnent. J'ai exprimé sans retenue les sentimens qu'ont excités en moi les déguisemens étudiés, les falsifications que l'auteur lui-même connaissait comme telles, et les argumens rendus spécieux pour tromper le lecteur. Mais si dans quelque circonstance j'ai censuré injustement, si j'ai pris sur moi de décider sur ce dont je n'étais pas en état de juger, si j'ai été mu par un motif autre que l'amour de la vérité, que la sévérité de mes remarques me soit rendue au décuple; ce sera justice. Je puis, en quelques occasions, paraître avoir



coupé le nœud gordien par un coup trop à découvert. Je n'ai pas cherché la controverse , mais j'ai senti qu'il était de mon devoir de ne pas l'éviter. Je ne reconnaitrai la justesse des reproches , que lorsqu'il sera démontré que j'aurais pu omettre quelque remarque sans faire tort à la vérité. Mon intimité personnelle avec quelques-uns des voyageurs modernes , ne m'a engagé ni à prodiguer des éloges non mérités , ni à verser l'amertume sans raison. J'ai éloigné de mon esprit toute considération particulière de partialité ou de ressentiment , et ayant entrepris un ouvrage dont le seul mérite doit être l'exactitude intrinsèque , j'ai sacrifié tout motif subalterne à l'amour de la justice et de la vérité.

Les évènements arrivés lors de la première publication de cet ouvrage , ayant interrompu les communications ordinaires avec la Turquie , il a été , jusqu'ici , impossible de vérifier la véracité de ses détails , en les comparant aux institutions et aux mœurs qu'ils peignent. L'ouvrage a cependant été lu avec une attention suivie , par des personnes versées dans le sujet , tant par l'étude que par l'expérience , et , quelque douteux que puisse être son mérite sous d'autres rapports , il a été généralement reconnu comme portant le caractère de la vérité. Il a reçu certainement plus d'éloges qu'il n'en mérite , pour l'exactitude et l'impartialité des observations. Il a été critiqué , avec non moins de justice que de sévérité , pour son défaut de clarté dans le style et sa disposition. L'éloge et la censure m'ont également excité à aspirer à une approbation plus complète , pour l'édition que j'offre ici au public.

En comparant cette édition à la première , on s'apercevra que je me suis étudié à perfectionner celle-ci ,

par les fruits de mes réflexions et de mes lectures , et par les avis des écrivains les plus instruits et les plus judicieux. J'ai effacé ce qui avait paru susceptible de reproches ; j'ai essayé de suppléer à ce qui manquait , d'éclaircir ce qui était obscur , et de mettre en ordre ce qui était confus. J'aurais autant de honte que de regret d'avoir publié un ouvrage aussi imparfait que l'est la première édition , si je n'étais convaincu que ses défauts ne provenaient ni de négligence , ni de précipitation , mais d'un manque d'expérience dans l'art d'écrire , et de maturité dans le jugement.

Le chapitre qui sert d'introduction au présent ouvrage , et qui est une recherche sur les causes qui ont amené l'agrandissement antérieur et la décadence actuelle de la puissance othomane , présente l'histoire des Turcs depuis les temps les plus éloignés jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. La nécessité de lier le passé au présent , pour bien faire comprendre le sujet , doit faire excuser ma témérité d'avoir osé marcher sur les traces récemment ouvertes par Voltaire et Gibbon , dans un sentier aussi embarrassé et aussi difficile.

Je n'ai pas suivi exactement , dans la disposition des chapitres suivans , l'opinion des écrivains auxquels le public témoigne de la déférence. Une vue générale des mœurs , des arts et du gouvernement des Turcs , dans laquelle tout le sujet est exposé , a paru un préliminaire utile. J'ai conséquemment conservé ce chapitre sans hésiter , parce que son contenu est parfaitement intelligible , sans exiger la connaissance de ce qui suit.

Le gouvernement othoman a été généralement supposé théocratique , et , sur cette hypothèse , on a prononcé qu'un exposé préalable de la religion de Ma-

homet, était nécessaire pour discuter le pouvoir du sulthan et les établissemens politiques de l'Empire. J'ai cependant persisté à considérer la religion uniquement dans son influence sur les opinions et les mœurs des individus, et j'ai, à cet égard, conservé l'arrangement que j'avais d'abord adopté.

Le gouvernement de Mahomet et des khalyfes était une vraie théocratie. Celui des sulthans othomans est féodal, et tel qu'il existait chez les Turcs, avant leur conversion à l'islamisme. Ce gouvernement féodal s'est incorporé ensuite l'autorité théocratique des successeurs de Mahomet, ce qui forme aujourd'hui une branche de la constitution othomane. Le sulthan était déjà despote : le mahométisme a sanctifié, mais non modéré sa puissance absolue. Les constitutions politique et religieuse coïncident parfaitement à cet égard. L'addition de l'autorité théocratique n'a donc ni étendu, ni restreint l'exercice de l'autorité temporelle.

Le second chapitre traite de la constitution othomane, et le troisième de l'administration de la justice, quoique je m'expose de nouveau à la censure, en séparant ainsi des sujets que quelques personnes assurent être intimement et naturellement liés. Comme cependant le code religieux est la seule règle observée dans l'administration de la justice, il paraît que, loin d'être impossible, il est indispensable de distinguer la simple application de la loi souveraine, au-delà de laquelle le sulthan ou ses délégués ne peuvent aller constitutionnellement, d'avec l'exercice de l'autorité, qui est indépendante, et n'admet aucune opposition.

La force militaire et les finances de l'Empire othoman occupent les quatrième et cinquième chapitre, et, comme

réunis aux précédens , ils comprennent tout ce qui a rapport à la constitution et au gouvernement ottoman, j'ai placé , immédiatement à la suite , un chapitre touchant la situation de l'Empire , à l'égard des Etats environnans. J'avais eu dessein de terminer l'ouvrage par cette discussion ; mais comme les chapitres suivans ne traitent que de la religion et des mœurs de la vie privée, j'ai jugé à propos de réunir tout ce qui tenait à la politique , avant d'appeler l'attention sur un autre sujet.

Les mœurs et les habitudes des hommes , et l'économie des femmes , sont réservés pour les septième et huitième chapitres ; cette distinction a déjà été censurée , le sujet de ces deux chapitres étant presque le même. Mais j'ai suivi l'opinion générale de l'Orient , qui considère le *hareem* comme totalement distinct de l'établissement des hommes dans une famille turque.

---

# ÉTAT ACTUEL DE LA TURQUIE.

## INTRODUCTION.



Origine et monarchie des Turcs en Asie. — Empire de Mahomet et des khalyfes. — Usurpations et dynasties des Turcs et des Turcomans. — Royaume de Roum ou Anatolie. — Ambassade de l'empereur de Byzance au Concile de Plaisance. — Les Croisades. — Conquêtes de Djenguyz-Khan. — Émigration des Othomans. — Othman, fils d'Orthogrul, fondateur de la dynastie ottomane. — Son gouvernement militaire, politique et civil. — Orkhan. — Murad I. — Bajazet I. — Interrègne. — Mahomet I. — Murad II. — Mahomet II. — Bajazet II. — Sélim I. — Soliman I. — Sélim II. — Murad III. — Mahomet III. — Ahmed I. — Mustapha I. — Osman II. — Murad IV. — Ibrahim. — Mahomet IV. — Soliman II. — Ahmed II. — Mustapha II. — Ahmed III. — Mahmud. — Osman III. — Mustapha III. — Abdulhamid. — Sélim III.

LA haute antiquité des Turcs est attestée par les auteurs persans et arabes, comme par ceux de leur nation. La tradition persane rapporte que Turc, qui a donné son nom au Turkéstan, et Iredj, auquel les rois de Perse attribuent leur origine, étaient fils du même père. Abulpharage, auteur arabe, dans son

Origine et  
monarchie  
des Turcs en  
Asie.

*Histoire universelle des dynasties*, place les Turcs au nombre des sept races originaires du genre humain, qui, suivant son rapport, sont : les Persans, les Chinois, les Chaldéens, les Grecs, les Egyptiens, les Turcs et les Indiens. Les auteurs turcs affirment leur descendance de Japhet par Turc, l'aîné de ses huit fils, fondateur de la race tatare, qui, attiré par la salubrité de l'air et la pureté des eaux, fixa sa résidence à Selinkah. Les Grecs ont confondu tous les peuples du nord de l'Asie sous la dénomination générale de Scythes, et leur pays sous celle de Scythie. Mais les géographes orientaux l'ont divisé en quatre parties, dont la plus fertile et la plus populeuse était baignée par l'Oxus et occupait les bords de la mer Caspienne. Les hordes qui couvraient les parties occidentales de l'Asie et les frontières orientales de l'Empire romain, tiraient principalement leur origine de ce district (1).

---

(1) Jenisch, de *Fatis Linguarum orientalium*, en tête du *Lexicon* de Meninski, édit. de Vienne, 1780.— Pline, dans le septième chapitre du sixième livre de son *Histoire naturelle*, fait mention des Sarmates, habitans d'un pays voisin du Tanaïs, parmi les familles desquels il compte les Turcs. « Les Turcs habitent jusqu'aux gorges solitaires, escarpées et couvertes de bois, au-

Les ancêtres les plus reculés des Turcs, dont l'histoire fasse mention d'une manière

« delà desquelles sont les Arimphées, qui appartiennent  
 « aux monts Riphées. » Pomponius Mela, vers la fin du  
 dix-neuvième chapitre du premier livre de la *Description du Monde*, dit : « Les Budins occupent les gras  
 « pâturages qui bordent le Mæotis, et d'autres terrains  
 « nus et stériles. Les Gélons habitent une ville bâtie en  
 « bois. Près d'eux sont les Tyssagètes et les Turcs, qui  
 « se tiennent dans de vastes forêts, et vivent de la  
 « chasse. » Constantin Porphyrogénète dit, au commen-  
 cement du trente-septième chapitre de son livre sur  
 l'*Administration de l'Empire* : « Vers la fin du neu-  
 « vième siècle, les Uzes, unis aux Charazes, chas-  
 « sèrent les Patzinacites de leur pays au-delà du Volga :  
 « ceux-ci, en cherchant un nouvel établissement, tom-  
 « bèrent sur les Turcs et les chassèrent de leur pays,  
 « voisin du Tanaïs. » Telle fut la connaissance impar-  
 faite que les auteurs européens eurent de la nation  
 turque jusqu'au milieu du dixième siècle. Ces tribus,  
 dont ils se contentèrent de citer sèchement les noms,  
 habitèrent les côtes orientales de la mer d'Azoff, et les  
 plaines situées entre le Don et le Dnieper. Elles furent  
 séparées du grand corps de la nation, et continuèrent  
 à se retirer devant les nouvelles invasions, en passant le  
 Dniester et le Danube, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées  
 dans la grande Moravie (aujourd'hui la Hongrie et la  
 Transylvanie), où elles s'établirent et s'incorporèrent aux  
 anciens habitants. (Voyez *Dissertation sur l'origine de  
 la langue esclavone*, en tête des *Observations histori-  
 ques et géographiques sur les peuples barbares qui  
 ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, par

authentique , étaient les tribus errantes des *Hiong-nou* ou *Huns* , qui habitaient sous des tentes , et occupaient avec leurs nombreux troupeaux les plaines immenses qui sont au nord de la Chine. La fondation de leur premier empire est reculée jusqu'à l'année 1200

Avant J.-C.  
1200.

avant J. C. Il comprenait toute la Tatarie asiatique , et fut détruit par les dissensions de la famille régnante et les victoires des Chinois. Les Huns , dispersés , se répandirent dans divers pays : une partie envahit l'Europe

Après J.-C.  
468.

sous le règne de l'empereur Valens , et y fonda un empire qui subsista jusqu'à l'an 468 :

---

Peyssonel , in-4°, p. xxxviii. Paris , 1765.) Dans l'année 1068 , les Uziens ou Uzes , horde moldave de race turque , servaient dans les armées romaines , et on les retrouve sous le même nom ou sous celui de Gozz , ainsi que les appelaient les Orientaux , sur le Volga , en Arménie , en Syrie et dans le Khorassan. (Voyez l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* , par Gibbon , t. x , p. 218 , note 40 ; et p. 355 , note 31 , in-8°, Londres , 1802.) Les Charazes passent pour être les mêmes que les Magiars , nom sous lequel les Hongrois sont connus des Turcs. (Voyez Peyssonel , p. xxxix.) Leunclavius suppose que les Patzinacites étaient les habitans de la Bosnie , qui se donnent encore eux-mêmes le nom de *Botzinacks* ; mais il faut observer que les habitans de la Bosnie sont Slavons , et que de Guignes (*Histoire des Huns* , t. 1 , part. 1<sup>re</sup> , p. 230 , Paris , 1756 à 1758) fait dériver les Patzinacites des Turcs ou Huns.



le reste se confondit avec les Avars (1). Les Turcs, branche de l'ancienne famille des Huns, continuèrent à habiter les monts Altaï; mais ils furent sujets des Tatars Geougen jusqu'à l'année 552, que leur chef se révolta, fit la guerre à son maître, et lui ayant arraché l'empire par ses victoires répétées, prit le titre souverain de *khan*. L'Empire turc, qui était alors établi en Tatarie, s'étendit dans l'est jusqu'à la Chine, et de là le long des frontières de l'Inde et de la Perse jusqu'au lac Mæotis et aux frontières de l'Empire romain. Son influence sur les affaires des Romains ne se fit sentir que par le reflux sur leurs frontières des tribus dont il avait envahi le territoire, ou par les alliances accidentelles des deux nations et la diversion puissante faite, par les Turcs, du côté de l'Oxus,

---

(1) De Guig., t. 1, part. 1<sup>re</sup>, pag. 218.— Le sujet du poème épique de Ferdoûcy, intitulé *Chah-nâmeh*, est la guerre de Cyrus contre Afrasiab, monarque turc ou hun. (Voyez les OEuvres de sir W<sup>m</sup> Jones, t. v, p. 594, Londres, 1799.) Un système célèbre de lois non écrites, appelé *Yâçâ* ou *Yaçac*, qui, dans le turc moderne, signifie *prohibé, défendu*, régissait autrefois la Tatarie, et fut publié de nouveau par Djenguyz-Khan, qui y fit des additions. Tamerlan le mettait, dit-on, au-dessus du *Coran*. (Jones, t. 1, p. 65.—Gibbon, t. vii, p. 287, et

contre les Persans, leur ennemi commun. L'histoire des guerres étrangères ou domestiques des Turcs, la destruction ou la dissolution de leur empire après une durée de  
 763. deux cent onze ans, la dispersion de leurs familles, ont peu de liaison avec le sujet de  
 868. cet ouvrage (1), jusque vers le milieu du troisième siècle de l'hégire. A cette époque, un corps considérable de jeunes Turcs chassés de leur pays, pris à la guerre ou vendus dans le commerce, fut enrôlé au service des khalyfes arabes de la maison d'Abbas, et destiné à garder la personne du souverain et à tenir en respect les factions domestiques. Ce secours passager substitua aux successeurs dans le khalyfat un mal permanent, d'une nature plus fâcheuse : car nous voyons que ces gardes ne tardèrent pas à se révolter, sous le prétexte

---

t. XII, p. 243, note 68. — *Notice de l'hist. de Djeng.*, t. v, p. 192 des *Notices et extraits des man. de la Bibl. imp.*)

(1) De Guig., t. 1, part. 1<sup>re</sup>, p. 225, 227. — Les monts Altaï contiennent des mines qui furent exploitées par les Turcs durant une période de quatre cent cinquante ans, pour l'usage du grand *khan* des Geougen. D'après le nom des montagnes et celui du lac Altyn qui est à leur pied, je suppose qu'elles contiennent des mines d'or. Le camp royal, ou la résidence des *khans* turcs, était sur ces montagnes; et d'après

des arrérages de leur pays qui leur étaient dus ; que, par des actes combinés de rébellion et de régicide, et par une dilapidation impunie du trésor public, ils s'emparèrent de toutes les places honorables et lucratives, prirent pour eux-mêmes le gouvernement de l'Etat, et le commandement des armées et des provinces, et, envahissant tous les emplois, arrivèrent graduellement des places du ministère au trône, dont ils renversèrent leurs anciens maîtres (1).

L'empire fondé en Arabie par le prophète Mahomet, et étendu, par les conquêtes rapides de ses successeurs, jusqu'au mont Atlas et aux Pyrénées, avait été affaibli par sa division et ébranlé par le conflit des compétiteurs puissans qui se disputaient le droit de succession au khalyfat (2). Moawyah, gouverneur de la Syrie, refusa de reconnaître la souveraineté d'Ali, le quatrième khalyfe, et sous

Empire de  
Mahomet et  
des khalyfes.

Date  
de l'hégire,  
16 juillet  
622.

---

les observations d'un astronome chinois, il était situé par 49 deg. de latit. (Gibbon, t. vii, pag. 285, 289.)

(1) De Guig., t. 1, part. 1<sup>re</sup>, p. 257. — Abulf., p. 175, 176. (2) Le mot *khalyfe* signifie *vicair* ou *successeur*. Cette dignité fut instituée par Mahomet lui-même, durant ses absences accidentelles de Médine, la seconde année de l'hégire. (D'Ohsson, *Tabl. de l'Empire ottoman*, t. 1, p. 214. Paris, 1788.)

prétexte de venger la mort d'Othman, son prédécesseur, il lui déclara la guerre. Il obtint plutôt par l'artifice que par la force la cession de la Syrie et de l'Égypte, et par l'assassinat d'Ali et l'abdication de son fils Hassan, il transféra, la quarante-unième année de l'hégire, le khalyfat dans la famille d'Ommayah, oncle de Mahomet, et dont il descendait (1). Quatorze princes de cette dynastie, qui placèrent à Damas le siège de leur gouvernement, portèrent, pendant environ un siècle, le sceptre musulman, malgré quelques insurrections partielles en faveur de la maison d'Ali, dont les prétentions furent éteintes avec Méhdy, le douzième iman, qui disparut l'an de l'hégire 260. Les Persans croient qu'il existe toujours sur la terre, et qu'il reparaitra pour soutenir les droits de sa maison et établir le khalyfat sur le monde entier (2). Abd-allah I, surnommé *Saffah*, descendant d'Abbas, cousin de Mahomet, rétablit le khalyfat dans la tribu d'Hachem, en exterminant tous ceux des Ommiades qui

---

(1) De Guig., t. 1, part. 1<sup>re</sup>, p. 324. *Tab. gén.*, t. 1, pag. 216, 225. (2) Les Ottomans croient que Méhdy sera le précurseur du jour du jugement, et le vicaire de Jésus-Christ, en appelant toutes les nations à l'islamisme. (*Tab. gén.* t. 1, p. 267.)

tombèrent entre ses mains (1). La famille des Abbassides conserva le trône pendant cinq cent vingt-trois ans qu'il fut occupé par une succession de trente-sept khalyfes. Bagdad était la capitale de leur empire, qui comprenait l'Arménie, la Syrie, la Perse, l'Arabie, l'Égypte et une partie de l'Inde (2). Leurs règnes furent cependant troublés par les prétentions des Fatémites, supposés descendans de la maison d'Ali par Fatime, fille de Mahomet. Les Fatémites regardant leur ancêtre comme l'héritier légitime du khalyfat, tant à cause de sa plus proche parenté, que de son attachement inviolable pour le prophète, flétrissaient du nom de traîtres et d'usurpateurs non seulement les Abbassides, mais encore

---

(1) Il réunit quatre-vingt-douze princes de cette famille infortunée, et envoya au milieu d'eux ses gens armés de lourdes massues, qui les assommèrent tous. Il ordonna ensuite d'étendre des nattes et des tapis sur leurs corps entassés, et donna une fête somptueuse au milieu des gémissemens de ses ennemis expirans. Abd-alrahman fut le seul qui échappa. Il s'enfuit en Espagne, et il y fut le premier des khalyfes Ommiades, qui régnèrent dans cette province pendant environ trois siècles. (*Tab. gén.*, t. 1, p. 238, 239. — *Hist. d'Afr. et d'Espagne*, par Cardonne, t. 1, p. 181 et suiv.)

(2) De Guig., t. 1, part. 1<sup>re</sup>, p. 527. — *Tab. gén.*, t. 1, p. 252.

les successeurs immédiats de Mahomet ; comme les Abbassides avaient , de leur côté , traité les Ommiades. La dynastie des Fatémites fut d'abord établie en Afrique : elle fit la conquête de l'Egypte l'an de l'hégire 358 , et bâtit la ville du Caire pour en faire le siège du gouvernement. La suprématie spirituelle ne fut cependant reconnue que par ses propres sujets ; et , au bout de trois cents ans , elle fut rendue à la maison d'Abbas (1). Les  
 1258. khalyfes abbassides , après la mort de Mostasem , et l'extinction presque totale de leur maison par les Tatars Mogols , se retirèrent en Egypte et continuèrent à exercer le pouvoir spirituel sur les fidèles , jusqu'à la réduction de cet ancien royaume en province de l'Empire ottoman (2).

1519. Le prophète Mahomet , qui n'avait pas laissé d'enfant mâle , paraît s'être peu inquiété des moyens d'assurer à ses successeurs l'autorité temporelle qu'il avait exercée sur ses disciples. Peu de jours avant sa mort ,

---

(1) Les Fatémites , ainsi que les Ommiades , qui ont régné en Espagne , sont regardés par les Musulmans orthodoxes comme anti-khalyfes. ( *Tab. gén.* , t. 1 , p. 235. )

(2) De Guig. , t. 1 , part. 1<sup>re</sup> , p. 551 , 532 , 569. — *Tab. gén.* , t. 1 , p. 253 , 258.

il chargea Abou-bekr du soin d'officier à sa place à la prière publique (1). Mais quoiqu'il eût prédit que la perfection ou la légitimité du khalyfat serait détruite au bout de trente ans et remplacée par un gouvernement fondé sur la force, l'usurpation et la tyrannie (2), il négligea d'établir aucun ordre de succession à l'apostolat et au trône, soit par une suite de son ignorance dans le gouvernement, soit par la crainte d'affaiblir l'autorité de sa mission divine, en admettant l'événement de sa mort. Et en effet, suivant les historiens arabes, l'ange de la mort, qui assistait Mahomet dans ses derniers momens, n'osa recevoir son ame que lorsque le prophète agonisant lui eut fait connaître son consentement (3). Les titres d'Abou-bekr et des deux khalyfes suivans furent fondés non

---

(1) Mig., t. 1, p. 29. — *Tab. gén.*, t. 1, p. 214, 278.

(2) Cette prédiction fut accomplie par le meurtre du khalyfe Ali, après lequel les Musulmans ne reconnaissent plus qu'un khalyfat imparfait. (*Tab. gén.*, t. 1, p. 212, 225.) (3) *Tab. gén.*, t. 1, p. 199. — La mort de Mahomet fut révoquée en doute, et même niée par les plus zélés de ses disciples, après l'événement. Omar tira son cimeterre au milieu de l'assemblée, et menaça d'en frapper ceux qui oseraient assurer que le prophète n'était plus. La multitude se serait soumise à cette opinion, si

sur la nomination du prophète ou leur alliance à sa famille, mais sur leur propre influence dans l'état et le choix de leurs compagnons. Le droit d'Ali, qui, au titre de parent du prophète, unit celui d'une élection libre par les Musulmans, n'eût éprouvé aucune contradiction, si ce khalyfe n'avait été impliqué ou au moins accusé d'avoir trempé dans le meurtre d'Othman. La disposition pacifique du fils d'Ali, et sa résignation de la souveraineté à ses rivaux, interrompirent l'ordre de la succession héréditaire; mais ce principe du gouvernement une fois admis, continua à être reconnu par la suite (1).

Les Abbassides suivirent, ainsi que les Ommiades, la route ordinaire du despotisme. Le peu de maximes politiques qui avait été transmis, par tradition, de Mahomet aux khalyfes, suffisait pour le gouvernement régulier de leur vaste empire. Aux travaux de la guerre et à l'acquisition des richesses, ils firent succéder une négligence totale de leurs

---

Abou-bekr ne les avait convaincus par son éloquence, que ce n'était pas Mahomet, mais le Dieu de Mahomet qui était le seul être infini et immortel. (Mig., t. 1, p. 28.)

(1) *Tab. gén.*, t. 1, p. 279, 281, 282.



devoirs et un abandon criminel à toutes leurs passions. Au bout de trois siècles, la puissance temporelle leur fut enlevée ; et quoiqu'ils conservassent le titre de khalyfes et l'exercice ostensible de l'autorité spirituelle, cette arme formidable était souvent maniée pour soutenir l'autorité ou satisfaire les caprices des esclaves qui régnaient à la fois sur l'empire et sur son maître (1).

Parmi les familles turques qui usurpèrent alors la souveraineté , les plus puissantes furent : Les Toulonides en Egypte , et les Samanides et les Ghaznevides en Perse (2). Des hordes nombreuses du même peuple continuèrent cependant à errer dans les plaines qui bordent la mer Caspienne et l'empire de Perse. Les souverains turcs, oubliant l'instruction qu'ils devaient retirer de l'histoire de leur propre élévation , eurent recours à la pratique dangereuse et à la politique dont les khalyfes avaient fait usage. Ils enrôlèrent à leur service la jeunesse robuste des tribus turcomanes , et ils furent à leur tour chassés du trône de la Perse , et supplantés par les rois pasteurs, qui établirent la

Usurpations et dynasties des Turcs et des Turcomans.

---

(1) Volt., *Essai sur les Mœurs*, chap. 53. — *Tab. gén.*, t. 1, p. 237, 245. (2) De Guig., t. 1, part. 1<sup>re</sup>, p. 237, 240, 404, 406.

dynastie de Seldjouk, et qui étendirent leur empire depuis Samarkand jusqu'aux confins de l'Anatolie et de la Syrie (1).

L'Empire romain fut envahi pour la première fois par les Turcs, vers le milieu du onzième siècle. La conquête qu'ils firent de l'Asie mineure fut autorisée et même suggérée par le khalyfe de Bagdad, pour terminer une querelle entre le sultan Seldjoukide Mélik-chah, et ses parens, les cinq fils de Cou-toulmich qui avait péri dans une bataille qu'il avait livrée à son père. Soliman, l'aîné de ces princes, accepta l'étendard royal, et par la rapidité de ses victoires, s'établit souverain héréditaire du nouveau royaume de Roum, qui, à l'exception de Trébizonde, comprenait les diverses provinces de l'Asie, depuis Antioche et les frontières orientales de l'Arménie, jusqu'au Bosphore et à l'Hellespont (2). La branche aînée de la famille de Seldjouk continua à remplir le trône de Perse, et reçut l'hommage des frères rois, qui, sous le nom commun de princes Seldjoukides, régnèrent sur les royaumes de Kerman, de

Royaume  
de Roum,  
ou Anatolie.

---

(1) Gib., t. x, p. 333, 334. (2) D'Herb., p. 721, au mot *Roum*. — Cant., p. 20, note 6. — Jones, t. v, p. 584.

Syrie et de Roum. La ville de Nicée , en Bithynie , distante de cent milles de Constantinople , fut choisie par les sultans de cette dernière dynastie pour être la capitale de leur royaume et le siège de leur gouvernement. Ces provinces, irrévocablement sacrifiées dans le jour fatal où l'empereur Romanus Diogènes (1) avait été défait, furent cédées d'une manière formelle par le traité de Chrysopolis ou *Scutari* ; et ce ne fut qu'après la mort du sultan Soliman avec lequel le traité avait été conclu, que l'empereur Alexis porta la frontière orientale du monde romain jusqu'à Nicomédie, à soixante milles de Constantinople.

La frayeur qu'inspira l'approche d'un ennemi aussi formidable près du siège de l'empire de Byzance , engagea Alexis à envoyer des ambassadeurs près des princes de l'Europe , pour solliciter des secours et leur représenter sa situation comme intéressant toute la chrétienté. Ils se rendirent au concile de Plaisance , qui était alors assemblé par les soins d'Urbain II. Le ressentiment du monde chrétien contre les Turcs avait déjà été excité par la conquête qu'ils

Ambassade  
de l'empereur de Byzance au concile de Plaisance, 1095.

---

(1) Gib., t. x , p. 358.

avaient faite de la ville de Jérusalem , et par les vexations qu'ils avaient fait éprouver aux nombreux pèlerins qui s'y étaient rendus pour faire leurs dévotions au Saint-Sépulcre ; et il fut résolu que les princes de l'Europe formeraient une confédération pour chasser les Musulmans de la Palestine , le secours de Constantinople étant une suite nécessaire de ce projet.

Les Croi-  
sades.

1095—1099.

Le siège et la prise de Nicée furent le premier exploit des Croisés. La victoire complète qu'ils remportèrent ensuite à Dorylée , sur les troupes du sultan , mit Alexis en état de remettre sous son obéissance un grand nombre de places fortes maritimes et intérieures de l'Asie mineure. Les Turcs furent chassés des îles de Rhodes et de Chios. Ephèse , Smyrne , Sardes , Philadelphie et Laodicée furent rendues à l'empire , qui s'étendit alors sur le contour entier des côtes de l'Anatolie , depuis Trébizonde jusqu'aux portes de la Syrie. Les sultans Seldjoukides , qui , par les conquêtes des empereurs , avaient perdu leur communication avec la mer , étaient également séparés de celles de leurs frères musulmans , par celles des Croisés , et sur-tout par l'établissement de la principauté chrétienne d'Antioche et du royaume

de Jérusalem, avec leurs fiefs et leurs dépendances. Leur puissance fut tellement ébranlée par les victoires des Francs, et leur empire tellement rétréci par les empiétements des empereurs de Byzance, qu'ils furent obligés de reculer le siège de leur gouvernement jusqu'à Iconium ou *Conya*, ville obscure, dans l'intérieur, à plus de trois cents milles de Constantinople.

La puissance passagère des Francs en Asie, quoique soutenue par sept expéditions d'Europe, mais mal conduites, et par la jalousie des khalyfes fatémites en Egypte, et des sulthans turcs à Damas, fut détruite par les efforts des Sarrasins et des Turcs, et par le génie des *Atabeks* Zenghy et Nour-eddin et du grand Saladin (1). Cet événement fut facilité par leurs conquêtes sur les Fatémites, au moyen desquelles ils réunirent sous leur sceptre toute l'étendue de pays comprise entre le Tigre et le Nil. A la mort de Saladin, l'unité de l'empire fut rompue. La discorde se mit entre les gouverneurs de l'Egypte, de Damas et d'Alep, dont les intérêts étaient sans cesse en opposition, et les

---

(1) Abulf., p. 250, 267. — D'Herb., au mot *Atabek*.  
— De Guig., t. II, part. 2, p. 147, 221.

guerres qui en furent la suite ne cessèrent que sous les dynasties des Mamlouks Baharites et Bordjites , race d'esclaves turcomans et circassiens. Leur sceptre, soutenu par la valeur et la discipline , et transmis , non à leurs héritiers , mais à ceux de leurs sujets les plus dignes de le porter , s'étendit sur l'Egypte , la Nubie et la Syrie (1). Après deux siècles de combats ils chassèrent les Francs de la Palestine , et mirent fin à la guerre sainte.

1219.

Conquêtes  
de Djenguyz  
khan.

1206—1227.

Les incursions et les ravages de Djenguyz-khan et de ses successeurs, qui avaient tout conquis depuis la mer Jaune jusqu'à la mer Egée , avaient été une époque de confusion générale, dont profitèrent les *émirs* ou gouverneurs des provinces de l'Anatolie qui avaient échappé à la fureur destructive des Mogols pour renoncer à leur serment de fidélité au sulthan, et s'emparer de la puissance souveraine (2).

Emigration  
des Otho-  
mans.

Tel était l'état général de l'Asie et de l'Empire grec dans l'année de l'hégire 611 , et de l'ère chrétienne 1214 , lorsque le plus ancien des princes othomans, Soliman chah,

---

(1) D'Herb. , au mot *Mamlouk*. (2) Cant., préf., p. xii, p. 60 , note 7.

encouragé par l'exemple , ou alarmé des progrès de Djenguyz-khan, quitta ses établissemens dans le Khorassan , province de Perse , et Mahan , sa ville natale ; et conduisant avec lui ses sujets et ses compagnons d'armes à de nouvelles conquêtes , s'approcha pour la première fois des frontières de l'Anatolie. L'Euphrate engloutit à la fois ses projets de conquête et lui-même ; il s'y noya en voulant le passer à cheval. Ses troupes furent partagées entre ses quatre fils, et réunies ensuite sous Orthogrul l'aîné, qu'il conduisit au secours du sulthan d'Iconium, et l'aida à chasser les Tatares dispersés après l'expédition de Djenguyz-khan, et à leur arracher leurs conquêtes. En conservant et même en étendant les domaines du sulthan , il mérita le titre de généralissime de ses armées , titre qu'il laissa à son fils Othman , dont l'ambition en parut satisfaite jusqu'à l'abdication d'Aladin II. Il s'empara alors de la souveraineté des provinces dont le gouvernement lui avait été confié (1).

Othman, fondateur de l'empire qui porte encore son nom , avait été dès son jeune âge porté, par son amour pour la piété et les

Othman, fils d'Orthogrul, fondateur de la dynastie othomane.

---

(1) Cant. , p. 2 , 14.

sciences , à en rechercher la perfection dans la société des *chéikhs* et des *ulémas* recommandables par l'austérité de leurs mœurs et l'étendue de leurs connaissances. Un *chéikh* , nommé Edebaly , possédait dans les environs d'Eski Chehr , un bien plus grand attrait pour le jeune prince , dans les charmes personnels de Malhoun-Khatyn , sa fille. Elle s'était montrée par hasard ou à dessein aux yeux d'Othman , qui avait été subjugué par sa beauté. La crainte de déplaire à son père avait empêché Othman de la demander en mariage , et la pudeur de l'aimable fille d'Edebaly ne lui permettait pas de consentir à une union clandestine. Le gouverneur de la ville , que le jeune prince avait supplié de lui rendre le service de parler à son père pour obtenir son approbation , fut tellement enflammé par la description des charmes de Malhoun-Khatyn , qu'il la rechercha pour lui-même ; mais elle refusa sa main. Cette trahison et le ressentiment d'Othman enveloppèrent les citoyens dans les horreurs d'une guerre civile. Le violent désir de posséder sa belle maîtresse , et la nécessité d'obtenir le consentement de son père , suggérèrent au jeune prince un artifice qui dut son succès aux mœurs de son siècle et à la crédulité



d'Orthogrul. Il rêva, ou inventa le rêve suivant : Un météore, brillant d'une douce lumière semblable à celle de la lune, s'était élevé de la résidence du chéikh et s'était reposé sur le nombril d'Othman. Il en était sorti un arbre dont la tête s'élevait jusqu'au ciel, et dont les branches, courbées sous un riche feuillage et des fruits délicieux, s'étendaient jusqu'aux extrémités de l'Univers. On distinguait, entr'autres, un rameau par une verdure plus brillante et la forme d'un sabre, et qui s'étendait vers l'occident du côté de Constantinople. Toutes les richesses et les beautés de la nature étaient répandues sous le dais majestueux formé par cet arbre merveilleux, et invitaient toutes les nations de l'univers à jouir des douceurs de la prospérité sans être assujéties à aucune peine. L'interprétation d'un tel prodige appartenait au chéikh, qui était instruit dans l'art de découvrir ces mystères. Le météore le désignait comme futur beau-père d'un monarque auquel il était déjà uni par la foi, et dont la race, représentée par l'arbre mystérieux, le *tuba*, la merveille du paradis, devait multiplier ses possessions et étendre son sceptre au-delà de la capitale de l'Empire d'Orient. Un tel raisonnement, appuyé par les charmes éblouissans de Mal-

houn-Khatyn, était irrésistible. Othman se soumit aux décrets du ciel, et la conviction fut portée dans le cœur d'Orthogrul à un tel point, qu'il ne fut pas moins impatient que son fils de hâter l'accomplissement de la prédiction (1).

L'état de relâchement dans le gouvernement et la discipline militaire de l'Empire grec encouragea les incursions des Turcs, qui se continuèrent avec des succès constants jusqu'en 1453, que Mahomet II se plaça lui-même sur le trône des Césars. La puissance des sulthans othomans s'étendit successivement depuis les bords du Dnieper jusqu'aux cataractes du Nil, et depuis la mer Adriatique jusqu'au golfe Persique, sur la portion du globe qui paraît la plus favorisée de la nature, et qui a été la mère ou la gardienne de toutes les sciences et de tous les arts que cultivent les nations civilisées.

Quand nous jetons les yeux sur un empire d'une étendue aussi vaste, soumis à une famille qui, trois cents ans auparavant, avait, à la tête de trois ou quatre cents bandits, cherché un asile chez le sulthan d'Iconium (2);

---

(1) *Tab. gén.*, t. 1, p. 355, 559.—*Knol.*, t. 1, p. 94.

(2) *Gib.*, t. 11, p. 432.

quand nous réfléchissons que les conquêtes faites par cette poignée d'aventuriers l'ont été dans des pays sur une petite portion desquels les puissances alliées de l'occident de l'Europe, depuis Rome jusqu'aux îles britanniques, animées et par leur valeur naturelle et par l'enthousiasme de la religion, ne se sont établies qu'avec les plus grandes difficultés et pendant un très-court espace de temps : nos recherches sont naturellement dirigées sur les moyens employés et la conduite suivie pour arriver à un tel résultat. Nous sommes portés à croire que l'histoire othomane nous présentera la pratique des mêmes vertus (1) et le développement des mêmes talens qui, après un conflit plus long et plus obstiné, ont donné aux Romains l'empire du monde. Nous trouvons en effet, dans les commencemens de l'histoire des deux peuples, beaucoup de traits d'une forte ressemblance, tant dans leur manière de vivre que dans celle de faire la guerre ; et si les Turcs avaient adopté la maxime des Romains, de renoncer à leurs usages aussitôt qu'ils en découvriraient de meilleurs, et de

Gouvernement politique, civil et militaire d'Othman.

1299-1326.

---

(1) Montesquieu, chap. 1<sup>er</sup>, *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

profiter des instructions qu'ils pouvaient retirer, même de leurs ennemis, l'Empire othoman aurait peut-être été aussi célèbre par son universalité que par sa durée.

Une grande cause de la prospérité des deux empires, c'est que, dans leur origine et leurs premiers progrès, ils ont été gouvernés par une succession de chefs qui ont possédé des talens extraordinaires et dont on ne trouve aucun exemple dans les dynasties asiatiques, autres que celles des Turcs. On doit cependant accorder aux rois de Rome une supériorité de mérite, en ce qu'ils ont su découvrir et déployer la vertu martiale et l'énergie de leurs sujets; tandis que les sultans othomans étaient eux-mêmes jetés dans le moule des institutions préexistantes.

Régnant sur un peuple qui ne possédait ni industrie, ni talent, ni commerce, ni arts, mais qui, pour sa subsistance, dépendait presque toujours du pillage et de la violence; porté à la guerre par éducation, par habitude et par la confiance dans sa supériorité; sans repos à la vue des jouissances dont il n'était privé que par des nations corrompues par les richesses et énervées par le luxe, les sultans othomans furent naturellement con-

duits à flatter le penchant dominant de leur nation , parce qu'il favorisait à la fois l'extension de leur empire, la propagation de leur religion , leur amour pour la gloire et leur ardent désir de dominer. Tous ces motifs se réunirent pour leur faire regarder comme perdus tous les instans qui n'étaient pas employés à satisfaire leur ambition ou à subjuguier les Infidèles.

La première attaque d'une armée stimulée par des motifs aussi puissans était furieuse et généralement irrésistible. Les Turcs, passant leur vie au milieu du fracas d'une guerre perpétuelle , étaient nécessairement supérieurs en force , en expérience , en talens , et sur-tout en cette espèce de confiance qui a si souvent décidé de la victoire , à un peuple ennemi de la guerre , qu'il regardait comme l'interruption des plaisirs qui formaient ses occupations ordinaires, et qui, après avoir repoussé un danger imminent, retombait dans ses anciennes habitudes de luxe et d'indolence. De là vint que les Turcs furent la terreur et l'envie de leurs ennemis et de leurs rivaux; et quand ils eurent trouvé les moyens de soutenir un corps de troupes régulières , continuellement sous les armes, cela fit l'effet d'une invention nouvelle dans l'art de la

guerre, et leur donna un avantage infini dans tous les combats (1). •

La cause immédiate, l'instrument principal de leurs succès fut, comme on en verra nombre d'exemples dans l'histoire, une attention rigoureuse à la discipline militaire et un surcroît de talens dans l'art de la guerre, qui en est toujours la suite (2). Dans les périodes les plus reculées, la science militaire des Grecs et les armées innombrables des Persans ont été forcées de céder à la charge compacte de la phalange macédonienne. La phalange, à son tour, fut vaincue par la légion, qui fut le dernier degré de perfection de l'ancienne tactique, et qui, si la discipline n'eût pas été relâchée, eût soutenu l'Empire romain contre ses ennemis extérieurs jusqu'à une époque illimitée. A l'abolition de la légion succéda un système barbare, et l'occident de l'Europe fut couvert de guerriers qui, tout en possédant individuellement la plus grande adresse dans les exercices mili-

---

(1) *Tab. gén.*, t. iv, p. 437. — *Mig.*, t. 1, p. 101. — *Gib.*, t. xi, p. 435, 446. (2) *Cant.*, p. 25; et *Tab. gén.*, t. iv, p. 116. On trouve dans ces auteurs des détails curieux sur le premier établissement d'une paie régulière et la désignation d'un turban uniforme dans l'armée othomane.

taires , n'ayant d'autre ambition que de faire des exploits d'une valeur héroïque , conduisaient leurs nombreux corps de troupes par leur exemple , plutôt que par aucun principe de tactique ou aucun système d'opérations combinées.

La haute valeur qui animait les descendants des Normands et des Germains avait renoncé à s'exercer dans des croisades lointaines et infructueuses , et se déployait alors dans des guerres ou des troubles domestiques. L'Empire d'Orient avait prolongé sa faible existence par des artifices faits pour avilir le souverain et pour éteindre toute étincelle d'énergie dans le cœur du peuple.

La cour de Constantinople avait fait usage de la trahison et du parjure , qui lui avaient attiré des reproches et des insultes publiques. Elle avait détourné les dangers par la dégradation , par le paiement des tributs , et par des alliances avec les petits chieftains des hordes sauvages. Les empereurs de Byzance n'opposaient aux bandes féroces et dures des guerriers turcs , au tranchant du sabre et aux nuées de flèches des jeunes et vigoureux janissaires , que des étrangers stipendiés ou des nationaux poussés par des motifs mercenaires ; et , pour me servir des expressions

de Gibbon , « des étrangers sans fidélité, des « vétérans sans paie et sans armes, et des re-  
« crues sans expérience et sans discipline (1). »  
Le combat ne pouvait pas rester long-temps douteux ; et par l'effet naturel des lois immuables qui règlent les affaires humaines, un gouvernement vicieux, sans énergie, et croulant de toute part, n'ayant recours qu'aux précautions timides, aux délais, aux intrigues, et agité par des passions qui se combattaient, est nécessairement tombé sous les coups d'un esprit ferme, unissant à la hardiesse de la conception la promptitude de l'exécution, fixé au seul but d'étendre sa souveraineté, et opposant au luxe et à la paresse la vigoureuse habitude de l'exercice et de la tempérance.

Les pacifiques Grecs ne furent cependant pas les seuls ennemis qu'eussent à combattre les Othomans. La chute de l'Empire de Byzance fut retardée par les craintes ou la jalousie des *émirs*, encore souverains indépendans des plus belles provinces de la monarchie des Seldjoukides. Le territoire de Sugut, sur les bords du Sandjar, seigneurie héréditaire des Othomans en Bithynie, était infé-

---

(1) Gib., t. x, p. 552.



rieur en étendue et en importance à beaucoup de ces souverainetés qui étaient entre les mains des princes de la maison d'Aladin (1). La principauté de l'*émir* de Caramanie, qui tire son nom du mont Amanus, s'étendait sur la Cilicie et une partie des frontières de la Lycaonie, de la Pamphilie, de la Carie et de la grande Phrygie. L'Ionie maritime, jusqu'à la ville de Smyrne, obéissait à la famille de Sarukan. La majeure partie de la Lydie, une partie de la Mysie, la Troade et la Phrygie, formaient la principauté de Caraz ou de Kars (2). Celle d'Aidin consistait dans la majeure par-

---

(1) Les Turcs donnent à cette ville (Sugut) le nom diminutif de *Suguchic* (Cant., préf., p. 13), ou de *Seugutdjik* (Tab. gén., t. 1, p. 555). Orthographe fut enterré, et son tombeau est aujourd'hui en vénération chez les Othomans. (2) Les noms ou titres des divers gouverneurs sont rapportés dans les *Annales turques*, à l'exception de celui d'*Iconium* (Cant., préf., p. 12); mais il serait impossible de fixer les limites de leurs territoires respectifs. Ce sont : *Churzem chah*, qui signifie, dit-il, roi de la Caspie; *Caraman-ogli*, *Azerbejan*, *Ghermian-ogli*, *Hamid-ogli*, *Kutrum Bayezid*, *Isfindarbey*, *Ahmed Holamir*, *Tekkebey*, *Zulcadirbey*. Pour les divisions de ces principautés qui composent aujourd'hui le *Beylerbeylik*, ou vice-royauté d'Anatolie, voy. Marsigli, t. 1, p. 105, 109. Voy. aussi Nic. Greg. liv. VII, p. 1. — Leuncl., *Histor. musulm. Turcorum*, édit.

tie de la Mysie et de quelques portions de la Lydie. La principauté de Mentes tirait son nom d'une ville de la Carie, appelée Mendos ou Myndus. La ville de Boli était le siège du gouvernement des fils d'Amer, dont le pouvoir s'étendait sur la Paphlagonie et le Pont, y compris les villes d'Héraclée, Castamona, Synope, et plusieurs autres sur le Pont-Euxin. Telles étaient les divisions principales du territoire seldjoukide, qui était peuplé par une race d'hommes unis par une origine commune, l'usage de la même langue, et la profession de la même religion. Leurs princes avaient hérité de l'esprit d'indépendance et de l'amour des armes qui, à cette époque, paraissait former aussi le caractère turc; mais la tranquillité était conservée parmi eux par une maxime consacrée par la religion musulmane et respectée par ses sectateurs : « Que le sabre des musulmans ne devait « jamais être tiré contre les vrais croyans (1). » Il y avait cependant dans l'Asie mineure, et spécialement sur les frontières du territoire

---

in-fol., Francof. 1591, p. 25.—Calchon., l. 1.—Knol., t. 1, p. 89.—D'Herb., aux mots *Carman*, *Caraz ili*, *Aidin*, *Boli*.—De Guig., t. 11, p. 76, 77.—Mignot, t. 1, p. 91.—Gib., t. 21, p. 436. (1) Mig., t. 1, p. 103.—Cant., p. 27 et 149, note 13.

d'Othman , quelques villes maritimes et intérieures, et quelques châteaux possédés par des chrétiens sujets de l'empereur de Byzance, et entremêlés avec ceux des Turcs, avec lesquels des agressions mutuelles et répétées produisirent une guerre constante (1). Othman avait été autorisé par le sulthan d'Iconium à étendre ses conquêtes du côté des Infidèles, et à unir à son propre domaine tout ce qu'il pourrait leur arracher par la force ou la politique (2). Les Grecs de l'Asie, ainsi isolés au milieu d'ennemis puissans et irrconciliables, ne purent se protéger par des réunions ou des confédérations, et désespérèrent d'obtenir du secours des empereurs de Byzance, qui, après le faible effort d'Andronic pour faire lever le siège de Nicée, détournèrent leur attention de l'Asie pour la porter entièrement sur les troubles qui désolaient leur capitale et le peu de provinces qu'ils possédaient encore en Europe. Ils abandonnèrent donc à leurs propres forces leurs sujets d'Asie, pour la défense de leur territoire (3). Dans le même temps, Othman,

---

(1) Knol., t. 1, p. 95, 96, 98.—Cant., p. 26. (2) Purchas, *His pilgrimage*, chap. viii, sect. 3, p. 519.

(3) Knol., t. 1, p. 99.—Cant., p. 18.

par des acquisitions importantes et multipliées en Phrygie, en Mysie et en Bithynie, jetait les fondemens de son Empire. Il l'étendit, dans le cours de sa vie, jusqu'aux bords de l'Hellespont, et porta le siège de son gouvernement dans la ville de Bruse.

Les *émirs* seldjoukides virent avec envie l'extension de la souveraineté d'Othman sur les villes grecques, et ils entreprirent d'arrêter ses progrès et de troubler sa tranquillité par les détours cachés de la politique plutôt que par des hostilités ouvertes. Mais Othman, par ses talens militaires et sa manière féroce de faire la guerre, avait porté la terreur dans le sein des Chrétiens, au point qu'ils évitèrent avec le plus grand soin de lui donner aucun sujet de plaintes. Avant d'établir son pouvoir d'une manière solide, il s'était prudemment uni par un traité général d'alliance avec tous les chieftains dont il était entouré. Mais quand la terreur de son nom eut forcé les membres les plus faibles de la confédération à en observer strictement les conditions, il se réserva le droit, comme il en avait les moyens, de punir les infractions réelles ou supposées par la saisie et la confiscation des châteaux et territoires, jusqu'à ce que son autorité fût étendue sur leur totalité

et que sa puissance fût élevée au niveau de celle des princes musulmans ses rivaux (1).

Formidable à ses ennemis seuls, Othman entreprit de s'attirer par la loyauté les sujets qu'il avait acquis par la force, et de réconcilier les chrétiens vaincus avec son gouvernement, par l'exercice de la justice et de la clémence. Il laissa, sur plusieurs objets, subsister les anciennes lois sans y faire aucun changement ou altération. Il établit une administration impartiale et de nouveaux réglemens salutaires; il ne négligea aucun des moyens que peut dicter la politique la plus sage, pour engager les peuples dont il avait conquis le territoire à revenir sur leurs établissemens. Il prit sous sa protection spéciale les femmes et les enfans des captifs. La soumission assura la sûreté de tous, et la conversion à l'islamisme conduisit aux dignités et à la fortune. Les Grecs ne conservèrent plus d'attachement à leur nom et à leur nation. Un grand nombre de ceux qui avaient fui devant les armes d'Othman, retrouvèrent sous sa protection la jouissance de la sécurité et du repos dans leurs anciennes habitations, et plusieurs, attirés par les vertus et les caresses

---

(1) Knol., t. 1, p. 100.

des Musulmans , abjurèrent à la fois et le dieu et le souverain qu'avaient servis leurs ancêtres (1).

Les vertus civiles et militaires d'Othman ne furent pas les seules causes de ses succès. Les sujets turcs des *émirs* voisins accouraient en foule sous les étendards d'un prince victorieux qui distribuait à ses soldats le fruit de ses conquêtes , dans les succès duquel la faveur du ciel était visible , et dont la prospérité constante avait été annoncée par le *Coran* même , qui déclare qu'au commencement de chaque siècle , période qui correspondait avec l'origine de la monarchie othomane , Dieu enverra à son peuple un serviteur choisi, pour renouveler sa foi. Cette application de la prophétie était encore renforcée par une interprétation judicieuse de son nom, dont les trois premières lettres formant le mot *othm*, qui signifie la fracture des os, désignait le héros Othman, comme prédestiné à briser le sceptre de fer des princes idolâtres, à écraser les rivaux de sa puissance et les ennemis de sa maison (2).

Orkhan.  
1326—1360.

Orkhan imita la conduite de son père , et

---

(1) Knol., t. 1, p. 128. — Mign., t. 1, p. 96, 102. — Gib., t. xi, p. 436. (2) *Tab. gén.*, t. 1, p. 360.

pour obéir aux préceptes de la religion mahométane , il ne fit la guerre qu'à l'Empire grec. Les motifs qu'il donnait n'étaient pas tant l'extension de son empire, que celle de la religion céleste sur le monde entier (1). Il ne borna cependant pas ses exploits à des victoires sur les Infidèles. Tandis qu'il augmentait et cimentait sa puissance, les *émirs seldjoukides* avaient, en plusieurs circonstances, affaibli leurs états par des partages entre leurs enfans. La protection de la maison d'Othman fut recherchée à proportion qu'elle devint formidable. Orkhan fut invité à servir d'arbitre entre les héritiers des provinces voisines, dont la souveraineté devint le prix de

---

(1) Voyez, dans le *Tableau général* (t. II, p. 479 et suiv.), et dans l'*Histoire othomane* de Cantemir (p. 20), le discours qu'Othman, à son lit de mort, adressa à son fils Orkhan. — Tyndall, traducteur de Cantemir, dit (p. 20, note 6) qu'Othman, en ordonnant à son fils « de conserver une juste bienveillance envers « les royaumes de Roum », avait sans doute intention d'obliger les chrétiens d'Europe à embrasser le mahométisme; « ce qui, ajoute-t-il, est, dans l'opinion des « Turcs, la plus grande marque de bienveillance et d'amitié qu'il ait pu donner aux chrétiens. » Mais il me paraît, au contraire, que cette injonction a tout-à-fait rapport à la conduite qu'il conseillait à Orkhan de tenir à l'égard des *émirs seldjoukides*.

sa médiation, et qui peu à peu tombèrent en sa possession par force ou par artifice, par des cessions ou des mariages. Les *émirs* renoncèrent à leur indépendance et déchurent à la condition de vassaux en acceptant l'étendard et la robe d'honneur, en assurant à leur famille la possession de leurs états héréditaires. Ces signes de vassalité ne les soumi rent pas seulement au service militaire dû au seigneur suzerain, mais encore confirmèrent leur abdication des prérogatives royales parmi les Mahométans, telles que la mention de leur nom dans le *khothbéh* ou prière publique, et son insertion sur les monnoies du pays (1).

Murad I.  
1360—1389.

Tant que l'Empire othoman fut limité à l'Asie, sa prépondérance fit taire la jalousie ou écrasa l'opposition. Mais quand le fils

---

(1) « Le droit de *khothbéh* et celui de faire battre la monnoie, ont de tout temps formé les seuls droits régalien s des potentats mahométans, chez lesquels le titre le plus caractéristique de l'autorité suprême est encore aujourd'hui celui de *sahib khothbéh ve sikkeh*, c'est-à-dire possesseur du droit de *khothbéh* et de celui de la monnoie. *Tab. gén.*, t. II, p. 207. Voyez aussi Knol., t. I, p. 99, 141. — Cant., p. 25, 178. — Mign., t. I, p. 105, 106. — Gibbon, t. X, p. 79. — Jones, *Introduction à l'histoire de Nadir chah*, dans ses œuvres, t. V, p. 10. »



d'Orkhan eut passé l'Hellespont ; quand les armées othomanes furent engagées dans des guerres fréquentes et difficiles sur le continent opposé, les princes de l'Asie se réunirent pour recouvrer leur indépendance. C'est pour cette raison que Bruse continua d'être le siège du gouvernement, même après la prise d'Adrianople, et que Murad érigea ses conquêtes européennes en *beylerbeylik* ou vice-royautés, sa présence lui paraissant plus nécessaire en Asie pour réprimer la révolte de ses sujets (1). Les princes de la Caramanie, que la vaste étendue et les ressources naturelles de leur territoire rendaient les plus puissans des *émirs* seldjoukides, soutinrent contre les Othomans un combat long et obstiné pour la suprématie ou l'indépendance (2).

---

(1) Cant., p. 36. — Knol., t. 1, p. 155, 156. — Gibbon rapporte, il est vrai, d'après les *Annales Byzantines* (t. xi, p. 444), que Murad I établit le siège de son empire à Adrianople. D'Ohsson (*Tab. gén.*, t. 1, p. 361) date cet événement de l'an 1565, et dit que Murad agit en vertu de l'ordre d'un esprit céleste, qui lui désigna le lieu sur lequel devait être bâti le palais impérial. Mais Leonicerus (*Histoire turque*, liv. 1<sup>re</sup>) attribue à Bajazet, fils de Murad, le transport du siège de l'Empire en Europe. « *Regni Hadrianopolim sedes sibi legit ut esset.* »

(2) L'ancienne Isaurie est une partie de la Caramanie;

Leur influence sur les princes moins puissans de l'Asie, et leur coalition avec les empereurs grecs et les princes chrétiens établis au-delà du mont Hémus et du Danube, les mirent en état de porter la guerre alternativement sur l'un et l'autre continent et sur les frontières de l'Empire, dont les armées othomanes se trouvaient le plus éloignées (1). Leurs révoltes retardèrent considérablement les progrès des sulthans dans leurs conquêtes, et reculèrent la chute finale de l'empire grec. Le vrai commencement de la grandeur othomane date en effet de la victoire remportée par Murad sur les Caramaniens et leurs alliés près d'Iconium, champ de bataille déjà célèbre par les prouesses et les succès des Croisés (2).

---

ses montagnes inaccessibles, branches du Taurus, étaient habitées par les descendans des pirates qui furent vaincus par Pompée. Elles furent ensuite l'asile de quelques mutins qui se révoltèrent, et abandonnèrent les drapeaux de l'empereur Galien. Ils se conservèrent pendant 250 ans dans une indépendance sauvage, au milieu des armées romaines. (Gibbon, t. 1, p. 454; t. vii, p. 130.)

(1) Voyez Cant., p. 48, 49, 88. — Mign., t. 1, p. 206.

(2) Knol., t. 1, p. 135, 136. — Les plaines voisines de Dorylée, où les Croisés gagnèrent la bataille décisive contre Soliman, sulthan de Roum, en 1097, furent appelées depuis *Firenk ovalare*.

Ces guerres, dans lesquelles les deux partis étaient Musulmans orthodoxes, se firent cependant avec une espèce de modération. Murad avait défendu à ses soldats, sous peine de mort, d'user de violence envers les habitans de la campagne, ou de rien prendre par force, afin de faire voir au monde que s'il faisait la guerre à des Mahométans, c'était plutôt pour repousser l'injustice et les torts, que par aucun désir de satisfaire l'ambition ou l'avarice; et pour donner de nouvelles preuves de la pureté de ses motifs, non seulement il punit quelques chrétiens auxiliaires, pour avoir transgressé ses ordres, mais encore il permit aux *émirs* vaincus de conserver leurs territoires. Ils furent reçus à renouveler leur serment de foi et hommage, et après s'être soumis patiemment à des remontrances sur leur révolte et à des avis pour leur conduite future, ils reçurent de nouveau l'investiture de leurs principautés (1).

Murad ayant ainsi intimidé et pacifié l'Asie, avait étendu ses conquêtes non seulement sur toute la Thrace, jusqu'à la banlieue de Constantinople, mais encore sur la Macédoine, la Bulgarie, la Bosnie, la Serbie et

---

(1) Knol. , t. 1, p. 156.

l'Albanie , quand il fut assassiné sur le champ de bataille, après avoir remporté la victoire à Cossova, sur l'armée confédérée des tribus de la Slavonie, commandée par Lazarus, prince de Servie (1). « L'ame de ce bienheureux sulthan, dit Sad'ed-dyn-Effendy, décoree des titres de vainqueur et de martyr, s'envola vers les régions les plus élevées de la félicité éternelle, conduisant sous sa bannière triomphante les martyrs de cette glorieuse journée (2). »

Bajazet I.  
1389—1402.

Les princes mahométans de l'Asie avaient été subjugués par la force, mais leurs esprits n'étaient pas encore assujétis à l'esclavage. Bajazet fut interrompu dans le cours de ses guerres contre les Infidèles de l'Europe, par

---

(1) Voyez Gibbon (t. x, chap. lxxv) pour l'émigration des tribus slavones, sorties des pays qui se trouvent entre le Don, le Volga et le Dnieper; leurs conquêtes et leur établissement dans les provinces romaines, sur la mer Adriatique, et au midi du Danube. La langue slavone ou illyrienne se parle aujourd'hui dans une plus grande étendue de pays qu'aucune langue vivante; car, outre plusieurs pays de l'Asie, c'est la langue dominante de la Dalmatie, de la Croatie, de l'Epire ou Albanie, de la Bosnie, de la Servie, de la Bulgarie, de la Russie, de la Pologne, de la Bohême et de la Silésie. Elle n'a aucune affinité avec le turc ou le hongrois. (2) *Tab. gén.*, t. II, p. 350.

leurs intrigues et leurs insurrections, jusqu'à ce qu'enfin voyant l'impossibilité de les ramener à une soumission tranquille, il prit le parti de ne plus garder aucune mesure avec des alliés infidèles ou des sujets mécontents. Il renonça ouvertement aux maximes pacifiques de ses prédécesseurs, et il réunit par la force, à son Empire, toutes les souverainetés des *émirs*, depuis la Méditerranée jusqu'au Pont-Euxin (1). Les princes eux-mêmes furent sacrifiés à son ambition ou à sa sûreté. Tous, à l'exception de ceux qui avaient gagné sa confiance par une fidélité éprouvée, ou une obéissance passive, furent massacrés, emprisonnés ou chassés de leurs villes et de leurs Etats. Par ses usurpations et par ses conquêtes en Arménie et sur les bords de l'Euphrate, Bajazet trouva le terme de sa grandeur à la frontière de l'empire des Mogols.

Tymour-lenk ou Tamerlan, prince musulman, célèbre par son austérité et sa justice, régnait alors sur tout l'Orient, et tenait sa cour impériale dans la ville de Samarcand. Les

---

(1) Cantemir dit (p. 47, 48, 49) que Bajazet acquit le surnom d'*Ilderim* ou *le Foudre*, par la fréquence et la rapidité de ses marches pour se porter alternativement de ses frontières européennes aux frontières asiatiques.

*émirs* asiatiques, opprimés par la tyrannie et les revers, se déroberent à la puissance de Bajazet par différens moyens et sous divers déguisemens. Ils se réunirent à la cour de Tamerlan, racontèrent leurs malheurs, et portèrent leurs plaintes au pied de son trône. Tamerlan, quoique attentif aux progrès de Bajazet, avait vu sans envie ses succès, et avait été avec plaisir témoin de la guerre vive et heureuse qu'il faisait aux chrétiens, leurs ennemis communs. Il n'avait aucune intention d'interrompre la sainte occupation de Bajazet, qui faisait alors le siège de Constantinople. Il affecta de douter qu'un prince aussi zélé pour la cause de la religion, et aussi exact observateur de la justice, eût pu se porter à exercer la violence et l'oppression envers ses amis et ses fidèles alliés. Sa jalousie fut cependant réveillée en apprenant qu'après avoir soumis toute l'Asie mineure, Bajazet projetait la conquête de l'Egypte et de la Syrie, et qu'il avait même fait des préparatifs pour attaquer le sulthan du Caire. Son ressentiment fut aussi provoqué par la protection et la promesse d'un secours que Bajazet avait accordé à Ahmed Djelaïr, *khan* de Bagdad et de l'Irac, dépouillé par Tamerlan de sa souveraineté. Son irrésolution fut terminée

par l'apparition d'une comète, qui, d'après sa position dans l'occident, annonçait, au dire de ses astrologues, de grands malheurs aux armes et à la puissance du monarque othoman (1). Les ambassadeurs que Tamerlan envoya à la cour de Bruse, furent chargés de réclamer de Bajazet la remise du prince rebelle de Bagdad, de lui offrir la robe d'honneur en signe de vasselage, et de lui ordonner, comme une première preuve de son obéissance, de se soumettre avec respect à la décision souveraine de Tamerlan dans l'affaire des *émirs* seldjoukides (2). Bajazet rejeta avec indignation le présent humiliant, et, après avoir exhalé son ressentiment dans des expressions recherchées de reproches et d'insultes, il renvoya les ambassadeurs, et se

---

(1) Knol., t. 1, p. 145. — Cant., p. 53. — *Tab. gén.*, t. 1, p. 363. — Gib., t. xii, p. 16. (2) *Instituts* de Timour, p. 147. Londres, 1783. — Calch., liv. 11, p. 33. — Knolles (p. 145) a connaissance de la robe envoyée par Tamerlan; mais il suppose que c'est un acte de bonté, au lieu d'une assertion de supériorité ou d'une prétention à l'hommage. — Cante-mir (p. 54) adoptant l'ignorance volontaire des historiens othomans sur un sujet déshonorant pour leur nation (p. 59, note 4, p. 100, note 2), décrit toute l'expédition de Tamerlan en trois lignes.

prépara à soutenir, les armes à la main, son indépendance et la validité de ses conquêtes (1). Tamerlan se fiant sur sa supériorité, et décidé dans sa vengeance, prononça que les princes turcs avaient été injustement déposés (2) : il marcha sur-le-champ contre Sivas ou Sebaste, détruit ses fortifications, rasa la ville, et foula ses habitans sous les pieds de sa cavalerie. Il envoya ensuite une nouvelle sommation au sultan pour l'engager à se rendre aux devoirs de la religion, retourner à la vertu, et rétablir les princes dans leurs droits. Il l'avertissait de lui donner un témoignage de sa soumission, en substituant sur les monnoies et dans les prières publiques le nom de Tamerlan à celui de Bajazet; et finissait par lui ordonner d'envoyer à son armée, par forme de contribution, un grand approvisionnement de munitions de guerre et de bouche (3). Bajazet refusa et résista ;

---

(1) « Quant à la robe, dites à votre roi qu'il ne s'avise  
« pas dorénavant d'envoyer de pareils présens à un  
« prince qui l'emporte sur lui et par le rang et par les  
« richesses. » Lorsque ces paroles furent rapportées à  
Timour, à Samarcand, il fut enflammé de colère par  
le mépris fait à sa robe. Calch., liv. II, p. 35. (2) *Ibid.*  
(3) Knol., t. I, p. 149. — *Tab. gén.*, t. I, p. 366. —  
Gib., t. XII, p. 19. — Calch., liv. II, p. 34.



mais sa résistance fut vaine. Sa défaite totale dans les plaines d'Angora, qui peut avec justice être attribuée à la supériorité des forces et des talens de Tamerlan, fut accélérée par la défection de ses troupes, dont un grand nombre, levé dans les provinces conquises de l'Anatolie, prit la fuite dès le commencement de la bataille, et, se rangeant sous les étendards de ses princes légitimes, laissa tomber tout le poids du combat sur les janissaires et les Othomans des Etats héréditaires, dont le courage fut aussi indomptable qu'infructueux (1). Tamerlan planta ses drapeaux triomphans à Antioche, et dispersa ses troupes sur la plus grande partie de l'Empire othoman sans éprouver de résistance. La captivité et la cage de fer de Bajazet sont trop connues pour qu'il soit besoin d'en faire mention ou de les réfuter. Il accepta des mains du vainqueur la robe d'honneur et l'investiture de son légitime héritage (2). Mais son caractère altier succomba

---

(1) Pour la bataille d'Angora, voy. Knol., t. 1, p. 151. — Gib., t. xii, p. 26. — Cantemirassure (p. 54, note 22) que la bataille fut livrée près de la ville de Brusa en Bithynie. — Voy. Lechevalier, *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, t. 1, chap. v, p. 30. Paris, G. J. Dentu, 2 vol. in-8°, cartes. 1800. (2) Gib., t. xii, p. 30, 36.

sous l'humiliation de la dépendance (1). L'Empire othoman reprit de nouveau son ancien nom de Roum, et fut au nombre des trente-sept royaumes qui reconnurent la souveraineté du puissant Tamerlan (2).

Inter-règne.

1402—1413.

Les fils de Bajazet et les *émirs* seldjoukides furent rétablis dans leurs souverainetés héréditaires, et l'hommage de la monnaie et de la prière attesta leur dépendance et la clémence de leur seigneur commun. Soliman, l'aîné des fils de Bajazet, s'était échappé du

(1) Mign. t. 1, p. 152. — Gib., t. xii, p. 31.

(2) *Instituts* de Timour (p. 63). Il paraîtrait, par le passage suivant, que Gibbon n'a pas bien entendu le système du gouvernement de Tamerlan. « Ses guerres « les plus destructives furent des invasions plutôt que « des conquêtes : il envahit le Turkestan, le Kaptcac, la « Russie, l'Indostan, la Syrie, l'Anatolie, l'Arménie et « la Géorgie, sans espoir ou désir de conserver ces provinces éloignées. Il en partit chargé de dépouilles ; « mais il ne laissa derrière lui ni troupes pour réprimer « les mécontents, ni magistrats pour protéger les naturels obéissans. Quand il eut brisé l'ancienne fabrique « du gouvernement, il abandonna les Etats aux maux « que l'invasion avait ou causés ou aggravés, sans que ces « maux fussent compensés par aucun avantage présent, « ou probable dans l'avenir. » — Cantemir s'est si complètement trompé sur la politique de Tamerlan, qu'il éclate dans un transport d'admiration pour la générosité sans pareille du barbare (p. 53 ; et 59, note 5).

champ de bataille , et s'était réfugié en Europe. L'interposition de la mer, et le refus que fit l'empereur grec d'en faciliter le passage aux Tatars , le mirent en état de garantir le nom othoman d'une soumission totale (1). Mousa fut nommé par Tamerlan souverain de l'Anatolie , et Isa souverain d'Angora , Sinope, et des provinces voisines du Pont-Euxin. Mahomet avait reçu de son père le gouvernement d'Amasie , qui formait la frontière turque du côté des possessions chrétiennes de Trébizonde et de Géorgie. Quoique ce dernier paraisse avoir échappé , ou au moins n'avoir pas excité le ressentiment de Tamerlan , il eut besoin d'employer autant de valeur que de prudence

---

(1) Cantemir rapporte (p. 59) qu'à l'arrivée des ambassadeurs de Tamerlan à Adrianople , Soliman refusa de recevoir d'eux l'investiture de son gouvernement , et les chassa avec mépris de sa présence ; que , pour le punir de son opiniâtreté , Tamerlan donna le gouvernement à Moussa. — Gibbon , qui pour acquérir une idée juste de ces événemens , a comparé les narrations et les préventions des Mogols , des Turcs , des Arabes et des Grecs , dit cependant que Soliman , fils de Bajazet , caressa l'orgueil du vainqueur par des tributs volontaires , et accepta la patente en encre rouge , qui lui donnait l'investiture du royaume de la Romanie , qu'il tenait déjà de son épée. (Gib. , t. XII, p. 37.)

pour se défendre des ravages des Tatars (1).

Comme les Othomans ont omis le nom de Tamerlan dans le catalogue de leurs monarques, ils considèrent cette période de leur histoire comme un interregne. Aucun de ces princes, en raison de la division et de la nature subordonnée de leurs Etats, n'est rangé dans la classe des sulthans othomans, ni honoré du titre de *padichâh*. Ils sont uniquement distingués par le nom de *tchélébi*. La mort de Tamerlan, la division de son empire entre ses enfans, leurs discordes, et l'ambition de ces grands capitaines, fournirent aux provinces turques l'occasion de secouer le joug tatar. Il s'écoula cependant onze ans dans les efforts mutuels des fils de Bajazet pour se supplanter l'un l'autre, avant que Mahomet en triomphât et prît le titre de sulthan (2).

---

(1) Cantemir (p. 59, 61), en nommant Issa parmi les fils de Bajazet, observe que ce personnage a été introduit, par ignorance, par Phranza et les autres écrivains chrétiens. L'existence d'Issa est cependant attestée par Arab-chah, Chéré-ed-din et Leunclavius.

(2) Gibbon démontre (t. xi, p. 449), par l'histoire de Ibn-chounah, auteur contemporain, que Bajazet fut le premier qui reçut des khalyfes d'Egypte le titre de *sulthan*. — D'Ohsson (*Tab. gén.*, t. 1, p. 233) parle de l'ambassade envoyée par Bajazet au khalyfe Mo-

La permanence du gouvernement othoman pendant la longue suspension de son exercice régulier, est peut-être la circonstance la plus remarquable dans l'histoire de cette nation. L'Empire avait été démembré par la politique du conquérant. L'union entre les parties démembrées était non seulement dissoute, mais encore elles avaient été mises en opposition, afin qu'elles se servissent réciproquement de contre-poids, et afin de prévenir leur défection ou leur révolte. La force d'un préjugé qui lie la prospérité de l'Empire au gouvernement othoman, conserva l'attachement de ses sujets au sang de la famille de son fondateur, et empêcha les princes voisins de se présenter comme com-

---

hammed XI pour obtenir sa bénédiction et la concession des pays dont il avait hérité ou qu'il avait conquis — Cantemir affirme (p. 14) qu'Othman fit mettre sur ses monnoies le titre de *sulthan*. Celui d'*émir-al-omera*, *général des généraux*, était cependant celui qui lui avait été conféré par le dernier des sulthans seldjoukides (*Tab. gén.*, t. 1, p. 255), dont il paraît qu'il s'est contenté. (*Voyez* Knol, t. 1, p. 99.) — Mignot dit (t. 1, p. 100) qu'Orkhan prit, le premier, le titre de *sulthan*, comme plus convenable à l'étendue des Etats qu'il gouvernait, que celui d'*émir*, dont il est cependant en quelque sorte synonyme, indiquant seulement la puissance temporelle.

pétiteurs à la souveraineté de ses possessions héréditaires, et de ses conquêtes reconnues légitimes. Le principe vital du gouvernement othoman fut cependant plus spécialement conservé dans les provinces européennes de l'Empire par l'institution de l'ordre militaire des janissaires, formé, sous le règne du prédécesseur de Bajazet, par la levée du cinquième des captifs pris dans les guerres de la Thrace et de l'Esclavonie : premier exemple d'amélioration dans le système militaire introduit et établi par Orkhan (1).

Ce corps permanent d'infanterie servit comme un point de ralliement aux Othomans dispersés, et maintint l'esprit de la discipline militaire dans leurs armées (2). C'est à la terreur qu'inspira cet établissement,

---

(1) Cant., p. 25. — *Tab. gén.*, t. iv, p. 116. — Volt., *Essai sur les Mœurs*, chap. LXXXVII. (2) Cantemir dit (p. 62, note 11), et sa remarque est une preuve du défaut de critique qui caractérise les historiens orientaux : « C'est pour les Turcs un sujet « d'étonnement que Soliman, qui était plongé dans « tous les vices, ait été si heureux dans ses entreprises ; « tandis que Moussa, doué de tant de vertus, fut si « malheureux à la guerre, que, soit timidité, soit prudence, il n'osa jamais livrer de bataille rangée. »

que l'on doit attribuer la nonchalance des empereurs de Byzance, et le peu de disposition des Etats de la chrétienté à une réunion qui paraissait si nécessaire pour exterminer la domination turque en Europe et la reléguer en Asie. Malgré la position isolée des Othomans en Europe, on ne fit contre eux aucune tentative par une attaque combinée, qui eût promis un succès infaillible. On ne prit aucun moyen pour couper la communication de l'Europe avec l'Asie ; ce qui eût été exécuté avec la plus grande facilité par une flotte stationnée dans l'Hellespont. Les Grecs, au contraire, facilitèrent le passage de Mahomet en Europe, et, par son accession au trône de Bajazet, ils perdirent pour jamais l'occasion qu'ils avaient négligé de saisir pendant un long intervalle de troubles et d'orages (1).

Mahomet I rétablit l'intégrité de l'Empire othoman, et lui donna la paix. Peu de jours avant sa mort, il ordonna à son fils Murad à qui il avait confié le gouvernement d'Asie, de se rendre près de lui, et de venir prendre possession de son héritage. Il termina sa lettre par ce distique persan de sa

Mahomet I.

1413—1421

---

(1) Cant., p. 77, note 19. — Gib., t. XII, p. 51, 54.

composition : « *Si notre nuit s'écoule, elle  
« sera suivie d'un jour brillant; si notre rose  
« se fane, elle sera remplacée par un rosier  
« délicieux.* »

Murad II.  
1421—1451.

Mustapha, l'aîné des fils de Bajazet, avait péri dans la bataille livrée par son père à Tamerlan. Un imposteur (car la plupart des historiens othomans l'ont qualifié ainsi), parfaitement semblable de taille et de figure, prit le nom et le titre d'héritier de l'Empire (1). Les princes de Valachie furent les premiers à encourager et à soutenir ses prétentions; mais leur armée fut mise en déroute, leur pays exposé au ravage et soumis au tribut. La vie de l'imposteur fut conservée par la politique timide des empereurs grecs, qui, n'osant plus résister aux Othomans sur le champ de bataille, faisaient leurs efforts pour les affaiblir par des troubles intestins (2). Murad ou Amurath II, dans les commencemens de son règne, fut réduit aux plus grandes détresses par les victoires de Mustapha. Les artifices de l'imposteur ne purent être vaincus que par les artifices de la

---

(1) *Tab. gén.*, t. II, pag. 481. (2) *Phranza*, liv. I, chap. XXXIX, XL; — *Cant.*, p. 74. — *Gib.*, t. XII, p. 47, 48, 51, 55.



superstition , et le succès définitif du sulthan fut plutôt l'effet des prédictions d'un saint mahométan, que de la supériorité du courage de ses troupes , ou de celle de l'attachement des Othomans à son gouvernement (1). Les princes chrétiens de l'Europe, les *émirs* de l'Asie , et l'empereur grec furent également impliqués dans cette trahison : ainsi la justice non moins que la politique, dicta au sulthan victorieux la nécessité de compléter le système de Bajazet, en privant les *émirs* de leurs souverainetés, et en réunissant à son empire la Servie , la Macédoine, la Thessalie, l'Albanie, et tout le nord de la Grèce jusqu'à l'isthme de Corinthe (2). Par ces conquêtes, les frontières de l'Empire othoman s'étendirent jusqu'à celles de la Hongrie, dont les plaines n'étaient défendues à leur entrée que par la forteresse de Belgrade , et par la valeur et les talens du célèbre Hu-

---

(1) *Tab. gén.*, t. 1, p. 369. — *Cant.*, p. 80. (2) La Caramanie ne fut cependant subjuguée que sous le règne de Mahomet II (*Cant.*, préf., pag. 10; et *Hist. ottom.*, p. 110), ou sous celui de son fils, Bajazet II. (*Knol.*, t. 1, p. 304.) Calchondyles, en décrivant l'état de l'Empire turc sous Mahomet II, paraît confirmer l'assertion de Cantemir. Il dit : « Il distribua l'Asie en sandjacs. » (*Liv.* III, p. 137.)

niades. La résistance et les incursions des Hongrois obligèrent le sulthan à conclure une trêve de dix ans, en vertu de laquelle le Danube devint la borne commune des deux pays (1). Murad ayant alors rendu la paix à son empire, abdiqua, et remit le sceptre entre les mains de son fils Mahomet II, qui n'était âgé que de quinze ans. Il le reprit peu de temps après pour punir la trahison du roi de Hongrie, qui, au mépris des engagements solennels qu'il venait de contracter, renouvela subitement la guerre, et envahit le territoire turc. Cet acte de mauvaise foi fut provoqué par les instigations de l'*émir* de Caramanie, qui, malgré les châtimens fréquens qu'il avait éprouvés, renouvelait constamment ses efforts pour secouer le joug othoman (2). Les empereurs de Byzance étaient entrés dans la ligue avec les Hongrois, et l'Hellespont fut occupé par les galères des Francs. Mais Murad acheta de l'amiral chrétien ou força le passage de l'Hellespont, et s'avança par des marches rapides au-devant de l'armée qui envahissait son territoire (3).

---

(1) Mign. t. 1, p. 206. (2) Cant., p. 88, note 57.

(3) Gib., t. XII, p. 161, 190. — Cant., p. 89, dit que Murad passa en Europe par Gallipoli.

L'événement de la bataille de Varna, dans laquelle le roi de Hongrie, Ladislas, perdit ses troupes et la vie, fut considéré par les Turcs comme une interposition visible du ciel, et présagea aux Chrétiens la destruction de la liberté et de l'indépendance de l'Europe (1).

Les auteurs européens ont donné ou conjecturé divers motifs de son abdication. Elle a été attribuée à la philosophie, à la bigoterie et à l'indolence (2). Mais Murad, qui fut réellement effrayé par la crainte de la mort que lui inspira un derviche qu'il rencontra sur la route d'Adrianople en revenant de la chasse, et qui lui annonça que l'Ange de la mort était déjà à sa porte, a peu de droits à réclamer le caractère de philosophe (3). C'est

(1) « Dix mille Chrétiens perdirent la vie à la désastreuse bataille de Varna. La perte des Turcs, bien plus considérable, fut cependant moindre en proportion de toutes leurs forces (60,000 hommes). Cela n'empêcha pas le sulthan philosophe d'avouer que sa propre ruine serait la suite d'une seconde victoire semblable. Preuve singulière de la méfiance qu'il concevait des ressources de son empire. » *Voy.* (Gib. t. xii, p. 163.) (2) Volt., *Essai sur les Mœurs*, chap. lxxxix. — Gib., t. xii, p. 152, 153, note 15. — Mign., t. 1, p. 214, 217. (3) *Tab. gén.*, t. 1, p. 571.

parerreur que Gibbon suppose qu'il s'était retiré dans un monastère , où il se joignait aux danses religieuses des *derviches* , pour expier les péchés qu'il avait commis sur le trône (1).

Dans un prince othoman, la bigoterie doit faire penser que l'accomplissement des cérémonies religieuses n'est pas aussi efficace pour mériter les faveurs du ciel, que la persévérance à suivre le chemin de la victoire sur les Infidèles. Murad, en reprenant l'exercice de la souveraineté uniquement pour délivrer l'Etat des dangers d'une guerre étrangère et des troubles domestiques, s'est pleinement lavé de l'imputation de négliger ses devoirs , et du motif d'avoir abdiqué par amour pour l'indolence et la débauche.

Mahomet II.  
1451—1481.

La situation admirable de Constantinople, qui, sous Constantin Paléologue, renfermait

---

(1) Gibbon allègue l'autorité de Calchondyles (liv. vii, p. 286), dont l'assertion est réfutée par le silence des historiens othomans. (Cant., p. 88, 91, 92, n. 43), et par son peu de connaissance de la religion et des mœurs des Turcs. Les *zichides* de Calchondyles, à moins que, comme je le crois, ce ne soit le mot *cheikh*, écrit de la manière dont le prononcent les Grecs modernes, ne se trouvent dans aucune des trente-deux sociétés de *derviches* détaillées par d'Ohsson. (*Tab. gén.*, t. vi, p. 622, 626.)

le monde romain dans l'enceinte de ses murs et de ses faubourgs, et l'histoire mémorable de son dernier siège, sont connues de tous les lecteurs. Les détails du siège ont été donnés par les vainqueurs et par les vaincus, et conséquemment avec toutes les différences qui, dans cette occasion, ont dû être le résultat de leurs sentimens opposés. Il est cependant probable, quoique les Turcs n'aient rien épargné dans la recherche des propriétés particulières, qui, par la proclamation du sulthan, leur appartenaient légitimement, et qu'aucun frein ne les ait arrêtés dans l'assouvissement de leurs désirs, que, comme ils n'ont éprouvé aucune résistance ultérieure après leur entrée dans Constantinople, la prise de cette ville a été accompagnée de la moindre effusion de sang dont il soit fait mention dans l'histoire des conquêtes othomanes (1).

---

(1) Gib., t. xii, p. 231, 236. — Nous apprenons, par le témoignage unanime des auteurs grecs et turcs, que, pour attaquer la ville du côté du port, Mahomet transporta par terre une flotille du Bosphore. Ce plan extraordinaire et hardi fut exécuté dans une seule nuit, quoique l'espace à parcourir fût coupé par des hauteurs; mais c'est par erreur que la distance a été faite de dix milles. Il y a même moins de deux milles depuis *Béchik-*

L'anéantissement de l'Empire de Byzance, la soumission des principautés de la Morée, et la résignation de l'Empire de Trébizonde par David Comnène entre les mains de Mahomet II, suivirent immédiatement la conquête de la ville impériale (1).

Par le nombre et l'importance de ses conquêtes, Mahomet II acquit le surnom de *fatih* ou *vainqueur*. Suivant le rapport des historiens nationaux, il subjuguait deux empires, douze royaumes ou principautés, et s'empara de deux cents villes fortifiées (2). Il réunit sous son sceptre toutes les provinces qui avaient appartenu à l'Empire d'Orient en Europe, et toutes celles qu'il avait possédées en Asie en deçà du mont Taurus. Il chassa la colonie que les Génois avaient établie en Crimée, et confirma la souveraineté du *khan* des Tatars sur les tribus dispersées dans la péninsule et les déserts qui bordent, au nord, le Pont-Euxin, depuis le Dniester jusqu'au Kuban. Le *khan* se soumit cependant à recevoir du sulthan l'investiture de son autorité,

---

*tach*, sur le Bosphore, jusqu'à *Cassim pacha*, sur le port. (Cant., p. 98, note 8; et Gib., t. xii, p. 220, note 48.)

(1) Gib., t. xii, p. 246, 251. (2) Cant., p. 107, note 24.

et à l'obligation du service militaire pour la défense des droits ou des prétentions de son souverain (1). Après la mort de Mahomet, ses généraux furent rappelés de l'Italie, dont ils avaient commencé la conquête avec succès par le sac de la ville d'Otrante.

Bajazet II consolida plutôt qu'il n'étendit les domaines dont il avait hérité de ses ancêtres. Il arracha cependant aux Vénitiens plusieurs villes maritimes importantes sur les côtes de l'Albanie et de la Morée, dont la possession lui fut accordée moyennant la conservation de quelques privilèges de commerce, qui, dans l'opinion de l'historien Mignot, furent bien loin de balancer la perte de l'honneur et du territoire, mais firent voir le triomphe de la faiblesse et de l'industrie sur la force physique et militaire (2). Il réprima les pirateries des Moldaves sur la mer Noire, par la prise des places fortes de Khilia sur le Danube, et d'Akkierman sur le Dnie-

Bajazet II.  
1481—1512.

---

(1) Quoique Cantemir reconnaisse que dans toute la Crimée le *khothbe'h* fût récité au nom de l'empereur ottoman (p. 115), il assure cependant, inconséquemment, que le *khan* avait la permission de faire frapper la monnaie à son nom (p. 11, note 9). (2) Knol., t. 1, p. 312, 315. — Cant., p. 133. — Mign., t. 1, p. 548, 551.

per (1). Il annexa à l'Empire othoman les villes de Tarsus et d'Adana, et le district qui se trouvait entre la Caramanie et la Syrie, et qui jusqu'alors avait maintenu sa neutralité et son indépendance (2).

Les commencemens du règne de Bajazet avaient été troublés par les prétentions de son frère Djem-djem, qui fondait son titre à la succession de son père sur ce qu'il était né le premier fils du sulthan, et que la naissance de Bajazet avait précédé l'élévation de son père à la dignité impériale. Djem-djem, qui avait le gouvernement de la Magnésie, leva une armée puissante; mais il fut battu par le vézyl Ahmed. Il se réfugia alors chez le sulthan d'Egypte, qui lui offrit sa médiation auprès de Bajazet, mais ne lui donna ni secours ni encouragemens pour appuyer ses prétentions. Il excita ensuite les Caramaniens à la révolte, et la guerre se termina par leur soumission au sulthan. Il finit par s'échapper, gagna l'île de Rhodes, et se réfugia près des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

---

(1) Knol., t. 1, p. 303.—Cant., p. 125. (2) Knol., t. 1, p. 304. — Cant., p. 125, 129. Il est cependant dit bien positivement dans l'histoire de ce dernier (p. 114, sec. xxxi et note 47), que le père de Bajazet avait pris ce district.



Cet ordre militaire et religieux avait été institué, vers le milieu du douzième siècle, pour secourir les pèlerins et les protéger dans leur voyage périlleux à travers la Palestine. Quand Jérusalem fut abandonnée, les Chevaliers fixèrent leur résidence dans l'île de Chypre, où la maison de Lusignan continua à régner. Mais l'obligation de leur serment, l'impatience de l'esprit militaire, et l'amour de la gloire les portèrent à acquérir, par la voie des armes, un établissement indépendant. Ils se mirent en possession de l'île de Rhodes après un combat opiniâtre contre les habitans, qui, à l'aide des Sarrasins, avaient secoué le joug des empereurs de Byzance. De là leur marine ne cessa de harasser le commerce et de ravager les côtes de l'Empire turc. Leur puissance était devenue si formidable, qu'elle avait excité l'attention et repoussé les attaques de Mahomet II (1).

Le grand-maître de l'ordre reçut et protégea le rival fugitif du sulthan. Il résista avec une égale fermeté aux sollicitations et aux menaces de Bajazet; mais il consentit à la

---

(1) Knol., t. 1, p. 113. — Mign., t. 1, p. 261, 267, 291, 306, 310, 315.

fin à l'éloigner à une plus grande distance du territoire othoman, en considération d'un traité avantageux qui lui fut offert par la Porte. Djem-djem s'embarqua pour l'Italie, et résida à Rome sous une garde honorable et sûre, jusqu'au moment où Charles VIII, roi de France, s'étant emparé du royaume de Naples, et ayant étendu ses projets de conquêtes sur la Grèce et la Turquie, réclama la possession de sa personne, et le fit transférer à Naples, où il fut, peu de temps après, assassiné par un émissaire du sulthan (1).

Bajazet désirant assurer la succession à son fils Ahmed, avait maladroitement fait connaître son intention de lui résigner la couronne. Les janissaires suspectèrent ses dispositions à leur égard, et, le croyant mécontent de leur ordre, ils l'obligèrent à exécuter la résignation proposée; mais ils donnèrent le trône à Sélim, le plus jeune de ses fils, qui avait déjà donné des preuves d'un esprit

---

(1) Cant., p. 119, 123. — Telle est la relation des historiens turcs. Mignot, sur l'autorité des écrivains chrétiens, attribue sa mort au pape Alexandre VI, qui fut suborné à commettre ce crime atroce par une somme de trois cent mille ducats que lui envoya Bajazet.

turbulent et audacieux en prenant les armes contre son père et son souverain (1).

Sélim I, surnommé *Yavuz* ou le *cruel*, Sélim I.  
1512—1519. ayant battu et fait étrangler ses frères, qui lui avaient disputé la couronne, se vit maître absolu d'un empire étendu, puissant par lui-même, et défendu de tous côtés par des rivières, des montagnes et des déserts. Les Alpes Juliennes, la Save et le Danube formaient la frontière turque du côté du territoire de Venise et de la Hongrie. La chaîne altière du mont Taurus, borne naturelle entre les royaumes de Perse et de Syrie, était possédée, depuis la frontière d'Amasie jusqu'aux extrémités de la Caramanie, par les princes de la petite Arménie et par les tribus errantes des Kurdes et des Turcomans (2). Le royaume de Chah-Ismaël, fondateur de la famille de Séfis, comprenait alors la Perse, la Médie, la Mésopotamie et la grande Arménie (3); et la dynastie Bordjite des Mamlouks régnait sur l'Egypte et la Syrie depuis

(1) Mign., t. 1, p. 351, 352, 367, 368. — Knol., t. 1, p. 302. — Cant., p. 156, 158. (2) Knol., t. 1, p. 344, 353. — Mign., t. 1, 383, 391. — Volney, t. 1, 359, 365. Paris, an 7. (3) Knol., t. 1, p. 319, 352. — Mign., t. 1, p. 383.

Cyrène jusqu'aux bords de l'Euphrate (1). La foi mahométane était répandue sur ces puissantes monarchies de l'Asie ; mais sa pureté avait été altérée dans le royaume de Perse par l'introduction de nouvelles doctrines qui avaient été promulguées par un anachorète que les historiens turcs appellent, par mépris, l'esclave de Satan, et avaient été embrassées avec autant de zèle par le souverain que par ses sujets (2). Cette hérésie excita le pieux ressentiment du sulthan othoman et le porta à punir et à venger les offenses que son père et son grand-père avaient reçues du roi de Perse, par ses incursions sur le territoire othoman, et la protection qu'il avait donnée récemment aux frères de Sélim (3). Il força un passage dans les montagnes, et, après avoir remporté sur les Persans une victoire signalée et décisive dans la plaine de Tchalderan, il marcha contre la ville de Tauris, qui ouvrit sur-le-champ ses portes au vainqueur (4).

---

(1) Knol., t. 1, p. 306, 359. (2) *Ibid*, p. 316, 350. — Cant., p. 136, 139, 145. — Mign., t. 1, p. 354, 383. — *Tab. gén.*, t. 1, p. 123. (3) Knol., t. 1, p. 321, 324, 341, 342, 343, 344, 346, 350. — *Tab. gén.*, t. 1, p. 125, 133. (4) Knol., t. 1, p. 343, 348. — Mign., t. 1, p. 385. — *Tab. gén.*, t. 1, p. 134.

Le sulthan ramena à Amasie son armée victorieuse, chargée de butin, mais diminuée et abattue par les fatigues et les maladies. Les Kurdes et les habitans des montagnes la harcelèrent dans sa retraite, l'attaquèrent avec avantage dans les défilés, et évitèrent ses poursuites en se réfugiant dans leurs inaccessibles réduits (1). Sélim, dont l'ambition projetait la conquête de la Perse entière, n'osa pas laisser plus long-temps derrière lui des alliés si peu fidèles ou des ennemis si dangereux. Il satisfit à la fois son ressentiment et sa politique par la conquête de l'Arménie, de la Mésopotamie, et des territoires occupés par les Kurdes et les Turcomans, depuis le lac de Van jusqu'aux frontières de la Syrie (2).

Les succès multipliés et l'approche d'un voisin si turbulent et si entreprenant à la fois, jetèrent une alarme aussi juste que naturelle dans le sein des potentats mahométans et chrétiens. Sélim, par la rapidité de ses mouvemens et par la terreur qu'inspira l'im-

---

(1) Knol., t. 1, p. 346, 349. — Cant., p. 151. — Mign., t. 1, p. 390. (2) Knol., t. 1, p. 354, 404. — Cant., p. 152, 155. — *Tab. gén.*, t. 1, p. 378.

mensité de ses préparatifs , fit avorter leurs projets. Il se porta du mont Taurus au Danube , et par son aspect menaçant il dissipa la ligue projetée entre l'empêreur d'Allemagne et les rois de Hongrie et de Pologne contre la puissance othomane (1). Il plaça une forte armée sur les frontières de la Perse et il donna de l'occupation aux armes d'Ismaël, en excitant les Hircaniens et les Tatars qui habitent les plaines entre le Don et le Volga , à attaquer les nations ibériennes et albanienes qui étaient sous la protection de la Perse (2). Il conduisit alors une armée nombreuse à Alep , avec l'intention réelle , mais cachée , de renverser la monarchie persane. Il craignit cependant de l'attaquer , jusqu'à ce qu'il se fût assuré de la fidélité des Egyptiens , ou qu'il eût apaisé leur inimitié (3).

L'Egypte, dont la civilisation remonte à une époque si éloignée , que , même avant Abraham , son gouvernement avait dégénéré en monarchie absolue , supporta patiemment pendant deux mille trois cents ans la domi-

---

(1) Knol., t. 1, p. 354, 357. (2) Knol., t. 1, p. 352, 378. (3) Knol., t. 1, pag. 357. — Mign., t. 1, p. 333, 335.

nation des étrangers. Elle fut opulente et jeta un grand éclat sous les rois des dynasties persanes et macédoniennes , et depuis sa soumission aux armes des Césars elle fut réputée la plus importante et la plus précieuse des provinces de l'Empire romain jusqu'à l'instant où Amrou l'enleva aux empereurs <sup>638.</sup> de Byzance. Le gouvernement des Sarrasins succéda à celui des khalyfes , et le dernier roi de la race d'Ayoub, nom du père de Saladin, fut détrôné (1) et massacré aussitôt après la <sup>1150.</sup> défaite et la prise de saint Louis par les Mamlouks turcomans , ses propres gardes , qui étaient les plus vaillans mais les plus indisciplinés soldats de l'Asie. Un Turcoman occupa le trône vacant , et les Mamlouks s'arrogèrent par la suite le droit d'élire et de détrôner le souverain de l'Egypte. Leur histoire, pendant deux cent cinquante-cinq ans, ne présente qu'une suite de crimes et de désordres. Les Turcomans furent supplantés par les Mamlouks circassiens. Trente-trois despotes militaires se succédèrent les uns aux

---

(1) Saladin était kurde de naissance. Son armée était principalement composée de cavalerie , appelée , en langue arabe , *serrâdjîn* , d'où les Croisés ont tiré le nom de *Sarrasin* , qu'ils ont donné à toute la nation.

autres, et, à l'exception du premier, qui occupa ses troupes à la conquête de la Syrie, peu d'entre eux jouirent d'un long règne, ou terminèrent leur carrière d'une manière naturelle (1). Les semences de guerre que Sélim

---

(1) Amrou, dans sa lettre au khalyfe, lui décrit l'Egypte dans les termes suivans : « Prince des fidèles, figurez-  
« vous une belle campagne, située entre des déserts et  
« deux rangées de montagnes, dont l'une paraît être  
« des dunes de sable, et l'autre ressemble au derrière  
« d'un chameau, ou au ventre d'un cheval étique. Toutes  
« ses richesses et toutes ses productions, depuis Syène  
« jusqu'à Mencha, sont dues à une rivière bienfaisante  
« qui coule majestueusement dans son milieu. Les épo-  
« ques de sa crue et de son écoulement sont aussi régu-  
« lières que le cours du soleil et de la lune. A une cer-  
« taine saison de l'année, toutes les sources des rivières  
« paient à ce roi des fleuves le tribut annuel que leur  
« a imposé la Providence. Alors ses eaux s'élèvent jus-  
« qu'à ce qu'elles aient surmonté son lit, et couvrent  
« toute la terre d'Egypte, déposant sur sa surface un li-  
« mon producteur. La communication entre les villages  
« se fait alors par le moyen de légers bateaux, qui sont  
« aussi nombreux que les feuilles tombées des palmiers.

« Lorsque l'instant est venu où le séjour des eaux n'est  
« plus nécessaire pour fertiliser le sol, le fleuve, docile,  
« rentre dans les bornes que la nature lui a prescrites,  
« afin que l'on puisse recueillir le trésor qu'il a ré-  
« pandu, et le confier au sein de la terre.

« Un peuple protégé par le Ciel et qui, comme les



avait portées à leur maturité par la conquête de Tauris et ses victoires sur les princes des

« abeilles, semble être destiné à travailler pour autrui  
« sans recueillir le fruit de ses peines, ouvre légèrement  
« le sol ; et, déposant les semences, attend leur fécon-  
« dation de la bonté de cet Être par lequel tout germe,  
« s'élève et mûrit. La graine se développe, la tige s'é-  
« lève, et le blé est formé à l'aide d'une rosée abon-  
« dante, qui, suppléant aux pluies, entretient l'hu-  
« midité féconde dont le sol est imbu. Une riche moisson  
« est immédiatement suivie de la stérilité. Ainsi, prince  
« des fidèles, l'Egypte présente alternativement l'image  
« d'un désert poudreux, d'une plaine liquide et argen-  
« tée, d'un marais noir et gluant, d'une prairie verte et  
« ondoyante, d'un jardin paré de fleurs, et d'un champ  
« couvert de moissons jaunissantes. Béni soit le Créateur  
« de tant de merveilles !

« Trois choses, ô prince des fidèles ! contribuent  
« essentiellement à la prospérité de l'Egypte et au bon-  
« heur de ses habitans : la première, est qu'on n'adopte  
« pas légèrement les projets dictés par une avidité  
« fiscale pour l'augmentation des taxes ; la seconde, est  
« que le tiers du revenu est consacré à l'entretien des  
« canaux, des ponts et des digues ; la troisième, est la  
« levée des taxes en nature sur les diverses productions  
« de la terre. »

Voyez dans Volney (t. 1, p. 244, note) un abrégé  
d'un manuscrit arabe qui est à la Bibliothèque im-  
périale, n° 786, et qui contient l'histoire des gouver-  
neurs de l'Egypte, depuis le khalyfe Omar jusqu'au pa-  
chah turc qui y commandait en 1620.

montagnes, avaient été jetées sous le règne précédent, par la saisie qu'avait faite Bajazet des pays intermédiaires, et par la protection que Caït bey avait accordée à Djem-djem. Les deux nations cependant, quoique engagées dans la guerre en faveur de leurs alliés ou de leurs vassaux, s'abstinrent d'hostilités ouvertes, par un respect mutuel pour le nombre, la force et la valeur de leurs ennemis. Les sultans othomans étaient supérieurs par la force physique de leur infanterie, par sa valeur intrépide et sa discipline rigoureuse, tandis que la cavalerie mamlouke, qui, au milieu des progrès successifs qu'avait faits l'art de la guerre, avait conservé sa réputation, formait le principal appui des armées égyptiennes.

Les Mamlouks, à cette époque, étaient principalement de race circassienne. Ils l'emportaient de beaucoup sur les Turcs dans les exercices militaires, dans le maniement ingénieux de leurs armes et de leurs chevaux, et dans la précision de leurs manœuvres. Leur courage était d'ailleurs élevé par le souvenir des avantages qu'ils venaient de remporter sur les armées de Bajazet, dans leurs escarmouches vers les frontières de la Caramanie et dans les pays montueux

qui séparaient les deux monarchies (1).

Cansou Ghawry, sulthan d'Egypte, s'avança avec des forces égales au-devant de l'armée de Sélim, et, suivant Cantemir, il lui offrit de concourir à la pieuse entreprise d'extirper l'hérésie des Persans (2). D'autres historiens assurent, avec beaucoup plus de probabilité, qu'il avait un traité avec les Persans et qu'il conduisait une armée à leur secours (3). Sélim néanmoins préféra sa soumission à son alliance; et profitant de l'inimitié secrète, mais invétérée, des gouverneurs de Damas et d'Alep, il les encouragea à désertir des étendards égyptiens. La puissance des Mamlouks fut détruite par la bataille décisive de Méritz Dabik, dans laquelle le sulthan d'Egypte périt avec la fleur de son armée. Cette action fut suivie de la soumission de la Syrie et de la Palestine, de la défaite de Touman Bey, nouveau souverain de l'Egypte, et de la conquête de ce pays. La Mecque envoya ses clefs au vainqueur, en signe de soumission,

---

(1) Pour la constitution et la discipline des Mamlouks, voyez Knol., t. 1, p. 355, 356. — Voln., t. 1, p. 142-158. (2) Cant., 156, 157. — Voln., t. 1, p. 85. (3) Knol., t. 1, p. 354, 357. — Mign., t. 1, p. 403. — *Tab. gén.*, t. 1, p. 154.

et son *chérif* reçut les ordres de Sélim , qui régla la succession de cette principauté. Les Arabes du désert rendirent eux-mêmes hommage à la souveraineté du sulthan (1).

Sélim confirma , avec certaines modifications , la forme d'administration déjà adoptée par l'Egypte. Parmi les Mamlouks qui avaient survécu au choc de ses armes et à la fureur de son ressentiment , il choisit vingt-quatre *beys* ou chefs , auxquels il confia de nouveau le gouvernement des provinces

(1) Knol., t. 1, p. 559, 560, 561, 562, 575. — Cant., p. 158, 167, 169. — Volney décrit ainsi les déserts arabes ( t. 1, p. 370 ). « Pour se peindre ces déserts , que l'on se figure sous un ciel presque toujours « ardent et sans nuages , des plaines immenses et à perte « de vue , sans maisons , sans arbres , sans ruisseaux , « sans montagnes : quelquefois les yeux s'égarent sur un « horizon ras et uni comme la mer. En d'autres endroits , le terrain se courbe en ondulations ou se hérise de rocs et de rocailles. Presque toujours également nue , la terre n'offre que des plantes ligneuses clair-semées , et des buissons épars , dont la solitude « n'est que rarement troublée par des gazelles , des « lièvres , des sauterelles et des rats. Tel est presque « par-tout le pays qui s'étend depuis Alep jusqu'à la mer « d'Arabie , et depuis l'Egypte jusqu'au golfe Persique , « dans un espace de six cents lieues de longueur sur « trois cents de largeur. »

égyptiennes , la levée des tributs et le réglement de la police ; mais il soumit leur autorité à celle d'un *diwan* ou conseil de régence , composé des chefs militaires , présidé par le *pachah* (1), et soutenu par une armée permanente de vingt mille hommes d'infanterie et de douze mille de cavalerie (2). La Syrie et la Palestine furent divisées en *pachaliks* , et se trouvèrent incorporées à l'Empire othoman d'une manière plus immédiate par la similitude de leur gouvernement (3).

Le sulthan rentra dans sa capitale conduisant avec lui le dernier khalyfe de la maison d'Abbas , par la résignation duquel il obtint pour les princes de la dynastie othomane le titre de *khalyfe* , si important aux yeux des Musulmans, puisqu'il confère les pouvoirs de souverain pontife , d'administrateur de la justice et de législateur. Les droits du khalyfat avaient bien , à la vérité , été exercés par ses

(1) Le mot turc *pachah* est composé de deux mots persans , *pā-chāh* , et signifie littéralement *vice-roi*.

(2) Volney, t. 1 , p. 92 , 94 , 98 , 99 , 140 , 141 , 142. — Le gouvernement établi par Sélim subsista jusqu'en 1746. Ibrahim Kiahya fit à cette époque une révolution qui transféra aux Mamlouks la réalité du pouvoir , et réduisit l'autorité de la Porte othomane et du *pachah* à la nullité et à une vaine parade. (3) Voln., t. II , p. 39.

ancêtres depuis la fondation de la monarchie othomane, mais sous des titres qui n'indiquaient qu'un pouvoir passager, tels que ceux de *bey*, d'*émir* ou de *sulthan*. Il mourut en projetant de nouvelles conquêtes (1).

Comme conquérant, Sélim a mérité les plus grands éloges par sa conduite, son activité et son audace ; mais la voix de la postérité condamnera unanimement sa cruauté envers sa famille, ses amis et même ses ennemis (2). Son esprit était orné ou corrompu par la littérature et la philosophie de son siècle et de son pays, tandis que son caractère présentait les contradictions les plus révoltantes. Le même homme dont la vengeance a élevé sur les bords du Nil une pyramide de crânes humains, a fait construire et embellir le pavillon du Nilomètre. C'est le sulthan lui-même qui a composé

---

(1) Mign., t. 1, p. 419. (2) Cantemir rapporte (p. 165) que, dans la marche de Sélim vers le Caire, un de ses vézyrs, encouragé par la familiarité avec laquelle il conversait avec ses officiers, lui demanda, en plaisantant, quand ils entreraient dans un certain village, voisin de cette ville. « J'y entrerai, dit le « sulthan, quand il plaira à Dieu ; mais quant à toi » « ma volonté est que tu restes ici. » Et il lui fit sur-le-champ trancher la tête.

en vers arabes l'inscription suivante pour cet édifice : « Toutes les richesses et les possessions des hommes appartiennent à Dieu seul, qui en dispose souverainement à son gré, et qui renverse les conquérans des trônes et les maîtres du trésor du Nil. Si un seul pouce de terrain nous appartenait en propre, ou en commun avec d'autres, la terre serait alors censée nous appartenir en société avec Dieu (1). »

Soliman monta sur le trône de son père sous les auspices les plus favorables. Il était né l'an *neuf cent* de l'hégire, et se trouvait le *dixième* sulthan de la race othomane. Cette combinaison de nombres parfaits fut considérée par ses sujets comme le présage de la splendeur de son règne et de la prospérité de son empire. Son père, victime de la superstition, avait déclaré, à son lit de mort, qu'un saint homme de Damas, qui s'était attiré sa confiance en lui prédisant des victoires, lui avait annoncé que, quoique son règne ne dût pas excéder neuf ans, celui de Soliman durerait un demi-siècle. « Si le ciel, dans sa miséricorde, disait l'impitoyable sulthan, daignait m'accorder un règne aussi

Soliman I.  
1519—1566.

---

(1) *Tab. gén.*, t. 1, p. 582.

« long, il égalerait en sagesse celui de Sa-  
« lomon. » La même prédiction qui avait cer-  
tainement abrégé les jours de son père ,  
poussa Soliman à s'engager avec la même  
assurance de succès dans ces entreprises qui  
ont illustré son règne et l'ont rendu un des  
plus brillans des annales othomanes (1).

Les conquêtes de Sélim avaient délivré  
l'Empire de la crainte d'une attaque exté-  
rieure en Asie , et laissé à Soliman le choix  
de reculer ses frontières en Orient ou en  
Occident. Les Hongrois attendaient avec in-  
quiétude qu'il se fût déterminé , sans ce-  
pendant prendre aucune des précautions  
que semblaient exiger d'eux leur situation et  
les affaires de l'Empire. Belgrade , qui avait  
repoussé avec succès les attaques de Ma-  
homet-le-Grand et de son père Murad , et  
qui était considérée non seulement comme  
le boulevard de la Hongrie , mais encore  
comme la principale barrière de la répu-  
blique chrétienne , était néanmoins aban-  
donnée à une garnison insuffisante pour sa dé-  
fense , et se trouvait dépourvue de munitions  
de guerre et de bouche. Soliman commença  
l'attaque de la Hongrie par le siège de cette

---

(1) *Tab. gén.*, t. 1, p. 387.



importante forteresse, qu'il prit en moins d'un mois. Il s'ouvrit ainsi un passage dans le cœur de la chrétienté, et transporta le théâtre des guerres futures bien au-delà des anciennes frontières de l'Empire othoman (1). Il différa cependant ses projets d'attaque sur le continent jusqu'à ce qu'il eût obtenu un second triomphe sur la mémoire de son illustre prédécesseur, en obligeant les chevaliers de Saint-Jean à lui rendre l'île de Rhodes. Cette souveraineté, qui possédait tous les avantages du climat, du sol et de la situation, subsistait au milieu de l'Empire turc depuis deux cent vingt ans. Les Chevaliers furent enfin obligés de l'abandonner après un siège aussi long que meurtrier (2).

Quoique Rhodes fût reconnue pour être

(1) Knol., t. 1, p. 382, 405. — Cant., p. 176. — Mign., t. 1, p. 430. — M. Coxe, qui a eu l'avantage de consulter les ouvrages des écrivains contemporains et nationaux, dit que la garnison était abondamment pourvue de tous les moyens de défense, et qu'après un siège qui ne fut distingué par aucun événement remarquable, la place fut rendue aux Infidèles par trahison. *Voy. Hist. de la maison d'Autriche*, in-4°, t. 1, p. 549. Londres, 1807. (2) Knol., t. 1, p. 382-404. — Cant., p. 176. — Mign., t. 1, p. 430-69.

la seule défense de l'Italie contre les armées othomanes de terre et de mer, tant qu'elle fut entre les mains des Chevaliers, aucun des princes chrétiens ne lui porta de secours dans ce dernier combat. Venise était liguée avec la Porte ; l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Espagne étaient engagées dans des guerres civiles, des disputes religieuses, des méfiances mutuelles et des inimitiés implacables (1). La politique générale de l'Europe et l'union incomplète de ses Etats pour un plan de défense contre l'ennemi commun, s'opposèrent même à la possibilité d'une coopération efficace entre eux. Dans cette situation des affaires, les conseils de Soliman furent décidés par la faiblesse particulière de la Hongrie, qui, dépourvue de secours, se trouvait hors d'état de soutenir l'effort des armes turques. Ce royaume, alors ouvert à leur incursion, était gouverné par un prince que la jeunesse, l'inexpérience et l'incapacité privaient des moyens d'exercer son autorité sur la noblesse et le clergé, en possession de toutes les richesses et de la puis-

---

(1) Knol., t. 1, p. 388, 391, 394, 402, 404. — Robertson, *Histoire de Charles-Quint*, t. II, p. 201, édit. in-8°. Londres 1802.

sance du royaume (1). Soliman plaça une armée de soixante mille hommes sous le commandement du *beylerbey* de l'Anatolie, pour le maintien de la tranquillité de l'Asie. Il envoya une forte armée navale d'observation dans l'Archipel; il ordonna que de grands convois de bâtimens de transport se rendissent dans la mer Noire et sur le Danube pour l'approvisionnement de son armée, et lui-même s'avança vers la Hongrie à la tête de deux cent mille hommes (2).

Cependant Louis, embarrassé par les formes gênantes de la constitution féodale, assemblait les Etats de son royaume, dont la sanction préalable était nécessaire pour lui donner le droit de sommer la noblesse hongroise de prendre les armes pour la défense de son territoire envahi. Il essaya de ranimer les courages et de réunir pour sa défense la totalité de la nation, en faisant revivre l'ancienne coutume de faire promener un sabre ensanglanté, comme un signe du danger qui menaçait la vie des habitans et l'indépendance de l'Etat (3).

---

(1) Knol., t. 1, p. 404, 405, 422. — Robertson, t. 11, p. 373. — Coxe, t. 1, p. 548. (2) Knol., t. 1, p. 405. — Mign., t. 1, p. 428. (3) Knol., t. 1, p. 405. — Coxe, t. 1, p. 549.

La force militaire de la Hongrie consistait presque toute en cavalerie, composée des nobles ou possesseurs de fiefs, de leurs vassaux et de leurs serviteurs. L'infanterie, dont l'importance commençait à être sentie dans l'occident de l'Europe (1), n'étant pas établie par les institutions féodales, ne pouvait être soutenue que par des taxes; mais il était impossible d'en lever sur des grands qui ne payaient aucun impôt, ni sur un peuple qui n'avait ni industrie ni commerce. Tout propriétaire de terre était obligé, en conséquence de sa *mouvance* militaire, de marcher avec un nombre déterminé de ses vassaux sous la bannière de l'officier de son district. Ces forces, qui n'étaient consolidées par aucune identité de discipline ou d'habileté, ne pouvaient faire qu'une faible résistance contre une armée régulière, quand même elles eussent été réunies sous les ordres d'un seul chef. Mais quoique toutes les considérations de la prudence et du patriotisme imposassent la nécessité impérieuse de réprimer toute faction et de se réunir au souverain, la noblesse continua cependant à faire de ses privilèges particuliers l'objet principal de son

---

(1) Robertson, t. II, p. 112, 157.

attention. Le roi ne pouvait réclamer le service de la noblesse que dans des circonstances extraordinaires et à certaines conditions. Il pouvait sommer toute la force armée du pays à se rendre dans son camp, lorsqu'il était connu que l'État était en danger ; mais le service des vassaux de fiefs ne devait durer qu'un temps limité, et ils ne pouvaient être obligés à faire la guerre au-delà de leur frontière. Ils avaient le privilège de ne servir que près de la personne du roi et sous ses ordres directs, et non en camps volans ou en corps détachés. Ils refusèrent, dans cette circonstance, d'occuper des défilés où ils auraient pu arrêter les progrès des Turcs, et préférèrent la conservation d'une distinction injuste à l'intérêt de l'État. Les soldats supportaient avec impatience la gêne et les privations d'un camp : toujours prêts pour les entreprises soudaines et hasardeuses, ils étaient incapables d'une constance vigoureuse, même pour la défense de leurs foyers. Le mot de *patrie* était pour le grand corps des habitans un mot vide de sens. Considérés comme la propriété de la noblesse, ils se trouvaient exposés à toutes les rigueurs de l'oppression aristocratique, et la loi ne les atteignait que pour leur

défendre de plaider contre leurs maîtres. Dans les affaires ordinaires du gouvernement, les prérogatives et l'autorité du roi étaient circonscrites et entravées par la puissance de la diète et les privilèges de la noblesse. Dans les affaires militaires, ses ordres n'étaient exécutés qu'autant qu'ils étaient agréables. Les nobles et leurs vassaux, bouillant d'un courage immodéré, ne consentaient à être conduits au combat que dans le lieu et à l'instant qu'ils avaient eux-mêmes déterminés. Leur impatience obligea le roi à quitter une position avantageuse et à descendre dans la plaine pour attaquer une armée huit fois plus nombreuse que la sienne (1). D'après une ancienne coutume (2), l'officier qui portait l'étendard de Hongrie avait quitté ses éperons : la conduite des troupes répondit à cette démonstration d'un courage désespéré ;  
 1526. mais le roi Louis fut tué et son armée détruite à la bataille de Mohatz, dans laquelle plus de vingt mille Hongrois périrent. La capitale, les principales forteresses et le pays ouvert, se rendirent à la discrétion d'un vainqueur

---

(1) Knol., t. 1, p. 405. — Mign., t. 1, p. 479. (2) Mign., t. 1, p. 481.

animé par le zèle , l'avarice et la vengeance. Soliman ramena son armée, chargée de butin et embarrassée par ses nombreux captifs , et il laissa la Hongrie appauvrie , dépeuplée , privée d'un gouvernement régulier , et déchirée par les factions domestiques et les prétentions des princes étrangers au trône vacant (1).

La lignée masculine de la famille royale des Jagellons étant éteinte par la mort de Louis, Jean de Zapoli, comte de Zips, et vaivode de Transylvanie (2), se trouvant à la tête d'un corps de troupes imposant, convoqua une assemblée des Etats à Tokay, et par son influence sur la noblesse, qui ne pouvait souffrir la domination des étrangers, il réussit à se faire élire roi de Hongrie. Il avait cependant contre lui un parti puissant, à la tête duquel était le grand palatin Etienne Battori, qui, à la diète assemblée à Presbourg, porta au trône Ferdinand, archiduc d'Autriche, frère de l'empereur Charles V.

---

(1) Knol., t. 1, p. 406. — Cant., p. 180, 181. — Mign., t. 1, p. 482. — Robertson, t. II, p. 375. — Coxe, t. 1, p. 550. (2) La Transylvanie fut annexée au royaume de Hongrie par le roi Etienne, en 1002, et gouvernée par des vice-rois établis, par les rois, sous le nom de *vaivodes*. Coxe, t. 1, p. 559, note.

Ce prince, par les cessions de son frère, réunissait sous son sceptre et dans sa personne tous les domaines et toutes les prétentions de sa maison en Allemagne. Il fonda ses réclamations à la succession aux trônes de la Bohême et de la Hongrie, sur d'anciens traités en faveur de sa famille et sur son mariage avec la princesse Anne, sœur unique de Louis II. Mais comme les institutions féodales étaient en pleine vigueur dans ces royaumes, il évita prudemment de faire parler ses droits, et obtint les deux couronnes par le mode usité d'élection. Les causes qui contribuèrent à l'élévation de Ferdinand, furent, d'un côté, les calamités du royaume et la nécessité de pourvoir à de nouveaux moyens de sûreté, et, de l'autre, l'envie qu'excita naturellement parmi les nobles hongrois l'agrandissement du vainqueur. Dans ces circonstances, le mérite personnel et les puissantes ressources de l'Empereur, son frère, secondés par les intrigues de ses partisans et de Marie, sa sœur, veuve de Louis, le dernier roi, l'emportèrent sur les préjugés de la nation et déterminèrent une majorité considérable de la noblesse en faveur du candidat étranger.

Jean se trouva hors d'état de soutenir par



les armes l'ascendant qu'il avait acquis. Il abandonna sa capitale, et fuyant de province en province devant les armées de Ferdinand, il se réfugia à la fin en Pologne auprès de Sigismond, son beau-frère. De là il dépêcha à Constantinople un émissaire adroit, qui réussit à intéresser le sulthan en sa faveur, par l'offre de tenir en fief de l'Empire othoman le royaume qu'il avait acquis par la voie des armes (1). Soliman n'avait pas besoin de sollicitations pour rendre la couronne de Hongrie réellement dépendante de la Porte, en paraissant faire un acte de magnanimité et de générosité. Il était d'une politique naturelle d'entourer son empire d'états faibles et tributaires, plutôt que de royaumes puissans et indépendans (2). Il refusa de reconnaître l'élection de Ferdinand, renvoya avec mépris ses ambassadeurs, qui, non seulement avaient entrepris d'assurer et de justifier ses prétentions et son titre, mais en-

---

(1) Knol., t. 1, p. 407, 409. (2) Knolles s'est totalement trompé sur la politique othomane et sur le caractère de Soliman. Il assure (t. 1, p. 409) « que le sulthan était plus jaloux d'acquiescer de la gloire et de la réputation, que des Empires, parce qu'il était naturellement emporté par un orgueil excessif. »

core s'étaient hasardés à demander la restitution des forteresses de la Hongrie que les Turcs retenaient encore , et il encouragea les partisans de Jean par la promesse solennelle qu'il leur fit de le rétablir sur le trône (1). Les armées othomanes marchèrent  
 1529. sur Bude sans rencontrer de résistance ; la garnison allemande capitula et fut néanmoins passée au fil de l'épée, sous prétexte de quelque infraction aux articles du traité (2). Soliman prit avec la même facilité les principales forteresses le long du Danube. Il s'avança dans l'Autriche et mit le siège devant Vienne. Mais cette opération manqua par la perte de sa grosse artillerie, qui fut interceptée dans son passage sur le Danube et coulée par la garnison de Presbourg. Enfin il fut obligé , par l'approche de la saison des

---

(1) Knol., t. 1, p. 410. — Mign., t. 1, p. 495. — M. Coxe a rapporté, d'une manière plus particulière, la réponse de Soliman aux ambassadeurs, d'après les notes historiques de Jean Zermegh, natif de l'Esclavonie, et auteur contemporain. (*Historia rerum gestarum inter Ferdinandum et Johannem*. Schwandtner, *Scriptores rerum Hungariæ*, t. 11, p. 594). Le discours du sulthan est cependant si incompatible avec le style et le cérémonial établi dans les cours orientales, qu'il mérite peu de crédit. Coxe, t. 1, p. 555. (2) Cant., p. 185.

pluies et par la résistance habile et vigoureuse du gouverneur de Vienne , de retirer son armée et de laisser son ouvrage imparfait , quoique , pour se venger de ce contre-temps ou pour ne pas gêner sa retraite, il eût donné l'ordre d'égorger généralement tous les prisonniers avant de lever le siège (1).

Le sulthan, piqué de l'affront fait aux armes othomanes par la résistance des Autrichiens, se livra encore au projet ambitieux de conquérir non seulement les états héréditaires de Ferdinand , mais encore toute l'Allemagne (2). L'armée qu'il rassembla et qu'il conduisit à travers la Hongrie , a été estimée monter à cinq cent mille hommes (3). Ses exploits furent bien loin de répondre à l'immensité de ses préparatifs. Son armée employa vingt-huit jours au siège inutile de Guntz , ville insignifiante et mal fortifiée, dans la Styrie. Elle fut détournée des approches de Vienne , dont le siège était l'objet avoué de l'expédition , par les forces que Charles avait amenées d'Italie , d'Espagne et

---

(1) Knol., t. 1, p. 411, 414. — Cant., p. 190, 195. — Mign., t. 1, pag. 496, 500. (2) Cant., pag. 175. (3) Knol., t. 1, p. 417. — Robertson, t. III, p. 58, dit 500,000 hommes.

des Pays-Bas , auxquelles se joignirent les contingens des Etats d'Allemagne. Elle finit par être licenciée après avoir ravagé le pays ouvert de la Styrie et de la Carinthie , dont elle emmena plusieurs milliers de captifs (1).

---

(1) Knol., t. 1, p. 416, 420. — Coxe, t. 1, p. 556, 558.

— L'opinion de M. Coxe est « que, dans la première  
« irruption de 1529, rien n'eût peut-être empêché la  
« réduction totale de la Hongrie, si Soliman n'avait été  
« obligé d'en retirer ses armées pour les porter contre  
« les princes de la *Caramanie*, qui, sur le bruit de  
« sa mort, s'étaient révoltés; et que dans la cam-  
« pagne de 1552, la retraite du sulthan fut accélérée  
« par une diversion que fit l'armée impériale, sous les  
« ordres d'André Doria, qui porta l'alarme sur toutes  
« les côtes de l'Archipel, prit Corona, une des forte-  
« resses qui commandent les Dardanelles, et menaça  
« jusqu'à Constantinople. » Je n'ai pas extrait ce passage  
d'un ouvrage dont le mérite est reconnu, par l'envie  
d'en faire observer l'inexactitude évidente, mais afin de  
résoudre une difficulté qu'on rencontre fréquemment  
dans l'Histoire turque, en essayant d'expliquer la cause  
de la retraite des armées othomanes, qui abandonnent  
leurs conquêtes, et renouvellent une même suite d'op-  
érations pendant des campagnes successives. Une telle  
conduite ne peut être expliquée que par la connais-  
sance des lois féodales, et particulièrement de leur po-  
lice chez les Othomans. Le système de féodalité, si  
propre à conserver des conquêtes dans un pays entière-  
ment subjugué, est d'autant plus contraire à l'esprit

La retraite de Soliman fournit à Ferdinand une nouvelle occasion de réclamer la souve-

d'une domination qui s'étend , qu'il exige l'établissement d'une armée de feudataires dans ce pays , assez forte pour maintenir dans l'obéissance les habitans dépossédés ; et qu'il suppose par conséquent une soumission si absolue , que les vainqueurs soient en état de faire une nouvelle répartition de toute la propriété territoriale. L'armée turque consistait alors principalement en propriétaires de fiefs militaires sur le territoire othoman ; l'étendue de leur service dans chaque campagne était limité , et , à l'expiration de leur redevance , ils étaient empressés de retourner à leurs occupations particulières. Le sulthan ne pouvait leur offrir aucun motif qui pût les déterminer à rester en garnison dans des pays qui n'étaient que partiellement subjugués. Ses troupes régulières étaient trop peu nombreuses pour remplir ce service , et ses revenus étaient insuffisans pour entretenir un grand corps de volontaires , dans le cas même où ils eussent consenti à rester sous les armes , et qu'il eût pu avec sûreté leur confier la défense du pays. Cest pour ces raisons que , quoiqu'un pays ennemi fût entièrement inondé de troupes dans le cours de la campagne , il était constamment évacué aux approches de l'hiver , jusqu'à ce que , par des incursions répétées , les armées turques l'eussent tellement ravagé , et que le courage et les ressources des habitans fussent tellement épuisés , qu'il fût préparé par degrés à être incorporé dans l'Empire. Il est évident que la soumission d'un royaume aussi belliqueux et aussi peuplé que la Hongrie était , après une ou même deux campagnes heureuses ,

raineté de la Hongrie, mais il ne put en profiter, par le départ immédiat de la plus grande partie des troupes étrangères et auxiliaires, et par celui de Charles V pour l'Italie et l'Espagne, quoiqu'il se fût engagé à laisser son armée à la disposition de son frère, ou de l'employer en sa faveur (1).

La Hongrie était en proie à tous les maux qui suivent une guerre pour la souveraineté. Les rois rivaux, trop faibles pour soutenir leurs prétentions sans l'assistance de l'empereur ou du sulthan, persistèrent cependant à se faire une guerre sourde sur les frontières de leurs territoires respectifs. L'armée allemande pénétra dans l'Esclavonie, malgré l'alliance que Ferdinand avait faite avec Soliman, et elle essaya de surprendre la garnison turque d'Essek sur la Drave. Mais elle fut honteusement repoussée avec perte par les

---

trop incomplète pour que les garnisons de troupes régulières ou de volontaires, que le sulthan aurait laissés derrière lui, eussent été en état de se soutenir. Tels sont les motifs qui engagèrent Soliman à retirer toute son armée à la fin de chaque campagne, et non les déprédations de quelques troupes de bandits dans le Kurdistan et la Turcomanie, ni les succès des Italiens dans la Morée. Voy. Cant., p. 181, note 19; et p. 195.

(1) Knol., t. 1, p. 420, 422. — Coxce, t. 1, p. 559.

troupes du *pacha* de Belgrade (1). L'intervention des Turcs dans les affaires de la Hongrie exposa ses malheureux habitans à toutes les calamités d'une invasion ennemie. « En vain la nature a enrichi ce royaume de mines d'or, et des trésors plus réels du blé et du vin ; en vain elle a favorisé ses habitans de la force du corps et de la vivacité de l'esprit : ce pays semblait alors un vaste désert qui ne présentait que des villes en ruines, des champs que les paysans labouraient le sabre à la main, des villages creusés sous terre, où les habitans se cachaient avec leurs bestiaux et leurs grains, et une centaine de châteaux fortifiés, dont les possesseurs disputaient leur indépendance aux Turcs et aux Allemands (2). »

Quoiqu'il ne voulût pas renoncer à la dignité royale, Jean versa des larmes sur le succès de sa cause et les malheurs de son pays. Il essaya d'y mettre un terme, ou de les soulager par un traité secret avec Ferdi-

---

(1) Knol., t. 1, 455, 462. — Cant., p. 195. — Les Annales turques célèbrent les victoires de cette campagne, qui fut suivie de la soumission des princes de l'Esclavonie, et de la réduction de plus de vingt villes ou places. (2) Volt., *Essai sur les Mœurs*, chap. cxix.

nand. Il y fut convenu qu'il conserverait le titre de roi de Hongrie, mais qu'après son décès, s'il ne laissait pas d'enfans mâles ( et il n'était pas marié alors ), la souveraineté de toute la Hongrie serait dévolue à Ferdinand (1). Ce traité n'apporta qu'un soulagement passager. Le roi, quoique avancé en âge, épousa Isabelle, fille de Sigismond, roi de Pologne. Il ne survécut que peu de temps à son mariage, et laissa un fils, enfant, qui fut reconnu par la plus grande partie de la noblesse hongroise, et couronné sous le nom respecté d'Etienne, le fondateur de la monarchie. Pendant sa minorité, la régence fut confiée à la reine sa mère et à des tuteurs. (2)

1540. Ferdinand réclama la couronne en vertu de son traité avec Jean, qui paraît cependant avoir été considéré comme nul par la naissance de son fils, événement contre lequel il n'avait été fait aucune stipulation. Se fiant plus à la négociation qu'à la force, il offrit à Soliman de la tenir comme fief de la Porte, et de payer le même tribut que son prédécesseur. Il envoya en même temps une armée

---

(1) Knol., t. 1, p. 468.—Mign., t. 1, p. 506.—Robertson, t. III, p. 216.—Coxe, t. 1, p. 559. (2) Knol., t. 1, p. 469, 470.



pour demander la remise, ou entreprendre le siège de la capitale de la Hongrie. La reine, qui possédait l'ambition et l'énergie nécessaires pour soutenir les droits de son fils, rejeta la demande de Ferdinand, et réclama la protection de Soliman, son seigneur suzerain. Soliman fit mettre en prison les ambassadeurs allemands qui s'étaient hasardés à l'approcher avec des paroles de paix, tandis que leur maître faisait la guerre à un royaume dont le souverain était son vassal et son allié. Il encouragea les habitans de Bude à tenir ferme, et, par le secours des troupes qu'il détacha de sa grande armée, les Allemands furent obligés de lever le siège pendant la nuit et de se retirer avec une grande perte (1).

Soliman arriva devant Bude pendant l'automne. Les affaires parurent alors arrivées au point de maturité nécessaire à la consommation des projets ambitieux qu'il avait formés lors de la première invasion de la Hongrie. Sa conquête était peu assurée en laissant le gouvernement à la maison de Zapoli,

---

(1) Robertson, t. III, p. 216, 219. — Knol., t. I, p. 470, 478. — Cant., p. 204. — Mign., t. II, p. 6, 10. — Coxe, t. I, p. 560, 562.

qui lui-même avait toujours paru se soumettre avec répugnance à la condition de tributaire. Le sexe d'Isabelle et la jeunesse d'Étienne les rendaient particulièrement incapables de réprimer les factions ou de se défendre contre les Autrichiens. Le sultan resta constamment dans son camp, parce qu'il ne pouvait, d'après les usages de sa nation, se loger dans une ville fermée qui ne reconnaissait pas sa juridiction. La décence et l'étiquette de la cour othomane ne lui permirent pas de visiter ou de recevoir dans sa tente une princesse, fille de son alliée et veuve de son vassal. C'est pourquoi il invita la reine à envoyer le jeune roi à son camp impérial pour y recevoir en personne l'assurance de sa puissante protection. La vigilance inquiète d'une mère prévoyait les conséquences d'une telle visite ; mais Soliman sut l'éblouir et arracher son consentement. Une fête magnifique fut préparée pour les seigneurs qui escortèrent leur souverain, et ils furent retenus dans le camp, tandis que les janissaires s'emparaient en silence des portes de Bude et en désarmaient les gardes, qui n'opposèrent aucune résistance. L'enfant fut gardé en otage jusqu'à ce que la régente eût ordonné à tous les commandans militaires des pro-

vinces et des forteresses de les remettre aux Othomans. La reine eut ordre de se retirer avec son fils dans la Transylvanie, qui lui fut donnée, comme fief, en compensation.

Soliman fit une entrée triomphale dans la capitale de la Hongrie; et, convertissant en mosquées les églises principales, il consacra le succès d'un stratagème qui, ainsi que l'a très-bien observé un historien respectable, convenait plutôt à la politique insidieuse et lâche d'un petit usurpateur, qu'à la magnanimité d'un puissant conquérant (1). Il ordonna que, par la suite, Bude serait gardée par une garnison turque, et que le royaume de Hongrie constituerait un *beylerbeylik* de l'Empire othoman (2).

Quelque contraire que fût à tout principe d'honneur et de moralité la saisie du royaume de Hongrie, elle fut sanctionnée par la politique et la pratique du cabinet othoman. Je ne suis pas disposé à excuser cet acte de trahison; mais, pour justifier le caractère de Soliman, il faut se rappeler que la Hongrie était reconnue comme lui appartenant. Son

---

(1) Robertson, t. iv, p. 45. (2) Knol., t. 1, p. 478, 482. — Cant., p. 184, note 24, p. 265. — Mign., t. II, p. 10, 13. — Robertson, t. III, p. 219.

droit sur cette couronne lui avait été acquis par les armes, confirmé par l'hommage actuel de Jean et la soumission proposée de Ferdinand. Si, d'après les maximes féodales, la découverte d'une trahison projetée par un vassal, ou une incapacité évidente de remplir les fonctions de la royauté, étaient, pour le seigneur suzerain, des motifs pour justifier la reprise du gouvernement entre ses mains, la conduite de Jean et l'état des affaires après lui fournirent à Soliman de semblables prétextes. Il eût été plus convenable à la dignité impériale d'avoir exercé cette prérogative ouvertement ; et dans la situation du royaume à cette époque, quelles que eussent été les mesures que Soliman eût adoptées pour effectuer ses projets, il ne pouvait douter du succès. Il est possible que des raisons d'humanité aient été liées aux motifs de la politique qui ont dicté une déviation des lois de l'honneur. La garnison aurait pu prolonger sa résistance jusqu'à la saison dans laquelle l'autorité du sulthan devait cesser sur la plus grande partie de son armée, et son influence aurait été insuffisante pour la retenir en campagne. D'un autre côté, Bude aurait pu être prise d'assaut ou obligée de se rendre après un siège régulier ; et, dans ces circonstances, toute

l'autorité du sulthan aurait pu être trop faible pour empêcher ses soldats exaspérés de piller et de détruire la ville , et d'en massacrer les habitans.

La nation hongroise n'était attachée à la famille royale ni par le souvenir d'une longue suite d'ancêtres , ni par aucun service rendu par elle à l'Etat. Le peuple répugnait naturellement à porter dans son pays une désolation inévitable par la défense désespérée d'un roi enfant ; ce qui , même après une résistance heureuse aux armes des Turcs , n'eût pas éloigné le danger imminent de tomber sous une domination étrangère non moins odieuse. La plus grande partie de la Hongrie fut alors incorporée à l'Empire othoman. Le peuple se trouva consolé par la jouissance du repos , et la noblesse fut dédommée de l'indépendance nationale par la conservation de sa religion , de ses privilèges et de ses propriétés (1).

Ce qui se passa à Bude excita chez Ferdi-

---

(1) Knol., t. 1, p. 479. — « La Hongrie n'éprouve pas encore le despotisme des Turcs ; elle est cependant sous leur protection , et obéit à leurs ordres comme à ceux d'un ami plus puissant. » Motalban, *in turci imperii statu*, ap. Elzevir. p. 93.

nand les plus vives appréhensions pour la sécurité de la portion de la Hongrie qui reconnaissait sa souveraineté, et même pour ses états héréditaires. Il essaya de se concilier la faveur de Soliman, et de mettre un terme aux futurs progrès de ses armes par l'envoi d'une ambassade pompeuse au camp des Turcs, et par le renouvellement de la demande infructueuse de la couronne de Hongrie, à la condition humiliante de l'hommage et du tribut. Il fut enfin obligé, par la situation dangereuse de ses affaires, de consentir à payer un tribut annuel de trente mille ducats, pour obtenir une trêve de cinq ans et conserver son établissement en Hongrie (1).

La possession de ce royaume continua à être l'objet des désirs et des inquiétudes des monarques turc et allemand. Tandis que Soliman, se fiant sur la trêve, portait la guerre en Perse, Ferdinand obtint d'Isabelle, par force ou par artifice, la cession de la Transylvanie, qu'il perdit ensuite par la haine qu'excita contre lui l'assassinat aussi perfide qu'impolitique du vice-roi cardinal Marti-

---

(1) Knol., t. 1, p. 481. — Robertson, t. III, p. 220. — Coxe, t. 1, p. 562.

muzy, qui lui en avait obtenu la souveraineté de la reine, et l'avait défendu contre les Turcs (1). D'un autre côté, les Turcs prirent et fortifièrent Temeswar, Cinq-Eglises, Albe et Gran (2).

A la mort de Ferdinand et à l'accession de Maximilien au trône impérial, la Hongrie redevint le théâtre de la guerre. Soliman était alors avancé en âge : il prépara néanmoins une expédition pour terminer la conquête de ce pays, et il mourut au siège de Szigeth, qui fut cependant pris sous ses auspices, avant que sa mort fût connue ou proclamée dans son armée (3).

(1) Knol., t. 1, 551. — Mign., t. II, p. 32. — Robertson, t. IV, p. 47, 49 et 128. — Coxe, t. 1, p. 663, 565.

(2) Knol., t. 1, p. 501, 511. — Cant., p. 206. — « Il est « difficile de distinguer avec exactitude les divers districts occupés par les Chrétiens et les Turcs ; mais il « est probable que la maison d'Autriche possédait le « nord jusqu'à Neuhausel ; et le cours du Danube jusqu'à « Comorn, avec une portion sur la frontière de Croatie « jusqu'à Szigeth. Les Turcs occupaient tout le pays arrosé par le Danube, depuis Belgrade jusqu'à Gran, et « le pays compris entre Raab et la Theis. La maison « de Zapoli régnait sur la partie au-delà de la Theis et « la Transylvanie. » Coxe, t. 1, p. 563, note. (3) Knol., t. 1, p. 554, 557. — Cant., p. 215.

Quoique la conquête de la Hongrie ait été l'événement le plus remarquable du règne de Soliman, elle ne fut pas l'unique objet de l'attention de cet ambitieux monarque. Il conduisit lui-même son armée en Perse, poursuivit la guerre avec ardeur, et, malgré quelques campagnes désastreuses et meurtrières, il obtint, par sa persévérance et ses victoires, une extension de territoire au-delà de l'Araxe et du Tigre, et força les princes de Géorgie qui étaient tributaires de la Perse, de lui remettre leurs forteresses et de reconnaître la souveraineté de la Porte (1).

Les progrès victorieux des sulthans ottomans en Egypte et en Perse produisirent un choc d'intérêts inattendu entre eux et les Etats du continent européen, dont les rivages sont baignés par l'Océan atlantique. Dans l'intention de posséder un agrandissement de ter-

---

(1) Knol., t. 1, p. 435, 439, 508. — Cant., p. 196, 199, 207, 211. — Migu., t. 1, p. 510, 516; t. II, p. 31. — Bagdad se rendit au sulthan en 1534, après deux campagnes, dans lesquelles les Turcs perdirent, dit-on, 200,000 hommes par les fatigues particulières à la guerre de Perse, l'insalubrité du climat, la disette d'eau, de vivres et de fourrages. Van fut assiégée et prise en 1548, et Erivan, résidence du roi de Perse, fut saccagée et détruite en 1553.



ritoire et d'exercer le monopole du commerce, les Portugais, poursuivant les découvertes de Vasco di Gama, avaient projeté l'établissement d'un puissant Empire sur toute la vaste étendue de l'Indostan, avaient défendu aux vaisseaux étrangers la navigation des mers de l'Inde, et s'étaient emparés de l'île d'Ormuz dans le golfe Persique, et d'Aden sur la mer Rouge. Les facilités plus grandes qu'avait apportées aux Etats de l'occident de l'Europe le passage du cap de Bonne - Espérance, avaient dirigé le commerce de l'Inde dans le port de Lisbonne, et privé l'Egypte d'une branche importante de revenus provenant des droits levés sur les productions de l'Inde, qui étaient auparavant transportées sur la mer Rouge, et qui, après avoir été voiturées par terre de Suez au Caire, et là embarquées sur le Nil pour être rendues à Alexandrie, étaient répandues dans tous les marchés de l'Europe par les négocians vénitiens. Le gouvernement mam-louk ressentit l'injure et résolut de s'en venger. Il fut assisté dans sa querelle par une flotte que lui procurèrent à Suez l'industrie et l'adresse des Vénitiens, qui prévoyaient dans le succès des Portugais la ruine de leur commerce et la chute de leur puissance.

Albuquerque, vice-roi du monarque portugais, s'opposa aux projets de l'ennemi en prenant possession de l'île de Soccotora, près du détroit de Babel-Mandel, et stationna une escadre portugaise pour croiser à l'entrée du golfe et intercepter tout ce qui viendrait d'Egypte. Poussé par un patriotisme mal entendu, il conçut l'idée monstrueuse d'engager l'empereur d'Ethiopie à détourner le cours du Nil, et à lui ouvrir un passage dans la mer Rouge; projet qui, s'il eût été praticable, eût réduit le royaume fertile et peuplé de l'Egypte à une solitude stérile (1). La même politique engagea les successeurs d'Albuquerque à soutenir les Persans dans leurs guerres contre les Othomans, en leur fournissant des armes et des munitions de guerre, et en leur enseignant l'usage de l'artillerie et de la mousqueterie. Soliman, d'un autre côté, par une opération singulièrement industrielle, équipa une flotte considérable à Suez. Il l'y fit construire avec des bois coupés dans les montagnes de la Caramanie, transportés en Egypte, et portés

(1) Ludolphi *Historia Aethiopica*, liv. 1, cap. viii, édit. de Francf., in-folio, 1681. — Alph. d'Albuquerque in *Comment. ejusd.* part. 4, cap. vii, pag. 20. — Allégaute *Tellosia*, p. 20. — Raynal, t. 1, liv. 1.

à dos de chameau à travers le désert, après avoir remonté le Nil. Il paraît que l'amiral othoman coopéra, avec le roi de Cambaye, à former le siège de Diu sur la côte de Guzarate; mais il fut repoussé par Juan de Castro, et obligé de couvrir le mauvais succès de son expédition par la saisie perfide d'Aden et d'autres villes sur le golfe Arabique, qui étaient alors soumises aux princes de l'Yemen, et qu'il réduisit sous l'obéissance du sulthan (1).

Soliman étendit son empire en Perse et en Hongrie par ses exploits personnels et son activité infatigable; mais il dut la soumission de la Moldavie uniquement à la terreur de son nom (2), et l'hommage d'Alger à la renommée de sa puissance (3).

Aroudj et Khair-eddin, deux frères, natis de Mytilène, et qui, sous le nom de Barberousse, étaient devenus la terreur des États chrétiens par le système de piraterie qu'ils exerçaient avec succès dans la Méditerranée, furent invités par Sélim-ibn-toumi à lui

---

(1) Lazarus Soranus, *de Milit. cap. turc. in turc. imp. statu*, ap. Elzev. 1634., p. 257. — Knol., t. 1, p. 451. — Cant., p. 201. — Mign., t. II, p. 4. — Raynal, t. 1, p. 176, 178. (2) Cant., p. 186, 189. — Mign., t. 1, p. 501. (3) Cant., p. 196. — Robertson, t. III, p. 94.

prêter leur secours pour chasser la garnison espagnole d'un petit fort bâti par les gouverneurs d'Oran sur une île rocailleuse, qui commandait l'entrée du port d'Alger et intimidait la ville (1). Cet aveu de sa faiblesse engagea les frères à assassiner le roi et à s'emparer de la souveraineté d'Alger. Khair-eddin succéda au trône après la mort de son frère Aroudj ; et pour s'assurer la couronne et accomplir son projet d'étendre sa domination sur toute la côte de Barbarie, il offrit de tenir son royaume en fief de la Porte othomane. Soliman accepta son hommage, et envoya à son secours de puissantes armées de terre et de mer en preuve de sa faveur et de sa protection (2). Khair-eddin résigna par la suite le gouvernement d'Alger pour être élevé à la dignité de *capoudan pacha* et commandant en chef des armées navales othomanes. Mais il

---

(1) Dans l'année 1509, les villes de Bujeya, Oran, Tripoli, et d'autres places maritimes de la côte de Barbarie, furent conquises pour Ferdinand, roi d'Espagne, par son amiral don Pedro Navarro. Oran fut pris aux Espagnols par les Algériens, en 1708. Tripoli fut donné par Charles V, avec l'île de Malte, aux Chevaliers de Saint-Jean, qui gardèrent cette place jusqu'en 1551, qu'elle fut prise par les Turcs.

(2) *Regni alg. descript. comp. à var. auctor. collect.*

stipula généreusement que la vice-royauté d'Alger serait confiée à son camarade Hassan, auquel il était redevable de ses succès, et qui, par la suite, prouva par la manière dont il repoussa l'empereur Charles-Quint, combien il en était digne (1).

Dans cette crise importante, on jugea nécessaire d'opposer le courage, la conduite de Barberousse, son expérience sur mer, aux armées navales réunies de l'Espagne

*in turc. imp. stat.*, Elzev., p. 510. — *Topogr. et hist. d'Argel.*, de Diego de Haedo, p. 47, 61., *in-folio*. Vallad., 1612. — Marmol., *Descript. gen. de Africa*, t. II, p. 215, *in-fol.* Grenade, 1573. — Knol., t. I, p. 428. — Mign., t. I, p. 518. — Robertson, t. III, p. 91. — Laugier de Tassy (*Hist. du royaume d'Alger*, préf. ; et p. 11, 28, in-8°. Amsterd., 1725) a composé, ou, comme il l'assure, a traduit de l'arabe, de Cid Ahmed-ben-Haaram, *l'Histoire des Amours d'Aroug et de la belle Zaphira*, veuve de l'infortuné Sélim, qu'elle assassina pour se livrer à son amant. — Knolles rapporte aussi (t. I, p. 432) une histoire ridicule de Khair-eddin, escaladant la ville de Fondi, dans le royaume de Naples, pour se mettre en possession de Julie de Gonzague, la plus belle femme d'Italie. Ce n'était pas l'amour, c'était l'ambition et l'avarice qui régnaient dans les cœurs, et qui guidaient la conduite de ces corsaires audacieux.

(2) Knol., p. 488. — Cant., p. 196. — Robertson, t. III, p. 94.

et de l'Italie, commandées par Doria, amiral génois, et de rendre ainsi aux rivages désarmés de l'Italie la représaille des ravages commis sur les côtes de la Grèce et de l'Empire. Barberousse soutint dans plusieurs combats navals très-opiniâtres la réputation des armes othomanes, et celle de sa valeur et de ses talens. Il reprit Castel nuovo en Dalmatie, malgré la défense désespérée que fit la garnison, composée de quatre mille vétérans espagnols, qui périrent tous avec Sarmiento, leur chef. Il réduisit Napoli de Romanie et Malvoisie, villes du Péloponèse, et par la conquête de ces places importantes et de plusieurs îles de l'Archipel, il inspira aux Vénitiens une si grande terreur, que ces républicains, qui s'étaient engagés à faire partie de la confédération maritime contre les Turcs, achetèrent une paix séparée par la reddition de Scyros, Pathmos, Paros, Ægine, Naxos et d'autres îles (1). Il s'empara à l'improviste de Tunis, sous prétexte de rétablir Rachid qui avait été chassé par Muley-Hassan, le plus jeune de ses frères, et partie par la force des

---

(1) Knol., t. 1, p. 422, 426, 429, 431, 453, 454, 465. — Cant., p. 196. — Mign., t. II, p. 2. Robertson, t. III, p. 94.

armes, partie par trahison, il réduisit tout le royaume sous l'obéissance de la Porte. Le roi qui, par sa cruauté et sa tyrannie, était devenu en horreur à ses sujets, prit la fuite. à l'approche des Turcs sans essayer de faire aucune résistance. Les déprédations de Barberousse contre les Etats chrétiens s'étaient accrues en raison de ses plus grands moyens de leur nuire. L'empereur, craignant qu'il ne voulût étendre ses incursions sur l'Espagne, l'Italie et la Sicile, pressé par les plaintes de ses sujets et les sollicitations du prince de Tunis dépossédé, qui lui offrit de devenir son vassal pour prix de son rétablissement, forma une coalition puissante des Etats chrétiens, et se mit lui-même à la tête de l'expédition destinée à rétablir la sécurité de la chrétienté, et à replacer sur le trône le souverain légitime de Tunis. Le succès complet d'une entreprise faite d'après des motifs si généreux, éleva la réputation de Charles à une supériorité qui ne put être rivalisée par aucun des rois de l'Europe. Sa victoire fut cependant souillée par les atrocités commises par ses soldats. Muley-Hassan fut rétabli dans sa capitale, ruisselante du sang de ses sujets héréditaires. Son gouvernement fut détesté, et sa personne méprisée pour la

bassesse de sa soumission à devenir vassal d'un étranger et d'un infidèle. Cependant, quoique de telles conditions fussent nécessaires pour la tranquillité de la chrétienté, elles étaient si humiliantes pour la dignité royale, si contraires aux préjugés, et si opposées aux intérêts du peuple, que, durant tout le règne de Muley-Hassan, elles provoquèrent des insurrections parmi ses sujets, encouragèrent les usurpations de ses enfans, et finirent par occasioner l'extinction de sa famille et la réduction de son royaume en province de l'Empire ottoman (1).

Soliman-le-Magnifique tint un rang distingué parmi les princes ses contemporains, dans le seizième siècle. Il établit la discipline dans ses armées autant par son exemple que par son autorité, et les conduisit dans leur carrière victorieuse depuis les extrémités de

---

(1) *Regni tunetani comp. descrip. ex J. B. Crammayer, in turc. imp. stat., Elzev., p. 341, 343. — Knol., t. 1, p. 452, 455, 440, 451, 505, 506. — Mign., t. 1, p. 521, 532. — Robertson, t. III, p. 94, 107. — « Alger, « Tunis et Tripoli reçurent la même législation : c'est « une espèce d'aristocratie. Le chef, qui, sous le nom « de *dey*, conduit la république, est choisi parmi la mi- « lice, qui est toujours turque, et qui compose seule la « noblesse du pays. » Raynal, t. VI, p. 16.*



la Perse jusqu'au centre de l'Allemagne. Sa marine égala et par la force et par le nombre celle des Espagnols et des Italiens réunie, et son amiral Barberousse n'acquies pas moins de réputation que son célèbre antagoniste, le célèbre Doria. Sa renommée fut grande, et sa puissance reconnue sur un territoire immense, et par des nations tributaires. Son administration politique et militaire excitait à la fois l'envie de ses rivaux et l'admiration des observateurs les plus intelligens. La constitution othomane paraît avoir atteint sous son règne le plus haut degré de perfection dont elle soit susceptible. Les sciences et les arts furent encouragés par sa protection; sa munificence et sa politique éclairée ouvrirent ou encouragèrent le commerce avec les nations les plus reculées de l'Occident.

La grandeur et l'éclat des exploits militaires de Soliman sont, au jugement de son peuple, surpassés par la sagesse de sa législation. Il a acquis le surnom de *Canouny*, ou instituteur des règles, non pour avoir, comme on l'a assuré par erreur, promulgué un code civil et criminel (1), qui parmi tous les Mu-

---

(1) Mign., t. 1, p. 470.

sulmans a été fixé d'une manière invariable par le fondateur de leur religion, mais pour avoir établi l'ordre et la police dans toute l'étendue de l'Empire. Il ordonna que l'on fit une compilation générale de toutes les maximes et ordonnances de ses prédécesseurs sur l'économie politique et militaire. Il définit strictement les devoirs, les pouvoirs et les privilèges de tous les gouverneurs, commandans et fonctionnaires publics. Il régla les levées, le service, l'équipement, et la paye des armées de terre et de mer de l'Empire. Il prescrivit le mode de recette et de dépense du trésor public. Il assigna à chaque officier son rang à la cour, à la ville, à l'armée. L'observation de ses réglemens fut prescrite à ses successeurs par la sanction de son autorité. Cet ouvrage, que ses ancêtres avaient commencé, et qu'il termina par ses soins, lui parut, ainsi qu'à ses contemporains, un extrait de toute la sagesse humaine. Soliman le contempla avec la tendresse d'un père, et croyant qu'il n'était pas susceptible d'une plus grande perfection, il essaya de lui assurer une durée éternelle (1). Mais les ins-

---

(1) Cant., p. 174, note 110. — Toderini, t. 1, p. 54.  
— Toute la partie du *Canoun nameh*, ou code du sultan

titutions humaines demandent par leur nature une amélioration progressive. Les nations occidentales de l'Europe, avec lesquelles les Turcs étaient éloignés de former une union intime par leur accusation réciproque d'infidélité et de barbarie, n'avaient, à la vérité, acquis jusqu'alors aucune supériorité sur les Turcs (1); mais elles se trouvaient placées à

Soliman, qui a rapport aux finances et aux affaires militaires, est traduite par le comte Marsigli, dans son ouvrage sur *l'Etat militaire de l'Empire ottoman*.

(1) Cette assertion est garantie par le concours des écrivains du seizième siècle. Busbek, qui a étudié avec une attention particulière les institutions ottomanes, a écrit un traité intitulé : *Exclamatio; sive de re militari contra Turcam instituendâ consilium*, destiné à faire voir combien les Turcs l'emportaient sur les Chrétiens. L'art de la guerre, l'ordre de bataille, les armes offensives et défensives étaient alors très-différentes de ce qu'ils sont aujourd'hui. L'usage de l'artillerie, quoiqu'il ait souvent décidé du sort d'une bataille, était généralement réputé infâme, cruel, lâche et meurtrier. (Knolles, t. 1, p. 352.) De légères escarmouches entre des individus ou de faibles troupes continuèrent à être la méthode favorite de faire la guerre. « Deux armées cessaient de combattre pendant des heures entières, pour regarder deux champions, qui, par de vraies prouesses, faisaient preuve de leur valeur et de leur intrépidité, en ne faisant usage que de la lance et de l'épée. » Dans ces combats, les Turcs dé-

l'entrée d'une carrière sans bornes. De nouveaux stimulans furent offerts aux passions

---

ployaient une adresse tellement supérieure, que le général chrétien jugea nécessaire de les défendre, sous peine de mort, au grand déplaisir de ses guerriers; ce qui encouragea les Turcs, « qui venaient provoquer les « Chrétiens jusque sur le haut de leurs tranchées. (*Idem*, « p. 477) ». Les Turcs n'étaient cependant pas inférieurs à leurs ennemis dans l'usage et le maniement de l'artillerie. Pendant le siège de Nice en Provence, lorsqu'ils s'unirent avec les Français, en conséquence du traité passé entre Soliman et François I<sup>er</sup>, Barberousse laissa à ses alliés le choix de l'attaque du château ou de la garde des lignes, pour soutenir les assiégeans et repousser les sorties. « Les Français étaient en suspens « pour faire un choix. Le vieux Turc, altier, méprisant « leur lenteur et eux-mêmes comme des gens peu prompts à exécuter avec promptitude aucune opération « militaire, fit en un instant mettre en batterie sept « pièces de canon, dont deux étaient d'une grandeur « merveilleuse, dans l'endroit le plus convenable. Il re- « trancha et fortifia sa position avec la même promptitude, à la grande admiration des Français. Il ouvrit « avec ces pièces, sur la place, un feu vif qui rasa les « créneaux et les guérites, en sorte qu'aucun des assiégés « n'osa plus se montrer sur les remparts. — Du Guast, « général de l'armée impériale, et le duc de Savoie, « qui vinrent à Nice, firent l'éloge du commandant du « château, et admirèrent les ouvrages que les Turcs « avaient construits, élevant à cet égard leur industrie

les plus actives de la nature humaine , la cupidité et l'ambition ; un vaste champ fut ou-

---

« au-dessus de celle des Chrétiens. » (*Ibid*, p. 502, 503.)—  
Guichardin dit que c'est des Turcs que les Italiens ont appris à fortifier les places. (Hist., liv. xv, p. 266.)—Knolles reconnaît aussi leur supériorité sur les Allemands , tant dans cette partie que dans la disposition et la discipline de leurs troupes (t. 1, p. 482, 499.) — Marsigli nous apprend (t. 11, p. 56) que c'est aux Turcs que nous devons les améliorations dans la forme et les matériaux des tentes. — L'amiral génois, Doria , avoua qu'aucun général , même le plus habile , n'aurait pu tenir une armée navale dans un ordre plus ferme et plus régulier que Barberousse. (Knolles, t. 1, p. 464.) Dans le profond découragement que le spectacle de la supériorité du système turc dut naturellement faire naître dans l'esprit d'un Allemand , le baron de Busbek s'écrie :  
« Quelle horreur doit saisir celui qui réfléchit à l'avenir,  
« en comparant notre situation à la leur ! Il faut que les  
« uns soient vainqueurs , et que les autres succombent.  
« Nous ne pouvons certainement subsister ensemble.  
« De leur côté sont les richesses immenses de l'Empire  
« d'orient , des forces intactes , l'usage et l'exercice des  
« armes , des vétérans nombreux , l'habitude de vaincre ,  
« la patience dans les fatigues , l'union , l'ordre , la discipline , la frugalité et la vigilance. De notre côté , la  
« misère publique , le luxe des particuliers , des forces  
« épuisées , des esprits abattus , des soldats mécontents ,  
« qui n'ont ni l'usage familier des armes , ni l'habitude  
« de supporter les fatigues de la guerre , des chefs

vert aux recherches de la curiosité et de la philosophie , par les voyages heureux de Vasco di Gama et de Christophe Colomb, par la découverte d'un nouveau ciel et d'un nouveau monde , par l'invention de l'imprimerie et des verres optiques , par le perfectionnement de la mécanique et de la chimie , et principalement par les spéculations de ce philosophe célèbre, qui, rejetant la pétulance du dogmatisme et la vanité de l'hypothèse , s'appuya sur l'expérience et l'observation , comme étant les bases de la vérité et les routes des découvertes utiles. La littérature polie , et les arts élégans de la peinture et de la musique , furent cultivés et encouragés particulièrement en Italie. Les Européens commençaient déjà à s'assurer la supériorité de l'esprit, et étaient occupés de toutes les recherches qui pouvaient diminuer l'empire des préjugés , et augmenter la sphère des connaissances. Mais les institutions de Soliman élevèrent une barrière entre ses sujets et une amélioration future. Il contempla avec

---

« avarés , le mépris de la discipline , la licence , la témé-  
 « rité , l'ivrognerie , la crapule , et , ce qui est pis , l'ha-  
 « bitude de les voir vainqueurs et de nous voir vaincus.  
 « Et douterons-nous encore de l'événement ? »

complaisance et avec délices la fabrique éternelle qu'avaient élevée ses mains ; et la malédiction prononcée contre l'orgueil a réduit la nation qui partageait ses sentimens , à un état d'infériorité , eu égard au niveau actuel des hommes civilisés. L'empire continua cependant à se soutenir, et par sa force physique et par la grandeur de son nom. Sa dégénération , n'est pas même aujourd'hui sensiblement visible, par une simple comparaison de son état actuel avec celui où son histoire nous le représente comme le plus florissant. Son infériorité dans l'échelle des nations ne peut se découvrir qu'en comparant les objets auxquels la vue bornée des Turcs les rend incapables d'atteindre. C'est ainsi qu'ils continuèrent à aiguiser le sabre et à tendre l'arc , quand leurs adversaires portaient la mort à de plus grandes distances , et paralysaient les efforts de leur courage et de leur adresse par des combinaisons auxquelles leur intelligence ne pouvait atteindre ni leur puissance résister.

Sélim II , à son accession au trône , reçut un ambassadeur de l'empereur Maximilien , avec des ouvertures de paix. Il désirait lui-même une suspension d'hostilités, afin de pouvoir rétablir la tranquillité dans ses provinces

Sélim II.  
1566—1674.

et assurer les frontières de son empire. Maximilien paya, comme un préliminaire à la négociation, les arrérages du tribut qu'il devait pour la Hongrie, et il obtint du sulthan une armistice de huit ans, sous la condition que les deux parties conserveraient les territoires dont elles étaient en possession. Le prince de Transylvanie fut également engagé ou forcé à accepter la paix aux mêmes conditions (1).

Le sulthan ne pouvait souffrir le repos ; il médita une expédition contre la Perse pour arrêter les incursions de cette puissance et s'en venger. Mais, afin de diminuer les difficultés de la marche et de faciliter les convois des munitions de guerre et de bouche, il projeta d'unir le Don et le Volga par un canal qui lui eût permis de pénétrer dans la mer Caspienne avec ses armées de terre et de mer. Les soldats turcs étaient déjà découragés par la longueur de l'ouvrage et les obstacles qui se présentaient à son entière exé-

---

(1) Knol., t. 1, p. 560, 565. — Cant., p. 219, 220. — Mign., t. II, p. 161. — Coxe, t. 1, p. 638. — « L'empereur, en sa qualité de roi de Hongrie, paya au sulthan, pour en obtenir la paix, autant que je puis m'en rap-peler, une somme de 45,000 ducats. » Lazarus Soranzus, *De re milit. cop. turc. in turci imperii statu*, apud Elzevir, p. 264.



cution, quand les émissaires du *khan* des Tatars firent abandonner le projet, en suggérant artificieusement que les hautes latitudes étaient interdites aux Musulmans, parce que la brièveté des nuits d'été s'opposait à l'observation des préceptes de leur religion (1). Dans ce même temps, le roi de Perse envoya un ambassadeur à la Porte, et, par des présens conciliatoires et des propositions de paix, il détourna les effets de la colère du sulthan (2).

Sélim avait à peine confirmé le traité fait par Soliman, son père, avec les Vénitiens, que le désir des conquêtes le porta à se plaindre de son infraction par la protection qu'ils donnaient aux pirates de l'Istrie, et par l'admission des galères de Malte dans les ports de l'île de Chypre.

Richard I, roi d'Angleterre, avait eu le royaume de Chypre par voie de conquête : il 1191.  
l'échangea avec Guy, roi titulaire de Jérusalem. Dans l'année 1423, ce royaume devint tributaire des sulthans d'Egypte, et il fut cédé à la république de Venise par la veuve du dernier roi de la maison de Lusignan. Les

---

(1) Cant., p. 220. — Rel., Inc. in turc., p. 145. — Tab. gén., t. II, p. 186. (2) Knol., t. I, p. 567.

Vénitiens continuèrent à payer le tribut, soit aux Mamlouks, soit aux Othomans. Sélim considéra néanmoins l'acquisition de cette île, fertile et bien placée, comme nécessaire à la convenance de ses sujets, à la sûreté de son empire et à la dignité de sa couronne. En conséquence, il en réclama la possession avec arrogance, comme un démembrement de son royaume d'Egypte, et prévoyant de la part des Vénitiens un refus bien prononcé, il prépara une expédition, pour la leur arracher par la force (1).

Dans toutes les îles grecques possédées par les Francs, une armée turque était accueillie à son arrivée par une foule d'insurgens, désireux d'un changement de maîtres et jaloux d'assurer le succès des usurpateurs. Les villages et le pays ouvert étaient habités par des paysans de la religion grecque, qui, quoique formant dans beaucoup d'endroits la partie la plus nombreuse de la population, continuèrent à rester séparés du gouvernement existant, soit par intérêt ou affection, soit par principe ou opinion de religion.

Dans l'administration intérieure des affaires.

---

(1) Knol., t. 1, p. 570, 572. — Mign., t. II, p. 163, 166. — Rel., Inc., p. 146.

de Venise , les intérêts du peuple en général étaient , à certain degré , nécessairement combinés avec la conservation de l'Etat et les privilèges de la noblesse , tandis que dans les colonies , le gouvernement avait adopté un système aristocratif , exclusif et oppresseur. Les fonctions militaires , ecclésiastiques et administratives n'étaient exercées que par des Vénitiens , qui absorbaient les richesses du pays , et qui , par leur tyrannie et leur rapacité , décourageaient l'émulation et même l'industrie des naturels du pays (1).

Il y a dans tous les établissemens ecclésiastiques de la religion chrétienne une politique qui leur est commune , c'est d'obliger ceux qui professent des opinions hétérodoxes à se borner à un genre de vie humble et soumis , et à l'exercice des travaux rustiques. Quand le gouvernement de l'Empire romain devint chrétien , le nom de *pagani* , ou paysans , fut sur-le-champ donné à cette classe des habitans qui refusèrent de renoncer à la religion de leurs ancêtres. Les villages avaient été successivement peuplés par les adhérens de la communion grecque ou romaine , suivant que l'une ou l'autre église

---

(1) Mign., t. II, p. 170.

avait acquis la supériorité, ou qu'elle avait cédé à la force étrangère et au schisme domestique. La prééminence de la religion catholique, qui était celle de l'État de Venise, blessait et choquait les partisans d'une église rivale et persécutée, qui non seulement étaient exclus des honneurs et ne participaient point aux émolumens des fonctions publiques, mais encore étaient l'objet des railleries et du reproche d'ingratitude et de déloyauté, parce qu'ils ressentaient la dégradation de leur secte, et ne reconnaissaient pas la justice et la clémence de cette tolérance qui les garantissait seulement d'une persécution ouverte. Le sentiment de l'infériorité était rendu plus amer par la conduite altière des sectateurs de la religion dominante, par la pompe recherchée de leurs cérémonies, les richesses de leurs établissemens et le luxe de leur clergé, par l'animosité de leurs discours publics et l'insolence de leurs exhortations particulières. Les Grecs devinrent indifférens à la prospérité de l'État. Le sentiment d'une humiliation non méritée leur fit même considérer comme un libérateur l'ennemi qui, sans aggraver leur sujétion temporelle, leur accorderait la liberté spirituelle. C'est d'après les illusions de ce senti-

ment déraisonnable qu'ils résignèrent entre les mains d'un tyran l'indépendance politique de leur patrie (1).

L'armée turque débarquée dans l'île de Chypre était abondamment pourvue de provisions, tandis que les villes occupées par les garnisons vénitiennes étaient totalement dépourvues du simple nécessaire (2), preuve

---

(1) Sur l'aversion des Grecs pour le gouvernement vénitien, voyez les *Voyages de A. de la Mottraye*, t. 1, p. 254, 462. in-folio, La Haie, 1727.—Les disputes religieuses entre les Eglises grecque et latine continuèrent dans toute leur force, même pendant que les Turcs assiégeaient Constantinople. Le Grand-Duc, partisan du moine Gennadius, qui était un ennemi déterminé de la réunion des Eglises, déclara publiquement qu'il verrait plus volontiers le turban que la tiare dans l'église de Sainte-Sophie. « Il avait certainement raison » (disent les compilateurs de l'*Hist. univ.*, t. XII, p. 143, note). Mais le motif de cette décision bigote peut-il être imaginé par un patriote, et même par un chrétien? Peut-elle être approuvée par un politique?— Sois éternelle! *Esto perpetua!* furent les dernières paroles du P. Paul, qui rendit l'âme en priant pour sa patrie, et qui apprit à ses compatriotes que, quoique les devoirs de la religion et de la morale soient les premières obligations à remplir, cependant la conservation de l'église était subordonnée à la prospérité de l'Etat. *Siamo Veneziani, poi christiani* : Soyons Vénitiens, et ensuite chrétiens.

(2) Mign. t. II, p. 170, 172.

convaincante de l'existence d'un gouvernement dont le système était mauvais en lui-même, et odieux à la majorité de la nation. Les moyens de défendre l'île étaient conséquemment insuffisans pour résister aux puissans préparatifs des Othomans. Ils s'en rendirent maîtres, ainsi que de la capitale et des villes fortifiées, et ils flattèrent l'animosité religieuse des Grecs en massacrant, sans distinction, toute la noblesse et le clergé latin (1).

La marine vénitienne étant hors d'état de combattre celle des Turcs, ne porta aucun secours effectif aux insulaires assiégés. Elle fit une diversion inutile en saccageant les villes turques sur la côte de la Dalmatie (2). Après la réduction de l'île de Chypre, la flotte othomane balaya la mer Adriatique, bloqua les ports, et jeta la consternation jusque dans Venise (3).

Ce fut alors que, par les soins et l'adresse du pape Pie V, il se forma une ligue pour la défense commune contre les Turcs, entre la république de Venise, le roi d'Espagne et le

(1) Knol., t. 1, p. 573, 587. — Mign., t. II, p. 173, 190. (2) Knol., t. 1, p. 574, 578. — Mign., t. II, p. 182.

(3) Knol., t. 1, p. 589. — *Dissert. ex Honorio in turc. imp. stat.*, p. 152.

pape (1); mais la jalousie de Philippe et la défiance des Vénitiens retardèrent les préparatifs et affaiblirent les opérations des confédérés. La réunion de leurs vaisseaux se fit difficilement. Les disputes et les discussions entre les commandans consumèrent un long temps qui aurait dû être employé en délibérations sur la manière de parvenir au but commun (2). Les alliés ne voulaient pas hasarder un engagement dont, en cas de défaite, les conséquences leur eussent fait un tort irréparable. Les Othomans, d'un autre côté, quoique leur flotte fût plus forte que les escadres réunies des Chrétiens, furent engagés, par l'apparence d'un armement aussi formidable, à changer leur plan d'opérations et à se tenir sur la défensive. La rencontre des flottes ennemies et la bataille de Lépante qui la suivit, furent occasionnées par des reconnaissances inexactes et par une estimation erronée de leurs forces réciproques, plutôt que par le projet fait, d'aucun côté, de combattre la totalité des forces de l'ennemi (3). Les alliés remportèrent une vic-

---

(1) Knol., t. 1, p. 579. — Mign., t. II, p. 178. — Volt., *Essai sur les Mœurs*, chap. CLX. (2) *Dissert. ex Hon.*, p. 152. — Knol., t. 1, p. 591. (3) « Personne,

toire décisive. Ils prirent, brûlèrent ou coulèrent à fond deux cents vaisseaux (1); et les débris de la flotte turque, qui se réfugièrent dans les ports de la Morée, répandirent la consternation et l'alarme jusque dans le sein de la capitale de l'Empire (2). Les Etats de la chrétienté se livrèrent à une joie universelle à l'occasion de cette défaite, la première qu'eût éprouvée leur ennemi commun (3). Les alliés ne parurent pas avoir aperçu les causes efficaces de leurs succès ni en avoir retiré ce degré de confiance dans leur supériorité, qu'aurait dû produire naturellement la gran-

« en effet, n'ignore que le combat a été livré par l'œuvre de ceux chargés des reconnaissances. Ils rapportèrent, des deux côtés, que les ennemis étaient moins nombreux qu'ils ne l'étaient réellement. » *Dissert. ex Hon.* p. 155.

(1) Knol., t. 1, p. 594, 599. — « Ce malheur, dit Canemir, p. 223, 224, parut annoncé, suivant l'interprétation des sages, par la chute du toit du temple de la Mecque. Il était en bois, et pour qu'il pût être un plus solide emblème de l'Empire, Sélim le fit reconstruire en briques. » (2) « A cette époque, fut détruite cette idée orgueilleuse que s'étaient inculquée les Turcs, qu'ils ne pouvaient être combattus et vaincus par les Chrétiens. » *Relatio in turc. imp. stat. incerti ap. Honorium*, p. 125. (3) Purchas dit (*Pilgrimage*, p. 525) que le roi d'Angleterre, Jacques I<sup>er</sup>, a fait un poème sur cette bataille.



deur de cet événement. Ils étaient plus habiles que leurs adversaires dans la manœuvre de leurs vaisseaux (1); mais cet avantage était alors moins important qu'il ne le serait aujourd'hui. Un combat naval était, à cette époque, un combat de forces plutôt que d'habileté. Une armée de terre était toujours embarquée à bord de la flotte, et le service des matelots était réputé peu de chose en comparaison de celui des soldats (2). Les vaisseaux de guerre n'étaient manœuvrés qu'à l'aviron, et les galères étaient préférées aux vaisseaux plus forts, en raison de leur légèreté et de la facilité de leurs mouvemens. Leur proue était garnie d'un bec de métal pour frapper les vaisseaux ennemis, contre lesquels ils étaient lancés avec force, de manière à les désemparer ou à les couler bas. Les grapins et l'abordage suivaient immédiatement la tentative de couler ou de briser.

---

(1) « Ils n'ont pas le même talent que nous dans la manœuvre des vaisseaux. » Montalban, *in turc. imp. stat.* page 25. (2) Montesquien, *Grandeur des Romains*, etc., chap. iv. — Knol., t. 1, p. 589, 595. — « La milice est presque toute grossière, et « peu en état de servir, à l'exception de celle des-  
« tinée pour un coup de main. C'est pour de sem-  
« blables occasions qu'on a recours aux troupes de  
« terre. » Montalb., *ubi supra*.

Les soldats combattaient corps à corps avec l'épée et la pique, ou attaquaient l'ennemi à petite distance avec le mousquet, l'arc et la fronde. L'usage des armes à feu n'avait pas encore totalement remplacé celui des armes anciennes, ni engagé à faire, dans la construction des vaisseaux et l'ordonnance des flottes, un ordre qui établit quelque différence essentielle d'avec la pratique de l'antiquité. Les armées navales étaient mises en bataille dans une ligne demi-circulaire, ou parallèlement l'une à l'autre. On considérait comme un avantage essentiel d'avoir le soleil à dos et de gagner le vent à l'ennemi. L'amiral de chaque division allait, avant l'engagement, de vaisseau en vaisseau, dans un canot léger, et il exhortait les capitaines et les soldats à bien faire leur devoir. Le commandant en chef hissait le signal du combat, et, par les mouvemens de son pavillon ou par les sons d'une musique guerrière, il dirigeait la continuation du combat, la poursuite de l'ennemi ou la retraite. Chaque capitaine de vaisseau avait la liberté de choisir, dans la ligne ennemie, le vaisseau qu'il jugeait lui-même lui être le plus avantageux de combattre (1).

---

(1) Knol., t. 1, p. 594. — Mign., t. 11, p. 196. — *Dissert. Hon.*, p. 152.

A la bataille de Lépante, l'armée turque était toute composée de galères, tandis que celle des Chrétiens avait été prudemment renforcée par six *galéasses* de plus grandes dimensions, de construction plus solide, et dont l'usage, à la guerre, avait été jusqu'à inconnu à leurs ennemis. Ces vaisseaux étaient armés de gros canons, et fortifiés comme des châteaux; mais comme ils étaient trop pesans pour faire les évolutions nécessaires, ils étaient mouillés, sur le front de chaque division de la flotte, à la distance d'environ un mille, et disposés ainsi à couvrir toute la ligne de l'armée. Ils firent un feu vif et meurtrier sur l'armée turque, qui passa à portée d'eux en ligne de bataille; et en y jetant la confusion avant que l'engagement fût devenu général, ils contribuèrent essentiellement à la victoire (1).

Ce n'est que par de tels essais imparfaits des avantages de l'artillerie, et en l'employant dans les guerres de mer, que s'est effectué un changement graduel et total dans le système maritime de l'Europe. Les dimensions et la force des vaisseaux ont été augmentées pour qu'ils soient en état de suppor-

---

(1) Knol., p. 591, 595. — Mign., t. II, p. 194, 195.

ter le poids et de résister au choc du canon. Un vaisseau de guerre est devenu une machine immense et compliquée, que la force seule n'est plus en état de manœuvrer. La supériorité navale est liée à la perfection des sciences : on ne peut y parvenir que par une étude assidue des principes sur lesquels l'art est fondé, par une connaissance parfaite de ses règles et par une pratique continuëlle.

Un règne entier est aujourd'hui insuffisant pour la formation d'une marine capable de tenir la mer devant une puissance déjà en possession de son empire ; mais quoique, dans cette bataille désastreuse, les Turcs aient perdu leurs meilleurs officiers, un seul hiver leur suffit cependant pour reconstruire et équiper leur flotte, qui sortit aussitôt de Constantinople avec la pleine confiance de la victoire. Le découragement *occasioné* par une défaite fait généralement plus de tort à un Etat que la perte qu'elle lui a *occasionnée*. Les Turcs sentirent et reconnurent toute l'étendue de leur malheur et de l'affront qu'ils avaient reçu ; mais les vastes ressources de l'Empire et le caractère mâle de ses habitants les rendirent prompts à rétablir l'honneur des armes othomanes, et relevèrent le sultan de son découragement momentané. Il

fit les efforts les plus énergiques pour continuer la guerre, dont la suite et l'issue définitive furent telles, que les Othomans parurent avoir eu tout le succès de la bataille de Lepante (1).

Les Vénitiens avaient un grand désir de profiter pour eux-mêmes de la victoire, en reprenant possession de l'île de Chypre; mais Philippe retira son escadre, et son attention se porta, des guerres de l'Orient, à une expédition contre le royaume de Tunis. Dans les campagnes qui suivirent la bataille de Lepante, il n'envoya qu'une faible partie de son contingent, et ses capitaines furent chargés de traverser plutôt que de favoriser les projets des Vénitiens. Toute sa conduite parut dirigée par la crainte d'augmenter la puissance de Venise, plutôt que par le désir de diminuer celle de la Porte othomane (2). Le sénat résolut de mettre fin à une guerre que la fidélité douteuse de ses alliés et leur

---

(1) Cant., p. 224. — *Dissert. ex Hon.*, p. 123. — Volt., *Essai sur les Mœurs*, chap. CLX. (2) Knol. t. 1, p. 601-610. — Mign., t. II, p. 203, 205. — *Dissert. ex Hon.*, p. 154, 155. — Voyez aussi deux Manusc. de la Collec. de Harley, n° 1869 et 1870, qui contiennent la Justification des Vénitiens pour la paix faite avec les Turcs, et Réplique à la Justification.

faible coopération rendaient désavantageuse et humiliante à la république. Pendant même l'existence de la ligue, il envoya à la Porte un ambassadeur chargé de négocier un traité séparé, et il accepta avec empressement la paix que lui offrit le sulthan, quoiqu'il fût obligé de l'acheter aux conditions humiliantes de ratifier la possession des conquêtes faites par les armées othomanes, et de contribuer aux frais de la guerre (1).

Sélim II ne prit pas en personne le commandement de ses armées ; mais ses sujets n'attribuèrent son inactivité à cet égard, ni à la négligence de ses devoirs, ni à un manque de valeur. Il fut, il est vrai, censuré par les historiens pour s'être livré sans modération à toutes ses passions. Ses conseils furent cependant animés par le même esprit que ceux de son père, et ses mesures exécutées avec la même vigueur. Il reprit Tunis aux Espagnols, conserva l'intégrité de ses frontières en Hongrie, et apaisa l'insurrection des Moldaves (2). Il fut, malgré cela, adonné aux superstitions les plus ridicules. Il était alarmé

---

(1) Knol., t. 1, p. 611-613. — Mign., t. II, 205-207.

(2) Knol., t. 1, p. 615-620. — Cant., p. 226, 227. — Mign., t. II, p. 210-221.

pour le salut de l'Empire et la sécurité de son règne, par toutes les apparences extraordinaires dans les cieux , ou par les pluies excessives. Il n'est pas hors de propos de remarquer que, contre l'usage des astrologues précédens, qui interprétèrent tous les phénomènes à l'honneur et à l'accroissement de la puissance othomane, les savans du règne de Sélim ne virent que de la malignité dans tous les aspects des corps célestes , et dans toutes les occasions de la vie civile , soit d'après leurs méditations sur son caractère personnel , soit d'après les réflexions que leur inspiraient les événemens dont ils étaient témoins. Le monarque lui-même fut jeté dans une mélancolie profonde qui causa sa mort , par un incendie qui éclata dans les cuisines et les offices du sérail, et détruisit une grande quantité de porcelaines précieuses (1).

Henri de Valois ayant abdiqué le trône de Pologne à la mort de son frère Charles IX, roi de France , l'empereur Maximilien fut choisi par une partie de la noblesse , et même proclamé roi par le primat. Murad III résolut d'empêcher la maison d'Autriche d'acquérir une augmentation de puissance qui la mît en

Murad III.  
1574—1595.

---

(1) *Tab. gén.*, t. 1, p. 587-589.

état de menacer la sûreté des possessions othomanes en Europe. Il recommanda le *vaivode* de Transylvanie au choix de la diète, et il en obtint que l'élection de Maximilien serait révoquée, et que le *vaivode* serait couronné, à condition qu'il épouserait la princesse Anne, sœur du dernier roi Sigismond. Le mérite et les vertus d'Etienne lui concilièrent l'affection de la nation polonaise, et lui assurèrent sa fidélité. Maximilien refusa de reconnaître son titre; mais sa mort, qui survint, l'empêcha de troubler le règne de ce prince, ou de faire valoir ses prétentions (1). Murad fit en même temps un traité d'amitié avec le nouveau roi de Pologne, et se trouvant alors en paix avec la chrétienté, il dirigea toute son attention vers les affaires de l'Orient (2). Il résolut de porter la guerre en Perse, quoique l'expérience ait déjà démontré les difficultés d'une telle entreprise, et les avantages douteux qui résulteraient même de la victoire.

1576. A la mort de chah Tahmasp, ce royaume fut troublé par les dissensions de la famille royale et les hostilités de ses partisans res-

---

(1) Knol., t. 1, p. 651. — Mign., t. 11, p. 228. — Coxe, t. 1, p. 643. (2) Knol., t. 1, p. 656.



pectifs , affaibli par la défection des gouverneurs de provinces , et ravagé par les incursions des Tatars Usbeks (1). Les calamités de la Perse excitèrent Murad à profiter de cette occasion pour étendre la puissance de la maison d'Osman , et rétablir la pureté de la religion de Mahomet.

Dans leurs premières expéditions , les sultans othomans avaient entrepris d'envahir la Perse à travers les déserts qui sont au-delà de l'Euphrate et du Tigre ; mais ils avaient été tous contraints d'abandonner leur entreprise , par la difficulté de se procurer , pour leurs nombreuses armées , des subsistances , et même de l'eau , dans des plaines naturellement stériles , ou rendues telles par la retraite de leurs anciens habitants (2).

(1) Knol., t. 1, p. 652, 654. — Mign., t. 11, p. 231, 253. — *Hist. mod. univ.*, t. v, p. 430. — Manusc. Coll. Harley, n° 1872, intitulé : *Etat de l'Emp. oth.* en 1594.

(2) Alexandre Sévère envahit la Perse par différentes routes , avec trois armées romaines : la première , passant l'Euphrate à son confluent avec le Tigre , entra dans les plaines de Babylone ; la seconde pénétra dans la Médie , à travers l'Arménie et par un long détour dans un pays montueux ; la troisième , qui était le principal corps d'armée , marcha à travers la Mésopo-

Murad abandonna le projet de faire des conquêtes qu'il ne pouvait conserver dans un pays dont il était séparé par des déserts. Au lieu de diviser ses armées de manière à envahir la Perse par divers passages à la fois, il indiqua un rendez-vous général à Erzerum, et rassembla toutes ses forces en Arménie pour pénétrer à la fois dans le cœur de la Géorgie et de la Médie<sup>(1)</sup>. Il forma de grands

---

tanie pour pénétrer dans le centre du royaume. *Voyez Gibbon*, t. 1, p. 359. Le résultat de ces diverses expéditions fut le même que de celles des sulthans turcs, Sélim et Soliman. Les difficultés de chacune d'elles sont bien décrites par Montesquieu. « Prenait-on le chemin de l'Arménie, vers les sources du Tigre et de l'Euphrate? ou trouvait un pays difficile et montueux, où l'on ne pouvait mener de convois, de façon que l'armée était à demi ruinée avant d'arriver en Médie. Prenait-on plus bas, vers le midi, par Nisibe : on trouvait un désert affreux qui séparait les deux empires. Voulait-on passer plus bas encore, et aller par la Mésopotamie : on traversait un pays en partie inculte, en partie submergé; et le Tigre et l'Euphrate coulant du nord au midi, on ne pouvait pénétrer dans le pays sans quitter ces fleuves, ni quitter ces fleuves sans périr. » (*Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, chap. xv.)

(1) En avançant avec toutes ses forces à travers les montagnes de l'Arménie (peut-être le seul, au moins le plus facile moyen de réussir. *Aurelius Victor*), Murad

magasins de blé, qu'il envoya par mer à Trébizonde (1), et construisit sur la côte de la Mingrèlie des forts, pour favoriser son expédition, et s'ouvrir un passage par eau en Géorgie (2). Il assura les frontières de son empire, comme un préliminaire à ses opérations offensives, et annonça ses projets hostiles par le rétablissement des fortifications de Kars, qui avaient été démolies en vertu du traité fait entre Soliman et Tahmasp (3). Les Turcs réussirent à terminer les ouvrages, malgré les tentatives des Persans pour les interrompre ou les détruire. Les escarmouches fréquentes, et les invasions mutuelles des troupes qui étaient en garnison sur la frontière, conduisirent à une déclaration de guerre formelle, et la première campagne des Othomans fut marquée par la soumission volontaire ou forcée des princes les plus

---

exécuta sans le savoir le projet de Jules César, et imita la conduite de Trajan et de Galère.

(1) Knol., t. 1, p. 658. (2) *Ibid.*, p. 669. — Chardin, *Voyage en Perse*, in-folio, p. 143, Lond. 1806.

(3) Il fut convenu entr'eux que la forteresse de Kars serait rasée, et qu'un espace de huit milles de chaque côté serait rendu désert, afin que, dans aucun temps, il ne pût naître de sujet de dissension qui fit prendre les armes l'un contre l'autre. (*Relation de Persia l'anno 1580.* Manusc. 1874 de la Collec. de Harley.)

puissans de la Géorgie (1), la prise de Teflis, et la conquête de la province de Chyrvan. Ce dernier succès mit Murad en possession de Derbend, et procura les moyens d'effectuer une jonction avec le khan des Tatars qui avait dirigé la marche de son armée par le nord, vers les Portes caspiennes (2).

(1) Knol., t. 1, pag. 659 — Cant., pag. 229, etc.

(2) *Ibid.*, t. 1, p. 662, 664. — « C'est là tout ce que nous avons jusqu'ici à dire des Tatars, sur lesquels je ne ferai qu'une observation très-digne de remarque, et dont on doit se souvenir; c'est que, du temps des Romains, les Tatars européens étaient dans l'usage de conduire leurs troupes en Perse par Demir Capi, qui sont les portes de fer par lesquelles Alexandre-le-Grand se rendit en Géorgie; et que, de notre temps, le bacha Osman leur fit suivre la même route, et les fit entrer en Perse par le même chemin. » (Lazarus Soranzus, *De milit. cop. turc. in turc imp. statu*, ap. Elzev. p. 252.) La religion mahométane porte un respect particulier aux Portes caspiennes : il est fondé sur la croyance que le fameux mur, nommé *sedd-iskander* (la digue d'Alexandre), a été bâti par l'ange Gabriel. L'importance de ce passage, pour la sécurité des provinces de l'Asie, est indiquée par Tacite (*Annal.*, l. vi, § 34), par Strabon (*Geogr.*, liv. xi, p. 764), et par Procope (*Bell. pers.*, l. 1), et elle fut reconnue par le sultan Murad, en présence duquel le pacha Othman fit le rapport du succès de ses opérations militaires. Ce dernier reçut de ce prince les plus grandes marques de faveur auxquelles un sujet puisse prétendre. (*Tab. gén.*, t. 1, p. 318, 322.)

Les immenses ressources de l'Empire othoman en argent , en artillerie et en troupes réglées , mirent le sulthan en état de faire la guerre aux Persans. La cavalerie persane jouissait d'une réputation méritée ; mais , en raison de son éloignement de l'Europe , leur infanterie restait tout à fait étrangère à l'usage des armes à feu , et aux changemens avantageux dans la manière de faire la guerre (1). Ils placèrent leur principale sécurité contre une invasion étrangère , dans les avantages que la nature a donnés à leur pays , qui se trouve défendu par un climat brûlant , des montagnes escarpées et des déserts de sable. Ils se retirèrent devant les Turcs dans des lieux inaccessibles , et ils ravagèrent ceux qui pouvaient être le théâtre de la guerre , de manière à ne rien laisser pour la subsistance de leurs ennemis. Ils harassèrent les armées othomanes dans leurs marches , interceptèrent leurs convois , enlevèrent leurs fourrageurs , les firent tomber dans des embuscades par des feintes adroites , les attaquèrent aux passages des rivières et des défilés dans les montagnes , tombèrent sur elles dans leur retraite

---

(1) Elzevir, *Turc. imp. status*, p. 295.—Migu. t. II, p. 250.

avec toutes leurs forces réunies , et réussirent souvent à couper leur arrière-garde , et à s'emparer ou à détruire leur artillerie et leur bagage (1). Murad chercha à éviter ces calamités qu'avaient éprouvées ses prédécesseurs , en adoptant un plan d'opérations plus lent , mais moins hasardeux. Au lieu de se risquer à des événemens incertains , et d'exposer ses armées à toutes les forces de l'ennemi , dans un pays fortifié par la nature , il projeta d'établir des garnisons permanentes , à mesure qu'il avançait , de manière à se rendre maître et à commander les chemins et les défilés , et à faciliter les moyens d'une communication régulière entre ses armées. Mais ses trésors furent insuffisans , pour fournir aux dépenses qu'exigeaient la construction des forteresses et l'entretien des garnisons dans des pays ruinés et incultes (2) ; ses plans furent renversés par la mutinerie de ses sol-

---

(1) Knol., t. 1, p. 660, 707. — Cant., p. 255. — Mign. t. II, p. 255. (2) « Il en coûte à Amurath des trésors pour la « garnison qu'il convient d'établir, et les magasins immen-  
« ses de vivres dont il faut les approvisionner, parce que  
« le pays est stérile, et que l'on ne peut tirer de ressour-  
« ces des habitans, qui se sont enfuis dans les mon-  
« tagnes et dans divers cantons de la Géorgie. » (*Rela-  
tione dello stato*, etc. Manusc. n° 1872. Coll. Harley.)

tats qui refusèrent hautement de se soumettre au service pénible des garnisons et aux travaux serviles des fortifications (1). La guerre fut prolongée pendant douze campagnes, et, quoiqu'elle ne fût signalée par aucune bataille décisive, elle fut fatale aux Othomans par la mortalité occasionnée, non moins par la famine et les maladies, que par la témérité et l'obstination de leurs généraux. Les Persans suivirent avec patience leur plan de guerre défensive; ils différèrent leur principale attaque jusqu'à l'arrivée de l'hiver, après que l'armée othomane était licenciée. Ils taillaient alors en pièces les quartiers dispersés, et reprenaient possession des pays dont les ennemis s'étaient emparés. Les deux partis furent cependant épuisés par la longueur d'une guerre aussi destructive. Le sulthan, qui sentit la nécessité de s'assurer ses conquêtes en les distribuant à ses soldats (2), accepta la proposition que lui fit le roi de Perse de lui abandonner les villes de Tauris, Erivan et Ganja, avec les territoires qu'il

---

(1) Knol., t. 1, p. 662 et suiv. — Cant., p. 255. — Coll. de Harley. Manusc. n° 1872 (2) « On rapporte que, dans la guerre que le sulthan fit à la Perse, il subjugué une telle étendue de pays, qu'il y forma

avait conquis dans l'Arménie , la Géorgie et le Chyrvan (1).

Ainsi les Turcs maintinrent l'ascendant qu'ils avaient précédemment acquis sur les puissances de l'Orient , et l'expérience n'avait pas encore fait voir qu'ils ne seraient plus long temps supérieurs dans les armes aux Chrétiens de l'Occident. Quoique les monarchies autrichienne et othomane fussent supposées en paix , les commandans militaires des frontières de la Hongrie et de la Croatie encouragèrent ou permirent des incursions sur les territoires voisins, dans l'intention de piller et d'entretenir l'esprit militaire de leurs soldats. Dans ces expéditions barbares, les châteaux étaient surpris, les villages détruits, les campagnes dépouillées de leurs bestiaux et de leurs récoltes , et les cultivateurs entraînés et réduits en esclavage. Ce ne fut cependant que lorsque ces déprédations furent poussées à l'excès, qu'elles attirèrent l'attention des deux gouvernemens , ou provoquèrent leurs remontrances (2).

---

« quarante mille Timariots , et qu'il établit à Tauris un  
« nouvel hôtel de monnoie , dont il tira annuellement  
« un million d'or. » Elzevir, *ex Politeia regia*, p. 285.

(1) Knol., t. 1, p. 707. — Cant., p. 231, 234.

(2) Knol., t. 1, p. 705, etc.



La Croatie , province sur les frontières de la Turquie , fut transmise comme fief à Charles , duc de Styrie , qui , pour la maintenir en bon état de défense et pour arrêter ou réprimer les agressions des Turcs , construisit la forteresse de Karlstadt , et distribua des terres à une colonie de partisans , dont il forma un corps de milice (1). Les Uscocks , autre troupe d'aventuriers , obtinrent un établissement en Styrie , d'où , par terre et par mer , ils harassèrent les Turcs par une petite guerre continue (2).

Les historiens chrétiens accusent le sulthàn d'avoir violé , le premier , le traité qu'il avait fait avec Rodolphe II à la mort de Maximilien. Mais quelque désir qu'il eût de réunir à son royaume de Hongrie les villes et forteresses qu'y possédait encore la maison d'Autriche , la vengeance des outrages qu'avaient reçues ses sujets de la part des Uscocks , fut le motif avoué de l'ordre qu'il donna au *pacha* de Bosnie d'envahir la Croatie à la tête d'une armée de cinquante mille hommes (3). Les troupes autrichiennes , sous les ordres de l'ar-

---

(1) Coxe , t. 1 , p. 679. (2) Knol. , t. 1 , p. 713 , 714. — Coxe , t. 1 , p. 680 , 681. (3) Knol. , t. 1 , p. 714 , 715. — Coxe , t. 1 , p. 681.

chiduc Mathias, entreprirent le siège d'Albë, et, quoique le *pacha* de Bude les eût obligés à le lever, ils prirent Filek et Novigrad, et ils assiégeaient Grau, lorsqu'ils furent complètement battus et mis en déroute par le grand-vézyr, qui, à son tour, se rendit maître de la ville de Raab, une des plus fortes places de la Basse-Hongrie, et qui était considérée comme le boulevard de Vienne (1).

Le vaivode de Transylvanie ne cherchant que son avantage personnel, fit alliance avec les ennemis de la Porte, et persuada aux princes de la Moldavie et de la Valachie d'entrer dans la confédération (2). Cette com-

---

(1) Knol., t. 1, p. 721, 754. — Mign., t. II, p. 252, 256. — « Les Turcs se vantaient qu'ils traverseraient « l'Autriche et passeraient en Bohême, où ils avaient « beaucoup d'espions pour prendre des renseignements « sur les rivières, les forteresses, et relever la situation « des lieux, que la fierté turque se flattait d'acquérir facilement. » (*Relazione dello stato del Imperio turcheso, nel anno 1594.*) (2) Il fut stipulé, dans le traité d'alliance offensif et défensif entre Sigismond et Rodolphe, que la Transylvanie serait un fief de l'Empire, héréditaire dans la maison régnante, et, à défaut d'héritiers mâles, dans la maison d'Autriche; que le vaivode épouserait une princesse de la famille impériale; qu'il serait fait prince de l'Empire romain et chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or, et qu'il lui serait accordé un asile dans les Etats héréditaires, avec un revenu

binaison mit les affaires des Othomans dans une situation si dangereuse, malgré leurs succès en Hongrie et en Croatie, qu'elle exigeât la présence du sulthan à la tête de ses armées. Murad, en dépit de sa répugnance à s'exposer aux fatigues et aux dangers d'une campagne, se disposait à joindre son armée, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre qui le conduisit au tombeau (1).

---

convenable à sa dignité, dans le cas où les succès des Turcs le forceraient à abandonner sa principauté. Les Transylvains furent néanmoins mécontents de la conduite de leur prince, et firent le projet de s'assurer de sa personne et de le remettre entre les mains des Turcs. Sigismond prévint l'effet de la conspiration, en faisant arrêter et condamner à mort quatorze des principaux seigneurs, qu'il avait, à ce dessein, invités à une fête publique. (Knolles, t. 1, p. 736, 737.)

(1) Mign., t. II, p. 258, 261. — Contre leur usage constant, les historiens turcs observent un silence extraordinaire sur le caractère et les mœurs de ce sulthan. (Cantemir, p. 255.)—D'Ohsson paraît avoir été plus heureux que Cantemir dans ses recherches historiques, et il nous apprend que Murad III, qui était naturellement crédule, devint tellement esclave de la superstition la plus sombre, à la vue des désastres de son règne, que, jusque dans sa conduite publique et les décisions de son cabinet, il fut guidé par les pronostics des visionnaires, des devins et des astrologues. Après avoir développé au plus haut degré les vices de son

La guerre de Hongrie fut continuée pendant tout le règne de Mahomet III (1), et

---

caractère, parmi lesquels dominait l'avarice, il tomba peu à peu dans une telle faiblesse d'esprit, que l'accident trivial de la rupture d'un panneau de glace occasiona sa mort dans la cinquante-quatrième année de son âge. (*Tableau général*, t. 1, p. 589, 404). Sa force physique n'était pas moins extraordinaire que la débilité de son esprit. Il distribuait, dit d'Ohsson, ses faveurs à quarante femmes de son harem, et il les occupait au point de ne leur laisser ni le temps ni le désir de se mêler des affaires politiques ou des intrigues de cour. — « Venons au chapitre du libertinage (dit l'auteur « de *l'Etat de l'Empire turc* en l'année 1594), dans « lequel il cède à peine à Tibère, à Néron et à Caligula ; « car, outre sa femme, il avait vingt-trois esclaves d'une « beauté parfaite, qui sont ses concubines ordinaires, « sans compter les extraordinaires, qu'il employait « toutes si bien, que l'on a vu mouvoir en même temps « trente-deux berceaux, contenant autant d'enfants « qu'elles avaient eus de lui. »

(1) Le sulthan Murad laissa dix-neuf enfans mâles, qui, ayant été tous étranglés par ordre de l'ainé, suivirent leur père dans l'éternité. C'est probablement à cet événement, qui pouvait être récent quand Shaksper écrivit sa pièce, intitulée : *Seconde partie de Henri IV*, que ce tragique fait allusion, quand le prince de Galles, avec un souverain mépris pour la chronologie, dit à ses frères, pour calmer leur inquiétude à la mort du roi : *Ce n'est pas ici une cour turque, mais anglaise. Ce n'est pas Murad qui succède à Murad, mais Henry*.

les résultats de presque toutes les campagnes qui suivirent la défection des Transylvains et de leurs confédérés , tendirent à détruire l'opinion , jusque-là commune aux Impériaux et aux Turcs , que les armées othomanes étaient invincibles (1). Dans les incursions hostiles et irrégulières qui précédèrent la guerre et dont le succès dépendait du secret des préparatifs et de la célérité dans l'exécution , les Turcs furent fréquemment interceptés dans leur retour par les troupes des garnisons voisines , ou les habitans armés des campagnes , qui leur enlevèrent leur butin et les taillèrent en pièces , ou les chassèrent de la province avec perte et confusion. Dans une guerre plus régulière ils firent voir une infériorité évidente , à l'égard de leurs ennemis , dans la science de l'attaque des places fortes (2) ; dans le système de disposition

---

à Henry. (*King Henry IV, the second part.* , act. v, scène 11.)

(1) Knol., t. 1, p. 743. (2) Il y a deux guerres que les Turcs ont en horreur : celle de Perse , à cause de son éloignement et des déserts à traverser ; et celle de Hongrie , à cause de ses forteresses multipliées , et de la manière différente de faire la guerre , qui n'est rien moins , à ce qu'ils disent , qu'une guerre de feu. Montalban, *in turci imperii statu*, ap. Elzevir, p. 86.

des armées en bataille ; dans l'emploi des stratagèmes militaires, ou l'adresse à éventer ceux de l'ennemi ; dans la vigilance à se garantir des surprises ou la promptitude à les repousser ; enfin , en profitant de tous leurs avantages avec intelligence et activité , ou en se roidissant avec constance et courage contre les difficultés et les défaites. Dans plusieurs circonstances, les Chrétiens pillèrent leur camp, tandis que leur armée restait dans l'inaction , et ils les chassèrent même de leurs retranchemens sans éprouver presque aucune résistance (1).

Dans les guerres précédentes, la Transylvanie avait facilité le passage des Turcs et des Tatars dans la Hongrie, et, en divisant les forces de leurs ennemis, avait affaibli leurs opérations. Mais la révolte du vaivode et de ses alliés, et le refus que firent les Polonais d'accorder le passage sur leur territoire, contraignirent les Tatars à s'ouvrir un chemin à travers le pays ennemi, pour former leur jonction avec les armées othomanes (2). Une si puissante diversion permit aux Autrichiens de poursuivre leur plan de conquêtes,

---

(1) Knol., t. 1, p. 741-836. (2) *Ibid*, t. 1, p. 725, 728, 752, 812.

tandis que les fléaux ordinaires de la guerre pesaient sur les Turcs et se trouvaient aggravés par la famine et les maladies qu'occasionait la privation des secours qu'ils avaient coutume de tirer des principautés de Moldavie et de Valachie, sur lesquelles ils avaient compté pour la subsistance de leurs armées en Hongrie (1). Ainsi, la guerre qu'ils avaient eux-mêmes provoquée se serait vraisemblablement terminée par leur entière expulsion des territoires situés au-delà du Danube, si l'empereur avait fait voir dans l'administration de son gouvernement autant de sagesse, que ses généraux déployaient de talens et ses soldats de courage (2).

---

(1) Knol., t. 1, p. 742, 769, 804, 812. — Coxe, t. 1, p. 682. (2) La perte des places les plus fortes et des villes principales de la haute et basse Hongrie, de la Croatie et de la Valachie, produisit dans le ministère et dans la nation othomane un désir général de voir le sulthaq Mahomet se mettre lui-même à la tête de ses armées; mais son aversion pour partager les hasards de la guerre était si connue, que personne n'osait lui faire entendre la nécessité de cette mesure. Enfin le *cheikh*, ou prédicateur de Ste.-Sophie, dans un discours très-animé, l'exhorta publiquement à préserver les affaires des *croyans* d'une destruction prochaine. Les sentimens de l'assemblée étaient à l'unisson des paroles du prédicateur, et furent

Les feudataires alliés, suspectant leur fidélité réciproque, rentrèrent, suivant les circonstances, dans leur devoir, et prirent les armes contre leurs alliés, ou renoncèrent à l'obéissance du sulthan et se rangèrent sous les drapeaux de ses ennemis (1). L'autorité de la Porte fut néanmoins rétablie éventuellement sur la Moldavie et la Valachie. Sigismond céda la Transylvanie à la maison d'Autriche. Mais le gouvernement autrichien était odieux à ses habitans. Sigismond reprit la souveraineté, qu'il quitta ensuite une seconde fois. Les insurgés, conduits par des chefs patriotes, tantôt triomphèrent, et tantôt prirent la fuite devant les généraux autrichiens. Mais la cause de la nation l'emporta enfin, et les garnisons allemandes furent chassées de la principauté par les efforts successifs de Bolskay, Bathor

---

exprimés avec un tel enthousiasme, que le sulthan consentit à satisfaire aux vœux du peuple. (*Tabl. gén.*, t. II, p. 371.) Mahomet commanda pendant trois campagnes : il prit la forteresse d'Agria, et obligea l'archiduc Mathias à se retirer après une bataille sanglante, également funeste aux deux partis. Knolles, t. I, p. 768. — Cante-mir, p. 236, 337.

(1) Knol., t. I, p. 745, etc.—Mign., t. II, p. 277.—Coxe, t. I, p. 683, etc.



et Gabor (1). Les Hongrois furent aussi excités à se venger de l'élévation inconstitutionnelle des étrangers aux places les plus éminentes du royaume, des outrages et de la licence de la soldatesque allemande et de l'intolérance de l'administration autrichienne. Ils se soulevèrent à l'instigation de Botskay, et, avec l'aide des Transylvains et des Turcs, ils chassèrent leurs ennemis, étendirent leurs conquêtes sur presque toute la division impériale de la Hongrie, et rétablirent leur gouvernement national (2). Dans ces entre-faites, le sulthan fut harcelé par des séditions dans sa capitale, et des insurrections dans ses provinces d'Asie, par la révolte des Géorgiens et par les hostilités des Persans, qui reprirent les villes de Tauris et de Bagdad (3). L'empereur n'était pas moins embarrassé par les mécontentemens qu'avaient excités son intolérance et son despotisme dans sa propre famille, parmi ses sujets héréditaires et dans les états de l'Empire. L'épuisement de ses finances, les ravages des Turcs, et la

---

(1) Knol., t. 1, p. 769, 854. — Coxe, t. 1, p. 683-687.

(2) Knol., t. 1, p. 853, etc. — Coxe, t. 1, p. 694, etc.

(3) Knol., t. 1, p. 761, etc. — Mign., t. 11, p. 286. — *Tabl. gén.*, t. 1, p. 405.

Amed I.  
1606.

crainte d'une guerre intestine, le forcèrent enfin à faire avec Botskay une paix dont les conditions assurèrent l'indépendance et la liberté religieuse de la Hongrie. La pacification de Vienne et l'intervention de Botskay conduisirent à une trêve de vingt ans avec le sulthan Ahmed I, qui était monté sur le trône à la mort de Mahomet, son père. Il fut stipulé que la forteresse de Vakhia serait rendue à l'empereur, et que le sulthan conserverait Grau, ancienne frontière de son territoire en Hongrie (1). Les Othomans, délivrés des embarras de la guerre en Europe, réprimèrent promptement les révoltes de l'Asie, et réduisirent le roi de Perse à la nécessité de souscrire à des termes d'accommodement honorables et avantageux à leur empire (2).

Mustapha I.  
Othman II.  
1617—1623.

Jusqu'ici le gouvernement de l'Empire othoman avait été transmis, par une succession régulière, du père au fils ; mais à la mort d'Ahmed, dont les enfans étaient encore mineurs, le *dywan* proclama, conformément à l'esprit de la loi musulmane, Mustapha I, son

---

(1) Coxe, t. 1, chap. XLIII, XLIV. — Knol., t. 1, p. 876. — Mign., t. 11, p. 519. (2) Knol., t. 1, p. 880; etsa *Continuat.* par Grimston, pag. 905. — Mig., t. 11, pag. 325.

frère, comme successeur légitime (1). Mustapha était le premier des princes collatéraux qui eût été confiné dans le sérail, où l'on n'avait pris aucun moyen de guérir son imbécillité naturelle (2). Il fit voir une incapacité absolue, et fut détrôné après un règne de quatre mois. Othman fut proclamé sulthan, quoiqu'il eût à peine atteint l'âge de douze ans (3). Il conservait depuis quatre ans une souveraineté précaire, lorsqu'il excita une

(1) Knolles dit (t. 1, p. 946) que Mustapha refusa d'abord d'accepter l'Empire, qui appartenait de droit à l'aîné des fils d'Ahmed I. — Cantemir dit (p. 241) qu'Othman avait plus de droits à l'Empire que Mustapha, qui fut choisi, parce qu'il était un homme contemplatif et incapable de faire le mal. — Quoique d'Ohsson reconnaisse que la nomination de Mustapha fût faite d'après l'esprit de la loi, il considère cependant cet événement comme une innovation dangereuse, et il ajoute (*Tabl. gén.*, t. 1, p. 284) : « c'est là l'époque où « l'ordre de la succession au trône fut, pour ainsi dire, « interverti. » (2) Knol., t. 1, p. 945. — *Tabl. gén.*, t. 1, p. 285, 411. — Cant., p. 241. (3) Cantemir dit (p. 242) qu'Othman n'avait que huit ans; mais cet âge ne s'accorde pas avec celui qu'il donne à Murad, son frère cadet (p. 243), ni avec la résolution que prit ensuite Othman de faire le voyage de la Mecque, pèlerinage qui ne peut être entrepris par un mineur. (*Tabl. gén.*, t. III, p. 59.)

révolte parmi les janissaires, en persistant dans des mesures qui indiquaient le projet de réduire ou même d'abolir leur corps (1). Ils l'obligèrent à résigner le trône entre les mains de son oncle, et le conduisirent, avec toutes les marques d'ignominie possibles, à une prison publique, dans laquelle il fut mis à mort par les ministres de Mustapha (2).

La discipline qui distingua si éminemment les armées othomanes pendant trois siècles, s'évanouit graduellement sous les successeurs de Soliman, qui, en cédant à la conduite réfractaire de la milice féodale, et en tolérant les irrégularités de l'armée permanente, encouragèrent et répandirent un esprit général de licence, au point que, dans les provinces et dans la capitale, la soldatesque et particulièrement les janissaires insultèrent la majesté du trône et la personne du monarque, par des séditions ouvertes et la violation de toutes les lois (3).

---

(1) Knol., t. 1, p. 969, etc. — Mign., t. 11, p. 419, etc.

(2) Knol., t. 1, p. 970. — Cant., p. 242. — Mign., t. 11, p. 459. (3) Knol., t. 1, p. 690, etc. — Laz. Soran., p. 255. — Murad III fut si intimidé par les séditions répétées des janissaires (Mignot en compte dix successives), qu'il passa deux ans sans oser sortir du sérail. (*Tabl. gén.*, t. 11, p. 201.)

Comme les intérêts d'une armée permanente sont rarement unis à ceux du bien public, les janissaires étaient facilement entraînés à manquer à la fidélité et poussés à la révolte par les intrigues d'une faction ou l'impulsion de leur ressentiment; mais les propriétaires de fiefs militaires, quoiqu'ils eussent quelquefois refusé d'obéir aux ordres du sulthan, étaient intéressés à soutenir les prérogatives constitutionnelles de la famille impériale et l'ordre établi pour la succession au trône. Les provinces d'Asie apprirent avec indignation les atrocités commises dans la capitale et les usurpations des soldats. Elles refusèrent de prêter serment de fidélité à Mustapha; et prirent les armes pour venger le meurtre d'Othman (1). Leur zèle excita une émulation générale, et la justice de leur cause attira la multitude sous leurs étendards. Le divan lui-même et les chefs des *Oulémd*, qui voyaient leur vie et leurs dignités à la merci du soldat, aidèrent aux progrès de la révolte par des coopérations secrètes et des discours publics, tandis qu'ils semaient la jalousie et la

---

(1) Knol., t. 1, pag. 975, 980. — Rycant, continuation de Knol., t. 11, pag. 1<sup>re</sup>. — Mign., t. 11, p. 444, 461.

dissention parmi les janissaires, qu'ils engagèrent avec art à abandonner la cause de Mustapha, avant d'avoir adopté des mesures pour subjuguier les insurgens ou se réunir à eux (1).

Les observateurs contemporains, en comparant les événemens qui suivirent la mort d'Ahmed, aux désordres occasionés par la licence des soldats romains, furent conduits à assimiler l'établissement des janissaires à celui des gardes prétoriennes, et à prédire la chute de l'Empire othoman, d'après leur intervention illégale dans les délibérations politiques (2). Mais, quoiqu'en beaucoup de circonstances il y ait eu une uniformité apparente dans la conduite de ces deux corps militaires, il y a cependant une différence essentielle dans l'objet de leur institution et la nature de leur service. Le gouvernement

---

(1) Ryc., t. II, p. 2, 5. — Knol., t. I, p. 974.

(2) Knolles, t. I, pag. 980, 983, 985. — Robertson, t. I, page 475. Nicolas Dauphinois, qui accompagna M. D'Aramon, ambassadeur du roi de France, Henri II, près de Soliman, prédit que les janissaires deviendraient un jour si formidables à leurs maîtres, qu'ils feraient à Constantinople ce que les bandes prétoriennes avaient fait à Rome. *Collection de Voyages*, tirée de la bibliothèque du comte d'Oxford, p. 599.

de l'Empire romain était constitutionnellement électif (1), et la situation du monarque était nécessairement dépendante. Les bandes prétoriennes, qui conservèrent le même nom que les gardes d'honneur des généraux dans les armées de la république, étaient établies dans le voisinage de Rome, d'une manière permanente, afin de protéger l'empereur, de subjuguier les factieux, et de tenir en respect le sénat et le peuple (2). Mais, dans l'ivresse d'un pouvoir absolu, elles s'emparèrent des droits dont elles étaient chargées de réprimer l'exercice, et devinrent les maîtres de la personne du prince, au lieu d'en rester les gardiens. La prérogative du sulthan n'a pas besoin d'appui extérieur; elle est fondée sur la religion musulmane, et elle est liée avec l'existence même de la société othomane. L'ordre des janissaires fut institué non pour maintenir l'autorité du monarque sur ses sujets naturels, mais pour étendre son empire sur les nations étrangères (3). Cependant, quoique cet établissement ne soit pas une partie nécessaire du système du despotisme

---

(1) Gib., t. 1, pag. 170. (2) *Id.*, pag. 168.

(3) Le docteur Robertson dit (t. 1, p. 266) qu'une force armée doit entourer le trône de tout despote,

othoman , il s'est quelquefois montré aussi fatal dans ses effets au souverain individuel , que celui des prétoriens. Leur réunion sous un seul chef a fait connaître aux janissaires l'étendue de leur force ; et leur résidence dans la capitale pendant les intervalles de paix avec l'étranger , leur a acquis une influence prépondérante dans les troubles domestiques (1). Ils sont néanmoins contenus par la présence des autres corps de troupes réglées , telles que la cavalerie , l'artillerie , les

---

pour le maintien de son autorité et pour la prompte exécution de ses ordres. Cette maxime est cependant inconciliable avec la théorie comme avec la pratique du gouvernement othoman ; car on peut observer dans beaucoup de passages de l'histoire turque , que toutes les fois que l'autorité des sulthans était vacillante , ils avaient recours à une guerre étrangère , pour avoir un prétexte d'éloigner la force armée du siège du gouvernement et rétablir l'autorité des lois. Ce même auteur avance aussi une assertion qui n'est garantie par aucun historien turc , quoiqu'il cite Cantemir : c'est que Murad I institua l'ordre des janissaires pour avoir un corps de troupes *dévoué à ses volontés , et qui pût servir de garde immédiate de sa personne et de sa dignité.*

(1) La comparaison du corps des janissaires aux légions romaines serait plus exacte. La seule différence est que les légions étaient campées sur les frontières de l'Empire , et que les janissaires résident dans la capi-



armuriers et les troupes de marine , contre lesquelles ils ont été souvent en guerre ouverte, en raison de leurs projets contraires et de l'opposition de leurs intérêts. Ces divers corps peuvent, quand les circonstances l'exigent, former un point de ralliement pour la populace de Constantinople , qui n'est pas composée d'artisans énervés, mais d'hommes qui sont soldats de profession, qui ont porté les armes , et sont à peine inférieurs aux troupes de ligne , sur-tout depuis que la discipline est négligée (1). La nation othomane forme une grande société militaire , qui a une aversion naturelle pour l'exercice ou l'établissement du despotisme militaire. Les janissaires ne peuvent conséquemment pas, comme

---

tale, d'où ils sont tirés pour joindre la grande armée à l'ouverture de la campagne.

(1) M. de la Motraye rapporte ( t. 1 , pag. 355 ) que , durant le règne de Sélim II , il y eut une révolte de janissaires et de *spahis*, dont les habitans de Constantinople restèrent tranquilles spectateurs tant que les insurgés respectèrent les propriétés des individus. Mais, ayant vu piller quelques boutiques, le peuple prit les armes, se réunit sous les murs du sérail au nombre de cent mille hommes, qui étouffèrent sur-le-champ la révolte, et firent triompher la cause du sulthan, qui auparavant paraissait désespérée.

les prétoriens, fouler impunément aux pieds la constitution, usurper la puissance souveraine, et mettre l'Empire à l'enchère (1). La sanction de la loi peut seule justifier leur conduite aux yeux de la nation ; et il est à remarquer qu'au milieu de leurs excès, ils ont toujours fait voir un scrupuleux respect pour la forme singulièrement compliquée de leur constitution politique (2). Les maux qu'ils ont faits n'ont été que partiels dans leurs effets et temporaires dans leur durée. Ils n'ont ja-

(1) Montesquieu compare, avec beaucoup de justesse, la puissance et les fonctions du préfet du prétoire, après le règne de Sévère, à celles du grand-vézyr ou généralissime des armées ottomanes, et non à celles de *jenizar aga*, ou général du corps des janissaires. (*Grandeur et décad. des Rom.*, chap. xvii.) — Il existe une grande analogie entre les prétoriens et les gardes mamelouks des sultans d'Egypte, dont la puissance n'était fondée que sur la force, et qui, comme les empereurs romains, avaient brisé toutes les barrières entre les souverains et l'armée, en désarmant le peuple et en le privant du droit de délibération sur les affaires du gouvernement.

(2) L'observation suivante sur la conduite des janissaires est tirée des papiers et dépêches de sir Thomas Roe, ambassadeur d'Angleterre à la cour ottomane pendant les règnes de Mustapha et d'Othman. « Les mutins, sans chef et sans plan, au milieu du plus violent accès de furie, prirent une résolution, qu'ils

mais visé à la subversion des principes ni à l'abolition des institutions sanctionnées par la constitution. Au lieu de hâter le déclin de l'Empire, il est douteux s'ils n'ont pas plus souvent rétabli que dérangé l'ordre du gouvernement; et si leurs désordres domestiques ont affecté matériellement la prospérité générale de l'Empire, peut-être que le seul mal qui soit résulté des séditions des janissaires, est la licence qu'ils se sont arrogée de s'opposer aux efforts du gouvernement pour le rétablissement de la discipline, et à l'amélioration du système militaire. Ils ont consacré jusqu'aux erreurs de leurs ancêtres. Ils rejettent l'introduction de la tactique européenne, et s'opposent à l'organisation des nouvelles levées. Ils ne veulent ni adopter d'amélioration, ni tolérer d'innovation. Si le gouvernement n'est pas intimidé par leurs menaces indirectes, et s'il poursuit ses me-

---

« confirmèrent par serment dans le port : ce fut de  
 « ne déshonorer, piller, ni saccager le trône impérial,  
 « de ne commettre ni souffrir qu'il soit commis aucune  
 « insulte ou violence envers les personnes tranquilles,  
 « mais plutôt de proclamer la paix et la justice. » —  
 La Motraye rapporte aussi (t. 1, p. 330) un exemple  
 frappant de la fidélité des révoltés à la constitution,  
 et de leur refus de violer l'ordre de la succession.

sures , ils se révoltent et prennent les armes pour écraser, dans son enfance, l'institution qui, parvenue à sa maturité, pourrait menacer leur suprématie.

Murad IV.  
1623—1640.

Murad IV avait quatorze ans quand il monta sur le trône. L'autorité d'un enfant était incapable de réprimer les désordres produits par l'administration faible et impolitique de ses prédécesseurs. Le trésor de l'Empire était vide , les ressources ordinaires épuisées (1) , les janissaires persistaient dans leur insolence et leur mutinerie , et les provinces étaient dans un état de rébellion déclarée. Les Tatars refusèrent de reconnaître le *khan* qui avait été nommé par la Porte. Ils battirent les troupes du sulthan, chassèrent sa garnison de Kaffa, et ne rentrèrent dans le devoir que lorsqu'il leur eut fait connaître son agrément pour leur choix (2). Sur ces entrefaites , les armées persanes envahirent l'Empire et ravagèrent ou conquièrent les provinces fron-

---

(1) Rycaut dit (t. II, p. 2) que la Porte demanda un emprunt de trente mille sequins aux quatre ambassadeurs chrétiens qui résidaient à Constantinople, *afin que, comme amis, ils pussent lui donner un secours dans le besoin pressant où étaient ses affaires.*  
(2) Mign., t. II, p. 565, etc.

tières depuis l'Arabie jusqu'à la mer Noire (1). Mais ce qui fit voir dans le plus grand jour la faiblesse à laquelle l'Etat était réduit par les discordes intestines, fut l'expédition des Cosaques, qui armèrent, sur le Dnieper, cent cinquante bateaux, avec lesquels ils entrèrent dans le Bosphore, où il ne restait pas une simple galère à leur opposer, et ils continuèrent pendant plusieurs jours à insulter la capitale de l'Empire turc et à piller les villages voisins sans rencontrer le moindre obstacle (2). Murad, dans le cours d'un règne de dix-sept ans, fit revivre la gloire du nom othoman. Les manœuvres dilatoires de ses généraux l'obligèrent à se charger lui-même

---

(1) « Le roi de Perse divisa son armée en quatre corps :  
 « Le premier, qu'il commandait en personne, entra dans  
 « la Mésopotamie ; le second fit une incursion dans la  
 « Palestine ; le troisième infesta les côtes de la mer  
 « Noire ; le quatrième marcha sur la Mecque, dans le  
 « dessein et avec l'espoir d'avoir part dans toutes les  
 « provinces de l'Empire d'orient. » Rycaut, t. II, p. 6.  
 — Mign., t. II, p. 471. (2) Ryc., t. II, p. 4. — Mign.,  
 t. II, p. 466. — « Les Turcs, pour réprimer ces insultes,  
 « bâtirent deux forts à l'entrée de la mer Noire. L'am-  
 « bassadeur de Pologne s'en plaignit, et protesta contre  
 « cet établissement, comme un fait contraire aux clauses  
 « de la paix. » Rycaut, t. II, p. 11. )

du commandement de ses armées et de la conduite de la guerre de Perse, qu'il termina après quatre campagnes, en obligeant les Persans à lui céder les villes et territoires que Chah Abbas-le-Grand avait enlevés à l'Empire othoman (1). Sa bravoure et ses talens militaires lui procurèrent le titre de *ghazy* ou conquérant (2); mais la victoire la plus importante est celle qu'il remporta sur ses propres sujets. Il humilia l'arrogance des janissaires, et il punit leurs outrages en les exposant, avec le désavantage du nombre et de la position, aux coups des insurgens dans les provinces asiatiques; et, après une série de désastres, il les obligea à accepter les conditions d'une réconciliation avec leurs ennemis avoués, dont le chef fut admis à sa faveur et récompensé de sa fidélité à la couronne (3). Le caractère de son gouvernement fut une

---

(1) « La seule difficulté qui s'éleva dans la négociation « de la paix, fut au sujet de la ville d'*Erivan*, qui, après « beaucoup de contestations, resta aux Persans. Les « Turcs conservèrent Bagdad. » Rycaut, t. II, p. 28, 37, 45. — Cantemir dit (p. 249) que ce fut le dernier coup porté aux Persans, qui n'ont pas osé s'en venger depuis, ni lever la tête contre la puissance othomane. (2) Cant., p. 245. (3) Ryc., t. II, p. 10, 12. — Cant., p. 244, note 2.

sévérité inflexible. Non seulement les premiers officiers de l'Etat et de l'armée ressentirent le poids de son mécontentement, mais encore les officiers subalternes et les simples janissaires, qui avaient été les plus ardens promoteurs des séditions précédentes, ne purent se mettre à l'abri de son ressentiment par l'obscurité de leur condition (1). Il exigea de tous les fonctionnaires publics l'observation stricte de leurs devoirs (2). Il ne souffrit aucune exemption du service militaire, punit inexorablement les soldats désobéissans, et confisqua les fiefs de la milice féodale qui manqua de se trouver aux revues générales (3). En donnant aux lois militaires toute la force et toute l'extension possibles, il assura la levée régulière de ses troupes, et accoutuma ses armées à cette discipline sévère qui ramena la victoire sous les drapeaux othomans (4).

Au commencement de son règne, son indignation avait été excitée contre l'armée ;

---

(1) Ryc. t. II, p. 12, 48. — Mign., t. II, p. 470, 508. — Cant. (p. 250) attribue à la cruauté ce qui était politique. (2) Ryc., t. II, p. 28. (3) *Ibid.*, t. II, p. 57. — Mign., t. II, p. 497 ; et t. III, p. 16. (4) Ryc., t. II, p. 51. — Mign., t. III, p. 21.

mais quand il eut fait plier la fierté altière des janissaires sous la discipline la plus rigoureuse, il encouragea l'obéissance par ses faveurs, et stimula la hardiesse de leur courage par son exemple. Il assistait publiquement à leurs exercices, et combattait avec eux de force et d'adresse. Il marchait à la tête de leur corps, vêtu de leur uniforme; vivait comme eux, supportait les fatigues avec patience. et affrontait le danger avec intrépidité (1). Il sanctionna la sévérité de son gouvernement en se soumettant lui-même à sa discipline salutaire; et, malgré les excès accidentels de son intempérance et la férocité habituelle de son caractère, son armée le servit avec zèle et ses sujets le considérèrent avec vénération (2).

Ibrahim. Ibrahim, frère et successeur de Murad IV, 1640—1748. était l'unique rejeton de la famille des princes othomans. Il se livrait aux plaisirs du *ha-*

---

(1) Ryc., t. II, pag. 51, 41. — Cant., pag. 251. — Mign., t. II, pag. 473; et t. III, pag. 2, 24, 26.

(2) C'est en résumant les événemens de son règne, plutôt qu'en consultant le jugement partial de ses historiens, que l'on peut connaître le caractère de ce grand sulthan. Rycaut dit *qu'il était si méchant, qu'il avait à peine quelque teinte de vertu. Cantemir a ramassé,*



rem (1), tandis que ses ministres, encouragés par le succès de leur expédition contre les Cosaques du Don qu'ils avaient chassés de la ville d'Azoff (2), préparaient un armement formidable, sous prétexte d'attaquer Malte et de purger la Méditerranée des pirates qui l'infestaient. Venise, qui sentait sa faiblesse, vit avec inquiétude les préparatifs des Turcs, et trembla pour la sûreté de ses co-

d'après des rapports qu'il reconnaît faux, quelques anecdotes ridicules et improbables; et Voltaire assure faussement (*Essai sur les Mœurs*, chap. cxc1) que, dans l'opinion des Turcs, il n'avait d'autre mérite que la valeur.

(1) Les historiens turcs et chrétiens s'accordent à peindre ce prince comme absolument livré aux plaisirs, et ne prenant aucune part à l'administration du gouvernement. Ils rapportent, et probablement avec beaucoup d'exagération, un grand nombre de particularités sur sa conduite; mais elles sont incompatibles avec les mœurs turques, et plusieurs sont de nature à n'avoir point de témoins : je les ai omises comme absolument indignes de l'histoire. Cantemir parle légèrement de sa déposition, qui est aussi rapportée par d'Ohsson (*Tab. gén.*, t. 1, p. 287). Je dois conséquemment l'admettre comme authentique, quoique ses motifs et ses circonstances, telles qu'elles sont rapportées par Rycaut, soient certainement fabuleuses. (2) Ryc., t. II, p. 52. — Caut., p. 252. — Mign., t. III, p. 53, 55, 56.

Ionies dans les îles. Mais le *dywan* assoupit les alarmes du sénat par les assurances d'une amitié inaltérable, et rendit à son ambassadeur à la Porte toutes sortes d'honneurs (1). La flotte turque entra même dans l'île de Tiné pour faire de l'eau et prendre des rafraîchissemens, et l'amiral othoman demanda aux habitans le présent accoutumé, en signe de l'amitié qui existait entre les deux gouvernemens. Cependant les Vénitiens ne négligèrent pas tout-à-fait de pourvoir à leurs moyens de défense. Mais, avec la politique qui les caractérise, ils tâchèrent d'éviter de faire voir des soupçons qui auraient pu donner ombrage à la Porte et provoquer des hostilités. Sur ces entrefaites, la flotte turque entra dans les ports de Candie et y débarqua une armée de soixante-quatorze mille hommes, approvisionnée de toute espèce d'équipages de siège et de campagne. Ils investirent sur-le-champ et prirent les villes de Canée et de Retimo, et en moins de deux ans ils réduisirent toute l'île, à l'exception de la seule ville de Candie, sa capitale.

---

(1) Ryc., t. II, p. 57, 59. — Cant., p. 252 - 254. — Mign., t. III, p. 66, 69, 71.

Ibrahim fut mis à mort par ses sujets. Mahom. IV.  
 Mahomet IV succéda au trône de son père, 1648—1687.  
 n'étant âgé que de sept ans (1). Le commen-  
 cement de son règne fut troublé par les fac-  
 tions de ses ministres et les séditions de ses  
 soldats, jusqu'à l'époque où l'administration  
 sage, mais sévère, de Mohamed-Kioproghli,  
 et celle de son fils Ahmed, rendirent la con-  
 fiance à la nation et introduisirent la vigueur  
 dans les conseils du gouvernement (2).

La guerre de Transylvanie, qui fut provo- 1657—1664.  
 quée par la désobéissance du vaivode Ra-  
 gotski, fut terminée par sa défaite et sa mort.  
 Les Turcs s'emparèrent du Grand-Varadin  
 et d'un arrondissement de territoire suffisant  
 pour l'entretien de la garnison, à titre d'in-  
 demnité pour les frais de la guerre. Les Tran-  
 sylvains, mécontents de cet envahissement,  
 déposèrent le vaivode nommé par la Porte,  
 et élevèrent à la principauté un des généraux  
 de Ragotski, nommé Kemni. Kemni implora  
 la protection de l'empereur Léopold, et re-

---

(1) Ryc., t. II, p. 81. — Motraye, t. I, p. 346. —  
 Cant., p. 255. — Migu., t. III, p. 98. (2) Ryc., t. II,  
 p. 82, etc. — Voyez aussi l'*Etat présent de l'Empire*  
*ottoman*, chap. IV. — Motraye, t. I, p. 346, 347. —  
 Cant., p. 255, 256. — Migu., t. III, p. 127, etc.

gūt dans ses principales forteresses des garnisons allemandes , dans le vain espoir de soutenir son autorité et de maintenir sa dignité , malgré la puissance des Turcs. Mais il fut tué dans une escarmonche par les troupes du *pachah* de Bude; et Michel Abaffi , vassal de la Porte , fut élu par les états de Transylvanie (1). Après une suspension tacite des hostilités entre les Othomans et les Autrichiens , et un intervalle de négociations insidieuses , la guerre fut soudainement renouvelée par l'irruption en Hongrie du vézyr , qui assiégea et prit Neuhausel , Neutra , Novi-grad , Leventz et Freystadt , tandis qu'un détachement de son armée entra en Moravie et en Autriche , et intimida l'empereur au point de lui faire quitter Vienne. Les succès des Turcs furent contrebalancés l'année suivante par la reprise de Neutra et de Leventz , et par la défaite et le massacre de leurs troupes au passage de Saint-Gothard sur le Raab (2). Les deux partis furent cependant engagés par des

---

(1) Ryc., t. 11 , pag. 106 , 111. — Cant., pag. 256.

(2) « Tandis que les armées se préparaient au combat ,  
 « un jeune Turc monté sur un cheval arabe , et couvert  
 « d'habits magnifiques , sortit des rangs , et , brandissant  
 « son cimenterre , défia , suivant l'esprit de l'ancienne che-

motifs politiques, indépendans du sujet de la guerre, à conclure une trêve de vingt ans, par laquelle il fut stipulé que le Grand-Varadin et Neuhausel resteraient à la Porte par droit de conquête, et qu'Abaffi serait confirmé dans la possession de la Transylvanie (1).

La réduction de la ville de Candie continua à être un objet de sollicitude pour le cabinet othoman. La supériorité maritime des Vénitiens les avait mis en état d'envoyer régulièrement des secours de toute espèce à la garnison, et d'empêcher les renforts et les convois d'arriver à l'armée des assiégeans (2). Mais, après avoir terminé la guerre de Hon-

« valerie, le plus brave des Chrétiens à un combat singulier. Il fut combattu par le chevalier de Lorraine, « qui, en peu de minutes, l'étendit sur le carreau, et « ramena son cheval en signe de sa victoire. » Coxe, t. 1, p. 994.

(1) Voyez Coxe, chap. LXII, et Rycaut, t. II, p. 140, 145, 149, 160, pour la guerre de Hongrie. — Selon Rycaut, les 600,000 piastres que devait payer Abaffi aux Othomans pour les frais de la guerre, en vertu du quatrième article du traité, furent acquittées par l'empereur, quoique tout le déshonneur de cette transaction fût couvert par le nom d'Abaffi. (2) Les Vénitiens prirent les îles de Lemnos et de Ténédos, qui furent reprises par les Turcs en 1657. Le vèzyr fit construire, en 1659, les forts inférieurs situés à

grie, le vézîr résolut de conduire en personne les opérations du siège et d'employer toutes les forces de l'empire pour en assurer le succès. La garnison vénitienne opposa la bravoure et l'intelligence aux assauts des Turcs et à leurs stratagèmes ; mais elle fut obligée de capituler après un siège de deux ans et quatre mois , après avoir épuisé dans sa défense toutes les ressources que présentait alors la science militaire (1).

1669. L'évacuation de l'île de Candie et l'accommodement de la dispute relative aux frontières de la Dalmatie , levèrent tous les obstacles à la paix avec Venise. Les Othomans prirent alors les armes en faveur des Cosaques de l'Ukraine, qui avaient refusé leur

---

l'entrée des Dardanelles. (Rycaut, p. 92.) Les défaites successives de la flotte turque sont rapportées par Rycaut, t. II, p. 82, 90.

(1) Voyez, pour l'*Histoire du Siège de Candie*, Rycaut, t. II, p. 195, 220. — Cant., 256, 262. — Mign., t. III, p. 213, 235. — Marsigli observe que, durant cette guerre, les Turcs adoptèrent une nouvelle méthode de conduire les sièges ; ce qui les rendit maîtres non seulement de la forteresse de Candie, mais encore de Neuhausel en Hongrie, et de Kaminiec en Pologne. Séduits par l'expérience de son efficacité, ils entreprirent le siège de Vienne. (Marsigli, part. II, chap. 24.)

hommage à la couronne de Pologne, et réclamé la protection de la Porte. Le résultat de cette guerre fut avantageux aux Turcs. Ils obtinrent par la force la possession de Kaminiéc (1), et acquirent, par un traité, la souveraineté de la Podolie et de l'Ukraine (2). Mais, au premier exercice que la Porte fit de son autorité, les Cosaques, peuple turbulent et versatile, refusèrent de lui obéir et se donnèrent à la Russie, avec la coopération de laquelle ils défirent les armées du sulthan et abolirent son autorité dans leur pays (3).

L'antipathie des Hongrois pour la domination de la maison d'Autriche engagea le souverain dans des disputes continuelles avec les Etats du royaume. La noblesse s'opiniâtra à soutenir le privilège d'élire le roi et les libertés de la constitution féodale, tandis que les empereurs firent tous leurs efforts pour rendre la couronne héréditaire et abolir les restrictions imposées à l'exer-

(1) Cantemir dit (p. 265) que ce fut la dernière victoire dont les suites aient procuré quelque accroissement à l'Empire othoman. Cette remarque subsiste dans sa justesse depuis un siècle, à l'exception de la Morée, reprise aux Vénitiens. (2) Cantemir, pag. 284, 286. (3) *Ibid*, p. 287, 295.

cice de leur autorité. Plusieurs des principaux seigneurs qui, sous la sanction de la constitution, formèrent une association pour défendre leurs privilèges, furent convaincus de rebellion et punis de mort ; mais leur exécution publique anima leurs compatriotes à défendre leur liberté et leur indépendance. Eméric Tékéli se mit à la tête des insurgens et fut élu prince de la Haute-Hongrie. Ses victoires sur les armées impériales avaient établi sa puissance, au point que la Porte fut disposée à reconnaître son titre et à déclarer la guerre à l'Autriche pour le soutenir dans ses prétentions (1).

Ahmed-Kioprogli qui avait hérité de la place de grand-vézyr qu'avait eue son père, et qui la conserva jusqu'à sa mort, arrivée naturellement, soutint l'honneur des armes ottomanes, plutôt par l'issue heureuse de ses négociations que par ses talens militaires. Il laissa en bon état les armées et les finances de l'Empire (2). Cara Mustapha, son succes-

---

(1) Ryc., t. II, p. 15, 94. — Cant., p. 295, 299. — Coxe, t. I, pag. 989, 991, 1070, 1075. (2) Le caractère d'Ahmed Kioprogli est tracé par la Motraye (t. I, pag. 346, 348), et Cantemir (pag. 256, note 3). Il est appelé par les Turcs le *Vicaire de*



seur, passa à Belgrade la revue de l'armée; qu'il trouva forte de deux cent mille combattans (1). Il assembla un conseil de guerre pour délibérer sur le plan de campagne; mais il rejeta les avis de Tékéli et de ses principaux officiers, dont l'opinion était de commencer par faire la conquête totale de la Hongrie, et il persista dans le projet de porter la guerre en Autriche (2). Le duc de Lorraine se retira devant les Turcs, et après avoir jeté un renfort dans Vienne, il campa au-delà du Danube, où il attendit l'arrivée du secours qu'amenaient le roi de Pologne et les électeurs de Saxe et de Bavière (3). Le

---

*L'ombre de Dieu, le briseur de cloches des nations impies, le chef terrible, etc. etc.* Il fut grand-vézyr depuis l'âge de trente-trois ans jusqu'à celui de cinquante ans. Il mourut, heureusement pour sa réputation, en 1681, avant que l'Empire fût plongé dans ces malheurs que sa prudence eût peut-être évités, mais auxquels l'énergie passagère des Turcs n'eût jamais résisté avec succès. Voltaire dit (*Essai sur les Mœurs*, chapitre cxc1) qu'il fut un des meilleurs généraux que l'Europe eût alors, quoique sa conduite dans la guerre de l'Ukraine ait excité le mépris de Sobieski. (*Histoire de Pologne*, in-8°, t. 1, p. 251. Paris, 1807.)

(1) Manley, ap. Ryc., t. 11, p. 287. — *Ibid*, t. 11, p. 99.

(2) Cant., p. 300, 304. (3) Cant., p. 306. — Manl., t. 11, p. 289. Ryc., t. 11, p. 100, 103.

1683. grand-vézyr ouvrit la tranchée devant Vienne le 14 juillet, et il continua le siège jusqu'au 12 septembre, que les généraux autrichiens, renforcés par l'arrivée de tous les auxiliaires, s'avancèrent pour reconnaître la position de l'ennemi et résolurent de l'attaquer. Les Turcs firent voir dans la conduite du siège, dans l'ordre de leur campement et dans la distribution de leurs forces, une telle ignorance de l'art et de la pratique de la guerre, qu'elle fit disparaître toutes les craintes excitées par la supériorité de leur nombre. L'armée alliée descendit des montagnes et se forma en bataille à mesure qu'elle arriva dans la plaine. Les Turcs combattirent en désordre, et après une résistance faible et partielle ils abandonnèrent leur camp, leur artillerie, leurs bagages et leurs magasins (1). Leur fuite fut tellement précipitée, que, le lendemain de la bataille, ils passèrent le Raab sur des ponts à cinquante - cinq milles de Vienne. Ce fut là que campèrent les débris de l'armée othomane autour de la seule tente

---

(1) Pour le récit du siège de Vienne, consultez Manley, t. II, p. 289, et Rycaut, t. II, p. 105, etc. — Cant., p. 304, etc. — Mign., t. III, p. 526. — *Hist. de Pologne*, t. I, p. 273. — Marsigli, t. II, p. 75, etc.

qui eût été conservée avec peine pour le service du grand-vézyr (1).

L'empereur Léopold, qui se défia sagement de ses talens militaires, laissa le commandement de l'armée à son allié, le roi de Pologne, auquel les citoyens de la ville de Vienne décernèrent les honneurs du triomphe (2). L'héroïsme de Jean Sobiesky, et la bravoure des troupes polonaises, leur acquirent avec justice la reconnaissance de la chrétienté. Mais le mérite de cette journée célèbre doit être attribué principalement aux talens et à l'expérience du général impérial, et à la valeur inébranlable des régimens allemands; car les Polonais n'avaient ni l'habitude de la subordination, ni l'expérience de la tactique, ni la connaissance de l'art militaire (3) : tandis

(1) Cant., p. 510. — Marsigli, qui dans cette affaire fut fait prisonnier par les Turcs, fut emmené avec eux dans leur retraite. Ils perdirent Vienne de vue au coucher du soleil, continuèrent leur marche pendant toute la nuit au clair de la lune, arrivèrent au point du jour à la rivière de Leyta, qu'ils passèrent, et ne s'arrêtèrent qu'après avoir traversé le Raab dans l'après-midi. (*Stat. milit.*, t. II, p. 121.) (2) Mign., t. III, p. 345. — *Hist. de Pologne*, t. I, p. 280. — Coxe, t. I, p. 1079.

(3) Voltaire, dans son *Histoire de Charles XII*, donne la description des forces militaires de la Pologne

que la guerre de trente ans , dans laquelle presque toutes les nations du continent s'étaient engagées , avait introduit et établi ces progrès dans l'art de la destruction , qui donnèrent à l'Allemagne, pendant le dix-septième siècle , une succession de soldats et de généraux qui peuvent rivaliser les héros de la Macédoine et de Rome en bravoure , en discipline et en talens (1). Si on en excepte une

en 1710. Elles consistaient en cent mille hommes de cavalerie , sans discipline , sans subordination , sans expérience , et en quarante-huit mille hommes d'infanterie , demi-nus , mal armés , sans uniforme et sans solde régulière (liv. 11.) « Toutes ces troupes étaient braves , « sans doute , mais tellement indisciplinées , que , malgré « l'autorité du grand-général de la couronne , de leurs « autres chefs , et de celle du roi lui-même , ils firent « trop souvent autant de mal à leur propre patrie qu'à « ses ennemis ». *Histoire de la Pologne* , t. 1 , p. 16.

(1) Les Polonais se donnèrent , à la vérité , la plus grande part dans la victoire de Vienne , et réclamèrent en conséquence le droit de faire l'avant-garde ; mais ils marchèrent sans ordre et sans précaution , jusqu'au moment où ils rencontrèrent , près de Grau , un corps de six mille hommes de cavalerie turque et de deux mille janissaires , sur lequel ils se portèrent avec témérité pour les attaquer. Les Turcs , s'apercevant qu'ils n'étaient pas soutenus par les Allemands , firent halte , et non seulement les repoussèrent , mais encore les en-

expédition contre la Pologne, dans l'année 1621, et qui fut aussi peu importante dans son objet que dans son résultat, les Turcs

tourèrent. Les Polonais eussent été taillés en pièces, si le duc de Lorraine n'était arrivé à leur secours avec quelques régimens allemands. Ryc., t. II, p. 125, 126. — Mignot, t. III, p. 348, 349. — Cantemir, p. 311, 312.) — M. Coxe dit (t. I, p. 1080) que, le jour suivant, l'ardeur des héros polonais étant contenue par le flegme du général allemand, ils effacèrent l'affront passager qu'ils avaient éprouvé, par la défaite complète de l'ennemi.

Les Turcs avaient cependant déjà tempéré l'ardeur des troupes polonaises à un tel point, que, le soir même de leur défaite, elles désirèrent céder l'aile droite (c'était la plus voisine de l'ennemi) aux Allemands. Le lendemain matin, on ne put leur persuader de risquer un nouvel engagement qu'après avoir fait ce changement de position, par lequel ils cédèrent le poste d'honneur, et après avoir été mêlés avec les corps impériaux.

« La fortune parut leur être favorable, dit Rycaut, tant  
« qu'elles furent conduites par le duc de Lorraine, et  
« d'autres grands capitaines; mais laissées à elles-mêmes,  
« il n'y a pas grands exploits à en attendre. Les Turcs  
« ne font contre elles que de faibles préparatifs, et les  
« abandonnent aux Tatars, qui ont prouvé qu'ils  
« étaient les dignes rivaux des Polonais, leurs voisins. »  
*Histoire des Turcs*, t. II, p. 152. — Cantemir, p. 320,  
325, 334, 336.

avaient passé toute cette période en hostilités sanglantes, mais peu instructives, contre les nations de l'Orient (1). Leurs ennemis s'aperçurent bien vite, et profitèrent de la supériorité qu'ils avaient acquise. La fuite des Turcs devant Vienne et leurs défaites subséquentes dévoilèrent au monde le secret de leur faiblesse, et engagèrent la république de Venise et le czar de Moscovie à se liguier contre eux, et à former une diversion en faveur des intérêts de la Porte en Hongrie, par l'invasion des provinces maritimes de la Grèce, et l'attaque des Tatars (2).

Les Turcs furent mis en déroute et taillés en pièces à toutes les batailles; leurs plus fortes places furent obligées de se rendre, et Bude fut enlevée à l'assaut (3). Dès la qua-

---

(1) Voltaire observe que si les Turcs n'avaient pas été détournés par les Persans, durant la guerre de trente ans, qui exposa l'Allemagne aux ravages des Français et des Suédois, de 1620 à 1648, ce pays eût perdu la gloire de n'avoir jamais été entièrement subjugué. *Essai sur les Mœurs*, chap. cxc1. On peut faire peut-être une observation d'une bien plus grande importance : c'est que la même cause a empêché les Turcs de suivre les Chrétiens dans leurs progrès successifs dans l'art de la guerre. (2) Ryc., tom. II, pag. 156, 196. — Cant., pag. 317, 331. — Mign., tom. III, pag. 360. (3) Rycaut dit (pag. 217) que le prince Eugène de Sa-

trième année de la guerre, les Allemands les avaient chassés de la Hongrie, de la Transylvanie et de l'Esclavonie; tandis que les Vénitiens s'étaient rendus maîtres, non seulement de plusieurs places de la Dalmatie et de l'Albanie, mais encore de toutes celles de la Morée(1). L'énergie des Othomans succomba

voie, qui servait au siège de Bude, fut sourd aux cris des vaincus : car, apprenant que les Impériaux étaient entrés dans la ville, et ne voulant pas qu'à la fin d'une action son épée rentrât dans le fourreau sans avoir été trempée dans le sang des ennemis, il abandonna son poste, et fit avancer ses soldats à la débandade, en criant de faire main-basse sur les janissaires, et de ne leur donner aucun quartier. — M. Roussel, dans son *Histoire militaire du prince Eugène*, observe, au contraire, « qu'il était admirable de voir un officier de « vingt-trois ans, dans cet âge où les hommes sont tout « feu et tout impétuosité; crier, comme César au milieu de la victoire : *Parce civibus*, épargnez le citoyen; et porter son estime pour la valeur jusqu'à la « respecter dans ses ennemis. » Il est certain cependant que, dans cette guerre, les Turcs expièrent sous le sabre des Chrétiens les cruautés attribuées à leurs ancêtres. — « Il était pénible, dit Rycant (p. 312), de voir les « pauvres vieillards prisonniers, tirés par la barbe, et « les femmes, couvertes de sang et de poussière, traînées « par les cheveux pour être le jouet et le passe-temps « d'une soldatesque insolente. »

(1) Ryc., t. II, p. 250, etc. — Cant., p. 359, etc. — Coxe, t. I, p. 1081, etc.

sous le poids de tant de malheurs accumulés, et, quoique leur valeur naturelle fût toujours la même, l'incapacité de leurs généraux était si sensible aux yeux mêmes des simples soldats, qu'elle provoquait un esprit d'insubordination qui faisait avorter toutes leurs opérations. L'armée, après avoir éprouvé une défaite signalée dans les plaines de Mohatz, prit la fuite vers Belgrade, où elle ne fut pas plutôt arrivée, qu'elle se révolta contre ses officiers. Le vézyr s'échappa de son camp, et courut se réfugier sous la protection du sultan., qui excita une insurrection générale parmi la populace turque, en cherchant à mettre son ministre à couvert du ressentiment de la capitale (1).

Mahomet IV fut déposé par ses sujets, sous le prétexte qu'il avait attiré sur la nation la colère du ciel par la perversité de ses ministres, et les fautes de son gouvernement (2).

**Soliman II.** Soliman II son frère, qui lui succéda, était  
1687-1689. insensible presque jusqu'à la stupidité, quoique distingué par l'austérité de sa vie et la

---

(1) Ryc., t. II, p. 251, etc. — Cant., p. 341, etc. —  
La Motraye, t. I, p. 349, etc. (2) Ryc., t. II, p. 221.  
— Cant., p. 337.



ferveur de sa dévotion (1). L'esprit public était abattu par une succession de désastres, et le peuple crut fermement que les prières du sulthan détourneraient les maux qui menaçaient l'Empire de sa ruine ; mais quand il se fut aperçu de sa méprise, il diffama son administration (2). Les Allemands poursuivirent la carrière de leurs victoires, prirent

(1) Cant., p. 375. — Ryc., t. II, p. 295. — « Le sul-  
 « than déposé, Mohamed, qui était accoutumé à faire  
 « beaucoup d'exercice, fut, par un repos forcé, atta-  
 « qué du scorbut. Ses jambes s'enflèrent, et donnèrent  
 « des symptômes d'hydropisie. Il fit en conséquence  
 « demander à son frère, le sulthan régnant, qu'il fût per-  
 « mis à quelques médecins de lui donner des secours,  
 « et d'entreprendre sa guérison. Mais le grave sulthan  
 « lui fit répondre que, dans le cas où il lui accorderait  
 « sa demande, s'il en résultait un mauvais succès, le  
 « monde ne manquerait pas de lui imputer sa mort :  
 « ainsi, qu'au lieu de lui envoyer des médecins, il ferait  
 « pour lui des prières, pour que Dieu, qui lui avait en-  
 « voyé la maladie, voulût bien en accorder la guérison.  
 Rycaut, tom. II, pag. 261. (2) Le peuple, de son  
 côté, s'abstint de l'usage du vin et des plaisirs les  
 plus innocens ; mais l'inefficacité de tous ces moyens  
 ne lui ouvrit pas les yeux de manière à s'apercevoir  
 que, même dans une bonne cause, les faveurs du ciel  
 sont exclusivement le partage de la sagesse et du cou-  
 rage. Cantemir, p. 355. — Miguot, t. II, p. 411.

d'assaut Belgrade , et pénétrèrent dans la Bosnie , la Servie et la Bulgarie (1). Soliman s'humilia au point d'envoyer à Vienne des ambassadeurs chargés de demander la paix. Ils furent reçus avec arrogance, et leurs propositions rejetées avec dédain (2). Sur ces entrefaites, le roi de France fit en sa faveur une puissante diversion par l'invasion du  
 1689. Palatinat. La guerre, portée en Allemagne , interrompit l'exécution des projets ambitieux de l'empereur, et favorisa les opérations du grand-vézyr, qui, par la reprise de Nissa, Viddin et Belgrade, rendit aux armes othomanes un lustre passager, et ranima la nation par la sagesse de sa conduite et la vigueur de ses mesures (3).

---

(1) Ryc., t. II, p. 303. — Cant., p. 359. (2) Mign., t. III, p. 410. — Cant., p. 355. — Ryc., t. II, p. 292. (3) Ryc., t. II, p. 314. — Cant., p. 360 et 375. — Mustapha Pacha fut le troisième vézyr de l'illustre maison de Kioprogli. Il fut tué, en 1691, à la bataille de Salaukanen. — Marsigli prétend qu'il avait coutume de dire que, depuis Soliman I, tous les sulthans avaient été des insensés ou des tyrans; qu'il était temps d'abolir la race othomane, et de lui en substituer une autre, qui, au dire très-obscur de Marsigli, n'est pas moins insensée dans la conduite des affaires civiles et militaires. Marsigli, t. I, p. 28.—*Hist. milit.* du prince Eugène, p. 29, 42.

Ahmed II, le plus jeune des fils du sulthan Ibrahim, succéda à Soliman, auquel il ressembla par la médiocrité de ses talens et le zèle pour la religion (1). Les événemens de son règne répondirent à la faiblesse de son gouvernement, et excitèrent le mépris, même de ses ennemis.

Ahmed II.  
1690—1694.

Mustapha II blâma l'inactivité de son père et de ses oncles, et se mit à la tête de ses armées pour conduire la guerre de Hongrie. Mais il n'était pas moins dénué que ses prédécesseurs, de ces talens et de ces connaissances qui étaient alors essentielles au succès des opérations militaires. Placé sur le bord opposé de la Thein, il fut témoin de la défaite et du massacre de son armée à Zenta (2); et

Mustapha II  
1695—1703.

---

(1) Ahmed était gai, libre et d'une humeur folâtre. Il était à la fois musicien et poète, et chantait les vers qu'il composait. (Rycaut, t. II, p. 398.) A tout ce qu'on lui proposait, il ne répondait autre chose que *khoch, khoch*. Bon, bon. (Cant., pag. 380.) (2) Marsigli termine le récit des principales opérations de la guerre de Hongrie par l'observation suivante : « Dans toute cette suite d'affaires qui ont eu lieu entre les armées autrichiennes, et les armées othomanes commandées plusieurs fois par le sulthan en personne, on a constamment remarqué dans celles-ci la plus grande confusion pour se ranger en bataille, une méthode d'attaquer sans ordre et avec pré-

dans le congrès général de toutes les puissances belligérantes, qui se tint à Carlowitz sous la médiation de la Hollande et de l'Angleterre, il scella la dégradation de la puissance othomane, en laissant la Transylvanie, presque toute la Hongrie et l'Esclavonie à l'empereur; la Morée et plusieurs places de la Dalmatie à la république de Venise; la Podolie et Kaminiec à la Pologne, et la ville d'Azoff à la Russie (1).

« cipitation, et pas d'autre moyen de retraite qu'une  
 « fuite honteuse. Heureux le général qui aura à com-  
 « mander une armée autrichienne, fût-elle moitié moins  
 « nombreuse que celle des Turcs qui lui sera opposée !  
 « parce qu'avec de l'ordre et de la fermeté, et sur-tout  
 « avec l'habitude de n'être pas déconcerté par leurs  
 « hurlemens et la brusquerie de leur attaque, le sabre à  
 « la main, il sera sûr de la victoire, attendu l'impossi-  
 « bilité où sont les Turcs d'en gagner aucune. » (*Stato  
 militare*, cap. xxiii, p. 1119, 151.)

En assignant la supériorité que les Allemands ont obtenue sur les Turcs à la suite méthodique de leurs opérations et à la précision mécanique de leurs manœuvres, je ne prétends pas que le génie militaire doive être gêné par un strict asservissement aux formalités du service et aux règles de l'art, et je pense que l'esprit, qui a été perfectionné par l'étude et l'expérience, peut seul combiner et diriger les opérations d'une armée, de manière à parer à tous les événemens de la guerre.

(1) Ryc., t. II, p. 567, 602. — Cant., p. 427.

Une paix achetée par le sacrifice de l'honneur et des provinces laissées aux ennemis, quelque nécessaire qu'elle fût pour délivrer la partie européenne du danger d'une destruction totale, n'apporta cependant aucune garantie pour sa sécurité future : elle servit plutôt à enflammer l'ambition des potentats voisins, en même temps qu'elle excita leur mépris (1). Le cabinet othoman adopta prudemment un système de modération, d'après la conviction que ses efforts pour récupérer les provinces cédées, en renouvelant la guerre, seraient infructueux (2). Mais la populace ne fut pas

---

(1) L'ambassadeur de Pologne fit son entrée à Constantinople au mois d'avril 1700. Il fut escorté par six cents hommes, dont la plupart portaient des cottes de maille prises sur les corps des *Spahis* tués à la bataille de Vienne. L'ambassadeur et sa suite furent logés dans un palais qui avait vue sur l'Hippodrome ; et, pour faire aux Turcs une nouvelle insulte, les domestiques de l'ambassadeur d'Allemagne ou de celui de Pologne brisèrent et emportèrent, dans une nuit obscure du mois de juin, les deux têtes restantes aux serpens de bronze, qui forment un monument que les Chrétiens imaginaient être considéré par les Turcs comme un talisman dont dépendait le salut de leur métropole. La Motraye, tom. 1, pag. 278. (2) Cantemir, pag. 429, sec. xcvi. — Le nouveau vézyr, Dalta-

plutôt délivrée de la crainte du danger immédiat, que le sentiment de l'opprobre dont la nation était couverte, l'exaspéra au point d'allumer dans son sein une sédition qui renversa le sulthan de son trône (1).

Ahmed III.  
1703—1730.

La conduite du czar produisit la première alarme. Pierre Alexiowitz avait aboli les antiques institutions de son pays. Il avait introduit dans ses armées l'ordre et la discipline; il avait assimilé les formes de son gouvernement à celles des gouvernemens établis dans les Etats de la chrétienté. A peine avait-il ratifié le traité de Carlowitz, qu'il manqua à une de ses conditions expresses, en faisant

---

ban Mustapha, fut mis à mort par ordre du sulthan, sous prétexte qu'il avait voulu exciter les soldats à demander la rupture de la paix. Le comte de Tékéli fut banni à Nicomédie, parce qu'à l'instigation de l'ambassadeur de France, il avait suggéré à la Porte qu'il serait possible de recouvrer la Hongrie pendant que l'empereur était engagé avec la France dans la guerre de la succession d'Espagne. (La Motraye, t. 1, p. 281.) Et même l'insurrection excitée en Hongrie par le prince Ragotski, ne put induire la Porte à dévier de son système de neutralité. La Motraye, t. 1, p. 578. — Coxe, t. 1, pag. 1139, 1142, 1149, 1245, 1250.

(1) Cant., p. 428, 432, 438. — La Motraye, t. 1, p. 523, 534.

construire, le long du Dnieper et du Don, des forts destinés à gêner les Turcs plutôt qu'à contenir les Tatars, et il annonça un esprit d'hostilités systématiques contre la puissance othomane, en stationnant sur la mer d'Azoff une flotte de galères : aspirant ainsi à la domination de la mer Noire (1). Quoique les Turcs observassent avec inquiétude ses usurpations continuelles tant en Pologne que sur leurs propres frontières, ils dissimulèrent cependant leurs frayeurs, et continrent leur ressentiment jusqu'à ce qu'ils fussent enfin entraînés à la guerre par les remontrances du *khan* des Tatars et les intrigues du roi de Suède (2). Ce prince, après la bataille de Pultawa, s'était réfugié sur le territoire othoman, où il resta pendant trois ans et demi à inquiéter le cabinet de la Porte par sa présence et ses menées. L'armée russe était commandée par le czar en personne, quoiqu'il ne fût ostensiblement que le lieutenant

---

(1) Cant., p. 428, 429. — La Motraye observe l'alarme et la surprise que causa à Constantinople l'arrivée d'un envoyé russe, venu, en 1699, d'Azoff dans un bâtiment de guerre. (2) Voltaire, *Hist. de Charles XII*, liv. v. — La Motraye, t. 1, p. 414-422. — Cant., p. 448-451. — Coxe, t. II, p. 60.

du général Czeremetoff. Il s'avança sans précaution en Moldavie, où, après avoir beaucoup souffert tant par le défaut de vivres et de fourrage, que par les escarmouches continuelles des Turcs, il fut enfermé par toute l'armée turque dans un angle formé par la rivière du Pruth. Sa destruction totale paraissait inévitable ; mais il en fut sauvé par le courage et l'adresse de la czarine. L'objet de la guerre était, de la part des Turcs, le rétablissement de la sécurité pour leur frontière du nord ; et quand le vézyr eut obtenu la suppression des établissemens qui donnaient de l'ombrage ou de la jalousie à la Porte, il devint indifférent aux intérêts ou aux objets d'animosité du roi de Suède. Il permit au czar d'acheter des vivres pour son armée, et de se retirer sans être inquiété, en s'engageant à évacuer la Pologne, à céder Azoff, à détruire sa flotte, et à démolir les forteresses qu'il avait fait élever sur les frontières de la Tatarie (1).

3711. Ce qui avait le plus offensé l'orgueil des Othomans, dans les conditions du traité de Carlowitz, avait été la cession d'une partie

---

(1) Coxe, t. II, p. 164. — La Motraye, t. II, p. 17.  
— Cant., p. 452.



de son territoire à une puissance aussi faible que la république de Venise , qui était hors d'état de pourvoir à la défense de ses conquêtes (1). Les Turcs furent engagés à tenter le recouvrement de la Morée , à l'époque où les armées et les finances des Autrichiens parurent tellement épuisées par la guerre de Flandres , que l'empereur devait se trouver hors d'état de prendre une part active dans cette nouvelle guerre en faveur de ses anciens alliés. Ils cachèrent leur projet jusqu'au moment où leurs préparatifs furent terminés. Ils inondèrent alors le Péloponèse de leurs troupes , et dans une courte campagne ils réduisirent toutes les places où les Vénitiens avaient des garnisons (2).

L'empereur , qui avait précédemment conclu avec la France la paix de Radstadt , se

---

(1) Le plénipotentiaire turc au congrès de Carlowitz , dans un apologue adapté à l'occasion , compara la conduite de la république de Venise à celle d'un voleur , qui , tandis que deux lutteurs sont engagés dans un combat , se glisse , sans être aperçu , et emporte les habits des combattans. « Mais , ajouta-t-il , il pourra se « présenter une circonstance qui fera connaître à la ré-  
« publique la différence qu'il y a entre un lion et un re-  
« nard. » Cantemir , pag. 426 , note 55. (2) Marsigli , t. II , p. 198. — Migu. , t. IV , p. 202-210.

détermina, contre l'attente de la Porte, à faire une guerre à laquelle des motifs d'intérêts ne le portèrent pas moins que ceux de l'honneur et du ressentiment. Il recruta ses armées, dont il donna le commandement au prince Eugène, qui confirma l'ascendant de la science et de la discipline sur le nombre, par les victoires brillantes et décisives de Péterwaradin et de Belgrade (1). Les Othomans furent de nouveau forcés à demander la paix sous la médiation de la Hollande et de l'Angleterre. Les conférences s'ouvrirent à Passarowitz, où l'Empereur, quoiqu'il eût pris les armes sous prétexte de soutenir la cause des Vénitiens, admit pour base du traité de paix que les puissances belligérantes conser-

---

(1) Pour les batailles de Peterwaradin et de Belgrade, voy. *Histoire du prince Eugène*, p. 110. — La perte de la bataille de Peterwaradin, dans laquelle le vézyr fut tué, entraîna la soumission de Temeswar et de ses dépendances, et la défaite devant Belgrade obligea la garnison de cette place à capituler. En vertu du troisième article, la garnison devait sortir tambour battant, enseignes déployées; mais elle ne mit pas un grand prix à ce vain honneur. La majeure partie des soldats étaient mariés, et ils s'occupèrent davantage du soin de mettre en sûreté leurs femmes et leurs effets, que de paraître en bataille à un parade.

veraient leurs conquêtes respectives. Ainsi la domination de la Porte fut établie de nouveau sur tout le continent de la Grèce, en échange du bannat de Temeswar, et de la ville et du territoire de Belgrade, qui furent réannexés au royaume de Hongrie (1).

La monarchie persane, qui depuis la mort d'Abbas-le-Grand avait décliné graduellement, fut à la fin renversée par les Tatars Afghans, qui se révoltèrent contre le Chah Hocéin, le dernier souverain indépendant de la maison de Séfy. Mahmoud, leur général, usurpa la puissance royale; et, par une série d'assassinats, de proscriptions et de guerres civiles, plongea ce florissant royaume dans la plus profonde misère (2).

Tahmasp, un des fils d'Hocéin, s'échappa 1722.  
pendant le siège d'Ispahan, gagna Tauris, et, dans la situation désespérée de ses affaires, adopta l'expédient dangereux de demander des secours militaires aux Russes et aux Turcs. Les Afghans étaient Musulmans de la secte des Sunnites, et les préjugés religieux du

(1) Mign., t. iv, p. 259. — Coxé, t. II, p. 33.

(2) Volt., *Essai sur les mœurs*, etc., chap. cxciii. — Mign., t. iv, p. 255. — *Hist. univ. mod.*, t. vi, chap. viii. — *Hist. de Nadir-Schah*, intr. sect. I-vi.

peuple othoman empêchèrent la Porte de s'opposer à l'usurpation des vrais croyans sur une nation hérétique. Mais le czar de Russie entreprit de chasser les rebelles, à condition qu'il retiendrait les villes de Derbent et Bakou, et quelques provinces du nord (1). L'état de division où se trouvait le gouvernement persan ne put cependant manquer d'exciter l'ambition et la cupidité du sulthan. Ses troupes inondèrent la Géorgie et l'Arménie, dont il entreprit de s'assurer la possession par la conquête des villes principales (2). Cependant ces acquisitions ne purent adoucir le mécontentement que lui donna l'établissement des Russes sur le territoire contigu. La Porte protesta contre l'aliénation de ces domaines, faite par un prince établi d'une manière aussi précaire que l'était Tahmasp; mais la médiation de l'ambassadeur de France prévint la guerre qu'il voulait déclarer à la Russie. Ce ministre persuada aux cabinets de Pétersbourg et de Constantinople de partager la Perse, de s'en assurer par un traité les portions qui seraient à leur bienséance, et de rétablir la maison de Séfy

---

(1) *Hist. univ.*, t. vi, p. 73. — *Hist. de Nadir*, intr., sect. viii. (2) *Hist. univ.*, t. 6, p. 84 — *Hist. de Nadir*, intr., sect. viii.

sur les restes de la monarchie (1). Les parties contractantes firent voir leur fidélité aux engagements qu'elles avaient pris, en poussant leurs conquêtes jusqu'aux limites qu'elles s'étaient données elles-mêmes. Mais l'armée othomane répugnait à porter la guerre dans les domaines d'un souverain orthodoxe dans sa profession de foi ; et, pour répondre à ses désirs, le sulthan consentit à faire la paix avec Achraf, successeur de l'usurpateur Mahmoud, à condition qu'il confirmerait aux Othomans la possession de leurs principales conquêtes, et qu'il reconnaîtrait son *imameth* ou suprématie spirituelle (2). La Perse fut délivrée des Afghans et des Othomans par un berger turcoman nommé Nâdir. La défaite des rebelles, la réduction des provinces révoltées furent des exploits dont la grandeur et le succès lui procurèrent, par un effet de la reconnaissance du chah, le titre de *Thamas-couli-Khan*, en même temps qu'ils arrachèrent, à sa faiblesse, l'exercice absolu de la puissance souveraine (3). Nâdir déploya les talens d'un ministre habile dans l'administration du gou-

---

(1) *Hist. univ.*, t. vi, p. 77. (2) *Ibid*, t. vi, p. 85.  
 — *Hist. de Nad.*, Intr. sect. ix. (3) *Hist. univ.*, t. vi,  
 — p. 85. *Hist. de Nad.*, p. 53, 60, 63, 64-66.

vernement, et ceux d'un général consommé dans la conduite de la guerre. Il envoya à Constantinople une ambassade pour réclamer les provinces persanes occupées par les Turcs. Sur le refus d'Ahmed, il recommença la guerre en chassant les troupes othomanes de Tauris et de la province d'Adzerbaïdjan (1). Ahmed fut détrôné par la populace de Constantinople, tandis qu'il semblait une armée pour arrêter les progrès des Persans (2). Les chefs des insurgens furent enivrés de leurs succès, et ils continuèrent à troubler le règne de Mahmoud, son successeur, jusqu'à ce qu'il eût réussi à les surprendre par sa politique et à les faire périr (3). Mahmoud obtint la paix du chah en renonçant aux conquêtes qu'avaient faites les Othomans au-delà de l'Araxe; mais Nâdir désavoua un traité qui laissait la Géorgie et l'Arménie entre les mains de la Porte (4). Il déposa même le chah son maître, dont le fils, enfant, fut élevé sur le trône, quoique ce ne fût que pour s'y placer ensuite lui-même (5).

Mahmoud.

1730—1754.

(1) *Hist. de Nad.*, p. 108, 111, 151, et chap. xiii.  
 (2) Mign., t. iv, p. 319-341. — *Hist. de Nad.*, p. 120.  
 (3) Mign., t. iv, p. 342-354. (4) *Hist. univ.*, t. vi, pag. 90, 91. — *Hist. de Nad.*, chap. xxiv. (5) *Hist. univ.*, t. vi, p. 91-93. — *Hist. de Nad.*, liv. iii, chap. 1<sup>re</sup>

Il fit avec la Russie un traité , par lequel il rentra en possession des provinces qui avaient été précédemment cédées au czar (1). Il reprit alors la guerre avec les Turcs, et la poursuivit avec tant de vigueur et de succès, que, de toutes les conquêtes de leurs ancêtres, il ne leur laissa, à la paix, que la ville et le territoire de Bagdad (2).

La paix avec la Perse avait été probablement accélérée par l'attitude menaçante de la Russie; car elle fut à peine conclue, que la czarine déclara la guerre aux Turcs, sous prétexte qu'ils avaient mis obstacle à l'exécution des projets de Pierre I<sup>er</sup> contre la Perse, et qu'ils avaient encouragé ou au moins permis les incursions des Tatars dans l'Ukraine. La publication de son manifeste fut suivie du siège et de la prise d'Azoff, et de l'invasion de la Crimée par une formidable armée russe (3).

Quoique provoqués par l'agression de la czarine, les Turcs répugnaient à faire la guerre, et cherchèrent même à la prévenir

---

(1) *Hist. univ.*, t. vi, p. 92.—Mign., t. iv, p. 371, 386. — *Hist. de Nad.*, p. 157. — Toock's view of the Russian empire, t. II, p. 447. (2) *Hist. univ.*, t. vi, p. 95. — *Hist. de Nad.*, liv. v. chap. II. — Mign., t. iv, p. 386. (3) Mign., t. iv, p. 386-387-388. — Cox, t. II, p. 164.

en recourant à la médiation de l'empereur d'Allemagne; mais le cabinet de Vienne était, comme celui de Saint-Pétersbourg, dirigé par l'avidité d'étendre sa puissance. L'empereur céda à la sollicitation de la Porte, pour abuser de sa confiance, et il poussa même la perfidie jusqu'à établir un congrès, qui se tint à Nimerova, ville frontière de la Pologne, tandis que ses troupes marchaient vers la Turquie, et attendaient l'occasion d'annoncer, par des hostilités effectives, sa coopération aux projets de conquêtes qu'il avait médités conjointement avec la czarine (1).

La Russie demanda la cession des vastes plaines qui embrassent la Crimée, et sont bornées par le Dniester et le Cuban, tandis que l'empereur réclamait, pour prix de ses bons offices, la Bosnie, la Moldavie et la Valachie (2).

Les finances, ainsi que les armées de l'empereur Charles VI, étaient considérablement diminuées par la guerre qu'il avait soutenue contre la France, l'Espagne et la Sardaigne, et qui venait d'être terminée (3). Mais l'es-

(1) Mign., t. iv, p. 389-395. — Coxe, t. 11, p. 164.

(2) *Ibid.*, t. 11, p. 198. (3) Les préliminaires furent signés à Vienne le 3 octobre 1735; mais la signature du



poir d'arracher aux Turcs un équivalent des pertes qu'il venait de faire en Italie, fit taire les conseils de la prudence, et l'empêcha de faire attention à la faiblesse de ses moyens pour soutenir cette nouvelle lutte. Son armée, en Hongrie, fut minée par les désertions et la maladie; et, suivant le rapport du général chargé de la conduite de la guerre, la vénalité et les malversations la firent manquer de tous les objets nécessaires pour faire quelque opération utile. Une circonstance qui démontra néanmoins un défaut plus radical dans le système du gouvernement impérial, fut que le plus grand nombre des généraux se trouva, malgré la continuité des guerres dans lesquelles l'Empire s'était trouvé engagé, incapable de remplir les devoirs de leur position (1). Ces malheurs et les désastres qui suivirent, furent attribués à l'intervention déraisonnable du conseil de la guerre à Vienne, qui était investi de l'autorité de régler et de contrôler toutes les opérations militaires, quelque incapable qu'il fût de donner une décision sage.

---

traité de paix définitif fut prolongée jusqu'au 8 novembre 1738.

(1) Coxe, t. II, p. 166, 167.

et prompte, par le défaut de connaissances et même d'union parmi ses membres. Dès l'ouverture de la campagne, le conseil contremanda le plan d'opérations qui avait été concerté avec les alliés, et en conséquence de la faiblesse des mesures et de la contradiction des ordres, les Impériaux furent uniformément malheureux dans la conduite de la guerre. Les Turcs, au contraire, encouragés par les fautes de leurs ennemis, opposèrent la fermeté à l'indécision, la vigueur à la faiblesse. Ils recouvrèrent l'énergie et le courage de leurs ancêtres, et conqurent de nouveau l'espoir de prendre Belgrade et d'étendre leur empire sur le royaume de Hongrie (1).

Les Russes réussirent d'abord à prendre Ockzacow et Kilburn; mais, la seconde année de la guerre, leur flotille sur la mer d'Azoff fut bloquée par une escadre turque, et ils furent obligés de la brûler, pour qu'elle ne tombât pas au pouvoir de l'ennemi, tandis que leurs armées étaient contraintes d'évacuer la Crimée et harassées dans leur retraite par les Tatars. Les Autrichiens ouvri-

---

(1) Mign., t. iv, p. 597. — Coxe, t. II, 169, note.

(2) Mig., t. iv, p. 400, 401.

rent la guerre en portant leur principale armée à Nissa, forteresse à l'extrémité de la Servie. Mais la famine et les maladies la détruisirent. Ils furent contraints d'évacuer Nissa presque immédiatement après l'avoir occupée ; de lever le siège de Viddin, et finalement d'évacuer la Servie et la Valachie.

Les Othomans, malgré une défaite qu'ils éprouvèrent au commencement de la seconde campagne, prirent Orsowa et chassèrent devant eux les Impériaux au-delà de Belgrade, qu'ils investirent et assiégèrent dans les formes. Leur triomphe fut complet ; car le commandant allemand répondit à la sommation du vézyr par la proposition de rendre la place, à condition que ce serait une des clauses de la paix entre les deux empires (1). La cour de Vienne partagea le désespoir de l'armée et dépêcha au camp des Othomans un agent avec un plein pouvoir pour conclure la paix sous la médiation de l'ambassadeur français à la Porte. Ce négociateur adroit, mais perfide, profita des fautes successives des plénipotentiaires autrichiens, pour obtenir aux Othomans la cession de toute la Servie, dans laquelle est située Belgrade,

---

(1) Coxe, t. II, p. 170, 188.

Ile et la forteresse d'Orsowa, et cette partie de la Valachie qui borde le bannat de Temeswar (1).

La défection de l'empereur obligea la czarine à concourir au traité de Belgrade. Le motif qui l'avait principalement engagée à entrer dans cette guerre, avait été d'effacer le souvenir de la défaite de Pierre I sur le Pruth. Elle fut en conséquence satisfaite d'avoir rétabli la réputation militaire de sa nation, et elle consentit sans difficulté à rendre Ockzacow, à démolir la forteresse et à abandonner le territoire d'Azoff, et à renoncer au privilège de naviguer sur la Mer Noire, même pour objet de commerce (2).

1739. Les exploits de ses armées laissèrent cependant dans l'esprit des Othomans une impression de terreur si forte, que le sulthan Mahmoud n'osa même pas témoigner son ressentiment au sujet des infractions ouvertes et continuelles faites aux conditions du traité.

Othman III. Quoique son successeur Othman III ait montré une certaine fermeté, il se laissa aisément persuader d'éviter un renouvellement

1754-1757.

(1) Mign., t. iv, p. 411-435. — Coxe, t. II, p. 188-201.

(2) Coxe, t. II, p. 197. — Mign., t. iv, p. 433-441. — Sir James Porter, *Observations on the religion, law, etc. of the Turks*, p. 250.

d'hostilités , en acceptant la médiation de l'ambassadeur d'Angleterre (1).

Catherine II était à peine établie sur le trône de Russie , qu'elle développa d'une manière alarmante l'étendue des projets d'ambition qu'avaient formés ses prédécesseurs. Tant que dura son règne , elle dirigea toutes les mesures de son gouvernement vers la destruction de la république de Pologne et l'expulsion totale des Othomans du continent de l'Europe. Les vices de sa constitution et les désordres de son gouvernement avaient déjà fait tomber la Pologne du rang élevé qu'elle tenait parmi les puissances du Nord. Toute étincelle de patriotisme désintéressé , était éteint parmi la noblesse , divisée en factions. Cette division embarrassait la marche du gouvernement , faisait avorter les plans les plus salutaires , tandis qu'elle servait les vues ambitieuses des potentats étrangers , qu'elle aidait à subjuguer et anéantir l'indépendance nationale des Polonais (2).

La prééminence qu'affectait la Russie parmi les Etats de l'Europe , et qu'elle avait réellement acquise en Pologne à cette époque , mit l'impératrice en état d'exclure la maison

Mustapha  
III.

1757—1774.

---

(1) J. Porter, p. 250-254. (2) Coxe, t. II, p. 492.

de Saxe du trône de Pologne, à la mort d'Auguste III, et d'assurer l'élection du comte de Poniatowsky, son favori, qui fut reconnu roi sous le nom de Stanislas-Auguste (1). Tout en professant le plus grand respect pour les droits et les privilèges de la nation polonaise, elle fomenta en même temps avec le plus grand soin tous les désordres intérieurs, dont elle saisit le prétexte pour inonder de ses troupes toutes les provinces, et établir une garnison jusque dans les environs de Varsovie (2).

La religion dominante en Pologne était la catholique romaine, et par un abus de pouvoir qui paraît inhérent à toutes les sociétés religieuses, les Catholiques avaient fait une loi pour exclure de leurs séances à la diète nationale et de tous les emplois publics leurs compatriotes de la communion grecque ou protestante (3). Les dissidens, qui s'étaient  
1767. confédérés sous la protection de l'impéra-

(1) Coxe, t. II, p. 494. — *Hist. de Pologne*, t. II, chap. XVII. — *Vie de Catherine II*, tom. II, pag. 1-5.

(2) *Histoire de Pologne*, t. II, p. 105-105. — *Vie de Catherine II*, t. II, p. 22-23. (3) Coxe, t. II, p. 496. — L'acte qui exclut les dissidens de la diète est de l'année 1735.

trice (1), présentèrent, à l'instigation des agens de la Russie, une pétition pour demander le rappel de ces lois de dégradation et leur rétablissement dans leurs droits naturels. L'Angleterre, la Prusse et le Danemarck, en leur qualité de garans du traité d'Oliva, secondèrent les remontrances de la Russie (2), et par leurs ambassadeurs pressèrent la diète de céder aux demandes des dissidens (3). La passion et les préjugés,

---

(1) Catherine II a été la première, parmi les souverains de la Russie, dont le titre impérial fut reconnu par toutes les puissances de l'Europe. (2) Il paraît que M. Coxe n'est pas exact lorsqu'il compte la Russie parmi les puissances médiatrices du traité d'Oliva, en 1660. L'impératrice elle-même, dans sa déclaration en faveur des dissidens, n'appuie son droit d'intervention que sur leur traité, fait en 1686. (3) M. Wroughton, ministre anglais à Varsovie, fit, de la part de son maître, une déclaration « en faveur de « cette partie de la nation polonaise, connue sous le « nom de *dissidens* ». Il y remontre avec force « l'in-  
« justice et l'impolitique d'exclure des emplois honorables  
« et de priver des moyens de servir utilement la patrie,  
« des gens qui font profession de la doctrine chrétienne. » Il exprime la confiance avec laquelle son roi s'attend à ce  
« que la sagesse de la nation assemblée considérera la  
« cause des vertueux, mais infortunés dissidens, comme  
« intimement liée aux intérêts fondamentaux de la répu-

peut-être , engagèrent les membres de la diète à refuser d'abord de rendre justice à leurs compatriotes. Mais la raison et la politique les poussèrent ensuite à s'opposer à une violation aussi manifeste des lois , que l'était l'intervention des puissances étrangères en faveur de sujets factieux , quelque légitime que fût d'ailleurs le sujet de leur mécontentement.

Le danger de la patrie souleva la noblesse polonaise pour le maintien de son indépendance; mais l'opposition de la diète fut rendue inefficace par la conduite arbitraire de Repnin, ambassadeur de Russie , qui , se fiant pour sa sûreté sur la proximité d'un corps imposant de troupes russes , usurpa une autorité bien au-delà de celle que le souverain osait exercer , en faisant arrêter les membres les plus contraires à ses vues et en les envoyant en Sibérie (1). L'impunité avec laquelle il commit cet acte d'une violence sans exemple , et l'arrogance avec laquelle il le défendit , abattirent l'énergie de l'assemblée

---

« blique , et , en leur rendant leurs droits et leurs privilèges , remédiera aux maux qui déchirent l'Etat. »

(1) Coxe , t. II , p. 496. — *Vie de Catherine II* , t. II , p. 24-26. — *Hist. de Pologne* , t. II , p. 186-189.



et firent connaître au peuple l'étendue de sa faiblesse et de son ignominie. La diète rampa dans une servitude abjecte sous la puissance à laquelle il ne lui était plus possible de résister. Elle nomma une commission, chargée de conférer avec l'ambassadeur de Russie, et d'accorder tout ce qu'il proposerait pour l'arrangement des points contestés (1). Les représentans des autres puissances médiatrices sanctionnèrent les mesures tyranniques de leur collègue en assistant aux conférences qui se tinrent avec les députés nationaux. Ils apposèrent même leurs signatures au traité, et confirmèrent ainsi à l'univers l'humiliation d'un Etat indépendant, en exigeant qu'il adoptât des lois dictées par une puissance étrangère (2).

---

(1) M. Coxe dit (t. II, p. 496) que la commission fut disposée, par corruption et par menaces, à présenter un corps d'articles, qui non seulement rétablissait les privilèges des dissidens, mais encore perpétuait la monarchie élective, le *liberum veto*, et les autres abus de la constitution. (2) Ce traité portait aussi qu'il était conclu entre l'impératrice de Russie, les rois d'Angleterre, de Prusse, de Danemarck et de Suède, d'une part, et, de l'autre, le roi et la république de Pologne. *Vie de Catherine*, tom. II, pag. 27. — *Histoire de Pologne*, t. II, p. 190-192.

L'objet de la Russie n'en était pas moins rempli, car la Pologne devint le théâtre de la guerre civile (1). Les dissidens, pour se mettre à l'abri de la juste indignation de leurs compatriotes, demandèrent à l'impératrice de ne pas retirer ses forces du territoire de la république (2), tandis que d'un autre côté les Catholiques se formèrent en confédérations armées, pour défendre leur liberté civile et politique. Mais leur cause était désespérée. La force militaire, par son défaut d'organisation et de discipline, était incapable de servir utilement; les ressources de l'Etat étaient affaiblies ou perverties par la désunion ou l'anarchie des citoyens; et un secours étranger était imploré en vain, tandis qu'une armée ennemie était déjà établie dans le cœur du royaume. Les efforts passagers d'un enthousiasme patriotique furent insuffisants pour soutenir l'attaque régulière des armées russes, qui poursuivirent une carrière de vic-

---

(1) « Il est évident que tel était l'objet de la Russie, « puisque l'impératrice insista ensuite sur les désordres « et les malheurs dans lesquels elle avait contribué à « plonger les infortunés Polonais, pour motiver sa violation des droits des nations. » Coxe, t. II, p. 503.  
 (2) *Hist. de Pologne*, t. II, p. 196.

toires à travers les atrocités les plus barbares, et qui aggravèrent les horreurs de la guerre par le massacre et l'oppression de tous les partis (1).

Au milieu de l'indifférence des gouvernemens de l'Europe sur une suite de procédés si injustes en eux-mêmes et si menaçans pour l'avenir, le cabinet de Constantinople mérite seul l'éloge de la prévoyance et de la magnanimité. La Porte fit des remontrances contre les outrages et les usurpations commises en Pologne en contravention du traité de Pruth, et ayant depuis été exaspérée par une violation du territoire othoman, elle déclara ouvertement la guerre à la Russie (2). Les Othomans prirent les armes pour venger les droits des nations indépendantes. La pureté de leurs motifs fut reconnue, non seulement par la nation polonaise, mais encore par l'impératrice elle-même (3). Leur défaut de

(1) Coxe, t. II, p. 496, 497. — *Vie de Catherine*, t. II, p. 90, 91. — *Hist. de Pologne*, t. II, p. 197-199.

(2) *Manifeste de la Porte othomane, dans l'appendice de la Vie de Catherine*, t. II, p. 514; et dans l'*Hist. de Pologne*, t. II, p. 210. (3) « La conduite du Grand-Seigneur (dit M. Took, dans la *vie de Catherine II*, « t. II, p. 93) relativement aux événemens de la Po-

succès relève plutôt qu'il ne diminue la gloire de leur intervention : car ils connaissaient et ils craignaient l'ennemi dont ils osaient provoquer le ressentiment. Mais ils se présentèrent sur le champ de bataille avec tout le désavantage de leur ancien système militaire, et les Russes firent en conséquence voir dans toutes les rencontres la supériorité de la tactique moderne. Les armées turques furent mises en déroute, leurs flottes détruites, leurs forteresses prises, leurs villes rasées et leurs provinces ravagées par des ennemis auxquels la connaissance de la guerre ne ser-

---

« logne, fut droite et irréprochable. » Il observe cependant qu'il était *ridicule* « que les disciples de Mahomet » combattissent dans une guerre qui se faisait au nom du « Christ. » Le détail des faits donnés par M. Took vaut mieux que son opinion. Il fait voir que le cabinet ottoman ne fut poussé à la guerre contre la Russie par aucun motif de corruption. Dans le traité que fit l'impératrice avec la Prusse et l'Autriche pour le démembrement de la Pologne, elle avoue que la Turquie ne lui a déclaré la guerre qu'à cause des usurpations qu'elle a faites sur ce pays. La bonne foi des Turcs reçut un témoignage plus honorable encore de la part de la confédération de Bar, qui déposa son manifeste entre les mains du sulthan, et déclara que le salut de la république dépendait entièrement du succès de ses efforts généreux pour la cause de la Pologne. *Hist. de Pologne*, t. II, p. 250.

vit que pour en accroître les ravages , et dont la soif du carnage ne pouvait être étanchée que par la victoire (1).

---

(1) Il sera peut-être agréable aux lecteurs de voir une récapitulation succincte des opérations de la guerre, dont le détail se trouve dans l'Encyclopédie anglaise, article *Turquie*. Dans la campagne de 1769, Azoff fut pris, Chotin fut investi, mais le siège fut levé. Les Russes en prirent cependant possession quand l'armée turque, qui entreprit de passer le Dniester, fut repoussée, et se fut retirée à Bender. Ils soumirent alors la Moldavie jusqu'à Yassi, sa capitale. En 1770, Romanzoff défit, près du Pruth, une armée de Tatars commandée par le *khan*, et près du Danube une armée turque, commandée par le vézyr. Kilia et Akkierman capitulèrent. Bender fut enlevée par escalade. Ibraïl fut abandonnée par la garnison turque, au moment où les Russes l'investissaient. Une flotte russe, partie de la Baltique, entra dans l'Archipel, et, après un combat avec celle des Turcs, obligea celle-ci à se réfugier dans le port de Tchechmèh, où elle fut entièrement détruite par des brûlots. Dans l'année 1771, la révolte excitée par Pugatchew, et la peste qui désola Moscow, obligèrent les Russes à se tenir sur la défensive. Les Turcs prirent la forteresse de Girgiova, et battirent les Russes, qui tentèrent de les en déloger. Ils redevinrent formidables dans la Valachie, jusqu'à ce que Romanzoff, par une suite de dispositions savantes, surprit et mit en déroute, sur la rive droite du Danube, deux grands corps de Turcs, battit le vézyr, et prit la ville et le châ-

Abdoulha-  
mid.

1774—1789.

Sous le prétexte de former un cordon pour empêcher la contagion de se répandre, le roi de Prusse avait occupé en Pologne un district considérable, et avait profité de la disposition qu'avait manifestée l'Autriche de s'opposer aux progrès à venir des armes de la Russie, pour concerter un plan de démembrement de la république de Pologne. Les cabinets de Vienne et de Saint-Petersbourg furent engagés à consentir à cette mesure inique, dont la conséquence presque immédiate a été l'humiliation

---

teau de Babadagh. Le général Essen reprit Girgiová, et chassa les Turcs de la Valachie, tandis que la flotte russe ravagea les îles de l'Archipel. L'année 1772 se passa en négociations, et en une petite guerre le long du Danube, dans laquelle les Turcs eurent généralement l'avantage, à cause de la difficulté qu'éprouvait l'armée russe pour se recruter. En juillet 1773, la grande armée russe passa le Danube, mais échoua dans sa tentative contre Silistrie. La fin de la campagne fut moins glorieuse pour les Russes que n'en avait été le commencement. Dans l'année 1774, ils passèrent de nouveau le Danube, et, par leurs victoires multipliées, intimidèrent les Turcs, au point qu'ils refusèrent de faire face à l'ennemi. Le vézyr fut à la fin enveloppé par Romanzoff, à Chumla, et il fut forcé d'accepter les conditions de la paix que dicta le général russe, et de signer le traité de Kainardjy.

des puissances copartageantes et le renversement de tous les gouvernemens du continent. Son premier effet fut cependant favorable aux Othomans ; car, dans l'intention de calmer les craintes du cabinet de Vienne et de détacher l'impératrice-reine de l'alliance défensive qu'elle avait faite avec la Porte, Catherine consentit à acheter son concours dans le partage de la Pologne par le sacrifice des principautés de Moldavie et de Valachie qu'elle rendit au sulthan (1), tandis qu'elle lui enleva la principauté de la Crimée, sous le prétexte d'assurer son indépendance. Elle retint cependant ses conquêtes dans la Tartarie européenne et asiatique jusqu'aux embouchures du Bogh et du Cuban, et obtint en outre, pour les vaisseaux marchands, la libre navigation de la Mer Noire et le passage des Dardanelles (2).

Les principes d'honneur ou de moralité qui jusqu'alors avaient retenu les membres les plus puissans de la confédération européenne, et les avaient empêché de violer les droits communs des nations indépendantes, furent oubliés par les cours coalisées, qui, par la plus criante des injustices, se partagè-

---

(1) Coxe, t. II, p. 497-502. (2) *Ibid*, t. II, p. 509.

rent sans honte les lambeaux de la Pologne. Leur début dans cette iniquité excita une indignation générale parmi les peuples de l'Europe ; mais elle ne produisit que des remontrances infructueuses de la part des cabinets de Versailles, Londres, Stokholm et Copenhague (1).

---

(1) M. Tooke dit (t. II, p. 116) que les puissances de l'Europe auraient pu maintenir les traités dont elles étaient les garans, mais qu'elles furent si aisément trompées ou si indifférentes au sort des autres nations, que Catherine dit au prince Henri de Prusse : « J'intimiderai la Turquie, je flatterai, ou plutôt je corromprai l'Angleterre ; prenez sur vous d'acheter de l'Austrie qu'elle amuse la France. » Il serait étranger à mon sujet de détailler les moyens qui furent employés, et les motifs qui furent suggérés pour parvenir à réduire les puissances continentales à un silence aussi humiliant : *Iliacos intra muros peccatur et extra* ; mais il faudrait être de mauvaise foi pour entreprendre de cacher le blâme que mérite avec justice l'Angleterre. Dans ses relations avec la Russie, elle paraît n'avoir agi que d'après des considérations sordides. L'espoir de faire un traité de commerce et la crainte de le perdre, l'avaient engagée, à diverses époques, à coopérer avec la Russie à préparer la ruine de la Pologne, ou à rejeter les ouvertures que lui fit la France pour prévenir le démembrement de ce pays. Nous avons des raisons de soupçonner que, lorsqu'en 1787 elle engagea l'empire ottoman dans un



C'est ainsi que le système politique de l'Europe fut renversé jusque dans ses fondemens, et que la balance des puissances, qui avait été considérée comme la sauvegarde de tous les Etats de la chrétienté, ne fut plus pour le monde qu'une idée chimérique ou trompeuse (1). Une ambition égoïste, toutes les fois qu'on put l'avouer avec sécurité, devint le principe régulateur de tout gouvernement.

---

combat qui le mit à la veille de sa ruine, elle ne fut excitée que par son ressentiment contre l'impératrice de Russie, qui refusait de renouveler ses engagemens commerciaux. Coxe, t. II, p. 609. — *Vie de Catherine II*, t. III, p. 508. On pourrait cependant rappeler à l'honneur de l'esprit public de la nation anglaise, quoique ce ne soit pas une preuve de sa sagesse, que, tandis que le roi de Prusse employait à anéantir la république de Pologne les subsides qu'il recevait de la Grande-Bretagne, le peuple anglais faisait des souscriptions dont les produits étaient destinés à aider le roi et la république à maintenir leur indépendance.

(1) Volney, qui écrit en faveur de la Russie (*Considérations sur la guerre des Turcs, en 1788*) dit expressément : « Aujourd'hui l'Europe est divisée en trois  
« ou quatre grands partis, dont les intérêts sont tellement compliqués, qu'il est presque impossible d'établir un équilibre. — Il faut le reconnaître, et il sera :  
« dangereux de le dissimuler, il n'y a plus d'équilibre  
« en Europe. »

La possession du pouvoir autorisa l'exercice de la violence, et le succès d'une usurpation servit à la fois de motif et de justification pour commettre de nouvelles atrocités (1).

L'infamie de la nouvelle doctrine empêcha de la publier ouvertement et sur-le-champ dans la chrétienté; mais elle fut généralement admise à l'égard des Othomans (2). Ainsi l'on vit sans surprise et sans indignation l'impératrice de Russie abolir, par son manifeste, l'indépendance nominale de la Crimée et la réunir à ses domaines (3). L'apathie de l'Europe encouragea les cours impériales à rétablir leur ancienne alliance, et à étendre leurs vues sur la conquête de toute la Turquie. Le plan de saisie, mais non de disposition finale du territoire othoman paraît avoir été con-

(1) Volney dit : « L'on peut considérer le traité de Kainardjy en 1774 comme l'avant-coureur de ce choc ». Guerre de 1787. (2) M. Coxe dit (t. II, pag. 614) « que l'empereur Joseph publia une déclaration de guerre, dans laquelle il n'essaya même pas de venir son agression par la plus petite couleur d'équité. Il n'accuse les Turcs d'aucune infraction à la paix. » (3) « Eu effet, dit M. Volney, qu'importe aux États éloignés une révolution qui ne menace ni leur sûreté politique ni leur commerce? »

venu dans les entrevues particulières de Joseph et de Catherine pendant leur voyage en Crimée (1). Cependant, tandis qu'ils concertaient leurs mesures et faisaient leurs dispositions pour ouvrir la campagne par une attaque sur toute la ligne des frontières turques en Europe, les Turcs se déterminèrent à déclarer eux-mêmes la guerre à la Russie, dans l'espoir de faire échouer des projets que leur bonne foi et leur modération n'avaient pu prévenir. Il est incertain si l'Angleterre les engagea dans une mesure aussi précipitée, ou s'ils y furent poussés par le danger qu'ils voyaient croître chaque jour, et qui les eût mis dans la nécessité de faire tous les préparatifs de la guerre en restant exposés à tous les désavantages de la paix (2).

---

(1) Coxe, t. II, p. 593 — *Vie de Catherine II*, t. III, p. 471. — « Leurs majestés impériales, dit le prince de Ligne dans sa lettre du 1<sup>er</sup> juin 1787, datée de Baktcherai en Crimée, se tâtaient quelquefois sur les pauvres « diables de Turcs : on jetait quelques propos en se regardant. Comme amateur de la belle antiquité, je « parlais de rétablir les Grecs ; Catherine de faire re- « naître les Lycurgue et les Solon ; moi, je parlais d'Al- « cibiade ; mais Joseph, qui était plus pour l'avenir que « pour le passé, et pour le positif que pour la chimère, « disait : Que diable faire de Constantinople ? » (2) Volney,

Le temps seul avait suffi pour réparer les pertes qu'avaient éprouvées les Othomans dans leur dernière contestation avec la Russie ; car le gouvernement ne s'était occupé ni d'en connaître les causes, ni d'en chercher le remède. Cependant les ressources que la Porte tire de sa population et de la richesse de ses domaines sont tellement immenses, qu'elle fut en état de soutenir pendant quatre campagnes un combat inégal contre les deux Empires (1). Tandis que les Russes étaient occupés, du côté du nord, par l'attaque des Suédois, dont la diversion laissa l'empereur d'Allemagne soutenir seul tout le poids de la guerre, ce prince, qui commandait ses armées en personne, fut battu et poursuivi par

*Considérations sur la guerre des Turcs.* — Coxe, t. II, p. 611, 612. — *Vie de Catherine II*, t. III, p. 291, 296. — Ce fut de la part des Othomans une grande faute d'avoir déclaré la guerre le 2 août 1787, à la fin de la campagne, parce qu'avant de pouvoir agir eux-mêmes ils donnèrent à leurs ennemis le temps de se préparer à les recevoir.

(1) Pouvait-on croire, dit le prince de Ligne dans une de ses lettres, datée du camp devant Ockzacow, que cet empire musulman délabré eût pu mettre l'empire russe dans le plus triste état ?

les Turcs dans le *bannat* de *Temeswar* (1). Sélim III.  
1789—1807.  
Cependant les alliés finirent par triompher des efforts mal concertés des armées othomanes ; mais l'insurrection des Pays-Bas, les troubles élevés dans les états héréditaires de la maison d'Autriche, et plus spécialement encore la jalousie avec laquelle toutes les nations de l'Europe commencèrent à voir l'agrandissement de puissance que les deux cours impériales étaient sur le point d'acquérir, les empêchèrent d'accomplir l'objet qu'elles avaient en vue (2). L'empereur, par l'intervention de l'Angleterre, de la Hollande et de la Prusse, fut obligé de faire d'abord une armistice, et finalement de conclure une paix séparée avec la Porte, dont la base était de rétablir entre les deux Empires les limites de territoire et les relations politiques telles qu'elles existaient avant la guerre. L'impératrice de Russie persévéra dans ses hostilités et méprisa les menaces des puissances médiatrices, dont les efforts furent à la vérité arrêtés par l'opposition que mit le peuple anglais aux mesures du gouvernement. A la fin cependant elle céda à leurs sollicitations, con-

---

(1) Coxe, t. II, p. 616, 617. (2) *Ibid*, t. II, p. 624.

somma le partage de la Pologne, et conclut avec la Porte un traité de paix définitif à Yassi, par lequel elle ajouta à son empire le désert qui se trouve entre le Bogh et le Dnièster (1).

---

(1) Le calcul présenté par M. Tooke de la perte en hommes et en argent, éprouvée par les puissances belligérantes, est plus curieux que satisfaisant. L'Autriche, dit-il, a perdu 130 mille hommes et dépensé 500 millions de florins; la Russie, 200 mille hommes et 200 millions de roubles; la Turquie, 330 mille hommes et 250 millions de piastres. Voici le précis de la guerre : la principale armée de l'Autriche fut assemblée sur les bords de la Save, et celle des Russes sur le Bogh, pour ouvrir la campagne par les sièges de Belgrade et d'Ockzacow. Les Russes remplirent leur objet, quoique le siège d'Ockzacow ait duré jusqu'au mois de décembre; mais le grand vézyr s'étant avancé avec toutes ses forces contre les Autrichiens, les repoussa avec perte, et les poursuivit jusque sur le territoire de l'empereur. Cependant Chotin se rendit, après une brave résistance, à une division commandée par le prince de Cobourg; tandis que le maréchal Loudon, qui commandait l'armée en Croatie, prit Dubieza, Novi et Gradiska. En 1789, l'armée du grand vézyr qui avait passé le Danube à Rutchuk, fut battue à Folkchany et à Rimnik avec une perte prodigieuse. Loudon investit de nouveau Belgrade, et obligea la garnison à se rendre. Tandis que l'armée autrichienne prenait possession de la Valachie, celle des Russes occupait la Moldavie et la Bessarabie, ainsi que les forteresses de Bender, Akkiermann, Kilia

Les Othomans essayèrent de se tenir éloignés de l'orage produit par la révolution française, qui mettait en convulsion tous les Etats de l'Europe; mais l'invasion de l'Egypte les força à se désister de leur système de neutralité. Les Français conservèrent pendant 1798—1807. trois ans la possession de ce pays, et il ne fut rendu à la Porte que par les victoires des

---

et Isacri. « Par ces conquêtes, dit M. Coxe, t. III, « p. 624, les alliés devinrent maîtres de toute la ligne « de places fortes qui couvraient la frontière turque; et « trois grandes armées, séparées à leur départ par une « immense étendue de pays, furent rapidement réunies « sur le même point. » La réduction d'Orsova, en avril 1790, fut cependant le seul événement militaire arrivé après la mort de Joseph II; car Léopold parut désirer la paix, et ce qui se passa sur les frontières de la Prusse conduisit à une armistice. Les Russes continuèrent la guerre avec une cruauté au moins égale à leurs succès. Ils terminèrent la campagne par la prise d'Ismail et le massacre de 50 mille prisonniers turcs. Ils remportèrent en 1791, à Matchin, une victoire signalée et décisive; mais comme, suivant l'opinion de M. Tooke, l'impératrice commença à s'apercevoir que ses victoires étaient ruineuses, et pourraient lui faire perdre les provinces qu'elle possédait en Pologne, elle autorisa le prince Repnin à signer les préliminaires de la paix avec le grand vézyr; ce qui fut bientôt suivi du traité définitif d'Yassy.

Anglais. Les circonstances qui ont amené ces événemens mémorables sont liées intimement avec l'histoire de l'Europe, et ce récit ne pourrait conserver d'intérêt si nous ne passions en revue les changemens qui se sont faits dans les Etats du continent pendant une guerre presque universelle. Le plan de cet ouvrage ne me permet pas d'entrer dans ce sujet, et m'oblige de passer outre sans faire mention des expéditions qui furent dirigées par les Anglais eux-mêmes contre Constantinople et Alexandrie.

---



## CHAPITRE PREMIER.

### VUE GÉNÉRALE DES MŒURS, ARTS ET GOUVERNEMENT DES TURCS.

Caractère national. — Leur conduite comparée à celle des Romains. — Sciences et arts étrangers adoptés et imités. — Les sulthans ottomans protecteurs des sciences. — Etendue et imperfection des connaissances en Turquie. — Langue. — Littérature. — Imprimerie. — Agriculture et productions. — Manufactures. — Architecture. — Sculpture. — Peinture. — Chronologie. — Géographie. — Astrologie. — Médecine. — Chirurgie. — Navigation. — Commerce. — Chemins et manière de voyager. — Courriers. — Abus d'autorité. — Maux du despotisme. — Possibilité d'amélioration.

**L**E caractère des Turcs, d'après les différents points de vue sous lesquels il a été envisagé, a été exalté comme un modèle à imiter, ou rejeté comme un objet d'horreur. Nous avons été invités à rivaliser leurs vertus militaires, et à les imiter dans l'administration de la justice; nous avons aussi été engagés à détester leur sévérité inconsidérée, et

Caractère  
national.

à ridiculiser leurs efforts pour combattre leurs ennemis. Les monarques chrétiens ont porté envie à leur gouvernement comme poursuivant son objet avec le moins de déviation, et les philosophes l'ont décrié comme l'exercice d'un pouvoir sans organisation.

Le meilleur moyen de connaître le génie d'un peuple et l'esprit de ses institutions, c'est d'étudier son histoire. Les annales de la nation othomane nous représentent cette horde de Tatars sortant des immenses forêts qui bordent le Caucase, poussés par leur turbulence naturelle et l'amour de la guerre, brûlés de la soif de tout conquérir par précepte de religion, terribles à leurs voisins, mais retenus, dans leurs excès domestiques, par leur respect pour la loi, qui renforce celui qu'ils ont pour leur gouvernement, quoiqu'insuffisant pour mettre le monarque hors d'insulte. Nous voyons en effet qu'au milieu des actes de violence les plus outrageans contre les individus, le pouvoir souverain, les droits des militaires et du grand corps du peuple ont toujours été sacrés. Les maximes du gouvernement turc, comme chez les nations les plus policées, ont été plutôt dictées par le caprice, qu'inspirées par la raison; et le sol des contrées les plus fertiles du

monde, arrosé par les larmes et le sang de ses habitans, ne cesse de reprocher aux législateurs leur ignorance et leur barbarie.

Pour peindre avec impartialité un peuple chez lequel tout est en contradiction avec nos usages, quoique sans être pour cela peut-être plus contraire à la raison, il faut une élévation au-dessus des préjugés, une sagesse dans les observations, et une patience dans les recherches dont sont pourvus bien peu de voyageurs. La rareté des renseignemens nous a fait adopter, comme l'histoire d'une nation fameuse, des anecdotes ramassées au hasard, des assertions dénuées d'évidence, et des faits pervertis à dessein (1).

---

(1) Je considère le chevalier d'Ohsson comme un historien national; car il est Arménien, né en Turquie, et sujet tributaire de la Porte. Sa *Description générale de l'Empire othoman*, dont il n'y a encore de publié que le *Code religieux*, donne un détail exact des *cérémonies* et des *coutumes* de la nation turque. Mais il faut avouer qu'en beaucoup de circonstances leur moralité est représentée plutôt comme elle devrait être en conformité avec leurs préceptes religieux, que telle qu'elle existe réellement. Comme les Turcs ont sans cesse à la bouche les passages du *Coran* destinés à inculquer les vertus fondamentales des hommes en société, d'Ohsson assure qu'elles sont profondément

Le caractère national des Turcs est un composé de qualités contradictoires. Nous les trouvons braves et pusillanimes, doux et féroces, déterminés et irrésolus, actifs et indolens, passant de la dévotion à la débauche, de la rigueur de la morale à la brutalité des sens, délicats et grossiers en même temps, d'une abstinence ridicule et d'une intempérance sans goût. Les grands sont tour à tour altiers et humbles, arrogans et rampans, généreux et sordides, et il faut avouer que les qualités dominantes en général ne sont pas celles qui méritent notre approbation. En comparant l'état des sciences, si borné chez eux, avec les connaissances qui abondent chez les nations chrétiennes de l'Europe, nous sommes étonnés de leur ignorance; mais nous devons leur accorder qu'ils ont des idées

---

gravées dans leurs cœurs, qu'elles règlent leur conduite de manière à les rendre *les plus humains et les plus charitables des peuples de la terre.* (*Tableau général de l'Empire ottoman*, t. iv, p. 502.)

Les étrangers tombent, à la vérité, dans l'extrême opposé, et, d'après les actes de cruauté et les excès commis par les soldats en temps de guerre, il les représentent comme généralement sauvages et barbares, comme des « monstres dont les vices ne sont rachetés « par aucune vertu. »

claires et justes de tout ce qui se rencontre dans la sphère rétrécie de leurs observations. Que seraient devenues les autres nations de l'Europe si , à l'imitation du gouvernement turc , les emplois les plus éminens de l'Etat avaient été remplis par des hommes choisis dans le rang le plus bas de la société , et que ni l'éducation ni l'usage n'avaient disposés à l'exercice de leurs importantes fonctions (1) ?

Quand les Romains subjuguèrent les Etats de la Grèce , ils ne furent pas insensibles aux charmes de la littérature grecque , et ces guerriers jusqu'alors invaincus reconnurent la supériorité des sciences et des arts. Les Romains étaient déjà fameux par leurs vertus civiles et militaires ; ils étaient renommés pour la gravité de leurs mœurs et la sévérité de leur morale pratique. Leur république était fondée sur la loi , elle s'était enrichie par les dépouilles des nations conquises ; mais elle faisait de ses richesses un usage modéré. Si ses citoyens méprisaient les productions du goût et de l'élégance , c'était

Leur conduite comparée à celle des Romains.

---

(1) Leunclavius dit (*Proœmium de presenti rerum turcicarum statu*) : « Il y a chez ces barbares une certaine prudence acquise par l'expérience et la tradition , et qui n'est rien moins que barbare. »

moins parce qu'ils en ignoraient la valeur , que parce qu'ils avaient observé chez les autres nations leur connexion avec le vice et la mollesse. Quoiqu'avant leur émigration les Turcs aient possédé, comme toutes les nations sauvages, une probité naturelle, d'après leur manière de vivre simple et dénuée de tentation, ils se livrèrent cependant à toutes les jouissances avec la vivacité d'une cupidité naissante, aussitôt qu'ils furent devenus les maîtres de plusieurs des plus belles et des plus riches contrées de la terre. Si la communauté de religion favorisa leur commerce avec les habitans du royaume de Perse, l'habitude de disputer et les opinions mutuellement intolérantes les empêchèrent de communiquer avec les sujets chrétiens de l'Empire d'Orient; et les vainqueurs virent avec un égal mépris et les connaissances que possédaient les Grecs, et leurs personnes. Ils furent conquérans pour posséder; mais ils ne connurent de moyens honorables pour subsister que le métier des armes, et ils laissèrent aux esclaves et aux lâches la culture des terres et la pratique des arts. L'extension indéfinie de leur empire et la propagation universelle de leur religion furent les motifs apparens de leurs guerres, et ils eurent, en

conséquence, un nombre d'ennemis suffisant pour exercer leur courage. Les intervalles de paix étaient les momens de repos, d'une tolérance illimitée ; mais ils étaient interrompus trop souvent pour laisser à ces conquérans le loisir de tomber dans la mollesse. Ainsi ils passaient de la nonchalance à la rapine ; et, suivant les circonstances, ils présentaient la férocité de courage des barbares et les vices d'un luxe effréné.

La conduite des Turcs présentait un contraste semblable avec celle des Arabes, qui, après avoir étendu leurs conquêtes jusqu'aux frontières occidentales de l'Europe et de l'Afrique, cultivèrent les sciences avec succès et conservèrent un rayon de la littérature, qui était presque anéantie parmi les nations chrétiennes. Mais long-temps avant le siècle de Mahomet, les Arabes formaient une nation policée, instruite ; et l'attention avec laquelle ils cultivèrent les sciences quand ils s'arrêtèrent dans leurs conquêtes, ne fut que la reprise de leurs anciennes habitudes.

Leur conduite comparée à celle des Arabes.

Il y a eu autant de galanterie que de naïveté à considérer les mariages des Maures avec les femmes chrétiennes, encouragés, dit-on, par Almanzor en Espagne, comme la cause de ce goût pour la littérature, qui a distingué

les Arabes dans le huitième siècle (1). Mais comme le même goût a régné dans tous les pays conquis par les Maures sur les trois parties de l'ancien continent, et comme leurs progrès en littérature ont suivi ceux de leurs armes, on peut demander s'il n'est pas plus juste d'attribuer l'invention de l'algèbre, les découvertes en médecine, l'établissement des collèges en Arabie, en Syrie, en Perse, en Afrique et en Espagne, dans lesquels les sciences furent cultivées avec tant de succès, à la politesse raffinée de la cour de Bagdad, et à l'encouragement que les sciences reçurent des khalyfes, plutôt qu'au bonheur conjugal dont les dames espagnoles firent jouir leurs maris infidèles. Les Turcs ne peuvent être accusés d'avoir négligé ce moyen *extraordinaire* de propager les sciences; car après le siège de Nicée, quand, en présence du sultan Orkhan, les dames grecques déplorèrent la perte de leurs maris, le généreux vainqueur leur choisit parmi les officiers de sa cour et de son armée des successeurs honorables, et les veuves, reconnaissantes, répandirent l'éloge de son humanité dans toutes

---

(1) Eton's *Survey of the Turkish emp.*, pag. 14.



les provinces environnantes (1). La férociété particulière des Turcs a été témérement attribuée *aux principes arrogans et barbares de leur religion*. Les traits principaux de la religion de Mahomet sont très-faussement représentés par de telles expressions. Mahomet non seulement permet, mais encore conseille à ses disciples des deux sexes de s'adonner à l'instruction. Il paraît même considérer son acquisition comme l'accomplissement d'un devoir religieux. Parmi les sentences conservées par ses compagnons, celle-ci est remarquable : « L'encre du savant et le sang du martyr sont d'un prix égal dans les cieux (2). » D'Ohson, qui a eu au moins d'aussi bonnes occasions qu'aucun autre écrivain de connaître le caractère des Turcs, dit que « l'humanité, la bienveillance et l'hospitalité qui, pendant tant de siècles ont été le caractère distinctif des nations soumises à l'Islamisme, étaient la conséquence né-

---

(1) Cant., p. 26. — Je puis citer la conduite du sultan Orkhan lui-même, qui épousa la fille de l'empereur de Byzance, et celle de son fils Murad, qui épousa la fille du prince de Servie. Mignot, t. 1, p. 110-118.

(2) D'Herb., p. 512, au mot *Elm*.

« cessaire des préceptes du *Coran* (1). » Quoique, d'après une opinion ridicule, adoptée cependant en Europe, que l'ignorance est la base du mahométisme, nous persistions à considérer les Turcs comme un peuple rude et sauvage, non seulement privé des avantages de l'instruction, mais encore persécutant ouvertement les sciences pour obéir à sa religion : nous ne pouvons nier que les Arabes, peuple favorisé par Minerve et comme déesse des arts, et comme déesse de la guerre, professaient la même religion, et probablement avec un zèle plus ardent, comme nouveaux convertis, et avec un attachement plus fort, comme ayant été d'abord propagée dans leur pays. Nous savons que, dès la plus haute antiquité, les Persans ont été un peuple poli et ingénieux; et nous trouvons qu'aussitôt qu'ils ont été remis du coup violent que leur avaient porté les armes des Mahométans, et qu'ils ont eu embrassé la religion des vainqueurs, ils ont suivi leurs penchans naturels et repris leurs anciennes études, qui avaient sur-tout pour objet la poésie et la perfection de leur langue. L'in-

---

(1) *Tab. gén.* t. iv, p. 501.

troduction de la religion mahométane chez les Indiens n'a diminué en aucune manière la réputation de cette nation sage et inventrice. Les princes tatars eux-mêmes et sur-tout Tamerlan, le protecteur du poète Hafez, étaient si éloignés de décourager les belles-lettres comme les Goths et les Huns, que, tandis qu'ils adoptaient la religion et le langage des pays qu'ils avaient conquis, ils faisaient fleurir les beaux arts avec une munificence sans bornes (1). « Ce préjugé contre les Turcs, quelque absurde qu'il paraisse, est enraciné depuis long-temps. Il a été apporté en Europe à cette époque mémorable où les lettres commencèrent à renaître dans l'Occident, et il a subsisté sans aucune diminution jusqu'à ce jour. C'était la mode, dans ce siècle, de regarder comme un barbare celui qui n'avait pas étudié l'ancienne philosophie ; et comme les Turcs avaient chassé les Grecs de leur pays, on en concluait immédiatement qu'ils avaient aussi persécuté le langage et les connaissances de cette nation (2). »

---

(1) *Histoire de la Langue persane*, par sir W. Jones, t. II, p. 525. (2) *Préf. de l'Essai sur l'Hist. des Turcs*, par sir W. Jones, dans l'*Appendice* à ses *Mémoires*.

L'antiquité de la langue arabe et sa supériorité en richesses et en élégance sur toutes

publiés par lord Teigmouth , p. 607. — La conjecture de cet écrivain sur l'origine de ce préjugé , conjecture présentée aussi par d'Herbe lot , est renforcée par le témoignage de sir John Mandevil , dont les voyages furent entrepris dans le siècle qui précéda la conquête de Constantinople. A cette époque , on ne croyait pas en Europe que l'étude des sciences fût restreinte par les préceptes de la religion mahométane. Mandevil servit dans l'armée du sulthan sarrasin d'Egypte , près duquel il jouissait d'une telle intimité , qu'il était souvent admis à des conversations privées et familières. Il se présenta une occasion où le sulthan prononça sur le gouvernement civil et ecclésiastique , et sur les mœurs de l'Europe à cette époque , une censure sévère , quoique très-juste dans l'opinion de Mandevil. Le voyageur fut surpris de l'étendue et de l'exactitude des détails dont le sulthan était informé , et il lui demanda naturellement de quelle manière il avait pu se les procurer. « Seigneur , sauf votre respect , comment pouvez-vous connaître ces choses aussi exactement ? — J'envoie de temps à autre , dit-il , quelques-uns de mes gens affidés , qui , sous l'habit de marchand , parcourent les Etats chrétiens. Ils portent des pierres , du baume , des soieries et des parfums. C'est par eux que je prends connaissance de tout ; que je visite les empereurs , les pontifes , les princes , les prélats , les prêtres ; que j'explore les terres , les mers , les provinces et leurs différences entre elles. » Ayant parlé assez long-temps sur ce sujet , il rappela les sei-

les autres, ont été démontrées par les hommes les plus savans de l'Europe. Plusieurs d'entr'eux ont même pensé que les ouvrages des auteurs arabes, préservés seuls d'une destruction universelle qui eût englouti tous les autres, auraient suffi pour rétablir la connaissance de toutes les sciences utiles. Clenardus, Postel et Scaliger furent de cette opinion, qui ne sera pas très-sévèrement censurée par ceux qui réfléchiront sur les progrès qu'avaient faits les Arabes dans toutes les parties de la littérature. La prééminence de la langue arabe est avouée par ceux qui sont en état de connaître son étendue, sa richesse, la précision de ses expressions, et les distinctions délicates de leurs significations. On

---

gneurs qui étaient sortis, et, s'adressant à quatre des principaux qui étaient près de nous, il leur fit expliquer en langue française les divisions et sous-divisions de toutes les parties de l'Angleterre et de beaucoup d'autres Etats chrétiens. Ils obéirent aux ordres du sulthan avec un détail et une précision qu'on eût à peine attendus d'un homme instruit, né parmi nous, ou qui y eût séjourné long-temps. J'ai entendu le sulthan lui-même s'exprimer correctement et avec facilité dans l'idiome des Francs. » Mandevil, *ap. Hakluyt*, chap. 25, p. 45.

On trouve un exemple semblable, rapporté par Tamerlan dans ses *Instituts*.

peut se former quelque idée de sa richesse, d'après le témoignage de Pocock, qui nous dit que, pour compter et définir les diverses manières d'exprimer un seul objet ou une seule idée, il y aurait quelquefois de la matière pour un volume entier. On peut citer, à l'appui de son assertion, le savant grammairien Ibn Chalewaih, qui composa un chapitre entier des noms du lion, qui sont au nombre de cinq cents, et un autre sur les deux cents qui expriment un serpent. Féïrouzabady fait mention d'un livre qu'il a écrit sur les noms et les propriétés de l'abeille, et dit qu'il n'a pas fini sa tâche, quoiqu'il en ait compté au-delà de quatre-vingts. Le même auteur assure qu'il y a en Arabie mille expressions différentes pour désigner une épée.

C'est par l'usage plutôt que par aucune méthode établie, que la langue arabe est arrivée à ce degré de perfection. Ses historiens disent qu'elle ne fut soumise à des règles grammaticales que dans le premier siècle de l'hégire. Ce fut alors que le khalyfe Ali, fils d'Abou-Thaleb, le cinquième khalyfe, et qui, suivant Reiskius (1), fut un prince égal, en vertus

---

(1) *Dissertation sur les princes mahométans qui se*

et en perfections, à aucun de ceux que puissent présenter les annales de Rome, nomma Aboul-Eswed-El-Douly pour composer une grammaire, afin de prévenir la corruption de la langue, en raison de sa vaste dispersion parmi les peuples qui professaient la religion du *Coran*. Le dictionnaire arabe a été composé dans le premier siècle de l'hégire, et il a été graduellement perfectionné par les lexicographes qui suivirent, et notamment par Féirouzabady, qui a justement acquis la plus grande réputation par la grandeur du plan et l'habileté de l'exécution. Les mots sont soigneusement déduits de leur origine, et non seulement leurs diverses significations sont exactement décrites, et leur usage démontré par la citation des passages des meilleurs auteurs, mais encore la nature et la propriété des choses elles-mêmes y sont examinées et discutées comme dans une encyclopédie. Ainsi, lorsque dans l'enfance de l'islamisme, tandis que la propagation de cette doctrine et l'accroissement de l'Empire étaient les principaux objets des soins des

---

*sont illustrés par leur amour pour les lettres et les lettrés, ou leur érudition. Leipsik, 1746.*

successeurs de Mahomet , les règles du langage étaient discutées avec tant de travail , et les significations de ses mots définies avec tant de précision : est-il étonnant qu'un édifice de connaissances ait été élevé sur des fondemens aussi solides , et que le prix des sciences ait été reconnu dans le monde mahométan, aussitôt que les conquêtes étrangères ont eu assuré sa tranquillité intérieure ?

Le règne d'Abou-djafar Almansour, second khalyfe de la famille des Abacydes, a été l'époque non seulement du rétablissement des sciences arabes , mais encore d'une nouvelle direction et d'une plus vaste extension données aux travaux des savans (1). Le septième khalyfe Abdoullah Almamoun, fils d'Haroùn-Alrechyd , perfectionna le plan qu'avaient tracé ses prédécesseurs. Cet illustre protecteur des sciences , ce patron déclaré des savans , jaloux d'obéir aux préceptes de Mahomet, qui ordonne à ses disciples de chercher les sciences, fussent-elles à la Chine, envoya des ambassadeurs dans les cours étrangères , et

---

(1) Abulfarage, *Hist. des Dynasties*. — Léon l'Africain, dans le livre sur les *Hommes illustres chez les Arabes*, dans la *Bibliotheca Græca* de Jean Albert. Fabricius, liv. vi, chap. ix.



des émissaires dans les contrées les plus lointaines, pour recueillir de quelque source et à quelque prix que ce fût, les trésors de la science et de la philosophie, qui étaient dispersés ou confinés dans la Perse, la Chaldée, l'Arménie, la Grèce, la Syrie et l'Egypte. Tout ce qui, dans cette vaste collection, fut jugé utile, fut non seulement traduit en arabe par les soins des plus savans docteurs, mais encore enrichi et commenté par eux. Ainsi tout ce que les Grecs avaient possédé de connaissances ou de philosophie, et toutes les découvertes faites dans les sciences par les nations étrangères, furent transmises aux Arabes dans leur propre langue et furent ainsi naturalisées parmi eux. Avec de tels encouragemens, et de tels moyens de satisfaire la soif de s'instruire, les sciences fleurirent nécessairement. Aussi Erpenius affirme qu'Athènes elle-même aurait pu difficilement se vanter d'avoir possédé à la fois plus de savans distingués, soit dans les belles-lettres, soit dans les sciences abstraites, que l'Arabie n'en pouvait citer à cette époque. Il est vrai aussi que l'application des Arabes à la culture des sciences en général déclina avec la puissance de leurs kalyfes; et quoique les ouvrages des auteurs précédens fussent conservés, on

discontinua l'étude d'un grand nombre , de manière que , par la suite des temps , il y en eut peu qui fussent estimés ou entendus , à l'exception de ceux qui traitaient de médecine ou de jurisprudence.

La Perse , dont la tranquillité avait été détruite , dont l'ancien langage et la littérature étaient confondus et effacés par l'irruption des Arabes et l'introduction de la langue arabe avec la religion de Mahomet , ne put se rétablir des désordres occasionés par les maux inséparables de la conquête , que dans le siècle d'Almamoun , quand les gouverneurs des provinces persanes secouèrent le joug des khalyfes , et fondèrent de nouvelles dynasties. La langue persane dut son rétablissement aux poètes , qui , en corrigeant ses irrégularités , et l'enrichissant des trésors qu'ils tirèrent de la langue arabe , la portèrent à l'état de perfection où elle est aujourd'hui. Les études scientifiques ne s'accordent pas aussi bien que la poésie au génie brillant de la Perse. Ses poètes ont été si nombreux que , suivant Reviczki (1) , il n'y a pas une province qui ne puisse se vanter d'avoir donné naissance à nombre de poètes célè-

---

(1) *Specimen de la poés. pers.* Vienne, 1771.

bres. Mais le district de Fars , ou la Perse propre , qui a donné son nom à tout le royaume, n'a pas d'égal pour le nombre des poètes qu'il a produits, et l'excellence reconnue de leurs ouvrages. Le génie des Persans n'a cependant pas été employé exclusivement à cette étude séduisante. La philosophie et les sciences ont partagé son attention. Dès le règne de Chosroës , un des rois de Perse qui a précédé le siècle de l'Islamisme (1), les écrits de Platon et d'Aristote étaient familiers aux Persans ; et Mohammed, fils de Mahmoud, publia un ouvrage scientifique très-étendu, dans lequel il exposa les principes de cent-vingt arts libéraux et sciences.

Les Turcs , possesseurs de la littérature arabe et persane à une époque aussi reculée que celle de leur initiation dans la doctrine de Mahomet, ne méritent peut-être pas des reproches sévères pour avoir, lors de leur conquête de l'Empire d'orient, vu avec mépris les beautés plus chastes de la littérature grecque et romaine, que l'obscurité d'un langage inconnu dérobaient à leurs recherches. Il est vrai qu'ils ont rejeté comme inutiles les

Sciences et  
arts étran-  
gers adoptés  
et imités.

---

(1) *Agatia*, liv. II.

connaissances dogmatiques par lesquelles les Grecs se faisaient valoir ; mais à moins que nous ne supposions qu'ils étaient instruits précédemment , ils ont appris tout ce que les Grecs ont pu leur enseigner d'agriculture, de mécanique, de navigation, et de ces arts qui servent à tous les objets d'utilité et même de luxe.

La destruction des anciens monumens des arts ne doit pas être imputée aux Turcs. Soliman, dit Leunclavius, s'arrêta dans la Troade, et admira les restes des édifices superbes qui avaient été détruits par l'irruption des Goths (1). Les irruptions précédentes avaient de même anéanti les chefs-d'œuvre de Phidias et de Praxitèle, et les Turcs sont seulement blâmables d'avoir complété l'ouvrage de la destruction, en faisant servir les fragmens des anciens édifices à la construction de nouveaux bâtimens et à des usages ordinaires.

On reproche aux Turcs de n'avoir pas imité l'architecture de l'ancienne Grèce , de n'avoir pas corrigé un seul défaut, ou de n'avoir pas conçu une seule idée de proportion, d'a-

---

(1) Leunclavius , *Hist. musulm. turc.*, liv. iv, p. 206, édit. 1591. — Gibbon , t. 1, chap x , p. 451.

près les modèles de perfection qu'ils avaient sous les yeux (1). Mais une légère revue de l'histoire peut nous convaincre que les Turcs n'ont pu trouver aucun reste de l'ancienne architecture grecque. Ils ont copié le modèle le plus parfait qui existât dans l'Empire d'Orient, et toutes leurs principales mosquées sont bâties à l'imitation de la cathédrale de Sainte-Sophie (2). L'esprit de la religion décourage, il est vrai, la peinture et la sculpture, et c'est à son zèle effréné que nous devons attribuer la destruction ou la suppression de tous ces monumens de l'antiquité, réunis par les empereurs grecs pour l'ornement de la

(1) *Survey of the Turkish empire*, pag. 208.

(2) « Presque toutes les mosquées turques sont bâties « d'après la forme de ce temple. » Busbeck, lettre 1<sup>re</sup>, pag. 27.

« S'ils ont de belles mosquées, c'est qu'ils ont devant « les yeux un beau modèle dans l'église de Ste-Sophie. » Tournefort, t. II, p. 181.

Il y a même des mosquées, particulièrement celle du sultan Ahmed, dans l'Hippodrome, et de Chahzadéh, qui sont d'une construction plus légère que celle de Sainte-Sophie, et, quoique construites sur le plan des anciennes églises grecques, elles ont surpassé leur modèle : ce modèle est, en vérité, bien loin d'être un chef-d'œuvre. De Tott, t. I, p. 228.

métropole, et qu'avaient épargnés la rage des factions et le pillage des Croisés (1).

Les sulthans  
othomans  
protecteurs  
des sciences.

Quoique la guerre et les conquêtes aient été les occupations les plus importantes des Othomans, les sulthans paraissent avoir été dès l'origine sensibles aux avantages des sciences. Le sulthan Orkhan fonda à Bruse, en 1336, une académie qui devint si célèbre par les connaissances de ses professeurs, que les étudiants, même en Arabie et en Perse, ne dédaignèrent pas de devenir les disciples des Othomans (2). Leurs propres historiens remarquent que les souverains de cette dynastie, depuis Othman son fondateur jusqu'à Ahmed I, quoiqu'ils n'aient pas tous égale-

(1) « On sait que long-temps avant la chute du Bas-Empire, les fureurs des Iconoclastes, soutenus par le fanatisme de Léon l'Isaurien et du prince Théophile, avaient porté les coups les plus funestes à la peinture et à la sculpture. » *Tab. gén.*, t. iv, p. 457.

Nicetas, historien, qui à cette époque a rempli diverses charges importantes à la cour de l'empereur grec, donne une description minutieuse, mais curieuse, des anciennes statues détruites par les Croisés lorsqu'ils prirent et pillèrent Constantinople en l'année 1204. Ap. Nicetas, *Fabrici Bibl. græc.* t. vi, p. 405. — Gibbon, t. II, p. 258.

(2) *Cant.*, p. 26.

ment illustré leurs règnes par leurs exploits ou leurs vertus , avaient cependant été tous distingués par leur érudition et l'encouragement qu'ils ont donné aux sciences (1). Le siècle brillant de la littérature turque fut le règne de Soliman , surnommé le législateur , arrière petit-fils de Mahomet II , dont les victoires mirent fin à l'Empire romain. Ce prince était aussi le protecteur des poètes persans. Ce fut sous ses auspices que fut composé , par Noureddin Djamy , le poème des *Amours de Joseph et de Zulihka* , qui est considéré par les juges compétens de la littérature orientale comme le plus bel ouvrage qui existe en Orient , et comme de bien peu inférieur aux productions les plus brillantes de l'Europe. Le conquérant de Constantinople fut renommé parmi les nations de l'Asie pour sa piété , son érudition , ses connaissances des langues étrangères , et son savoir dans les sciences en général. On rapporte dans l'histoire de sa vie que quand il entra dans le palais désert du dernier des Césars , il répéta sur l'instabilité des grandeurs humaines ce distique persan aussi élégant que convenable à la circonstance :

---

(1) *Tab. gén.*, t. II, p. 478.

*Perde' dary mikuned ber kysr Kaisar ankebut*  
*Bumy neubet mizened ber kumbeti Efrasiab.*

L'araignée a tendu ses toiles dans le palais des Césars ,  
 Le hibou est en sentinelle sur les tours d'Afrasiab (1).

Les écrivains chrétiens l'ont néanmoins représenté comme cruel , perfide , sanguinaire , comme un homme sans foi , sans humanité , sans religion , qui ne considérerait la piété et la justice que comme des vertus faites seulement pour le vulgaire. Il est accusé d'avoir, d'un coup de sa hache de bataille et pour faire preuve de sa force extraordinaire, déformé un ancien monument, qui se voit en-

---

(1) Lorsque sir William Jones traduisit ces vers , il ne connaissait pas encore les usages des cours de l'Orient : sans cela , il aurait conservé dans sa traduction les figures caractéristiques qui constituent les principales beautés de l'original. *Perde'* est le rideau qui est devant le trône ou à l'entrée de la salle du trône , et que les pages tirent lorsque des étrangers sont admis à une audience. L'office de chambellan est ici attribué à l'araignée. *Neubet* exprime la musique militaire qui, du haut des tours de la résidence impériale , se fait entendre pour annoncer la retraite du soir. Elle est remplacée par les cris du hibou. C'est Ertogul, père d'Othman 1<sup>er</sup>, qui a introduit l'usage du *neubet*, lorsqu'il était gouverneur d'Angora. *Tab. gén.*, t. III , p. 49.



core dans l'Hippodrome de Constantinople. C'est une colonne de bronze, formée par les corps de trois serpens enlacés en spirale et dont les têtes, dépassant les côtés, formaient le chapiteau. On suppose qu'elle fut apportée de Delphes, où elle soutenait le fameux trépied d'or que les Grecs trouvèrent dans le camp de Mardonius, après la bataille de Platée (1). Ce n'est pas l'accusation la plus

---

(1) Dallaway dit (*Constantinople ancienne et moderne*, p. 68) : « il ne reste plus que les trois corps « entrelacés des serpens : une des têtes a été brisée par « Mahomet II. »

Il est curieux que, dans les détails qu'elle donne sur cette colonne, lady M. W. Montagu décrive les serpens comme ayant alors *les gueules béantes* (t. II, p. 250), sur-tout lorsque Tournefort, qui a précédé cette dame, dit expressément que *les deux têtes restantes ont été rompues en 1700* (t. II, p. 196). Il accuse le sulthan Murad d'avoir brisé la première tête.

Lord Sandwich dit (page 128) que « le sulthan Amurath, passant un jour par l'Hippodrome, voulut faire « preuve de la force de son bras : il frappa de son *tour* « pour la tête d'un des serpens. Après lui, tous les « officiers de sa suite, pour imiter leur souverain, « brisèrent les deux autres têtes. » On peut voir, d'après ces exemples, le peu de crédit que méritent les traditions sur Constantinople, et ils doivent servir de guides à notre jugement sur ce que nous devons penser des accusations appuyées de semblables témoignages.

sérieuse faite contre Mahomet II sur des traditions populaires et incertaines, et contre le témoignage des historiens contemporains. Sa victoire sur les Grecs et la prise de la capitale passent pour avoir été souillées par tous les excès criminels que peut suggérer la cruauté la plus effrénée.

M. Eton, dans son Récit historique du siège et de la prise de Constantinople, dit : « Les  
 « Grecs qui se réfugièrent dans l'église de Ste-  
 « Sophie, furent tous massacrés, et l'église  
 « *convertie en une écurie*. Pendant trois longs  
 « jours et trois longues nuits l'air retentit  
 « des cris des vaincus. Le sulthan les entendit  
 « de son camp et s'endormit à ce bruit la-  
 « mentable. Les chiens s'enfuirent en courant  
 « dans les campagnes, hurlant d'une manière  
 « *pitoyable*, ou se précipitèrent dans la mer.»  
 Au bout de trois jours le sulthan entra dans la  
 ville : « Il donna une fête à ses *pachahs* et à ses  
 « principaux officiers *dans le saint temple de*  
 « *Sainte-Sophie*, et pour son amusement et  
 « celui de ses convives il ordonna, *pendant*  
 « *le repas*, de massacrer un grand nombre  
 « de prisonniers de la première distinction  
 « par leur naissance, leurs emplois et leurs  
 « connaissances, parmi lesquels se trouvaient  
 « nombre de parens des derniers empereurs. Il

« répéta *ces fêtes* tous les jours jusqu'à ce  
 « qu'il eût détruit *toute* la noblesse grecque ,  
 « les ministres des autels et les personnes  
 « instruites qui étaient tombées entre ses  
 « mains, sans distinction d'âge ni de sexe (1). »

Cantemir, historien turc, n'a eu aucune connaissance de ces horribles atrocités, et même Gibbon n'a pas eu l'avantage de consulter les documens d'où M. Eton a tiré les matériaux qui lui ont servi à faire ce tableau pathétique. Il faut avouer cependant que son effet est un peu affaibli par la *connaissance certaine* que nous avons que l'église de Sainte-Sophie fut convertie en une mosquée le jour même de la prise de la ville (2), et que conséquemment le sulthan ne s'endormit pas dans son camp pendant trois jours tandis que ses soldats massacraient les citoyens; que l'église ne fut convertie ni en écurie ni en taverne, et, ce qui est encore plus consolant, qu'elle n'eut pas besoin d'être purifiée d'une profanation occasionée par l'effusion du sang (3).

Il est en effet bien difficile d'imaginer

(1) *Survey of the Turkish empire*, pag. 145.

(2) *Tab. gén.*, t. iv, p. 589. — *Gib.*, t. xii, p. 240.

(3) *Tab. gén.*, t. ii, p. 2, liv. 1, chap. 1<sup>re</sup>, des *Purifications*.

qu'un esprit éclairé comme celui de Mahomet II, qui, au milieu du carnage et de l'exaltation de la victoire a pu, par un sentiment généreux, s'arrêter à des réflexions si humiliantes pour la grandeur impériale, se soit permis, de gaieté de cœur, d'ordonner, sans raison, le massacre de ses nouveaux sujets, ou de faire détruire ou mutiler les monumens les plus respectables de l'antiquité (1).

Une conséquence naturelle de cet amour pour les sciences qui distingua plusieurs khalifes arabes et potentats mahométans de différentes familles, fut le désir de conserver et de répandre les connaissances en multipliant les copies des ouvrages qu'avaient laissés les auteurs les plus estimés, et en déposant leurs collections dans des bibliothèques publiques, qui furent dotées de fonds nécessaires pour le salaire des bibliothécaires et l'entretien des édifices. L'exemple de ces

---

(1) Suivant Tournefort, la mémoire de ce cruel sultan continue à répandre la terreur dans le sérail; et « les pages n'osent entrer dans les jardins potagers, de-  
« puis que Mahomet second fit ouvrir le ventre à sept  
« d'entre eux pour découvrir celui qui avait mangé un  
« de ses concombres » (t. II, p. 246). — Gibbon, t. XII,  
p. 184, dit que c'est un *melon*, et compte *quatorze*  
pages.

princes a été suivi par les sulthans othomans et par plusieurs de leurs grands vézyrs. Un *médreçéh* ou collège pour l'instruction de la jeunesse, et un *kitabkhanéh* ou bibliothèque, sont considérés comme des dépendances nécessaires d'un *djami* ou mosquée du premier ordre. On compte dans la métropole de l'Empire turc trente-cinq bibliothèques publiques, célèbres par le nombre de leurs manuscrits rares et précieux, et dont la moins considérable en possède plus de mille volumes. Les livres sont écrits avec grand soin sur du vélin. Le texte de chaque page est encadré dans une bordure très-ornée, et le commencement de chaque chapitre ou de chaque section est embelli par un superbe frontispice. Chaque volume est en outre relié en marroquin, et, pour être préservé des vers et de la poussière, il est renfermé dans un étui de peau, sur le dos duquel le titre de l'ouvrage est écrit en grands caractères bien lisibles. Le titre est écrit de même sur la tranche du livre. Toutes ces bibliothèques sont ouvertes au public. Il y a de plus dans l'enceinte du sérail deux bibliothèques à l'usage de la maison de l'empereur. Elles ont été fondées par Ahmed III et Mustapha III, composées d'abord de livres qu'ils achetè-

rent, et enrichies ensuite par ceux que leurs successeurs se procurèrent par achat, pillage, contribution ou confiscation (1).

L'abbé Sevin, qui fut envoyé dans le Levant par le roi Louis XV pour y faire une collection de manuscrits, fut si peu curieux, qu'il négligea de faire des recherches sur l'état de ces bibliothèques, parce que beaucoup de personnes l'avaient assuré que Murad IV avait fait brûler tous les manuscrits grecs qu'elles contenaient (2). D'autres voyageurs se fiant sur des rapports aussi peu dignes de foi, ont assuré qu'on y conservait les anciennes collections des empereurs grecs. Mais l'abbé Toderini, savant vénitien, qui pendant sa résidence en Turquie s'occupait uniquement et avec succès de recherches sur la littérature turque, se procura un catalogue des livres de la bibliothèque impériale, parmi lesquels il y a, il est vrai, des manuscrits grecs et latins, mais aucune trace des

---

(1) *Tab. gén.*, t. II, p. 488, 495. — La Bibliothèque publique, fondée sous Mustapha III par le vèzyr Raghib Pacha, est la plus moderne. Cependant de Tott dit qu'avant elle il n'y en avait pas à Constantinople (t. I, p. 146). (2) *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t. VII, p. 554.

Décades de Tite - Live , ou des parties qui manquent pour compléter les ouvrages des autres auteurs anciens (1).

Dans les bibliothèques publiques de Constantinople, il y a des catalogues contenant le titre et un extrait du contenu de chaque volume. Mais un ouvrage plus curieux, c'est un catalogue exécuté sur le même plan, et qui, sous le nom de *Essam'y Koutoub*, contient tous les ouvrages de quelque célébrité en littérature dans les trois langues savantes du pays. Ils traitent pour la plupart de théologie, jurisprudence, philosophie morale, médecine, rhétorique, histoire et poésie (2).

Si nous appelons les Turcs un peuple ignorant, ce ne peut pas être parce que l'étude des sciences est généralement négligée par les individus; car, au contraire, les *oulema*s, ou jurisconsultes théologiens, font un cours d'études aussi long que pénible. On enseigne en Turquie aux gens de condition toutes les connaissances d'une nécessité évidente, et même d'agrément, et il y a peu d'enfans, au moins dans la capitale, qui ne reçoivent

Etendue et  
improvement  
des connais-  
sances en  
Turquie.

---

(1) Toderini, de la Littérature des Turcs, t. II, p. 49. Paris, 1789. (2) Tab. gén. t. II, p. 491.

quelque teinture d'éducation (1). Il faut avouer cependant que les objets de l'étude des Turcs, telles que la rhétorique, la logique, la philosophie et la métaphysique des siècles de ténèbres, ne peuvent, dans le fait, que les éloigner de la véritable instruction. Les instrumens, sans lesquels les recherches de la nature faites par le philosophe le plus subtil seraient imparfaites, sont inconnus aux Turcs,

---

(1) Dans les *médreçéh* ou collèges publics, les études sont conduites avec beaucoup d'ordre et de méthode : elles sont divisées en dix classes, qui ont la dénomination commune de *Ilm*, qui signifie science, connaissance. Ce sont : *ilm-sarf*, la grammaire ; *ilm-nahouw*, la syntaxe ; *ilm-manthik*, la logique ; *ilm-adab*, la morale ; *ilm-méâny*, la science des allégories, qui tient lieu de rhétorique ; *ilm-kelam*, ou *ilm-illahy*, la théologie ; *ilm-lukmeth*, la philosophie ; *ilm-fikih*, la jurisprudence ; *ilm-tefsyr*, le *coran* et ses commentaires ; enfin *ilm-hadyts*, les lois orales du prophète. Beaucoup des ouvrages dans lesquels on étudie ces sciences, sont écrits en arabe, dont la connaissance est indispensable, et dont, pour le bien savoir, l'étude exige une application de plusieurs années. Les études particulières des enfans des *oulemas* sont conduites sur le même plan que celles des collèges. Quant aux personnes de qualité, elles se bornent à apprendre l'histoire orientale et l'espèce de philosophie qui est en vogue dans l'empire othoman. — *Tab. gén.*, t. II, p. 467.



ou ne sont considérés par eux que comme des jouets d'enfans , faits pour exciter l'admiration de l'ignorance , ou satisfaire une vaine curiosité. L'usage véritable du télescope , du microscope , de la machine électrique et des autres secours des sciences , leur est totalement étranger. Le compas même n'est pas , dans leur marine , d'un usage universel , et son but ordinaire n'y est pas connu. Il n'est pas besoin d'observer que la navigation , l'astronomie , la géographie , la chimie , l'agriculture , et tous les arts qui ont reçu une nouvelle création par les grandes découvertes faites dans les deux siècles derniers , leur sont ou inconnus , ou ne sont exercés que suivant une routine ancienne et vicieuse.

Les Turcs possèdent , soit en arabe , soit dans leur langue , la philosophie d'Aristote , les ouvrages de Platon , et un nombre infini de traités sur l'astronomie , la chimie , ainsi que sur l'astrologie et l'alchimie (1) ; mais ils n'ont aucun livre qui puisse faciliter leurs progrès dans les arts , ou leur enseigner les élémens des sciences. Une habileté en juris-

---

(1) Peyssonel , Réponse à M. de Volney , p. 14.

prudence, fondée non sur la raison et la nature, mais sur des principes positifs et imparfaits ; une science de controverse, et la capacité imaginaire d'affirmer précisément si Abubekir, Omar et Othman ont été des intrus et des imposteurs , ou les successeurs légitimes du prophète ; être en état de décider si, en sortant du lit , il est nécessaire de se laver les pieds avec de l'eau , ou s'il suffit de les frotter avec la main nue : quoique toutes ces choses soient en Turquie l'objet du plus cher intérêt, elles sont cependant aussi futiles aux yeux des étrangers , que les difficultés inexplicables et compliquées qui occupent les loisirs ou troublent la paix de nos sectaires.

Avant de courber la tête sous le joug des barbares , les Grecs avaient déjà perdu les sciences élémentaires, si hautement estimées de leurs ancêtres. Nous avons besoin du témoignage de l'histoire pour nous convaincre que les descendants du peuple que nous respectons comme l'inventeur de tout ce qui est exquis dans les beaux arts , ont pu se rendre coupables d'une déviation des principes du goût, aussi considérable que celle que nous remarquons dans le dessin et le coloris de la peinture , dans la gravure des

métaux, la sculpture , l'architecture , les écrits, et même les amusemens des Grecs du Bas-Empire. A l'époque de la conquête de Constantinople , les sciences élémentaires n'avaient pas encore été ressuscitées dans l'occident de l'Europe : elles n'avaient jamais existé en Arabie. D'où les Turcs auraient-ils pu les recevoir? ils cherchaient autour d'eux l'instruction, sans trouver personne pour la leur communiquer ; et cependant nous leur reprochons de n'avoir pas rétabli ce que les Grecs eux-mêmes avaient laissé périr si honteusement (1).

---

(1) Le prince Cantemir nous dit (p. 99) : « Nous ne pouvons convenir, avec la généralité de la chrétienté, « que la Grèce soit tombée dans un tel état de barbarie , « que , dans ces derniers siècles, elle ait été hors d'état « de produire des hommes très-peu au-dessous des savans qui ont illustré ses anciens temps ; » et il fait une longue liste des personnes qui ont fleuri de son temps et se sont rendues fameuses par leur érudition. Ce sont des docteurs d'une grande piété, des prédicateurs, des théologiens, des controversistes et des philosophes de toutes les vieilles sectes orthodoxes de la Grèce; hommes dont l'utilité très-douteuse n'a pas passé les bornes de leur paroisse, et dont les noms n'ont pas même survécu à leur anniversaire. Dans l'ardeur de son zèle pour venger l'honneur des Grecs modernes, il

Le gouvernement turc a été accusé d'éteindre les lumières des sciences, et de forcer ses sujets à décheoir en habileté mécanique, et en moyens de perfectionner la raison. Je doute de la vérité de cette assertion. Je n'hésite pas à croire qu'à l'exception de la littérature grecque, les connaissances sont cultivées avec autant de succès, et les règles des arts observées avec autant de soin qu'à l'époque de leur entrée dans la métropole. Les *minarets* de Sainte-Sophie, élevés immédiatement après la conquête de Constantinople, sont moins élégans que ceux d'une construction plus moderne. Les premières mosquées

---

donne un exemple de *Bathos*, qui l'emporte sur celui de Blackmore. Un courtisan persan dit un jour au sulthan Murad : « Les Grecs qui sont aujourd'hui vos sujets  
« ont été antrefois nos maîtres, et je viens d'être con-  
« vaincu qu'ils ont justement mérité cet honneur. J'avais  
« appris leur renommée par nos historiens; mais je  
« n'avais encore trouvé personne de leur nation qui mé-  
« ritât le caractère qui leur est attribué dans ces écrits.  
« J'ai eu enfin le bonheur de rencontrer aujourd'hui un  
« Grec; et si le reste de sa nation lui ressemble, elle est  
« également digne de votre empire et de vos bontés;  
« car, dans mon pays, je n'ai point de rival pour la  
« musique, et je mériterais à peine d'être appelé  
« l'écolier de ce Grec. » Cantemir, p. 247.

impériales, bâties par des architectes grecs, ne sont, sous aucun rapport, supérieures à aucune de celles bâties postérieurement; et on trouverait aujourd'hui à Constantinople des hommes capables de construire des monumens égaux à aucun de ceux élevés par les empereurs grecs du Bas-Empire. Les Turcs possèdent encore toutes les connaissances qu'ils ont une fois acquises. Leur patrimoine n'a éprouvé entre leurs mains aucune diminution, et ils n'ont aucune aversion pour l'accroître. La réception amicale qu'ils font aux étrangers instruits pourrait être donnée comme une preuve de leur docilité. Si les instructions qu'ils en ont reçues accidentellement n'ont pas produit un effet complet, c'est parce que le principe des progrès n'a pas été suffisamment développé, que l'ouvrage est resté imparfait, et qu'il ne s'est pas présenté de successeur pour continuer l'instruction.

L'état de perfection des arts mécaniques dans les Etats chrétiens, où ils sont animés et étendus par la communication rapide des découvertes faites par les professeurs innombrables dans toutes les sciences, nous fait regarder avec mépris leur condition en Turquie, où ils ne sont fondés sur aucun prin-

cipe , où ils n'ont l'un avec l'autre aucune connexion , où ils ne paraissent que les fragmens d'un système en ruine , et où leur pratique est une imitation servile plutôt qu'un procédé de l'art , conduit par une règle intellectuelle. Chez un peuple privé de connaissances théoriques , nous chercherons en vain des architectes , des navigateurs , des mécaniciens , des agriculteurs. Mais ne serait-il pas téméraire d'attribuer à l'incapacité l'imperfection de ses connaissances , ou de conclure qu'il est tellement abruti par l'ignorance , qu'il en fait gloire , et qu'il méprise les moyens de perfection qui lui sont présentés par des étrangers , parce qu'il en est privé ? Quoiqu'il manque , à la vérité , d'esprit pour se guider , nous ne devons pas penser qu'il méprisât la supériorité d'esprit ; et quoiqu'il n'ait pas le jugement propre à diriger ses opérations , nous ne devons pas supposer qu'il négligeât un tel guide. Les Turcs , au contraire , ne manquent ni de capacité pour recevoir l'instruction , ni de docilité pour l'acquiescer. Si nous rencontrions un habile maçon , pouvons-nous supposer qu'il trouverait plus de difficultés à exécuter les plans du génie , que les conceptions grossières d'un caprice ignorant ? Si le laboureur con-

duit avec exactitude son sillon pendant un quart de lieue , en suivant une courbe régulière, se refuserait-il à pratiquer un système d'agriculture perfectionné (1) ? Si le marinier a le talent de conduire son vaisseau à travers les dangers de la navigation , avec le seul usage de ses sens , deviendra-t-il moins capable de cet effort quand il sera aidé par les principes de la science ? Si , avec un instrument grossier, l'ouvrier réussit à façonner des matériaux pour des usages utiles , perdrait-il de son industrie , si les difficultés de son travail étaient écartées par des méthodes plus convenables ? La disposition des Turcs à la perfection est incontestable. L'industrie qui a persévéré à parcourir un sentier rude et embarrassé de ronces, marchera avec une rapidité toujours croissante dans une route unie et bien ouverte. Que l'on ne dise pas alors que les Turcs se refusent nécessairement à l'instruction , *parce qu'ils croient à la prédestination* (2), et ne supposons pas que

---

(1) De Tott , t. iv , p. 118. (2) « Perpétuellement « échauffés par la fièvre de la prédestination, ils méprisent tout ce qui n'est pas conforme aux mœurs de leur « nation, d'où il résulte nécessairement l'orgueil et l'ignorance. » De Tott, *Discours préliminaire*.

parce qu'ils trouvent leur chemin dans les ténèbres, ils doivent nécessairement devenir aveugles à l'approche de la lumière.

La contrariété des opinions , tant sur ce sujet que sur le rang que doivent tenir les Othomans dans l'échelle des nations civilisées, a été et est encore telle, que, pour porter sur un tel peuple un jugement sain, il devient d'une nécessité indispensable de passer en revue les progrès qu'il a faits dans les différentes branches de connaissances, d'examiner l'état actuel de sa littérature, la théorie et la pratique des arts utiles et agréables, et de promener nos regards sur les établissemens existans chez lui, pour lui procurer les douceurs, les avantages et les convenances de la vie. La sincérité nous obligera peut-être à reconnaître que, quoique les Turcs soient incontestablement inférieurs aux Européens dans les sciences exactes qui sont restées parmi eux dans la même enfance que chez les Arabes, de qui ils les ont reçues, cependant leur littérature est loin d'être méprisables; leurs connaissances, bien que superficielles, sont générales, et il n'est aucune partie des sciences et des arts qu'ils ignorent entièrement, quoiqu'ils aient de grands progrès à y faire.



Si les nations civilisées de la chrétienté désirent sincèrement introduire des améliorations dans les institutions des Turcs, il est essentiel de respecter leurs préjugés, quoiqu'il y ait à gémir sur leurs erreurs. Que leurs coutumes et leur religion restent telles qu'elles sont; qu'ils s'instruisent des principes nécessaires pour rectifier et mettre en ordre ce qu'ils savent déjà, et le grand ouvrage de la civilisation est terminé. Si au contraire dans l'empressement d'introduire la civilisation, on néglige ou on dédaigne l'étude des principes, il est à craindre qu'au lieu d'atteindre l'objet, le désir de perfectionner la nation ne développe une seconde fois des habitudes vicieuses, plutôt qu'il n'opère une amélioration dans les arts utiles et libéraux.

La langue turque, considérée dans sa plus grande pureté sans mélange d'arabe ou de persan, n'est que d'une formation secondaire : elle manque du caractère essentiel d'une langue primitive, qui est d'être intelligible par elle-même, et réductible à ses simples éléments. Son expression est douce et musicale; ce qui provient de l'arrangement harmonieux de ses voyelles, qui, dans les cas obliques, et autres inflexions, sont modulées de manière à être déclinées graduellement suivant une

La langue.

échelle de proportion (1). Sa construction est travaillée avec art, et ses transpositions

---

(1) Les syllabes radicales d'un mot, ou celles qui restent intactes malgré toutes ses inflexions, sont les seules dans lesquelles les voyelles sont toujours écrites. Les voyelles exprimées dans les inflexions dépendent de la voyelle radicale qui précède immédiatement, et avec laquelle elles sont en accord, d'après la maxime fondamentale de l'harmonie, qui règle la prononciation de la langue turque. Cette langue admet huit voyelles, qui peuvent être exprimées par les lettres suivantes de l'alphabet français; ce sont : *a, e, è, i, o, u, ou, eu*. Leur combinaison harmonique est en raison de quatre à un, ou de deux à un. Ainsi *a, è, o, ou* se rapportent à la voyelle *a*; *è, i, u, eu* à la voyelle *è*; *a* et *e* à la voyelle *e*; *o* et *ou* à la voyelle *ou*; *è* et *i* à la voyelle *i*; *eu* et *u* à la voyelle *u* : ce que les exemples suivans expliqueront suffisamment. *Zèman*, le temps; *kech*, l'hiver; *col*, le bras; *boulout*, un image, font, au datif, *zèmana, kecha, cola, boulouta*. *Ev*, une maison; *kilid*, une serrure; *guieuz*, l'œil; *yuz*, la face, font, au datif, *evè, kilidè, guieuzè, yuzè*. A l'accusatif, *zèman* et *kech* font *zèmane* et *keche*; *col* et *boulout* font *colou* et *bouloutou*; *ev* et *kilid* font *evi* et *kilidi*; *guieuz* et *yuz* font *guieuzu* et *yuzu*. Cette harmonie des voyelles est observée non seulement dans la déclinaison des noms et pronoms, mais encore dans la conjugaison des verbes et dans les post-positions. Il est évident que, sans une connaissance parfaite de ces règles, la lecture ou la prononciation de la langue turque doit présenter des difficultés insurmontables.

sont plus éloignées de l'ordre naturel des idées, que dans aucune langue connue, même dans le latin ou l'allemand (1). Sa grammaire est combinée avec tant d'art, qu'elle paraît être le résultat d'une connaissance profonde des principes des langues en général, et semble formée plutôt d'après les raisonnemens des philosophes, que d'après les combinaisons accidentelles d'un peuple grossier et sauvage (2).

La langue turque exprime avec une grande justesse la connaissance certaine et positive des circonstances d'un événement ou d'une action, et un rapport seulement conjectural et dépourvu d'authenticité. Un des

(1) Un exemple tiré de la conversation familière donnera une idée de la difficulté de la construction turque :

*Sana guiel dimèyèn adèmun ardiseuré duchmèl*

*Tibi, adesto, non dicentis hominis post tergum ne cadas.*

Ce qui veut dire :

Ne cours pas après un homme qui ne t'appelle pas.

Une règle générale de la construction, est de placer le régime avant le mot qui le gouverne, le nominatif au commencement d'une phrase, et le verbe à la fin ; l'adjectif avant le substantif, et les cas obliques avant le mot dont ils dépendent. (2) *Elémens de la langue turque*, par le P. Viguier, p. 9. Constantinople, 1790.

temps de la conjugaison de leur verbe suppose dans celui qui parle une connaissance absolue et précise de la vérité de son assertion, sans restriction d'aucun doute ou incertitude sur aucun détail de ce qu'il rapporte. Si, au contraire, la connaissance d'un fait n'est acquise que par la renommée, et si, quoique soutenue par des assertions et même des probabilités, elle n'est pas connue de celui qui parle par le témoignage de ses sens ou par son expérience, il exprime par une inflexion différente la modification avec laquelle son discours doit être entendu. Je pense qu'il n'est pas déraisonnable de présumer, d'après cette propriété de leur langue, que les Turcs ont pour la vérité le même respect que les Tatars et les Huns dont ils descendent, et dont l'attachement inviolable à cette vertu fondamentale est si hautement célébré par les historiens (1).

La langue turque, telle que la parle le peuple, quoique suffisamment abondante pour l'usage ordinaire, manque de termes techniques et d'expressions pour rendre les idées philosophiques.

---

(1) Sir William Jones's *Discourse on the Tatars*.  
—Works, t. 1, p. 65.

La stérilité naturelle de leur langue n'est cependant pas la seule cause qui a engagé les Turcs à emprunter des expressions aux Arabes et aux Persans. Quand la religion et la langue de Mahomet furent répandues sur la plus grande partie de l'Asie, les poètes de la Perse, de l'Égypte, de la Syrie, de la Mauritanie, et même de la Tatarie adoptèrent la mode d'écrire en arabe (1). Les Persans et les Turcs ont réciproquement enrichi et perfectionné la langue les uns des autres. Comme la langue persane était cultivée par les sultans ottomans, les princes de Perse, de leur côté, et spécialement, ceux de la maison de Sofy, ont adopté la langue turque, qui est encore aujourd'hui celle de leur cour (2).

D'après le mélange des termes exotiques, la langue turque écrite présente une rudesse pédantesque ; mais, parlée en bonne compagnie par les hommes instruits, et même par ceux accoutumés à l'étude des dialectes arabe et persan, elle est dégagée de ces tournures et de ces expressions forcées qui sont admises et même admirées

---

(1) Sir William Jones's *Essay on the poetry of the eastern nations*. — Works, t. iv, p. 558. (2) Ibid, *History of the persian language*, t. II, p. 528.

dans la composition. Lorsque des hommes de la plus grande érudition conversent avec leur famille ou leurs amis, au lieu d'employer ces tournures obscures qui semblent indiquer un idiome barbare, dépourvu de règles et de principes, ils font usage d'un langage poli, plein de charmes, tant par sa pureté et sa délicatesse, que par la cadence pleine, régulière et majestueuse de ses sons. Aucune langue n'est, à la vérité, plus propre au dialogue ; mais ce n'est que de la conversation d'une société polie que l'on peut se former une idée claire et précise de la langue turque dans sa pureté.

Les caractères dont les Turcs, les Arabes et les Persans font usage pour peindre les mots de leurs langues, sont, au fond, les mêmes. Mais la simple connaissance de ces caractères communs ne suffirait pas à un Arabe ou à un Persan pour lire à haute voix un manuscrit turc, s'il n'avait acquis préalablement la signification des termes de cette dernière langue. L'omission continuelle des points et virgules ; un mot isolé, dont les lettres sont séparées sans égard aux syllabes ; plusieurs mots d'un sens différent ou contradictoire, unis et confondus de manière à paraître n'en former qu'un seul ; les voyelles

fréquemment supprimées, ou, quand elles sont écrites, privées d'un son constant, et quelquefois même de la valeur constante d'une voyelle; le même caractère employé pour exprimer des consonnances qui n'ont pas la moindre analogie, et qui sont parfaitement distinctes dans leur prononciation: telles sont les difficultés qui embarrassent et découragent un étudiant dans ses premiers efforts pour acquérir la connaissance des lettres turques. Mais le Turc, en lisant sa mère-langue, ou l'étranger qui est familiarisé avec le langage de la conversation, découvre promptement et sans effort les voyelles omises; fixe la prononciation variable des voyelles écrites et des consonnes; réunit les parties séparées d'un mot; distingue la ligne de démarcation qui doit se trouver entre différentes expressions qui paraissent unies; marque les différens membres d'une période, quoiqu'ils ne soient pas ponctués, et comprend tout l'arrangement d'un discours. Quand, au contraire, il parcourt des ouvrages plus travaillés, enrichis de mots purement arabes ou persans, et souvent même des sentences entières en ces deux langues, il s'arrête non seulement pour entendre le sens, mais encore pour chercher la vraie prononciation

des mots. Il éprouve la même difficulté que rencontrent les Arabes et les Persans lorsqu'ils lisent le turc, et à mesure qu'il avance, il hésite et il examine. La lecture facile des caractères employés par ces trois nations suppose conséquemment une connaissance préalable des trois idiomes respectifs dans les lecteurs, quels qu'ils soient (1).

M. Eton dit : « Il est étonnant que les Turcs « n'aient pas perfectionné leur alphabet ; » mais on ne peut pas, avec justice, leur faire un tel reproche. Ils ont adopté l'alphabet

---

(1) Les caractères de l'alphabet anglais sont insuffisants pour exprimer les sons variés et les valeurs des voyelles et des consonnes turques, qui, quoiqu'au nombre de vingt-huit seulement, renferment trente-six sons distincts. Elles peuvent être représentées par le moyen des lettres de l'alphabet français, partie d'après l'orthographe ordinaire des Français, et partie d'après une modification convenue de cette orthographe. La nécessité de multiplier la valeur des lettres sera sentie en observant combien il est impossible d'exprimer par aucun caractère connu en Europe la valeur de la lettre *ain*, que Meninski essaie d'expliquer par le bêlement d'un veau, *vox vituli matrem vocans*. Il y a dans l'alphabet turc cinq voyelles, dont deux seulement, *elif* et *ain*, sont toujours, et sans exception, voyelles, mais dont la valeur est si variable, que chacune d'elles n'exprime pas moins de huit sons distincts. *Wa* et *yè*,



arabe , qui , bien des siècles avant l'émigration de la nation turque , avait été trouvé suffisant pour tous les objets de la littérature et des sciences. Le savant oriental disculpera les Turcs de l'accusation d'être plus éloignés de la perfection dans leur alphabet qu'aucune autre nation , et n'attendra pas d'eux un effort pour le perfectionner (1).

Un critique profondément versé dans la Littérature :  
littérature orientale a prononcé que les langues de l'Asie n'étaient pas moins propres à la poésie que le génie de ses habitans. Quoi-

employées comme consonnes , sont comme notre *v* et notre *y* ; mais employées comme voyelles , chacune d'elles est susceptible de quatre sons différens. *Hè* exprime quelquefois *a* ou *è* , et quelquefois *at* ou *ét*. Les consonnes sont elles-mêmes d'une nature si variable , que la lettre *kef* représente *k* , *g* , *gui* , *j* , *n* nasale ou *n*.

(1) Je hasarde de prononcer que , quoique M. de Tott ait résidé vingt-trois ans en Turquie , et fût en état de s'exprimer en turc avec assez de facilité , il n'avait cependant qu'une connaissance superficielle de cette langue. On peut juger de ses progrès d'après sa propre déclaration , et il y a en Angleterre beaucoup d'étudiants des langues orientales , qui découvriraient aisément l'ignorance ou l'exagération qui caractérisent les passages suivans : « Quand toute la vie d'un homme suffit à « peine pour apprendre à bien lire , il reste bien peu de

que les trois langues savantes de l'occident de l'Asie diffèrent essentiellement l'une de l'autre dans leur formation et dans l'ordre de leur construction , elles sont toutes distinguées par un caractère particulier de beauté. Le persan excelle en douceur et en mélodie ; l'arabe, en abondance et en force ; le turc , en gravité et en dignité. Le premier séduit et plaît , le second est plus véhément dans son expression et s'élève à la plus haute sublimité , le troisième atteint et se soutient à une belle élévation. Le persan est plus propre pour exprimer les jeux et l'amour ; l'arabe , pour la poésie héroïque et les grands traits

---

« temps pour choisir ce qu'il lira pour son instruction  
 « ou pour son utilité (t. 1, p. 9). Rien ne peut être  
 « perfectionné chez les Turcs, tant que les difficultés  
 « de leur langue borneront leur instruction à savoir lire  
 « et écrire » (t. 1, p. 146).

D'Ohsson, reconnu en Orient pour un savant, parlant de la langue turque et des difficultés qu'on éprouve à l'apprendre, observe que : « une étude suivie de  
 « quatre mois suffit pour apprendre à la lire et à l'écrire ,  
 « l'orthographe turque étant beaucoup plus simple et  
 « plus conforme à la prononciation que celle des langues  
 « anglaise ou française. » *Tableau général*, tom. II, pag. 474 ; et l'opinion de sir William Jones à ce sujet, dans sa *Dissertation sur la Littérature orientale*, t. v, p. 525, 526.

d'éloquence ; le turc , pour les ouvrages didactiques et l'histoire (1).

Lord Bacon remarque que la différence de caractère que l'on peut observer dans l'histoire des deux nations les plus célèbres de l'antiquité, les Grecs et les Romains , se découvre également dans les particularités de leurs langues respectives (2). Le latin était la langue d'un peuple qui ne parlait que de guerre et d'affaires publiques ; et, d'après cela, son génie répugnait à l'usage de ces mots composés, si fréquens dans la langue grecque. L'occupation ordinaire des Grecs, peuple d'une imagination vive et d'un génie inventif, était l'étude de la philosophie, des beaux arts et des arts mécaniques, qui occasionne nécessairement la multiplicité des mots composés : tandis qu'une langue plus dénuée de combinaisons artificielles était mieux adaptée à ces affaires civiles et militaires qui formaient les occupations les plus importantes du peuple romain. Une différence caractéristique de même espèce peut s'observer non seulement dans le langage,

---

(1) *Commentaires sur la poésie asiatique*, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 1<sup>er</sup>, p. 560. (2) *Organum scientiarum*, t. vi, p. 1<sup>re</sup>.

mais encore dans les inclinations et les mœurs des Persans et des Turcs. Lady M. W. Montagu remarque , à la vérité , que la langue anglaise manque de ces mots composés qui, dans la langue turque , sont très-fréquens et très-expressifs. Cette remarque a même été louée pour sa justesse (1). Elle me paraît cependant inexacte, tant par rapport à la langue anglaise, qui est riche en expressions composées, que par rapport à la langue turque, qui est remarquable par la simplicité de tous ses mots, qui sont réellement d'extraction scythe. Lady M. W. Montagu, dont on doit moins apprécier les connaissances dans la langue turque d'après son propre témoignage, que d'après la preuve contradictoire que présentent ses écrits, n'était pas en état de distinguer les expressions originales, de celles empruntées de langues étrangères dans les ouvrages turcs dont elle a donné la traduction. L'opinion de sir W. Jones, quelque décisive qu'elle puisse être dans les questions sur la littérature arabe et persane, peut à peine , dans cet exemple , être considérée comme semblable à celle de cette lady; car sa note

---

(1) *Essay on the poetry of the eastern nations.*  
Jones's Works, t. iv, p. 545.

sur ce sujet est courte, et ne paraît avoir été faite qu'à dessein de corriger quelques expressions dans la traduction de lady Montagu. C'est pourquoi je hasarde une opinion contraire d'après mes faibles connaissances de la littérature orientale, qui est toujours un peu mêlée d'arabe ou de persan ; et c'est de la langue turque dans sa pureté, que je prétends parler lorsque j'affirme la simplicité de ses expressions.

On ne peut faire usage de nos règles pour apprécier la littérature polie des nations orientales, considérée, soit dans les compositions originales des Arabes et des Persans, soit dans celles des Turcs, qui sont modelées sur celles-là avec une fidélité si scrupuleuse, qu'elles paraissent n'en être que de simples traductions. Les auteurs européens recherchent sur-tout la facilité et la clarté ; ils copient la nature plutôt dans ses opérations habituelles, que dans ses excentricités accidentelles. Ces figures ou métaphores, introduites dans la poésie pour l'ornement ou la clarté, doivent être employées avec économie, appliquées sans contrainte, et faire voir du génie dans leur choix plutôt que de l'empressement dans leur recherche ou de la difficulté dans leur application. Les Asiati-

ques , au contraire, poussés à volonté par la bizarrerie capricieuse d'une imagination fertile, forment les combinaisons les plus hétérogènes, et présentent, dans leurs compositions, la réunion révoltante des images les plus éloignées et les plus discordantes. Les traits distinctifs du style asiatique doivent être tellement modifiés par la traduction dans nos langues, si mal adaptées à leurs expressions, qu'il est difficile de se former une idée de leurs particularités caractéristiques. La variété somptueuse de la diction, le tissu délicat des phrases, la disposition travaillée des mots, sont des beautés perdues dans la traduction. La connaissance du langage ne suffit pas pour donner les moyens de porter un jugement sain sur la poésie orientale; il faut que l'Européen puisse présenter les vues et les sentimens de l'Asiatique. Mais quand toutes les sources de l'imagination poétique sont aussi essentiellement différentes de celles de l'Europe, il faudrait être bien téméraire pour essayer une critique sur ce sujet, à moins de s'être instruit, par l'expérience ou l'étude, de l'histoire naturelle de l'Asie, de la manière de vivre des Asiatiques, de leurs institutions civiles et religieuses, des événemens principaux de leur histoire, tous objets

auxquels leurs poètes et leurs historiens font de fréquentes allusions. On doit sentir que , sans ces connaissances , les beautés les plus cachées, dont l'aperçu élève l'intérêt et multiplie les charmes de la poésie , doivent entièrement disparaître. Quand on se rappelle que les Asiatiques habitent un pays abondant en productions et en phénomènes relégués en grande partie dans leur continent, et que non seulement les propriétés de la nature , mais encore les coutumes et les habitudes des peuples diffèrent aussi essentiellement de celles que notre civilisation particulière a introduites parmi nous, il doit être évident que beaucoup d'images qui sont distinctes pour eux, peuvent nous paraître confuses ; que ce qui leur paraît propre et familier , peut nous sembler incohérent et extraordinaire ; que ce qu'ils louent comme hardi, nous pouvons le blâmer comme téméraire ; enfin que ce qu'ils admirent comme soigné , régulier, gai ou sublime, nous le rejetons comme extravagant, brusque, enflé ou hyperbolique. Une comparaison qui se rencontre fréquemment dans les poètes persans, est celle de la taille élancée d'une jeune fille à une tige de buis. Elle paraîtra certainement ridicule et contre nature à ceux qui se sont formé une

idée de cet arbre d'après les arbrisseaux mutilés, qui, dans les jardins anglais, bordent, en rampant, les planches d'un parterre. Mais elle est parfaitement juste pour les Asiatiques, qui le voient s'élever dans leurs forêts avec les proportions les plus délicates et les plus gracieuses (1). Amriolkais, poète arabe, décrit « les doigts effilés et délicats de sa main » tresse, brillans à leur extrémité d'un doux « éclat, comme les vers de *Dahia* rampans » sur le sable. » Qui pourra comprendre ces allusions s'il ne sait pas que, dans l'Orient, les femmes ont en général la coutume de teindre l'extrémité de leurs doigts avec une couleur appelée *henna*, et que de là vient la justesse de leur comparaison avec les vers des sables, qui, au bout d'un long corps blanc, portent une tête cramoisie ? Il y a beaucoup de figures orientales qui sont communes aux autres nations ; mais il y en a qui tirent leur origine des mœurs des Arabes errans, qui vivent sous la tente dans des plaines ou dans les bois, et qui seraient perdues si elles venaient des habitans des villes. Ainsi la *rosée de la libéralité* et l'*odeur de la répu-*

---

(1) *Commentaires sur les poésies asiatiques*, chap. 7.  
t. II, p. 459.



*tation* sont des métaphores employées par beaucoup de personnes ; mais elles sont surtout bien placées dans la bouche de celles qui ont un si grand besoin d'être rafraîchies par la rosée, et qui parfument leur odorat des odeurs les plus délicieuses du monde (1). Plusieurs de leurs comparaisons sont tirées de la nature, et les Européens eux-mêmes doivent convenir de leur justesse et de leur élégance. C'est avec un enthousiasme semblable à celui du *Romeo* de Shakespeare, que le poète Hafez compare les boucles de cheveux de sa maîtresse à la nuit, et ses joues au matin. « Elle brille « à travers les ténèbres de la nuit, comme la « lampe du solitaire religieux. » Les yeux bleus d'une belle femme, baignés de pleurs, rappellent au poète persan la violette distillant la rosée. Ils ne sont cependant pas toujours aussi exacts dans leurs allusions ; car ils poursuivent avec tant d'ardeur les objets de comparaison, que souvent ils emploient ceux qui ont à peine l'ombre de la ressemblance. C'est ainsi qu'Hafez compare le duvet qui commence à couvrir les joues d'un beau

---

(1) *Essai sur la poésie des nations orientales*, Jones, t. IV, p. 530.

jeune homme , aux houris du Paradis assises autour de la fontaine Salsabil.

Dans les poésies amoureuses, ils se plaisent à tirer leurs comparaisons de la nature. Ils comparent les boucles frisées de leurs jeunes filles aux hyacinthes , leurs joues aux roses , leurs yeux , tantôt aux violettes pour la couleur , tantôt aux narcisses pour la douceur ; leurs dents aux perles , leur gorge aux grenades , leurs caresses au vin et au miel , leurs lèvres aux rubis , leur taille aux jets élancés des jeunes arbres , leur visage au soleil , leurs cheveux à la nuit , leurs fronts à l'aurore ; et les filles elles-mêmes , d'après les grâces de leurs mouvemens et de leurs attitudes , aux antelopes et aux faons (1). Il ne serait pas difficile d'extraire des ouvrages des poètes orientaux , soit dans les descriptions sublimes , soit dans les allusions délicates , des exemples de toutes les beautés que nous admirons dans nos meilleurs écrivains. Les Grecs et les Orientaux décrivent les beautés de la nature qui les environnent avec une vivacité qui égale celle de l'original. Ils ont les uns et les autres tiré leurs idées de cette source , au lieu de les chercher dans la ré-

---

(1) *Commentaires sur la poésie asiatique* , chap. vii.

flexion , et ils ont possédé à un degré éminent cette fertilité d'invention et ce génie créateur qui est l'ame de la poésie. S'il est vrai que ce qui charme les sens doit plaire à la description , et qu'en décrivant ce qui est agréable , les expressions gracieuses se présentent d'elles-mêmes , il n'est pas surprenant que des poètes entourés de toutes les richesses de la nature , soumis à l'influence d'une imagination ardente , aient quelquefois dépassé ces limites que la sévérité de la critique européenne a posées à l'essor même de l'enthousiasme poétique.

Hafez , dans un accès d'extravagance que l'amour le plus effréné peut à peine justifier , dit à sa maîtresse : « Si je pouvais reposer  
 « une nuit sur ton sein , je frapperais le ciel  
 « de ma tête altière , je romprais les flèches  
 « dans la main du sagittaire , j'arracherais la  
 « couronne de la tête de la lune , je foulerais  
 « la terre du pied de l'arrogance , et dans  
 « l'orgueil de ma puissance je monterais au  
 « neuvième ciel. Mais si , arrivé là , je possé-  
 « dais ta beauté , si dans les cieux je pouvais  
 « te ressembler , les amans désespérés implor-  
 « reraient ma protection , et les infortunés ,  
 « rongés de soucis , recevraient de moi du  
 « soulagement dans leurs peines. »

Dans plusieurs des pays où la langue des Persans a été adoptée pour la littérature , et leurs auteurs pour modèles , les imitateurs ont de beaucoup outrepassé les traits les plus hardis de leurs prototypes. Un poète indien s'adressant à un prince mogol se servait de ces expressions emphatiques : « Quand tu « presses les flancs de ton coursier léger , la « terre effrayée commence à trembler , et les « huit éléphaus qui forment les colonnes du « monde plient sous le poids de ta grandeur. » Bernier , européen , qui était médecin du prince , et qui , dans ce moment , avait l'honneur d'être auprès de sa personne , conseilla à sa hauteesse de s'abstenir d'un exercice aussi préjudiciable au bonheur de ses sujets , que la fréquence des tremblemens de terre jetterait nécessairement dans des alarmes continuelles. « Vous avez raison , répliqua le « prince , et c'est en effet pour leur sûreté « que je préfère de prendre l'air en palanquin (1). »

La personification est la figure dans laquelle les Asiatiques se délectent de préférence , et celle qu'ils emploient avec le plus de hardiesse.

---

(1) Bernier , *De statu imp. mogolici*. — Jones , t. II , p. 353.

Chaque objet de la nature prend dans leurs écrits le pouvoir et les facultés des êtres intelligens. Les fleurs, les arbres, les oiseaux y conversent ensemble familièrement. On y trouve le rire des prairies, le chant des bois, la satisfaction des cieux. Le zéphir est chargé par la rose de porter l'expression de son amour au rossignol, et le rossignol amoureux chante sa tendresse à la rose. Non seulement les choses abstraites, tels que la beauté, la justice, la joie, le chagrin, prennent des corps, mais encore le cimeterre garni de diamans, appartenant à un vainqueur, s'adresse à la lune pour lui dire : Tu es ma couronne; et aux Pléiades : Vous êtes ma garniture. Ainsi l'immensité de la nature n'est qu'un vaste théâtre sur lequel tout objet, quelque éloigné qu'il soit de sentir et d'être animé, prend accidentellement un rôle, occupe la scène et fait entendre une voix humaine.

Plusieurs Mahométans des plus scrupuleux, choqués de l'imagination déréglée de leurs poètes, dont les vers présentent une répétition constante non seulement des délices de l'amour et de tous ses desirs, avec les inquiétudes, les peines, l'espoir et la joie qui l'accompagnent, mais encore des plaisirs

du vin, de la table, des parfums, se sont cependant réconciliés avec la lecture de leurs ouvrages, en supposant qu'ils renfermaient sous ces emblèmes un sens caché et mystique. « Si je suis ivre, dit Hafez, quel remède peut y être porté? une autre coupe? » Apportez-moi une autre coupe, afin que mes sensations soient entièrement absorbées : que ce soit un péché ou une action méritoire, n'importe, apportez-la ». Il y a une grande variété d'opinions sur la vraie signification de ce passage et de beaucoup d'autres semblables. Plusieurs soutiennent que l'extase de l'amour divin ne pouvant être exprimé par le langage ordinaire de l'homme, on a emprunté ces images, qui ont la plus grande affinité avec son idée : car rien ne peut mieux que l'état d'ivresse représenter celui où se trouvent ces contemplatifs, qui, enflammés de l'amour divin, s'y absorbent au point d'être privés du sentiment de l'intelligence. Les poètes eux-mêmes donnent quelque prétexte à cette interprétation dans divers passages de leurs ouvrages : « Ce n'est pas l'ivresse de l'amour qui fait impression sur ta tête, dit Hafez au profane ; loin d'ici tu as bu le jus de la vigne. » Il est cependant difficile d'imaginer pour quelle rai-

son les poètes désireraient cacher la vertu sous des déguisemens aussi immoraux, et voiler les beautés de la religion et de la piété sous les draperies de la dépravation et d'un grossier libertinage.

Ce n'est cependant pas tout à fait sous de semblables déguisemens que l'instruction morale et religieuse est présentée dans les ouvrages des écrivains orientaux. Reviczki fait un grand éloge des satires de Ruhi Bagdady, poète turc, et l'on peut tirer de beaucoup d'autres auteurs des passages très-précieux par leur moralité et leur élégance. Au commencement du livre intitulé : *Boustan*, les louanges de Mahomet sont tracées avec une grandeur et une brièveté d'expressions vraiment sublimes. Ce sont des images qui offrent à l'esprit une idée confuse de quelque chose de solennel, de magnifique et d'infini, que l'intelligence humaine peut à peine comprendre dans ses limites étroites. « Il fut enlevé  
 « dans une nuit au-dessus des régions aérien-  
 « nes, à une élévation à laquelle les anges eux-  
 « mêmes ne peuvent monter. Dans ce voyage  
 « céleste, il ne s'arrêta pas où Gabriel fut  
 « contraint de se reposer. Prends ta course,  
 « dit le seigneur du temple de la Mecque au  
 « porteur des oracles divins; tu as mérité

« toute mon affection. Pourquoi hésites-tu à  
 « m'accompagner ? pourquoi romps-tu notre  
 « conférence ? Il n'est plus ici de sentier pour  
 « mes pas , répondit l'archange avec humilité ;  
 « je m'arrête au point que mes ailes ne peu-  
 « vent franchir. Si j'avais la présomption  
 « d'oser m'avancer plus loin , elles se dissou-  
 « draient , comme la cire , devant l'éclat de ta  
 « gloire. »

Le poète dévot ajoute : « Les vrais croyans  
 « qui ont pour guide un si grand prophète ,  
 « peuvent-ils rester long-temps plongés dans  
 « les souillures du péché ?

Un de leurs écrivains moraux dit : « La vie  
 « humaine n'est que la fièvre de l'ivresse , dont  
 « la douceur s'évapore promptement et dont  
 « il ne reste que la nausée.

« Les ignorans meurent avant le trépas ;  
 « leurs corps ambulans ne sont que les tom-  
 « beaux de leurs ames.

« Il n'y a rien de si grand ni de si utile que  
 « les voyages , quittez donc votre pays et  
 « voyagez. Ce n'est qu'en coulant que l'eau  
 « conserve long-temps sa limpidité. L'or , dans  
 « la mine , n'est qu'une masse informe , et le  
 « bois d'aloës , dans la forêt où il s'élève ,  
 « n'est qu'un arbre ordinaire. »

L'Asie a été le théâtre des événemens les



plus mémorables et a produit une foule de grands guerriers, de sages ministres et de rois vertueux qui en ont fait l'ornement. Leurs actions, réelles ou fabuleuses, sont racontées dans les écrits des historiens asiatiques, mais dans un style qui présente plutôt des allégories mystiques que de simples vérités. Les Mahométans en général, et surtout les Turcs, sont passionnés pour l'histoire. Les historiens othomans qui ont composé leurs ouvrages d'après les mémoires authentiques de leur nation, quoique, dans leur style et leur manière, ils aient pu dévier de la règle plus sage établie par les nations européennes, ont mérité le premier éloge qui puisse s'accorder aux ouvrages historiques, celui de la fidélité et de l'impartialité. Ils paraissent avoir aspiré plutôt à être utiles à leurs compatriotes qu'à gagner la faveur des princes par la flatterie et le déguisement : car ils exposent ingénument et censurent sans réserve les vices de leurs sultans, et les conseils téméraires ou les mesures injustes de leurs ministres. Les Turcs ne sont même pas dépourvus de livres qui traitent en leur propre langue de l'histoire des nations étrangères. Leunclavius cite un ouvrage d'Ahmed Molla, qui vivait sous

le règne de Soliman Tchélébi, dans lequel les actions d'Alexandre le Grand , roi de Macédoine , sont rapportées en stances mesurées (1). Cependant l'ignorance et la confusion qui règnent dans leurs citations géographiques et chronologiques , détruisent presque tout le mérite de leurs connaissances dans ce genre de littérature. Ce qu'ils savent des dates est en effet si imparfait , que les Asiatiques en général ne font aucune distinction entre Alexandre , fils de Philippe , et un autre Alexandre roi , plus ancien ou même tout-à-fait imaginaire , dont ils confondent ridiculement les exploits merveilleux et romanesques avec ceux du vainqueur de Darius. Ni la religion , ni les lois de leur pays ne défendent aux Turcs , non plus qu'à tous les autres Mahométans de se livrer au genre d'étude auquel peut les porter leur inclination. Les plus sages , peut-être , sont ceux qui suivent le conseil qu'Abou-Yousef , savant arabe , donna à ses enfans au moment où il était étendu sur son lit de mort. Il les engagea à se conduire dans le choix de leurs études d'après leurs goûts et leurs inclina-

---

(1) *Memoirs of the life, Writings and correspondence, of sir W. Jones*, in-8°, p. 544.

tions , et d'éviter seulement l'astrologie judiciaire , l'alchimie et la controverse. Car une anticipation inquiète de l'avenir ne sert qu'à aggraver les peines de la vie ; la poursuite d'une source idéale de richesses absorbe celles qu'on possède réellement , et une recherche captieuse de la vérité elle-même , en favorisant les progrès du septicisme , tend à renverser la sûreté de la foi et à détruire les appuis de la religion (1).

Nous en avons dit assez pour démontrer que les Turcs ne sont éloignés des instructions utiles ni par les principes de leur religion , ni par un penchant inné pour l'ignorance , dont ils ont été injustement accusés , et que , loin de mépriser la littérature ou les arts , il n'y a peut-être aucun peuple chez lequel un talent éminent dans les sciences en général s'attire de plus grandes distinctions (2). Si cette assertion avait besoin d'une nouvelle preuve , on la trouverait dans l'opinion d'un poète turc. Nabi Effendi , écrivain estimé , qui est mort il y a environ un siècle , et dont les ouvrages ont été tra-

---

(1) Bibliothèque orientale de d'Herbelot , au mot *Elm* , p. 312. (2) Toderini , *Littérature des Turcs* , t. 1 , p. 4.

duits par M. de Cardonne et insérés dans ses  
*Mélanges de littérature orientale*, a adressé à  
 son fils un poème dans lequel il lui conseille  
 de consacrer l'aurore de sa raison à l'étude  
 des sciences. « Elles sont, dit-il, d'une res-  
 « source infinie dans toutes les circonstances  
 « de la vie. Elles forment le cœur, épurent  
 « l'esprit et instruisent les hommes de leurs  
 « devoirs. C'est par elles que nous arrivons  
 « aux dignités et aux honneurs. Elles font  
 « nos délices dans la prospérité, et notre  
 « consolation dans l'adversité. Il serait im-  
 « possible de faire l'énumération de leurs  
 « avantages, ou de les posséder sans les cul-  
 « tiver avec assiduité. Elles sont les filles du  
 « travail, et ce n'est que par lui qu'elles peu-  
 « vent s'acquérir. Efforcez-vous donc d'orner  
 « votre esprit par toutes les espèces de con-  
 « naissances. Quelle immense distance n'y a-  
 « t-il pas entre un savant et un ignorant ! La  
 « plus brillante clarté, comparée à l'obscurité  
 « la plus profonde, la vie à la mort, l'exis-  
 « tence au néant, n'expriment que faible-  
 « ment l'intervalle qui sépare l'homme ins-  
 « truit de l'ignorant. L'ignorance est la source  
 « empoisonnée de tous les maux qui affligent  
 « l'univers. L'aveugle superstition, l'irréli-  
 « gion, la barbarie, destructrices des arts,

« marchent à ses côtés ; et la bassesse ,  
 « la honte, le mépris, forment son cor-  
 « tége. »

Un renégat nommé Ibrahim, encouragé par Imprimerie.  
 le grand vézyl Ibrahim Pacha et par le moufty  
 Adboullah Efendy, introduisit à Constanti-  
 nople en 1727 la première presse d'imprime-  
 rie. Le *Fetwa* du moufty, soutenu de l'opi-  
 nion des premiers magistrats et des docteurs  
 les plus distingués, déclare l'entreprise de la  
 plus haute utilité. Le *Khatthi chérif* du sulthan  
 Ahmed III, ou lettres-patentes pour auto-  
 riser cet établissement, présente la convic-  
 tion des avantages de l'imprimerie. Le sulthan  
 se félicite de ce que la Providence lui a réservé  
 un aussi grand bienfait pour illustrer son  
 règne, et attirer sur sa personne auguste les  
 bénédictions de ses sujets et celles des Musul-  
 mans, jusqu'à la fin des siècles (1). M. Ruffin  
 assure, dans la dissertation qu'il a mise devant  
 les *Mémoires* du baron de Tott, « que les  
 « Oulémas, jaloux de la prééminence que leur  
 « instruction, telle qu'elle est, leur conserve  
 « sur le peuple, s'opposent à l'imprimerie ;  
 « et il ajoute que comme, dans toutes les bran-  
 « ches d'instruction, les manuscrits élémén-

---

(1) *Tab. gén.*, t. II, p. 500.

« taires sont , par leur petit nombre et la  
 « cherté de leurs copies , insuffisans pour  
 « éclairer le peuple , c'est cette opposition  
 « qui tient la nation dans l'ignorance. » Il y  
 a cependant un fait plus certain , c'est que  
 les *Oulémas* ont donné publiquement leur  
 approbation pour le nouvel établissement ,  
 et n'ont imposé à la presse d'autre restriction  
 que celle que la nature des choses apporte  
 aux progrès des connaissances. Le *Coran*  
 seul, et les livres qui traitent de la loi et des  
 préceptes du prophète, ne peuvent être im-  
 primés; prohibition utile et salutaire qui con-  
 serve la religion dans sa pureté, et étouffe  
 dès sa naissance cette jalousie que M. Ruffin  
 reproche aux *Oulémas* (1).

Les manuscrits ne sont pas rares en Tur-  
 quie, on suppose même que leur multipli-  
 cité est un obstacle aux progrès de l'im-  
 primerie ; mais les élémens des sciences  
 et les rudimens n'existent pas encore : il  
 faut commencer par les naturaliser, ou bien

---

(1) La remarque de M. Ruffin est d'autant moins fon-  
 dée, que les manuscrits qui contiennent les prétendus  
 privilèges de prééminence des *Oulémas* ne sont pas  
 écrits en caractères sacrés et inintelligibles, et que leur  
 lecture n'est pas défendue au peuple. La guerre contre

l'imprimerie elle-même ne sera d'aucune utilité.

La Turquie ne dépend d'aucun pays étranger pour sa subsistance ; le travail de ses habitans tire du sol, plus abondamment que dans aucune partie de l'Europe, toutes les productions alimentaires, animales et végétales, utiles et agréables. En dépit des restrictions impolitiques du gouvernement, le blé qui s'y recueille fournit non seulement avec profusion à tous les besoins de l'Empire, mais encore à une exportation considérable. Ainsi, quoique négligée et découragée, l'agriculture produit au-delà des besoins. Agriculture  
et  
productions.

Le blé, le maïs, le riz y sont d'une qualité supérieure. Le vin et l'huile, quoique privés de la moitié de leur valeur par la maladresse et la négligence avec laquelle ils sont manipulés, suffisent non seulement pour une consommation immense, mais encore alimentent plusieurs marchés étrangers. La grande exportation des marchandises les plus précieuses, après avoir alimenté leur

---

leur prééminence peut être aujourd'hui continuée sans une taxe plus forte que la différence du prix entre un manuscrit et un ouvrage imprimé.

commerce intérieur, prouve suffisamment leur industrie. La soie, le coton, la laine, le lin, les drogues, le café, le sucre, la cire, le miel, les fruits, les cuirs, le tabac et d'autres articles de commerce, sont répandus jusque sur les continents d'un autre hémisphère, et les produits de leurs sueurs soutiennent et embellissent l'existence de ceux qui leur reprochent leur nonchalance. Comme le sol qui touche la capitale est stérile et ingrat (1), elle tire des villages environnans et des côtes qui bordent les deux mers qu'elle commande, tous les légumes et tous les fruits de la saveur la plus exquise, et propres à satisfaire le goût le plus blasé; elle reçoit des côtes asiatiques de la mer Noire tous les bois

---

(1) Wittman's *Travels*, p. 201.—Olivier, t. 1, p. 63.—Les causes de la stérilité du sol n'ont pas été assez remarquées par les voyageurs, qui sont choqués de voir inculte le terrain qui touche aux portes de Constantinople. « Voilà comme sont et doivent être les avenues de la « principale résidence d'un peuple aussi paresseux et « aussi ignorant que dévastateur. » *Voyage à Constantinople*, p. 147. Les vides des deux côtés du Bosphore présentent un tableau bien différent : le terrain forme un amphithéâtre de montagnes pierreuses, couvertes de vignobles, de jardins, d'arbrisseaux et de beaux arbres, et la plaine, qui est extrêmement fertile, est dans le plus brillant état de culture.



nécessaires pour le chauffage, les constructions civiles et la marine.

Je ne sais si l'Europe peut égaler les Turcs, mais certainement elle ne peut les surpasser dans plusieurs de leurs manufactures. Les velours, les satins, et les étoffes de soie de Bruse et d'Alep, les serges et les camelots d'Angora, les crêpes et les gazes de Salonique, les toiles peintes de Constantinople, les tapis de Smyrne, et les étoffes de soie, de lin, de coton du Caire, de Scio, de Magnésie, de Tocat et de Costambol, présentent des échantillons aussi beaux que favorables de leur adresse et de leur industrie en général (1). Dans l'opinion de Spon, les ouvriers de Constantinople l'emportent sur ceux de France dans beaucoup d'objets de commerce

Manufactures.

---

(1) « Ne doit-on pas s'étonner, dit M. Eton, que depuis qu'ils ont établi la première manufacture de tapis, ils n'aient pas perfectionné les dessins, leur étant permis sur-tout d'imiter les fleurs? On peut en dire autant de leurs broderies et des étoffes faites à Bruse, à Alep et à Damas? » p. 208.

On doit être encore plus étonné de ce que les dessins des tapis de Turquie sont copiés en Angleterre, et de ce qu'en imitant les schalls de Cachemire, nous continuons à conserver des fleurs aussi grotesques que celles des tapis de Turquie.

inférieur. Ils suivent toujours les pratiques qu'ils ont trouvées établies. Mais, d'après leur indolence à adopter les innovations, ils n'ont ni introduit ni encouragé plusieurs arts utiles ou agréables d'invention moderne. Ils n'ont besoin d'aucun étranger pour les aider dans les travaux de leurs mines et de leurs substances fossiles : c'est de leurs propres carrières qu'ils tirent le marbre et les pierres plus ordinaires qu'ils emploient dans leurs bâtimens. Leur architecture navale n'est point à mépriser, et leurs barques et leurs canots sont de la construction la plus gracieuse (1). Leur fonderie de canons de bronze a été admirée (2). Leur canons de fusil et de pistolet, et sur-tout leurs lames de sabre,

---

(1) « Nous avons été à bord du *Sulthan Selym* avec M. Spurring, constructeur de bâtimens à Constantinople, et nous avons trouvé ce vaisseau d'une beauté remarquable. » Dr Wittman's *Travels*, p. 37. « J'ai vu lancer un vaisseau de 74 : cette opération, conduite de main de maître, nous a fait le plus grand plaisir. » *Ibid*, p. 96. (2) Olivier dit que ce sont les Français qui leur ont appris à couler les canons ; mais, un siècle auparavant, Tournefort les avait jugés bons. « Ils emploient de bons métaux, et observent de justes proportions ; mais leur artillerie est la plus simple possible et sans ornement. » Tournefort, tom. II, pag. 194.

jouissent de la plus haute réputation, même chez les étrangers.

Il n'est pas de preuve plus évidente de la Architecture  
 dégradation des arts mécaniques, produite par l'ignorance ou la négligence des principes scientifiques, que l'état de leur architecture. Leurs bâtimens sont des copies grossières et incohérentes, qui n'ont ni l'unité ni la simplicité de l'original : ce sont les efforts de l'admiration, qui ignore la méthode de rivaliser la perfection et la sublimité, et non l'effet de cette combinaison de résultats auxquels a été graduellement conduit un peuple créateur par une série de raisonnemens. Pesans dans leurs proportions, leurs édifices ne sont imposans que par leur masse. Les parties n'ont entr'elles aucune harmonie, et ne sont soumises à aucun principe régulateur : les détails sont mauvais ; ils pèchent autant par le goût que par l'exécution. Leurs décorations fantastiques ne sont dirigées ni par la raison ni par le naturel : elles sont sans utilité, sans intention, sans liaison avec le dessin général ; rien enfin n'indique les conceptions du génie. Mais quoique, dans ces masses d'une magnificence monstrueuse, nous découvrons la grande infériorité d'une pratique sans principe, comparée à une mé-

thode scientifique , nous n'en devons pas moins admirer l'adresse et l'industrie avec lesquelles elles ont été élevées ; et quoique nous versions le ridicule sur l'architecte , nous n'en devons pas moins admirer le constructeur (1). Le talent de leurs ouvriers brille

---

(1) « L'élégance et l'art brillent avec tant d'éclat dans  
 « la mosquée du sulthan Sélym , que la description de  
 « ses proportions conviendrait aux enfans de Dédale.  
 « C'est un carré construit avec des pierres carrées. La  
 « longueur de ses côtés est de cinquante coudées , et sa  
 « hauteur est de soixante. Le toit occupe le même espace  
 « que le plancher ; il n'y a pas d'arche partant des angles ,  
 « et la courbe de la voûte naît des murs mêmes , de ma-  
 « nière que c'est du point des angles qu'est tracé l'arc d'un  
 « cercle presque horizontal. (Cantemir, p. 182.) Soléïma-  
 « nyéh est bâtie avec tant d'art et d'élégance qu'aucun édi-  
 « fice ne mérite de lui être comparé : c'est non seulement  
 « l'opinion des Turcs , mais aussi celle des étrangers de  
 « différentes nations. (*Ibid.* , pag. 215.) La mosquée  
 « du sulthan Ahmed , quoique plus petite que Sainte-  
 « Sophie , la surpasse en magnificence. (*Ibid.* , p. 297.) »  
 Mais ce sont là les descriptions des Grecs. La mosquée  
 du sulthan Ahmed est décrite plus exactement par  
 lord Sandwich , qui dit : « Elle serait justement ré-  
 « putée un édifice très-magnifique , si elle était cons-  
 « truite plus conformément aux règles de l'architec-  
 « ture , dont les Turcs n'ont pas la moindre connais-  
 « sance. La figure de cette mosquée est un carré dont la  
 « couverture est composée d'un grand dôme plat et de

dans la construction des *minarets*, dont les flèches sont surmontées d'une galerie d'où le peuple est appelé aux prières publiques. Ils ne présentent pas, il est vrai, l'idée de la force et de la solidité qui doit être le but principal de l'architecture ; cependant ils plaisent par leur légèreté pittoresque et la hardiesse gracieuse de leur élévation.

La monotonie des habitudes et l'austérité des coutumes glacent et repoussent les élans du génie. Leurs villes ne sont ornées d'aucun monument propre à embellir ou destiné à égayer. Le cirque, le forum, le théâtre, l'obélisque, la colonne, l'arc de triomphe sont des monumens que leur interdisent leurs préjugés. Les cérémonies religieuses, voilà leurs seuls plaisirs publics. Leurs temples, leurs bains, leurs fontaines, et leurs

---

« quatre autres plus petits. Le grand dôme est soutenu  
 « sur les côtés par quatre colonnes de marbre d'une  
 « épaisseur immense, leur circonférence étant plus  
 « grande que leur hauteur, et qui, quoique cannelées,  
 « ne peuvent être rapportées à aucun ordre d'architec-  
 « ture. Toutes les autres mosquées sont sur le même  
 « modèle, et ne diffèrent qu'en dimension ou en magni-  
 « ficeuce. Lord Sandwich's *Travels*, p. 128. Voyez  
 une description de Solémanyeh dans Grelot, *Relation*  
*d'un Voyage à Constantinople*, p. 550. Paris, 1681.

monumens funéraires, sont les seuls édifices auxquels ils accordent quelques ornemens. Le goût s'exerce rarement dans les autres constructions d'utilité publique, tels que les *khans* et *bezestins*; les ponts et les aqueducs.

**Sculpture.** La sculpture en bois et en stuc, la gravure des inscriptions sur les monumens ou les cachets, sont exécutés avec une netteté et une précision admirables. Les plafonds et les lambris des appartemens, et les ornemens ciselés dans l'intérieur des maisons turques attestent la dextérité, et même le goût des artistes.

**Peinture.** Leurs tableaux, bornés aux paysages et à l'architecture, ont aussi peu de mérite par le dessin que par l'exécution; les proportions y sont mal observées, et ils ne connaissent aucune des règles de la perspective linéaire ou aérienne.

**Chronologie** Ils comptent le temps par révolutions lunaires, de manière que, dans l'espace de trente-trois ans, les mois turcs se trouvent avoir parcouru toutes les saisons de l'année. Dans les affaires religieuses ils sont astreints à ce mode; mais pour le concilier avec le cours du soleil, ils font usage du Calendrier grégorien dans les affaires civiles. Comme à la naissance du mahométisme les horloges

étaient inconnues , les heures de la prière étaient réglées par le cours journalier du soleil ; et quoique l'usage des horloges soit devenu général, cette coutume est religieusement conservée par les Turcs. Le jour civil commence au coucher du soleil, de manière que les heures qui indiquent le milieu du jour et le milieu de la nuit varient continuellement. Pour remédier à cet inconvénient et assurer les heures de la prière, les fidèles font usage d'almanachs, qui, calculés pour le degré de longitude de chaque province, indiquent le temps précis des heures de la prière.

Leurs connaissances en géographie ne s'étendent pas au-delà des limites de leur Empire. Les gens en place connaissaient rarement la position respective de leurs plus proches voisins, et ne conçoivent pas que l'astronomie puisse être appliquée à fixer d'une manière certaine la position géographique des lieux (1). Géographie:

---

(1) On a dit que : « C'est un article de foi, depuis « le mufti jusqu'au paysan, que Palmyre et Balbec ont « été bâties par des esprits aux ordres de Salomon. » *Survey of the turkish empire*, p. 200.

Il faut convenir que les excursions de l'erreur sont infinies, et qu'il n'est pas d'absurdité qui ne soit entrée dans la tête de plusieurs demi-savans turcs. Néanmoins,

**Astrologie.** L'astrologie est rayée de la liste des sciences, même dans l'esprit du bas peuple de beau-

---

quoi qu'en dise M. Wood au sujet de cet article de foi particulier, il peut régner parmi les Arabes qui ont construit leurs huttes au milieu des ruines de Balbec et de Palmyre ; mais je puis assurer que les Turcs ignorent entièrement l'existence de ces deux villes.

Le journal du docteur Wittman est un recueil estimable de faits, quand il parle de ce qu'il a vu et entendu, et il est fâcheux qu'il y ait mêlé beaucoup d'anecdotes qui ne sont fondées que sur des rapports vagues et populaires. Cette observation n'est cependant pas applicable à celle qui suit, quoique je doute de son exactitude d'après la connaissance que j'ai que M. Vincenzo était trop ignoquant, même en langue turque, pour interpréter d'une manière intelligible la substance d'une conversation semblable à celle qu'eut le général Koehler avec le grand vézyr. Le général dit, entre autres choses, à son altesse que la terre était ronde. Cette nouvelle ne causa pas peu de surprise au ministre turc, et sa réponse fit voir qu'il était disposé à douter de l'assertion. « Si la terre était ronde, observa-t-il, comment « les habitans et les autres objets mobiles qui occupent « raient la portion au-dessous de nous, pourraient-ils « s'empêcher de tomber ? » Sur ce que le général lui dit que la terre tournait autour du soleil, il témoigna le même degré de septicisme, en observant que, dans ce cas, les vaisseaux chargés à Jaffa pour Constantinople seraient entraînés à Londres ou ailleurs, au lieu de se rendre à la capitale. Le docteur Wittman termine par dire, trop généralement peut-être : « Tant est grande



coup de pays de l'Europe. Ce fantôme qui , dans les siècles reculés , a arraché tant d'hommes à une vie irréprochable pour les conduire au crime , influence encore en Turquie les conseils publics , et nuit au bonheur particulier de toutes les classes de cette nation (1). Le *munedjim bachy*, chef des astrologues , est un officier du sérail , ou de la maison du sulthan. Il est consulté dans toutes les occasions qui ont rapport à la santé , la sûreté ou la convenance du sulthan ; on considère même comme essentiel au salut public de suivre son opinion dans la détermination du jour ou de l'instant précis où l'on doit entreprendre une affaire importante , telle que la marche d'une armée , la sortie ou l'appareillage d'une flotte , le moment de lancer un vaisseau , de poser la première pierre d'un édifice public , de conférer

---

« l'instruction d'un homme d'Etat en Turquie , dans la « géographie et l'astronomie ! » Wittman's *Travels* , p. 135.

(1) Je me rappelle que , dans une compagnie où j'étais présent , l'abbé Beauchamp dit qu'en passant par Alep , à son retour de Bagdad , le pacha ayant appris son arrivée , et connaissant ses talens en astronomie , lui envoya demander *par quels moyens il pourrait retrouver un cheval qui depuis quelques semaines s'était échappé dans le désert.*

de nouvelles dignités, et sur-tout de nommer un grand vézyr. Les sulthansothomansont religieusement perpétué cette coutume, qui leur a été transmise par les khalyfes, quoiqu'elle soit contraire à l'esprit général et aux institutions positives de la doctrine et de la loi du Prophète, qui appelle l'astrologie une science fausse, et flétrit du nom de menteurs ceux qui la professent (1).

Il est constaté que l'astronomie a été étendue et perfectionnée par l'étude et les observations des philosophes arabes qui, comme on le voit par les monumens existans, ont fait des recherches sur la grandeur, les distances, le cours et les aberrations des corps célestes. Cependant leur but principal dans ces recherches n'était peut-être pas autant le désir de faire des découvertes scientifiques, que celui de démêler, des embarras que présentent le système planétaire, l'ordre de la providence dans le gouvernement moral de

---

(1) Le docteur Wittman demande si un tel peuple peut être formidable. A cela, je ne me fais pas de scrupule de répondre affirmativement; car les nations les plus grandes et les plus formidables, même à des époques peu reculées de l'histoire moderne, ont cru à l'influence des astres sur les actions des hommes.

l'univers. Plusieurs khalyfes ont été renommés pour l'étendue de leurs connaissances en astronomie ; mais, d'après leurs vues variables et imparfaites de la nature et des bornes de l'entendement humain , ils furent moins jaloux de certifier les révolutions des corps célestes et de découvrir les causes de leurs mouvemens , que de prédire d'après leurs phases et leurs aspects les destins des royaumes , des monarques , et même des familles et des individus. Les Turcs possèdent au moins assez de connaissances en astronomie pour être en état d'indiquer dans leurs almanachs le cours , les révolutions et les éclipses du soleil et de la lune. C'est à une opiniâtreté de zèle qu'est due la décision de leurs théologiens qui ont prononcé que , dans une religion soutenue par le témoignage plutôt que par son évidence intrinsèque , aucun progrès dans les sciences ne pouvait suppléer la nécessité des témoins oculaires pour déterminer l'apparence de la nouvelle lune , qui fixe le *Ramazan* et les principales fêtes du culte mahométan.

J'ai constamment observé qu'ils considèrent le talent d'un médecin comme tenant à la magie , et qu'ils attendent de lui qu'il résoudra des difficultés dont on ne peut espérer

Médecine.

la solution que par des moyens surnaturels. J'ai lu qu'un médecin avait acquis auprès de ses malades la plus grande réputation , en jugeant de leur régime par le mouvement de leur poulx ; et que tout homme qui se dit médecin doit annoncer dès sa première visite , avec la précision d'un prophète , la minute de la mort , ou d'une crise favorable qui sauvera le malade.

Le défaut de science , d'adresse ou d'instrumens , fait que leur chirurgie est dans un état grossier. Mais quoique les chirurgiens chrétiens soient généralement employés par les personnes d'un rang élevé , il y a à Constantinople un Persan qui a acquis une grande réputation , même parmi les Francs , pour la  
Chirurgie. remise des os disloqués (1).

---

(1) « Sitôt qu'un barbier sait un secret , il s'érige en « médecin. » Spon , *Voyage* , p. 205.

Suivant de Tott , la bastonnade entre dans la pharmacopée turque. Un pachah avait honoré de son amitié un négociant européen. Le négociant eut une attaque de goutte. *Le pachah avait étudié un peu de médecine* , et , désirant guérir son ami , il ordonna à deux de ses gens de lui donner cinquante coups de bâton sous la plante des pieds. Quoique le négociant eût bien voulu être dispensé de l'administration d'une telle médecine , *il trouva qu'elle méritait des éloges* , car il fut sur-le-champ

Dans l'art de la navigation, les Turcs sont Navigation.  
égaux aux Grecs en adresse, et leurs supérieurs en courage et en fermeté (1). Telle est mon opinion, fondée, non d'après leur défaut évident d'habileté dans la conduite des vaisseaux de guerre, mais d'après leur manière de manœuvrer les plus petits bâtimens caboteurs. J'ai différentes fois traversé la mer Noire et l'Archipel dans des bateaux grecs et turcs, et j'ai observé le caractère des deux peuples dans le danger et dans la manière de lui échapper, dans les saisons de beau et de mauvais temps.

J'ai toujours admiré l'égalité d'ame des Turcs; mais je me garderai de confier encore ma sûreté à la témérité fanfaronne et au découragement inactif d'un reïs grec. Je m'étais

guéri radicalement. *Mém. du baron de Tott*, t. iv, p. 109.

(1) On a révoqué en doute l'exactitude de mon assertion : elle est cependant confirmée par le témoignage du docteur Pouqueville, qui était passager sur un bâtiment grec, commandé par le capitaine Guini, de l'île de Spezia, dont les habitans, ainsi que ceux d'Hydra, passent pour les meilleurs marins de l'Archipel : « Tant » est grande, dit-il, la maladresse des matelots grecs, « qui ne le cèdent presque en rien aux Turcs, en fait » de navigations. » *Voyage en Morée*, t. 1, p. 550.

embarqué pour Constantinople avec deux autres passagers au port de Varna sur la mer Noire, dans le mois de novembre. Notre traversée fut ennuyeuse, mais tranquille jusqu'au moment où nous nous trouvâmes, à l'improviste, vers l'entrée du détroit par une nuit orageuse. Je ne puis exprimer ni peindre la consternation et le désespoir de l'équipage lorsque, peu après minuit, on découvrit la terre à une petite distance de l'avant. Nous pouvions l'éviter par la simple manœuvre de virer de bord; mais la mer était forte et tous les objets inspiraient la terreur à nos matelots.

La confusion empêcha l'exécution des ordres nécessaires. Leurs prières n'étaient interrompues que par les malédictions qu'ils donnaient aux passagers, à la mauvaise fortune desquels ils attribuaient les effets de leur propre négligence. Le pilote était le seul turc qui fût à bord : lui seul resta ferme ; lui seul anima l'équipage à la manœuvre par son exemple et son autorité, et par un simple virement de bord nous nous trouvâmes hors de danger (1).

---

(1) Comme durant l'hiver la mer Noire est beaucoup plus orageuse que la Propontide et l'Archipel, ils avaient

J'avais précédemment traversé la mer Noire d'Odessa à Constantinople dans un bateau de passage grec. Comme nous approchions du promontoire de l'Hæmus, un brouillard épais s'éleva des vallées et des gorges de cette chaîne de montagnes, et couvrit la mer de manière à nous empêcher d'apercevoir le gissement de la côte. Dans cet état d'incertitude qui m'inquiétait, on eut recours à un expédient, qui est, je crois, particulier à la nation grecque. Le mousse de la chambre, qui était le plus jeune et probablement la plus innocente des personnes qui étaient dans le vaisseau, prit un encensoir garni d'encens, avec lequel il parfuma tous les coins du vaisseau et encensa tous les passagers, en invoquant l'aide du ciel par la répétition continuelle de *Kyrie, eleyson. Le clavous*

---

entrepris ce voyage malgré eux. Depuis Encada jusqu'aux caps du Détroit, il n'y a pas de port : en sorte que dans le nombre des bateaux qui s'exposent à naviguer pendant les cinq mois d'hiver, beaucoup sont jetés sur les rochers et les côtes sablonneuses du sud, par les vents de nord, de nord-est et de nord-ouest. Ces bâtimens sont de l'espèce de ceux appelés *saïques*, qui ne sont pas construits pour tenir la mer par de gros temps, et qui sont alors obligés de faire vent arrière pour se réfugier dans quelque port.

ou pilote fut, en raison de son âge et de son expérience, chargé de descendre à la mer une calebasse ou citrouille creuse, dans laquelle était fixé un flambeau allumé, et nous attendîmes avec une dévote confiance la dispersion du brouillard. L'approche de la nuit empêcha l'entier effet du miracle : heureusement que le temps était calme et la mer unie.

Notre *reis* qui, dans le beau temps, était un misérable libertin, gronda sévèrement le mousse pour avoir négligé d'allumer la lampe qui aurait dû brûler devant l'image du saint patron du vaisseau. « Je suis plus attentif à  
« ce devoir, dit-il, depuis qu'il m'est arrivé  
« une chose que je n'oublierai jamais. J'étais  
« dans un port, et je dormais sur le pont, en-  
« touré de tout mon équipage, lorsqu'au mi-  
« lieu de la nuit je fus réveillé par des coups  
« violens que je reçus sur les épaules. Je me  
« levai, et je vis un personnage vénérable  
« portant une longue barbe blanche comme  
« la neige, dont le maintien exprimait la co-  
« lère, et qui, malgré mes larmes et mes  
« supplications, ne cessa de me battre que  
« lorsque mon corps ne fut plus qu'une conti-  
« nuité de meurtrissures. Je m'évanouis d'an-  
« goisses et de terreur. Quand je revins à moi,



« je trouvai mes gens encore endormis ; ils  
 « n'avaient entendu aucun bruit et n'avaient  
 « vu personne. Ce ne fut que lorsque je ren-  
 « trai dans ma chambre pour me restaurer  
 « par un verre de *raki*, que je m'aperçus que  
 « la lampe était éteinte, et que je confessai  
 « la justice du châtement que j'avais reçu. »  
 De ce moment la dévotion fut à l'ordre du  
 jour ; chacun doubla tous les soirs ses prières  
 et multiplia les signes de croix et les gémis-  
 sements. Un malheureux esprit fort qui ,  
 pendant qu'on était à l'ancre dans un beau  
 temps , avait cité Voltaire , dont le nom a la  
 même acception que celui de l'Antechrist ,  
 fut évité comme infecté et laissé pour accom-  
 plir sa pénitence isolée , mais sincère ; tan-  
 dis que le cercle des élus était suspendu aux  
 lèvres de son antagoniste , écoutant avec édi-  
 fication ses raisonnemens indigestes , et  
 prouvant leur foi par une adoption aveugle  
 de toutes les absurdités dont étaient pleines  
 ses histoires de légende.

Quand le ministre Colbert demanda aux Commerce.  
 négocians français de quelle manière le gou-  
 vernement devait intervenir dans les affaires  
 du commerce pour leur plus grand avantage,  
 ils lui conseillèrent de laisser à leur disposi-  
 tion le soin de pourvoir à leurs propres inté-

rêts. Cette maxime, adoptée par les hommes d'état les plus éclairés, d'après la conviction de son utilité et de son importance, est suivie, à la vérité sans le savoir, par les Turcs, parce qu'elle coïncide parfaitement avec leur inertie et leur apathie. Il n'y a aucune restriction au commerce, excepté la défense générale d'exporter à l'étranger aucun des objets nécessaires à la vie, spécialement de la capitale, où cette défense est rigoureusement observée. Il n'est pas douteux que cette restriction impolitique sera supprimée lorsque le gouvernement turc commencera à sentir que ce moyen, établi dans l'intention d'y assurer l'abondance, est, dans le fait, la seule cause accidentelle des disettes qu'on y éprouve quelquefois. A cette exception près, le commerce est parfaitement libre et sans entraves. Tous les articles produits ou manufacturés soit chez l'étranger, soit dans l'intérieur, entrent et sortent de tous les ports dans toutes les provinces, sans que le magistrat en prenne aucune connaissance, après le paiement des droits. J'en parle d'après ce qui se passe aujourd'hui, et je puis appeler en témoignage de la vérité de cette assertion tous les négocians étrangers ou naturels de la Turquie.

Si nous nous en rapportons à M. Eton, les

idées qu'ont du commerce les personnes de tous les rangs, ne sont pas moins étroites et moins absurdes que toutes leurs autres opinions. « Nous ne devrions pas commercer, « disent les Turcs, avec ces nations *men-* « *diantes* qui viennent *pour acheter de nous* « *ces marchandises rares* et ces objets précieux, « que nous ne devrions pas leur vendre, mais « avec les peuples qui nous apportent ces « mêmes articles sans que nous ayons la peine « de les manufacturer ou de les importer « nous-mêmes. *C'est d'après ce principe* qu'il « est défendu de vendre aux étrangers le « café moka (1). » Sans douter de l'exactitude d'un tel discours, dont il est difficile de saisir le sens précis, nous pouvons nous permettre de demander par qui un tel langage a été tenu parmi les Turcs. Est-ce par le législateur ? il n'interdit le commerce avec aucune nation. Est-ce par le gouvernement ou les magistrats ? ils n'excluent de leurs marchés aucun étranger. Est-ce par le propriétaire turc ? il confond tous les Européens sous le nom général de Francs, et ne connaît entr'eux aucune autre distinction.

---

(1) *Survey of the Turkish empire*, p. 238.

Routes et  
manière de  
voyager.

Les grandes routes, en Turquie, sont rarement fréquentées par les particuliers pour autre raison que pour leurs affaires. Les caravanes de marchands en Europe et en Asie sont composées de chevaux et de chameaux, et c'est par ce moyen que les marchandises sont transportées des frontières de la Hongrie au golfe Persique. Les voitures à roues ne sont pas inconnues; mais on n'en fait plus usage, à cause de leur incommodité, eu égard à la nature du pays.

Courriers.

Les Tatars sont des courriers publics très-respectés pour leur bonne conduite et leur fidélité. Leur nom n'indique pas leur origine, car ils sont pris indistinctement dans toutes les provinces de l'Empire; mais ils sont distingués par le bonnet tatar, appelé *calpac*, qu'ils portent au lieu de turban. Ils sont forts et robustes, et font leurs voyages avec une célérité remarquable. Comme il n'y a pas de poste générale, il y a un certain nombre de ces Tatars attachés à la cour, aux armées et aux gouverneurs de provinces, et qui, suivant les circonstances, sont expédiés pour toutes les parties de l'Empire. Les postes aux chevaux, dans la Turquie d'Europe que j'ai traversée, sont bien servies en chevaux, et les courriers tatars y trouvent toutes les

espèces de commodités qu'exige leur genre de vie (1).

Le trait le plus frappant dans les établissemens turcs , et qui le premier fixe l'attention d'un observateur, est l'abus de l'autorité. Les auteurs ont varié dans l'opinion si cet abus était compris dans la perfection de la tyrannie appelée despotisme. Leur défaut d'accord vient plutôt de leur différence dans la manière dont ils conçoivent le terme , que

Abus d'autorité,

---

(1) M. Griffiths voyagea comme Grec dans l'intention d'acquiescer une connaissance plus parfaite des mœurs originales des Turcs. Il se plaint de la conduite grossière de ces guides tatars; mais il n'eût pas eu à s'en plaindre s'il n'eût choisi un caractère qui est aussi peu respecté en Turquie que ne l'est parmi nous un juif vagabond. Un homme bien né, qui, en voyageant, soutint la dignité de son caractère, parle de ces Tatars comme j'ai toujours trouvé qu'ils le méritent. « La « bonne foi avec laquelle ce Turc fit accord avec nous « m'a frappé. Il mettait à nous procurer ce qu'il nous « fallait un zèle incroyable, étant plus fâché que nous « quand il nous manquait quelque chose. Les Turcs « offrent mille traits de probité pareils : il y a des professions où elle est comme un esprit de corps. Les « *Kiradjis* de Salonique transportent, sur leurs charmeaux, 50, 60 mille piastres sans donner de reçu, « et paient sans difficulté ce qui se perd en route. » *Voyage à Constantinople*, p. 134.

d'aucune variété d'opinion sur la politique turque. Le mot de despotisme a parmi nous une signification si odieuse , qu'il s'unit involontairement aux idées de violence et d'injustice ; mais , considéré d'une manière abstraite , le despotisme n'est ni plus ni moins que la monarchie pure , reconnue pour un des trois modes de gouvernement réguliers qui ne nécessite aucun abus d'autorité, ni aucune cruauté dans ses procédés, et qui ne diffère du système de liberté le plus parfait qu'en ce que la même personne réunit l'autorité législative au pouvoir exécutif , au lieu de la faire dériver de la volonté générale et de la sagesse réunie de la société (1). Cependant l'objet que la loi et la puissance tendent à faire fleurir , est , en apparence au moins , le bonheur de l'Etat , établi , d'un côté , sur la nature et les habitudes du peuple , et , de l'autre , fortement subordonné au

---

(1) « Je suppose trois définitions , ou plutôt trois « faits : l'un , que le gouvernement républicain est celui « où le peuple en corps , ou seulement une partie du « peuple , a la souveraine puissance ; le monarchique , « celui où un seul gouverne , mais par des lois fixes et « établies ; au lieu que , dans le despotique , un seul , sans « loi et sans règle , entraîne tout par sa volonté et ses « caprices. » *Esprit des lois* , liv. 11 , chap. 1<sup>er</sup>.

maintien et au soutien de la monarchie. Cependant « sous les gouvernemens de cette « dernière espèce, à moins que le sceptre « ne tombe entre les mains d'un tyran fantas- « que, l'administration sera ordinairement « conforme aux principes de la justice ; et « s'il ne travaille pas d'une manière active au « bonheur de son peuple, il n'aura certai- « nement pas sa destruction pour objet (1).

« J'appelle gouvernement despotique, dit « sir James Porter, celui dans lequel il « n'existe ni loi, ni contrat antérieur à l'u- « surpation de la souveraineté ; celui où la « formation et l'exécution des lois dépen- « dent de la volonté arbitraire d'un souverain « *qui n'est lié ni par l'injonction positive de la* « *divinité, ni par aucun contrat avec le peu-* « *ple.* » Et comparant le gouvernement turc avec cette définition, quoiqu'il admette qu'il ne soit pas parfait ou entièrement exempt de despotisme, il assure cependant « qu'il est beaucoup plus parfait et « beaucoup moins despotique que ne l'ont « représenté beaucoup d'écrivains ; en un « mot qu'il est très-supérieur, quant à la ré- « gularité de ses formes et à la justice de son

---

(1) Roberts. *Hist. of Charles the fifth*, p. 388, note.

« administration , ainsi que beaucoup moins  
« despotique que le gouvernement de plu-  
« sieurs Etats chrétiens (1). »

Quoique nous admettions cette définition du despotisme en théorie, comme suffisamment exacte, et que nous adhérions tout-à-fait à l'assertion qu'il est modéré dans la pratique, par la régularité des formes et la justice des procédés, nous ne pouvons cependant donner au gouvernement turc un autre nom que celui de despotique.

Le despotisme est plutôt dans la *nature* et le *principe* d'un gouvernement, que dans sa pratique actuelle et générale (2). Le pouvoir du monarque n'est pas toujours occupé à des actes de violence. Les grands, qui sont en quelque façon au-dessus des lois ordinaires, sont, à la vérité, exposés à tous les caprices du prince; mais il faut que le corps du peuple

(1) *Observations on the religion, laws government, etc. of the Turks*, préface, pages 14, 19.

(2) La *nature* d'un gouvernement est ce qui le constitue ce qu'il est : ainsi, dans l'état despotique, il est essentiel qu'il n'y ait de loi que la volonté du tyran.

Le *principe* d'un gouvernement est ce qui le soutient et le fait mouvoir; et dans le despotisme, c'est la crainte : car il n'emploie ou n'écoute ni modification ni remontrance. Il ordonne et menace, et il doit être obéi.



soit administré par les lois suivant les grands principes de la justice : sans cela, l'Etat serait lui-même plongé dans une confusion dange-reuse (1).

Il faut dire à l'honneur de la nature humaine que le pur despotisme sans frein moral ou physique, n'est qu'un être idéal, une abstraction métaphysique. Quand Esope le fabuliste, et le président de Montesquieu ont voulu nous inspirer de l'horreur pour un système si dégradant, ils ont été obligés de le peindre, non comme ayant été observé dans la société humaine, mais par des comparaisons tirées d'un abus d'autorité exercée par des ignorans ou des sauvages sur les brutes ou les choses inanimées (2). Il serait donc faux de conclure que parce que nous

(1) « Il faut que le peuple soit jugé par les lois, et les  
« grands par la fantaisie du prince; que la tête du der-  
« nier sujet soit en sûreté, et celle des pachas toujours  
« exposée. » *Esprit des Lois*, liv. III, ch. XI. (2) Voyez  
les fables de Phèdre, liv. I<sup>re</sup>, fable 3<sup>e</sup>.

« Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du  
« fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit :  
« voilà le despotisme. »

Tel est le contenu du chapitre de l'*Esprit des Lois*,  
intitulé : *Idée du Despotisme*. (*Esprit des Lois*, liv. V,  
chap. XIII.)

caractérisons le gouvernement turc de despotique, d'après l'examen de sa nature et de son principe, nous serions disposés à lui attribuer toutes les atrocités possibles, comme existantes réellement en pratique.

« Si par despotisme, dit M. Eton, on entend un pouvoir qui tire son origine de la force, et se soutient par les mêmes moyens auxquels il doit son établissement; un pouvoir qui méprise l'empire de la raison et défend la témérité des recherches; un pouvoir dont le but est de s'opposer aux progrès de l'énergie de l'âme et d'anéantir les facultés de l'homme, le gouvernement de la Turquie peut, à bon droit, être caractérisé par ce nom (1). » Il est absolument nécessaire de prouver l'incorrection de ce passage. La puissance de la nation othomane, dérivée, il est vrai, de la force, a été fondée sur le droit de conquête et doit être soutenue par la force. Mais le pouvoir des sulthans sur leurs sujets, qui est l'objet de la présente discussion, est, dans son origine et ses progrès, aussi légitime que celui d'aucun des autres souverains du monde. Dans son état actuel, bien loin de se soutenir par la force, il n'a

---

(1) *Survey of the Turkish empire*, p. 17.

recours qu'à la raison. Il est vrai que c'est la raison de la nation, dont les recherches sont bornées aux préceptes du *Coran*. L'exagération de ses effets, tels qu'ils sont représentés par M. Eton, est due à une connaissance peu approfondie de ce gouvernement.

On a dit que le gouvernement turc était affranchi du despotisme , parce que , dans un gouvernement despotique, la volonté du maître est la seule loi, et parce que la crainte universelle du monarque est essentielle à son existence ; tandis que le sulthan est lié par la loi suprême de la religion , et que l'armée exerce un pouvoir que le sulthan lui-même est obligé de craindre. Mais la loi ainsi appelée par les Turcs (improprement quant à ce qui regarde le monarque, à moins que nous ne voulions nous tromper nous-mêmes en adoptant son origine céleste,) n'est qu'un code de maximes , promulgué par le premier despote et transmis à ses successeurs pour maintenir l'existence de cette espèce de tyrannie qu'il a lui-même usurpée. C'est toujours la volonté du despote rendue permanente, comme un héritage, pour sa postérité ; ce qui ne change ni n'altère le caractère du despotisme. La terreur d'un nom seul ne tiendrait jamais le peuple dans la soumission. Une forte armée est

nécessaire au souverain pour assurer son efficacité. Mais parce qu'une armée, quelque proche qu'elle soit de lui, ne peut jamais devenir un instrument passif dans la main d'un monarque, doit-elle être pour cela considérée comme un obstacle ou un frein à son pouvoir, quoiqu'elle ne diffère des autres instrumens qu'en ce qu'elle peut être conduite par des motifs personnels à s'écarter de l'objet de son institution? Dans les actes ordinaires du gouvernement, ni la religion ni l'armée ne sont des freins pour le despotisme; et certainement elles ne lui sont pas aussi contraires que le seraient l'horreur pour l'oppression et l'esprit de résistance inhérens à la nature humaine, si ces freins étaient écartés. Elles ne mitigent même pas le despotisme, excepté envers elles-mêmes, et ce qui n'a pas de rapport à son exercice envers le peuple. Mais quand la religion ou l'armée éprouvent l'oppression de la tyrannie et s'occupent de s'en délivrer, le despotisme lui-même est renversé et une anarchie passagère le remplace (1).

---

(1) « Un gouvernement modéré peut, tant qu'il le veut, et sans péril, relâcher ses ressorts. Il se maintient par les lois et par sa force même; mais lorsque, dans le gouvernement despotique, le prince cesse un moment de lever le bras; quand il ne peut anéantir à

Le docteur Robertson dit : « Il ne peut y  
 « avoir de frein constitutionnel à la volonté  
 « d'un prince dans un gouvernement despo-  
 « tique , mais il peut y en avoir d'accidentel.  
 « Quelqu'absolus que soient les sulthans  
 « tures , ils se sentent bornés et par la reli-  
 « gion , principe fondamental de leur auto-  
 « rité , et par l'armée , instrument dont ils  
 « font usage pour l'exercer (1). » Montes-  
 quieu est aussi d'opinion que quelquefois la  
 religion peut avec succès être opposée à la  
 volonté d'un prince arbitraire. « Le sujet ,  
 « dit-il , abandonnera son père , l'assassinera  
 « même , si le despote l'ordonne ; mais le  
 « bigot ne boira pas de vin , malgré les ordres  
 « et les menaces de son prince. Les lois de  
 « la religion sont d'une autorité suprême :  
 « elles sont imposées sur le prince comme  
 « sur ses sujets (2). »

Mais de quelle importance peut être l'o-  
 bligation imposée par la religion sur les ac-  
 tions des princes ? Elle ne leur demande que

---

« l'instant ceux qui ont les premières places , tout est  
 « perdu ; car le ressort du gouvernement , qui est la  
 « crainte , n'y étant plus , le peuple n'a plus de protec-  
 « teur. » *Esprit des lois*, liv. III, chap. IX.

(1) *Histoire de Charles-Quint*, p. 189. (2) *Esprit  
 des Lois*, liv. III, chap. X.

de se conformer aux rites et aux cérémonies établis. Il est vrai qu'elle prêche la vertu ; mais il n'est aucune religion qui soumette la conduite du prince au jugement du peuple. Elle s'adresse directement à la conscience de l'individu. Elle dit à ceux qui veulent se mêler de ses augustes fonctions : « Que celui  
« de vous qui est sans péché jette la première  
« pierre. »

La religion mahométane inculque les devoirs réciproques que doivent observer le prince et ses sujets ; mais quoiqu'elle recommande au monarque un gouvernement et une administration justes, elle ne peut l'y contraindre. Les seules conditions qu'elle impose aux sulthans turcs, sont la profession de la foi mahométane, et la conformité au cérémonial de l'église mahométane ; et quoique la pratique de toutes les vertus royales soit la plus conforme à ces devoirs, ils ne sont cependant pas incompatibles avec la tyrannie la plus atroce.

L'armée peut, il est vrai, faire quelquefois plier l'autorité qu'elle soutient. Cela n'arrive cependant que pour repousser les actes qui menacent immédiatement sa sûreté ou son ambition. Les gardes prétoriennes à Rome, et les janissaires à Constantinople,

ont également détrôné leurs princes, les ont mis à mort, leur ont donné la couronne ; mais leur intervention n'a jamais, soit à dessein, soit accidentellement, mitigé la violence ou adouci la sévérité du despotisme.

De Tott, pour faire hommage à la théorie de Montesquieu ( flatterie que cet auteur estimable aurait dédaignée), a voulu adoucir jusqu'à la face hideuse du pouvoir arbitraire. La crainte est le principe d'un gouvernement despotique : et « le Turc, poussé à la violence  
« par le despotisme, désire, mais craint de  
« commettre un meurtre, jusqu'à ce que l'i-  
« vresse l'ait mis au niveau du despote. » Le Turc indolent se livre à son goût naturel pour le repos à l'ombre des grands arbres, « parce  
« que le despotisme, qui le laisse passer de  
« l'enfance à la décrépitude sans imprimer  
« une seule ride sur son front, ne lui donne-  
« rait pas le temps d'élever et de voir croître  
« des arbres. Sa compassion pour les brutes  
« vient de l'orgueil du despotisme, qui, tan-  
« dis qu'il confond tous les êtres vivans,  
« choisit ses favoris parmi les plus faibles. »

Ainsi nous voyons la même personne, alternativement tyran et esclave du despotisme, poussée à la violence par la possession de l'autorité, et détournée de son exercice par

cette même autorité à laquelle elle est elle-même sujette dans un sens opposé.

L'honneur, ce principal mobile dans une monarchie, est inconnu sous le despotisme. De Tott, en contradiction, je puis le dire, avec ses propres connaissances, nie jusqu'à l'existence du mot dans le vocabulaire turc. De Tott paraît jaloux de faire à Montesquieu un compliment semblable à celui que firent à Newton les philosophes français envoyés par la cour de Versailles pour mesurer un arc du méridien dans différentes parties du monde, quand, à leur retour, ils assurèrent que, par leurs travaux, ils avaient constaté l'exactitude de sa théorie sur la vraie figure de la terre.

Cette exposition de la mauvaise foi du baron de Tott dans son admiration pour Montesquieu, ne diminue en rien notre respect envers l'admirable auteur de *l'Esprit des lois*, dont le nom et la réputation doivent être immortels. Mais quel qu'ingénieux, quelque raisonnable que soit son système, nous n'essaierons jamais d'en faire un usage semblable à celui du lit de Procruste, et nous ne nierons pas le témoignage de nos sens pour obéir à son autorité (1).

---

(1) Comparez *l'Esprit des Lois*, liv. III, chap. IX,



Montesquieu , induit probablement en erreur par un auteur nommé Perry , dit , à la vérité , que : « L'honneur est inconnu dans les « états despotiques , où souvent même il n'y a « pas de mot pour l'exprimer. » La proposition est fautive par rapport à la Turquie. D'Ohsson , pour réfuter le baron de Tott , dit : « Ceux qui prétendent que le mot hon- « neur n'existe pas dans la langue turque , ne « prouvent que leur peu de connaissances de « l'idiôme et des mœurs de cette nation. Au- « trement , comment pourraient-ils ignorer « ces mots qui correspondent à honneur , « dignité , réputation , considération , dont « les Turcs font un usage constant dans toutes « les discussions relatives à la probité , l'hon- « nêteté ou la justice (1). »

Le sentiment de l'honneur existe parmi les Turcs comme le mot dans leur langue. Je demanderai à ceux qui nient son influence dans un pays despotique , à quel autre principe ils attribueront la conduite des Turcs

---

avec les *Mémoires du baron de Tott* , disc. prélim. , p. 8. — *L'Esprit des Loix* liv. III , chap. VIII , avec les *Mémoires* , t. III , p. 140. — Voyez aussi les *Mémoires* , t. I , p. 62 et 207.

(1) Irz , Namous , Chan , Cheulreth. — *Tableau général* , t. IV , p. 374.

dans une circonstance rapportée par le docteur Wittman. « Le 17 juin, le mécontentement éclate parmi les janissaires, parce que le corps de troupes auxiliaires anglaises aux ordres du colonel Stewart, et le corps turc commandé par Taher, pacha, se sont avancés sur leur front. » Si ce n'est pas là de l'honneur, je ne sais plus comment le définir. Qu'il provienne de l'orgueil ou de la honte, il faut qu'il y ait là un sentiment d'honneur : et supposer qu'une armée puisse exister sans lui ; que des hommes qui sont poussés à faire les plus grandes choses sans autre récompense que la renommée de leurs exploits, soient insensibles à l'honneur, est une contradiction trop grossière pour mériter d'être réfutée. L'officier prussien qui décharge un de ses pistolets aux pieds de son roi et se tue lui-même avec l'autre plutôt que de survivre à l'affront d'un coup reçu, exprime dans le même instant la soumission absolue au despotisme et le sentiment le plus vif de l'honneur. Ce sentiment, qui est la règle de la conduite particulière, est aussi pur et aussi sacré dans une vie retirée et sous les gouvernemens républicains ou despotiques, que dans les monarchies. C'est pourquoi il me paraît que par l'honneur, dont Montesquieu nie

l'existence sous le gouvernement despotique, il entend un principe différent de ceux que j'ai décrits. Il l'appelle la vertu publique d'une monarchie, la source de toute la vigueur et de toute l'action inhérente à la nature du gouvernement limité. C'est lui qui pousse des hommes à soutenir les privilèges de leur noblesse héréditaire, comme aussi sacrés que la prérogative du souverain, et oblige les autres à n'attendre de rang et de distinction que de leur propre mérite (1). Cette espèce d'hon-

---

(1) L'honneur, tel que l'entend M. de Montesquieu, est ce sentiment ardent et pur qui porte à faire tout ce qui est bien, et qui compte pour rien le sacrifice de sa fortune et de sa vie même, lorsqu'il faut servir sa patrie, sauver son roi, réparer un tort involontaire. On peut l'appeler, sur-tout d'après les exemples qu'en a de tout temps donnés la nation française, la *fleur et l'essence de toutes les vertus*.

C'est l'honneur qui a dicté à d'Assas sous les baïonnettes hanovriennes : *A moi, Auvergne, ce sont les ennemis!* qui a sauvé l'armée aux dépens de sa vie.

C'est l'honneur qui, à la bataille de Bouvines, a fait précipiter un d'Estaing au devant du coup qui menaçait Philippe-Auguste, et sacrifier ainsi sa vie pour sauver celle de son roi.

C'est l'honneur qui a porté un d'Ormesson à remplacer de ses propres deniers la fortune d'une veuve, ruinée par un arrêt inconsidéré qu'il avait prononcé.

Voilà l'honneur tel qu'il a brillé dans les républiques

neur ne pourrait , il est vrai , être soufferté dans un état despotique et troublerait l'harmonie d'une république. Philosophiquement parlant , cependant , le sentiment d'une préférence personnelle n'est , malgré son utilité , qu'un faux honneur. Le principe du véritable honneur , qui du mépris du vice conduit à la vertu , n'est pas moins pur , quoiqu'il n'ait aucun rapport avec l'autre , et il n'appartient ni à aucun climat , ni à aucun gouvernement particulier.

Maux du  
despotisme.

Un des maux , et ce n'est pas le moindre de ceux qui accompagnent nécessairement le despotisme , c'est qu'il étouffe toutes les semences d'amélioration qui peuvent germer dans son sein. Quels que soient les talens qui aient paru pendant que le despotisme a

---

de la Grèce et dans celle de Rome , et qui s'est fait voir avec tant d'éclat dans la personne de Zopyre , lorsqu'il se défigura de ses propres mains pour mettre Darius en possession de Babylone. Ce sentiment est nécessairement exclus des états despotiques et des républiques marchandes : la crainte dans les uns , l'or dans les autres , voilà leurs grands mobiles.

Eloigné depuis très-long-temps de ma patrie , privé de livres et de pièces historiques pendant toute la période de mon absence , je n'ai pu citer aucun trait moderne , quoique persuadé qu'ils sont très-nombreux depuis dix ans. (*Note du traducteur.*)

combattu pour établir son empire, ils deviennent stationnaires pour le moins, et plus probablement ils rétrogradent quand il est parvenu à son plus haut période. C'est avec étonnement que nous voyons dans l'histoire du monde l'Empire de la Chine, qui, déjà depuis plusieurs siècles, a été arrêté dans ses progrès, se reposant encore sur son plan de perfection imaginaire, uniquement occupé à le maintenir tel qu'il est, et considérant avec indifférence la supériorité à laquelle se sont élevées les connaissances chez les étrangers.

Dans tous les pays où est établi le despotisme, il n'est pas d'art ou d'institution utile qui ne date d'une époque antérieure à son introduction. Il n'en est aucun où il soit possible de suivre les rayons des sciences jusqu'à un centre commun au zénith. La source de la lumière est cachée sous l'horizon : on ne voit que quelques rayons épars qui indiquent des méthodes partielles et imparfaites, suivies sans être entendues. Avec le temps, le mal devient incurable : ceux qui voudraient y apporter remède en sont eux-mêmes atteints (1). « Voyez, dit Montesquieu,

---

(1) « Toute la différence est que, dans la monarchie, le

« avec quelle ardeur le gouvernement russe  
 « essaie de secouer son despotisme, qui lui  
 « est devenu plus à charge qu'à son peu-  
 « ple (1). » Si dans les pays despotiques on  
 continue à cultiver les arts, il n'y a pas de  
 science dans la méthode, l'artisan ignore les  
 principes d'après lesquels il agit. Il tâtonne  
 par routine, et tombe dans les absurdités les  
 plus ridicules quand il quitte le chemin battu.  
 C'est aux qualités inhérentes au despotisme,  
 et non à aucune incapacité naturelle, que nous  
 devons attribuer tout ce qu'il y a d'incohé-  
 rent et de grotesque dans l'état des connais-  
 sances en Turquie.

---

« prince a des lumières, et que les ministres y sont infi-  
 « niment plus habiles et plus rompus aux affaires que  
 « dans les états despotiques. » *Esprit des Lois*, l. III, ch. X.

(1) Les *Mémoires du baron de Tott* nous présentent  
 un tableau intéressant des tentatives infructueuses,  
 faites par le sulthan Mustapha pour améliorer le sys-  
 tème de son gouvernement. Il sentait les maux existans ;  
 progrès étonnans, si nous considérons combien par son  
 rang et son éducation il était éloigné des moyens d'en  
 être instruit. « S'il eût vécu, dit de Tott, il eût sacrifié  
 « jusqu'à son despotisme. » Mais, dans la maladie du  
 despotisme, le malade ne peut être son propre médecin :  
 il s'agit sous le poids qui l'accable, mais ne peut  
 le secouer. Il peut scarifier une tumeur, mais il se dé-  
 forme au lieu de se guérir.

D'Ohsson ayant observé la tendance maligne de quelques ramifications du despotisme, leur attribue tous les maux qui affligent l'Empire turc; mais il ne pénètre pas jusqu'à la cause radicale. « La loi qui con-  
 « damne à un état de captivité les puînés des  
 « princes du sang, énerve, dit-il, toute l'é-  
 « lasticité du cœur et de l'esprit. Son influence  
 « s'étend sur le peuple, et le frappe de stéri-  
 « lité : elle suspend chez les sujets, comme  
 « chez le prince, tout progrès dans les arts  
 « et les sciences. » Mais cette cause est évi-  
 demment disproportionnée aux effets; car  
 dans un pays despotique, la conduite du  
 prince régnant lui-même n'est pas un exem-  
 ple pour ses sujets, et la conduite observée  
 à son égard pendant sa minorité influe en-  
 core moins sur les mœurs publiques. Cette  
 assertion est d'ailleurs démentie par l'histoire;  
 car les maux qui oppriment ce pays, et aux-  
 quels d'Ohsson donne pour origine une loi  
 faite sous Soliman I, existaient également  
 pendant le cours de tous les règnes précé-  
 dens (1).

---

(1) « *De là*, continue d'Ohsson, le préjugé popu-  
 laire, ou plutôt le respect superstitieux de la nation  
 pour ses anciennes coutumes, le défaut de communi-

L'Empire romain a gémi sous les mêmes maux et a croulé sous la même faiblesse. Un despotisme éclairé et vertueux peut produire une félicité passagère : mais en même temps que les historiens romains célébraient les bienfaits du gouvernement de Trajan , « la « splendeur des villes , la beauté des campa-  
« gnes cultivées comme un immense jar-  
« din ; » la cause cachée de décadence et de corruption, « *le gouvernement uniforme des Ro-  
« mains,* » travaillait à réduire graduellement les esprits des hommes au même niveau , à éteindre le feu du génie , et à faire évaporer même l'esprit militaire ( 1 ).

---

« cation avec les Européens , la répugnance à voyager  
« au-delà des limites de l'empire , et le système de ne  
« pas envoyer d'ambassadeurs dans les cours étran-  
« gères. » *Tableau général*, t. II, p. 485.

( 1 ) Adrien et les Antonin étaient des hommes instruits et curieux. L'amour des lettres était à la mode parmi leurs sujets : cependant , si on en excepte l'inimitable Lucien , ce siècle d'indolence s'est écoulé sans avoir produit un seul écrivain d'un génie original , ou qui ait excellé dans l'art d'une composition élégante. *La longue fête de la paix* contribua moins à comprimer l'ardeur militaire et à étouffer le germe des talents militaires , que la jalousie naturelle au despotisme. « Germanicus ,  
« Suetonius Paulinus , Agricola , furent arrêtés et rap-  
« pelés pendant le cours de leurs victoires ; Corbulon



En Turquie, les membres les plus respectables de la société ne remplissent leurs devoirs qu'avec froideur et une stricte exactitude ; tous craignent la censure publique : ils n'osent aspirer à aucune innovation ou réforme, dans la crainte de s'exposer aux traits de l'envie et de la calomnie. Sous le despotisme, il faut que les talens restent isolés : la nature du gouvernement milite contre l'idée d'un surcroît de connaissances ou d'un fonds national d'acquisitions. Il n'est pas besoin d'autre raisonnement pour prouver que les Turcs n'ont aucune infériorité naturelle ; et un témoignage qui ne peut être suspecté quand il fait leur éloge, nous assure qu'ils possèdent naturellement « la disposition, hardie et vigoureuse « du génie à saisir ces impressions (1). »

---

« fut mis à mort. Le mérite militaire, ainsi que l'ex-  
« prime admirablement Tacite, était, dans le sens le  
« plus strict du mot, une *virtu impériale*. » Gibbon,  
t. 1, p. 5.

(1) C'est au climat et au gouvernement que de Tott attribue l'état où est parvenu le peuple qu'il dépeint.  
« La force morale, dit-il, l'emporte sur les causes phy-  
« siques ; mais sous le joug des tyrans actuels, les causes  
« physiques peuvent reprendre leur influence. Le cli-  
« mat qu'habitent les Turcs relâche les fibres, et perver-  
« tit l'effet de leurs préjugés, au point de les rendre té-  
« méraires par une cause qui, dans un pays froid, les

De Tott a trouvé dans les Turcs de l'appétitude et de la facilité pour l'étude des mathématiques (1).

---

« aurait rendus braves. » *Mém. disc. prélim.* p. 5. Je pense qu'il ne sera pas désagréable de présenter ici en confrontation avec les raisonnemens du baron de Tott, le portrait physique et moral d'un sujet turc de la haute Egypte, pris dans la vie ordinaire. « On peut « dire qu'individuellement l'Egyptien est industrieux et « adroit ; que manquant , à l'égal du sauvage , de toute « espèce d'instrumens , on doit s'étonner de ce qu'ils « font de leurs doigts , auxquels ils sont réduits , et de « leurs pieds , dont ils s'aident merveilleusement. Ils « ont , comme ouvriers , une grande qualité , celle « d'être sans présomption , patients , et de recommencer « jusqu'à ce qu'ils aient fait à peu près ce que vous désirez d'eux. Je ne sais jusqu'à quel point on pourrait « les rendre braves ; mais nous ne devons pas voir sans « effroi toutes les qualités de soldat qu'ils possèdent : « éminemment sobres , piétons comme des coureurs , « écuyers comme des centaures , nageurs comme des « tritons ; et c'est cependant à une population de plusieurs millions d'individus qui possèdent ces qualités , « que 4000 Français isolés commandaient impérieusement sur 200 lieues de pays ! Tant l'habitude d'obéir « est une manière d'être comme celle de commander , « jusqu'à ce que les uns s'endormant dans l'abus du « pouvoir , les autres soient réveillés par le bruit de leurs chaînes. » Denon , t. 1 , p. 322.

(1) Les connaissances en mathématiques doivent être dans un bien misérable état , si nous ajoutons foi au

Si la tranquillité domestique et une paix  
au dehors leur permettaient de s'y livrer

---

rapport que fait de Tott de sa première conférence avec les principaux géomètres turcs , par ordre du sultan. « Je leur demandai modestement la valeur des « trois angles d'un triangle. Ils me prièrent de répéter « encore une fois la question , et tous les savans se re- « gardèrent les uns les autres. Le plus hardi prit enfin « la parole , et répondit avec fermeté : *C'est suivant le « triangle.* L'ignorance de ces prétendus mathématiciens n'avait pas besoin de démonstration ; mais je « dois rendre justice à leur zèle pour les sciences : ils « demandèrent tous à être reçus à la nouvelle école , et « l'on ne s'occupa que de son établissement. » Ses écoliers étaient « des capitaines de vaisseaux , à barbe « blanche , et d'autres d'un âge avancé. » Cependant ces hommes , malgré l'accusation d'indocilité répandue d'une manière si prodigue sur toute la nation , « furent , « au bout de trois mois , en état de résoudre sur le « terrain tous les problèmes résultant des quatre théorèmes de la trigonométrie rectiligne ; ce qui suffisait « dans ce genre de connaissances. » La scène d'adieu du baron à ses écoliers fait également honneur aux uns et aux autres. Et qui , en la lisant , ne méprisera pas l'insinuation que les Turcs sont inférieurs à ces hommes « qui « ont enseigné à Pierre-le-Grand à vaincre les Suédois ? « — Le vaisseau qui devait me porter à Smyrne , dit de « Tott , avait déjà levé l'ancre et déployait ses voiles , « lorsqu'un grand nombre de canots vint près de nous , « et je me vis entouré à l'instant de tous mes pupilles , « ayant chacun un livre ou un instrument à la main.

d'une manière aussi étendue que bien dirigée, ils deviendraient, en peu d'années, peu inférieurs aux nations de l'Europe. Aucune branche de connaissances n'est d'une application aussi universelle ou d'une utilité plus générale ; aucune étude n'est plus propre à déraciner les préjugés et à inculquer la méthode. C'est des mathématiques que dépend la première des sciences, sans laquelle toutes les autres sont inutiles : la science de la défense nationale. C'est des mathématiques que découlent les règles de la confection de tous les travaux publics et particuliers, et de tout ce qui distingue la civilisation de la barbarie.

C'est par les mathématiques enfin que les

---

« Avant de nous quitter, me dirent-ils avec émotion,  
 « donnez-nous au moins une leçon d'adieu, elle se  
 « gravera dans notre mémoire plus profondément que  
 « les autres. — L'un ouvrit son livre pour démontrer  
 « le carré de l'hypothénuse ; un autre, avec une longue  
 « barbe, éleva son sextant pour prendre hauteur ; un  
 « troisième me fit des questions sur le carré de réduction, et tous m'accompagnèrent en mer plus de deux  
 « lieues. Enfin nous primes congé les uns des autres  
 « avec l'affection la plus vive, comme aussi la plus extraordinaire et la plus inattendue de ma part. »  
*Mémoires du baron de Tott, t. 1, p. 204.*

hommes sont préparés à remplir tous les états de la vie ; sans elles , les savans eux-mêmes s'engagent dans les labyrinthes de la subtilité et de la philosophie , et se perdent dans le vague des conjectures.

---

## CHAPITRE II.

## CONSTITUTION DE L'EMPIRE OTHOMAN.

*Moulteka* ou Code religieux des lois. — *Cânoun-nâmeh* ou Constitutions impériales. — Autorité et prérogatives du sulthan. — Lois de la succession. — Princes du sang. — Vice-régens du sulthan. — Classes des Oulémàs. — Ordre des dignités légales. — Subordination de la prêtrise. — Privilèges et pouvoir des Oulémàs. — Grand-vézyr. — Dywan ou Conseil d'état. — Sublime Porte ou Cabinet othoman. — Gouvernement des provinces. — Revenus des pachahs. — Leur mode de vie. — Instabilité de leurs places. — Réflexions sur l'intervention du sulthan dans le gouvernement, dans l'administration de la justice, dans la conduite de la guerre. — Soumission du peuple. — Distinctions politiques, civiles et religieuses. — Moyens d'obtenir justice contre la tyrannie et l'oppression.

*Moulteka*,  
ou Code re-  
ligieux des  
lois.

L'EMPIRE othoman est gouverné par un code de lois appelé *Moulteka*, fondé sur les préceptes du *Coran*, les lois orales du prophète, ses usages et ses opinions : on y a réuni les sentences et les décisions des premiers khalyfes et des docteurs des premiers siècles de l'islamisme. Ce code est une collection générale

de lois relatives aux affaires religieuses, civiles, criminelles, politiques et militaires : toutes sont également respectées comme théocratiques, canoniques et immuables, quoiqu'obligatoires dans des degrés différens, d'après l'autorité qui accompagne chaque précepte. Il impose en quelques circonstances un devoir d'obligation éternelle, comme étant émané de la volonté de Dieu, extrait des registres du ciel, et révélé à Mahomet. Dans d'autres, il invite à imiter ce grand apôtre dans sa vie et dans sa conduite. Mépriser cet exemple est, à la vérité, blâmable, mais n'inflige pas au délinquant l'imputation ou la punition des coupables. Une autorité plus inférieure est accordée aux décisions des docteurs sur les questions qui se sont élevées depuis la mort du prophète (1). Ce dépôt sacré est confié au sulthan, en son caractère de khalyfe ou chef des *imâms*, et le prince est investi de la souveraineté du pouvoir exécutif (2).

---

(1) Les obligations de la première espèce sont : l'interdiction du vin, de la chair de cochon, du sang des animaux, etc. ; celle de la seconde, la prohibition des vêtemens de soie, des vases d'or ou d'argent, etc. ; et celle de la troisième, les opinions relatives à l'usage de l'opium, du tabac, etc. (2) « Le texte du Coran et celui du *Hadyts*, recueil de toutes les lois orales de Mahomet, portent le nom de *nass*, qui signifie

*Cdnoun-nâmeh*, ou constitutions impériales.

Le sulthan prononce seul sur les matières imprévues, ou sur lesquelles la loi ne s'est point exprimée de la manière requise par l'intérêt de la religion et l'avantage ou l'honneur de l'Etat. L'autorité temporelle de Mahomet sur ses disciples n'était fondée que sur leur persuasion de la divinité de sa mission (1); tandis que celle des sulthans othomans, et des différens chefs qui ont usurpé la puissance souveraine dans l'empire démembré des successeurs de Mahomet, tirait son droit de la conquête ou d'une prééminence héréditaire.

« le texte par excellence; et leurs commentaires celui  
« de *tefsir*. Le texte de tous les ouvrages théologiques et canoniques qui ont été faits d'après l'esprit  
« de ces deux livres, s'appelle *methn*; les commentaires qui les accompagnent *scherhh*; les explications  
« qui en ont été faites depuis, *haschiyé*; et celles  
« qui leur servent encore de développement *talikath*.  
« Le code *Moulteka*, qui embrasse l'universalité de la  
« législation religieuse, est le résumé de cette immense  
« cité d'ouvrages. » *Tableau général*, t. 1, p. 526.  
M. Ruffin, sur l'autorité de M. le comte de St.-Priest, nie que le *Moulteka* soit un code, puisqu'il n'est que le résumé des opinions d'un nombre infini de commentateurs qui n'ont jamais fait une seule loi. « Si le *Coran*,  
« dit-il, n'est pas le code des Musulmans, ils n'en ont  
« pas, et ont tout au plus une jurisprudence. » De Tott, *Appendix*, p. 41.

(1) *Tableau gén.*, t. 1, p. 264.



taire, et était intrinsèquement indépendante de la religion mahométane. Comme l'exercice de l'autorité sur les Musulmans peut être cependant justifié, uniquement par la délégation actuelle ou présumée des khalyfes, il s'ensuit naturellement que chez toutes les nations qui ont adopté la religion de Mahomet, le système politique est modifié par les lois faites, dans l'origine, pour le maintien et la propagation de la foi, et qu'il est lui-même subordonné à la constitution religieuse. La loi théologique contient un petit nombre de préceptes généraux : quoiqu'elle n'entre dans aucun détail sur la forme et le mode de gouvernement, sur ses différentes branches ou sur les circonstances ordinaires, elle accorde expressément à la législation du prince une autorité absolue sur tout ce qui n'a pas de rapport à la croyance ou à la pratique de la religion (1). D'après l'opinion des jurisconsultes les plus éclairés, son pouvoir n'a de restriction que dans l'observation des institutions religieuses ; car, dans les matières civiles ou politiques, la loi admet une telle latitude d'interprétation, que la volonté du prince est seule souveraine, et n'est sujette

---

(1) *Tableau général*, Introduction, pag. 44.

ni à la contradiction ni à la censure. Le code *Moultéka* est cependant considéré comme loi suprême. Les décrets impériaux, ou *Khathy-Chéryf*, dont la compilation a été faite par le sulthan Soléyman, sous le nom de *Cdnouñ-néméh* ou *Techrifah* (1), sont considérés comme émanation humaine, sont susceptibles de modification ou même d'abolition, et ne conservent leur force que sous le bon plaisir du sulthan ou de ses successeurs. Ils ne peuvent cependant être révoqués ou annulés sur des motifs légers, ou sans des raisons suffisantes; car la multitude croit que ce qui est dit ou fait par un sulthan est si constant, qu'il ne peut être rétracté par aucune considération humaine.

Autorité et  
prérogatives  
du sulthan.

Ainsi, par la constitution du gouvernement mahométan, non seulement la puissance exécutive, mais encore le pouvoir législatif, résident essentiellement dans la personne du souverain. Son autorité spirituelle et temporelle est indiquée, dans le langage des jurisconsultes, par les titres d'*imdm* et de *sulthan* (2). L'empereur othoman, qui réunit sous son autorité sacerdotale tous les princes

(1) Cantemir, p. 174, note. — Toderini, t. 1, p. 34.

(2) *Tableau gén.*, t. 1, p. 257.

et états mahométans des quatre rits orthodoxes, prend, en vertu de sa prérogative, les titres de *pâdichâh-islâm*, empereur de l'islamisme, d'*imâm-ul-Moslémyn*, pontife des Musulmans, et de *sulthan dyn*, protecteur de la foi (1).

La loi exige, à la vérité, que l'*imâm* soit de la race de Coréich, descendant d'Abraham par Ismaël. Mais ce titre, dont les sulthans ne peuvent se décorer, est suppléé par la résignation du khalyfat et la cession de tous les autres droits de l'*imâmét* qu'ont faite à Sélim I le dernier khalyfe de la maison d'Abbas et le *chérif* de la Mecque, descendans l'un et l'autre de Coréich par les familles d'Hachem et d'Ali, parens de Mahomet. Indépendamment de ces titres, les docteurs mahométans reconnaissent les droits spirituels de la famille régnante, comme établis légitimement par la puissance et les succès de leurs armes (2).

Il est d'usage à la cour, lorsqu'on parle du sulthan, d'ajouter à son titre de *pâdichâh* ou empereur celui d'*alem-péndh*, abri du monde.

(1) Les *Sunnys*, ou Musulmans orthodoxes, sont ceux qui suivent les rits des quatre *imâms* Hanyfêh, Chaféy, Mâlik et Hanbal. *Tableau gén.*, t. 1, p. 263.

(2) *Tableau gén.* t. 1, p. 268.

Son titre le plus pompeux et en même temps le plus estimé, parce qu'il lui est donné par le roi de Perse, est *Zill-ullah*, l'ombre de Dieu. Mais celui qui est le plus éloigné de nos mœurs, quoique commun parmi tous les rangs de ses sujets, est le nom de *humkiar*, le meurtrier, qui lui est donné, non, comme on l'a assuré, parce, que dans l'administration régulière du gouvernement, il exécute par lui-même la justice criminelle sans formalité ni procédure, mais parce que la loi l'a investi seul d'un pouvoir absolu sur la vie de ses sujets (1). Les casuistes turcs attribuent à l'empereur un caractère de sainteté que la conduite la plus immorale ne peut détruire. Il est supposé, dans plusieurs circonstances, n'agir que par une impulsion divine, dont les motifs et les raisons sont impénétrables à la sagesse humaine. Ils conviennent qu'il peut, sans assigner de cause et sans être accusé de tyrannie, tuer par joutif *quatorze* personnes (2). La mort

---

(1) *Survey of the turkish empire*, p. 30. (2) Les vices ni la tyrannie d'un *imâm* n'entraînent pas sa déposition. *Tableau général*, tom. 1, pag. 288. — Rycant dit « que le Grand-Seigneur ne peut jamais être « déposé ou rendu responsable pour ses crimes, quand « il détruit *sans raison* moins de mille de ses sujets par

donnée de sa main ou par ses ordres, et reçue sans résistance, confère le martyre. On assure que plusieurs Musulmans, après avoir passé leur vie à son service, aspirent à l'honneur d'un tel trépas, comme à un titre pour obtenir la félicité éternelle (1).

Le sulthan est le propriétaire universel de toutes les richesses immeubles de l'Empire, à l'exception de celles destinées à des œuvres pies. Il est cependant, et par la loi et par la coutume, restreint dans l'exercice de ce droit sur les propriétés de ceux de ses sujets qui ne sont pas immédiatement employés par le gouvernement; et ce n'est qu'à défaut d'héritiers mâles que de telles propriétés sont dévolues à la couronne (2). Le sulthan est

« jour. » Voy. *Present state of the othom. en.p.*, p. 7.  
— Cant., p. 71, note 2. — Toder., t. 1, p. 35, note 1<sup>re</sup>.

(1) Rycant, pag. 8. (2) Sir William Jones répond négativement à la question : « Si, par la cons-  
« titution mogole, le souverain n'est pas le proprié-  
« taire de toutes les terres de son empire, que lui  
« ou ses prédécesseurs n'ont pas donuées à un sujet  
« ou à ses héritiers; » parce que, dans l'opinion des  
jurisconsultes et par le texte du *Coran*, le droit ab-  
solu de propriété est reconnu dans la personne des  
propriétaires, ainsi que sa transmission aux héritiers  
légitimes. « Dans le cas d'aubaine, dit-il, les biens ne

aussi la source de tous les honneurs ; c'est de son bon plaisir que découlent toutes les dignités, toute la noblesse et toute la puissance. La naissance ne donne aucun privilège. C'est lui qui élève aux honneurs ou en fait tomber qui il lui plaît. Il interpose rarement son autorité dans le cours ordinaire des affaires ; mais il décide sur la conduite de ses ministres ou de ses lieutenans avec une promptitude et une sévérité militaires. L'intervention constante de l'autorité absolue, menaçante dans ses déclarations, et rigoureuse dans son exercice, paraît, à la vérité, nécessaire pour obliger à l'obéissance des gouverneurs investis du pouvoir souverain dans un Empire d'une aussi vaste étendue (1)

---

« tombent pas à la disposition du souverain , mais dans « les fonds destinés au soulagement des pauvres. » La loi commune aux empires mogol et othoman est, à la vérité, positive sur ce point ; mais elle paraît n'avoir aucun rapport à la question du droit de propriété universelle du souverain : car les deux empires ayant été conquis l'un et l'autre , il s'ensuit que toutes les terres ont dû , dans l'origine , être possédées comme bienfaits du souverain. Will. Jones's Works , t. III , p. 511.

(1) M. Eton dit , p. 27 : « La forme de l'administration est purement militaire. Cela est si positif , que le « Grand-Seigneur est toujours supposé régner , comme

C'est une maxime constitutionnelle, que l'Empire othoman ne peut jamais tomber en quenouille (1). La succession est établie dans les deux branches principales des familles de la tribu d'Oghouz, celle des Othmanides et celle des Djenghyziens. A défaut d'héritiers dans la race othomane, le sulthan doit être choisi dans la famille souveraine des Tatars de Crimée, qui tirent leur origine de la même souche (2).

Lois de la succession.

---

« autrefois, du milieu de son camp, et qu'il date même ses actes publics de son *étrier impérial*. » J'ai recherché avec soin de quelle autorité M. Eton avait pu tirer un tel fait; mais je suis encore obligé de lui laisser *onus probandi*.

(1) « Point de félicité, dit le prophète lui-même, « point de salut pour un peuple gouverné par une « femme! » Ces paroles sont devenues une loi fondamentale et une des premières maximes de l'Etat. *Tableau général*, tom. 1, pag. 275. (2) Gibbon observe cependant, tom. xii, pag. 58, que « la parenté des Othomans avec les khans tatars de la « maison de Zingis, paraît fondée sur l'adulation plus « tôt que sur la vérité. »

Marsigli assure que, « suivant les lois et la constitution othomane, la branche tatare n'a aucun droit à « la succession au trône; que, dans le cas d'extinction de « la race masculine des sulthans, la couronne serait dévolue au fils aîné de la fille aînée du dernier sulthan

Le sceptre ne descend pas en ligne directe du père au fils, mais il est dévolu à l'aîné des mâles survivans de la famille impériale, comme on en a vu un exemple dans la personne de Sélim III, qui est monté sur le trône à l'exclusion de ses cousins, les fils d'Abdul-hamid, son prédécesseur. Cette loi, dont l'intention est de prévenir les inconvéniens d'une minorité, est observée religieusement jusque-là; mais le droit d'aînesse, même parmi les princes majeurs, n'est pas toujours respecté. Othman, fondateur de la monarchie, a été le premier qui se soit écarté de cette règle. A son lit de mort, il nomma pour son successeur Orkhan, son second fils, au préjudice d'Ala-eddyn-pachah, qui fut mis

---

« othoman. » (t. 1, p. 7.) Cependant Cantemir dit positivement qu'ils ne reconnaissent pas d'autres héritiers que ceux de la ligne masculine; et Marsigli devrait avoir su que les enfans mâles des sulthanes, ou princesses du sang, sont condamnés à la mort dès l'instant de leur naissance. *Tableau général*, t. 1, p. 286.

Mignot rapporte un fait curieux, arrivé en 1650; sous le règne d'Ibrahim. Le fils du khan des Tatars fut mis à mort par le pachah de Rhodes, pour avoir dit que, si le sulthan venait à mourir sans enfans, le sceptre othoman appartiendrait à sa maison. *Histoire de l'empire othoman*, t. III, p. 48.



de côte à cause de son goût pour la retraite, et de son attachement aux études spéculatives (1).

La vénération des Turs pour la famille régnante date de la fondation de la monarchie. Elle s'est continuée sans altération pendant cinq siècles, et on peut la considérer comme le principal, si elle n'est pas l'unique appui de la puissance othomane. La pureté de la succession et la plénitude du pouvoir sont sous la sauvegarde de la religion et des préjugés universels de la nation. Les janissaires, non moins puissans et non moins licencieux que les prétoriens, ont détrôné, mais n'ont jamais usurpé le pouvoir d'élire un souverain. La réaction du même principe, qui tend à la stabilité du trône, contribue également à la sûreté personnelle des grands officiers du gouvernement. La jalousie du sultan ne peut jamais avoir pour objets ses vèzyrs ou ses généraux : l'ambition d'un sujet n'oserait jamais aspirer au-delà des marche-pieds du trône. La majesté impériale sommeille dans les bras d'un ministre, qui est entouré de toute la pompe et investi de toute la puissance de la royauté, à qui il ne reste rien à

---

(1) *Tableau général*, t. 1, p. 284.

désirer que la dignité impériale, et dont l'existence précaire dépend de la faveur de son maître (1). Quoique tous les motifs d'ambition et d'intérêt personnel, armés de moyens si puissans, puissent paraître devoir suggérer le crime de trahison et de révolte, les annales othomanes ne citent aucune tentative, même projetée, pour transférer le diadème sacré sur la tête d'un particulier.

L'unité de la souveraineté est essentielle à l'existence réelle d'un Etat mahométan. L'union des pouvoirs sacerdotal et temporel ne permet pas à l'église musulmane de reconnaître une forme légitime de gouvernement, autre que la monarchie. Elle n'admet ni division d'autorité, ni partage de souveraineté, et comme l'Etat est soumis à son empire, l'autorité souveraine est une et indivisible, et se trouve inconciliable avec aucune association ou retranchement. Le vézyr Cara-Mustapha-Pachah, qui, sous le règne de Mahomet IV, fit le siège de Vienne, est, à la vérité, accusé par les historiens d'avoir eu le dessein de prendre le titre de *sulthan de*

---

(1) Comme le vézyr ne voit au-dessus de lui que le trône impérial, il est déplacé ou mis à mort sous le plus léger prétexte. *Montalbanus*, ap. Elzevir, p. 19.

*Vienne*, et de fonder dans l'occident un empire musulman. On ajoute aisément foi à une accusation de trahison contre un général malheureux : son entreprise lui est reprochée par les Turcs ; mais l'authenticité de l'accusation, fondée sur le simple rapport d'un rival, et dénuée d'aucun fait notoire pour la soutenir, peut bien être révoquée en doute (1).

Les héritiers présomptifs de l'Empire vivent honorablement, confinés dans un palais appelé *Eski-Sérdi*, et sont placés par la loi sous la protection spéciale du *janidzer-aga* ou général des janissaires, dont le devoir est de les garantir de la cruauté et de la jalousie du sulthan. C'est pour cela qu'il est honoré par eux du titre de *lala*, protecteur ou père nourricier (2). La coutume d'emprisonner les princes mineurs est contraire à l'esprit de la législation musulmane : c'est une loi du sérail, dictée par la crainte et la cruauté, passions dominantes d'un tyran efféminé. Ces victimes d'une institution politique corrompue sont

Princes de  
sang.

---

(1) Cantemir, pag. 304. (2) Lord Sandwich dit, pag. 210, qu'à la mort d'un de ces princes, le *janidzer-aga*, le *coul-kiahyasi* et les deux *cadhy-leskers* vont au sérail, où ils examinent le cadavre nu, pour découvrir s'il ne porte aucune marque de violence.

séquestrées de la société générale, excepté dans les courts instans où ils quittent leur prison pendant les fêtes du Baïram pour présenter leurs hommages au sulthan. Des plaisirs sensuels sont, à ce que l'on a rapporté, leurs seules jouissances; mais les plaisirs des sens n'offrent qu'une bien faible compensation pour la perte de la liberté. Ne sont-ils pas empoisonnés par la réflexion (si toutefois des hommes ainsi élevés sont capables d'en faire), que les fruits de leurs amours seront arrachés aux premières caresses de leurs parens par les mains d'un assassin inexorable (1).

Vice-gé-  
rens du sul-  
than.

Les vice-gérens, ou substituts du sulthan, sont le *chéikh-el-islam*, ou moufty, chef des docteurs et premier interprète du *Coran* et des lois canoniques (2), et le *vézyr-azem*, ou grand-vézyr, qui, en sa qualité de garde du

---

(1) « Le jour de la naissance de l'enfant est en même temps celui de sa mort. La sage-femme qui le reçoit est tenue, au risque de sa tête, de ne pas le laisser vivre. Elle n'ensanglante cependant jamais ses mains : ce serait un attentat au respect dû au sang royal ; mais elle s'interdit ses fonctions : elle ne noue pas le cordon ombilical. Tel est le genre de mort réservé à ces tendres rejetons du sang ottoman. » *Tableau général*, t. 1, p. 286. (2) *Tableau gén.*, t. iv, p. 496.

sceau de l'Empire, exerce toute l'autorité temporelle, et préside à toute l'administration politique.

Les *oulémds*, gardiens de la religion, interprètes et administrateurs des lois de l'Empire, parmi lesquels le *mousty* est choisi, forment un corps infiniment respectable et puissant. Le titre vénérable d'*oulémd*, signifiant docteur ou savant, est commun à cet ordre, divisé en trois classes distinctes, qui comprend les ministres de la religion, les *foucahd* ou jurisconsultes, subdivisés eux-mêmes en deux classes, les *moustys* ou docteurs de la loi, et les *cadhys* ou ministres de la justice : c'est à ces derniers que le titre d'*oulémd* est plus spécialement appliqué.

Classe des  
oulémas.

Une erreur de la plus grande conséquence, et qui a égaré la plupart des écrivains dans leurs spéculations sur le gouvernement turc, est celle qui représente les *oulémds* comme des ministres de la religion, exerçant sur l'esprit des hommes un droit de censure plus illimité encore que celui du clergé chrétien, dans les siècles des ténèbres les plus profondes, où il jouissait de toute la plénitude de sa puissance temporelle. Les fonctions des *foucahd*, docteurs et interprètes, sont cependant parfaitement distinctes et séparées de

celles des *imâms*, ministres immédiats de la religion. Ceux-ci n'appartiennent même pas à l'ordre des *oulémâs*, dans le sens et dans l'acception la plus stricte du mot. Leurs devoirs se bornent à servir dans les mosquées et à célébrer les cérémonies du culte public (1).

La simple récapitulation des degrés par lesquels les étudiants dans les collèges s'élèvent aux plus hautes dignités de l'état qu'ils ont embrassé, fait voir que les jurisconsultes et les juges sont totalement séparés de l'ordre ecclésiastique, et qu'ils ne sont théologiens qu'autant que le *moulteka* tire son origine des préceptes du *Coran*, et prend connaissance de tout ce qui a rapport à la foi ou à la pratique de la religion. Les ministres de la religion reçoivent, il est vrai, dans les collèges une première éducation, commune avec les *oulémâs*, et forment avec eux une classe d'étudiants appelée *sofîa*. Quand tous ont atteint

---

(1) La distinction des pouvoirs est clairement exposée dans le passage suivant : « Un *imâm* mineur n'a le droit « d'exercer par lui-même aucune fonction relative à « l'*imâmât*, ni de faire aucun acte juridique. Privé de « ce droit, il ne peut le transmettre ni aux *khâtîbs* ni « aux *imâms-prêtres* pour l'exercice de la religion, « ni aux *moldâs* et aux *cadhys* pour l'administration de « la justice. » *Tableau général*, t. 1, p. 276.

un âge convenable, et acquis un degré suffisant de connaissances, ils choisissent librement de se destiner au ministère de la religion, à l'interprétation des lois, ou à l'administration de la justice (1). Ceux qui ont choisi le ministère de la religion sont tellement séparés du corps des jurisconsultes, qu'ils sont placés sous une juridiction différente. Ce n'est pas le *moufty* qui est le dépositaire de l'autorité du sulthan dans le département de l'église, c'est le *kislar-agma*, ou chef des eunuques noirs : car c'est lui qui est le surintendant de toutes les mosquées royales, receveur de leurs revenus et des dons qui leur sont faits. Il établit pour chacune d'elles un officier nommé *moutewelly*, ou administrateur, chargé de la recette des revenus et des dépenses nécessaires pour les réparations des bâtimens, l'entretien des ministres de la religion, et la fourniture de tout ce que demande la splendeur du culte.

Les emplois, dans le gouvernement turc,

---

(1) « Les deux premiers états n'offrent à l'ambition  
« qu'une carrière assez bornée ; mais aussi ceux qui se  
« destinent au troisième sont tenus à de plus longues  
« études , et soumis à des formalités plus rigoureuses. »  
*Tableau général*, t. iv, p. 487.

sous le rapport de leur police particulière, ne peuvent être comparés d'une manière convenable à aucun de ceux des Etats européens. Il est résulté beaucoup d'erreurs de la manie de rendre intelligibles par comparaison les coutumes ou établissemens étrangers. Cantemir dit : Nous pouvons comparer le *moufty* au pape, le *cadhy-asker* à un patriarche, le *molâ* à un archevêque ou métropolitain, le *cadhy* à un évêque, et, pour compléter la hiérarchie, il néglige la différence des états, et compare l'*imâm* à un prêtre, et les *danichmend* à nos diacres. Ce serait avec la même exactitude qu'il pourrait comparer le souverain, meurtrier des Othomans, à un monarque chéri de son peuple, dont il fait la gloire et le bonheur (1).

---

(1) Cant., p. 32, note 10. Le mérite de cette singulière comparaison n'est pas dû à Cantemir. Il est cependant d'autant plus responsable d'une telle absurdité, qu'il l'a adoptée sans examen. Je trouve que le premier qui eu ait parlé est Leunclavius. Il dit : « Louis Bassan » de Jedra les compare à nos ecclésiastiques de la manière suivante : d'abord le *moufty* est parmi eux comme le pape ou le patriarche des Grecs. Il est le roi des sacrifices et de la jurisprudence, ainsi que l'appelaient les anciens Romains. Suivent immédiatement les *ca-* « *deleschers*, c'est-à-dire les juges suprêmes, qui, chez



Les *oulémas* jouissent de beaucoup d'honneurs extérieurs, et ils remplissent des fonctions importantes. Ils sont élevés par les soins de professeurs appelés *mudéris*, dans des académies nommées *medrecéh*, attachées aux *djamis* ou grandes mosquées, et principalement à celles de fondation royale. C'est dans ces écoles que sont choisis les sujets destinés à remplir les emplois de *mehkéméh-katibi*, ou greffiers des tribunaux; de *naïbs*, ou substituts des juges; de *cadhy*, ou juges des petites villes; de *moldas*, ou juges des villes principales, ou métropoles des provinces; d'*istambol-esfendi*, juge et inspecteur général de la ville de Constantinople, au-dessus duquel sont les deux *cadhy-askers*, ou juges su-

Charges  
dans la ma-  
gistrature.

---

« les Arabes et les Maures, sont appelés *cadi-askers* :  
 « Bassau les compare à nos archevêques. Viennent en-  
 « suite les *cadhys*, qui, comme les évêques, prennent  
 « rang après les archevêques. Après eux, sont les *hoggi*,  
 « ou anciens, comme nos prêtres et ceux des Grecs. Les  
 « *hoggi* sont suivis des *talismani*, comme les prêtres  
 « le sont des diacres. Les derniers sont les *dervis*, qui  
 « répondent à nos moines. Les *talismani* appellent les  
 « Mahométans à la prière cinq fois pendant le jour ou la  
 « nuit. Ils se servent, comme les anciens Grecs, de  
 « clepsydres pour mesurer le temps de jour et de nuit. »  
*Turci imperii status*, ap. Elzevir, p. 201.

prêmes de la Romélie et de l'Anatolie, qui siègent au *dywan* à la droite du vézyr ; et enfin le *mousty*, qui est revêtu de la plus haute dignité, et que l'on appelle aussi *cheikh-el-islam*, prélat de l'orthodoxie, et *setwâ-sâhibi*, maître des décisions. C'est toujours le *mousty* qui ceint le sabre du sulthan ; ce qui correspond à notre couronnement : il a seul l'honneur de le baiser sur l'épaule gauche. A son approche, le sulthan se lève, et avance sept pas au-devant de lui, tandis qu'il ne fait que trois pas pour recevoir le vézyr, qui baise avec respect le bord de sa robe (1).

Subordina-  
tion de la  
prêtrise.

Les ministres de la religion sont, dans tout l'empire turc, soumis au magistrat civil. Il a le privilège de déplacer et d'éloigner ceux dont la conduite est reprehensible, ou qui sont incapables de remplir dignement les devoirs de leur état. Les magistrats eux-mêmes peuvent, lorsqu'ils le jugent à propos, remplir toutes les fonctions sacerdotales ; et c'est en vertu de ce privilège, joint à l'influence qu'ils tirent

---

(1) Cantemir, p. 36. — « De tous les grands de l'empire, les Oulémâs du premier ordre, tels que le *mousty* et les *cadhy-askers*, sont les seuls qui aient la liberté d'aller en voiture. Celle du *mousty* est couverte en drap vert, et celle des *cadhy-askers* l'est de drap rouge. » *Tableau général*, t. iv, p. 181.

de leurs pouvoirs judiciaires et de leurs richesses, qu'ils ont une prééminence si marquée et une autorité si prépondérante sur les ministres du culte public.

Les chefs des factions ont quelquefois employé l'influence des *oulémas* sur le peuple, pour le porter à la révolte, diriger l'opinion publique contre le souverain et justifier une usurpation. Cependant, quoiqu'ils puissent entraver quelquefois la marche du gouvernement lorsqu'ils sont unis aux janissaires, leur puissance est par elle-même peu formidable. Les honneurs et les prérogatives de leur ordre, qui forme entre les *oulémas* et les autres classes de la nation une distinction enviée, leur donnent dans l'Etat un rang important et un ascendant puissant sur les esprits, tant à la cour que parmi le peuple. Ils ne paient ni taxes ni impôt public, et, par un privilège particulier, leurs propriétés sont héréditaires dans leurs familles; et ne sont point exposées à des confiscations arbitraires. La conservation de ces droits et de ces immunités unit conséquemment les familles riches et puissantes des *oulémas*, leur fait oublier leurs jalousies mutuelles, et abandonner leurs projets d'ambition particulière, toutes les fois qu'elles jugent nécessaire de se

Privilèges  
des Oulémas

garantir d'un danger commun. Le despotisme a néanmoins assez de moyens de les réduire sans attenter à leurs privilèges, et les *fetwâs* du moufty, conformes aux vues du gouvernement, n'ont jamais éprouvé de refus, à moins que le sceptre ne soit près de tomber de la main d'un souverain malheureux ou sans force.

Sir James Porter dit que la puissance et la dignité des *oulémâs* sont perpétuelles et héréditaires (1); mais ces expressions, prises littéralement, conduiraient à une erreur importante : car la puissance et la dignité sont héréditaires dans l'ordre, mais non dans les individus. Dans l'origine, les *oulémâs* conservaient leurs places pendant toute leur vie; mais, vers la fin du dix-septième siècle, ils furent, comme tous les autres fonctionnaires publics, amovibles à volonté. Aujourd'hui ils ne conservent leurs places qu'un an; cependant, chaque individu jouit de tous les privilèges de l'ordre, quoiqu'il ne tienne à aucun emploi ou n'exerce aucune fonction publique (2). Leur puissance a été très-exagérée par divers écrivains. M. Eton les

<sup>1</sup> Puissance  
des Oulémâs

---

(1) *Observations on the relig. laws, govern. etc. of the turks*, *Introd.* p. xxxi. (2) *Tab. gén.*, t. iv, p. 545.

appelle « un puissant corps de prêtres; les  
 « prédicateurs de la religion, remplissant les  
 « fonctions de la prêtrise et celles de la juris-  
 « prudence; possédant, comme les prêtres  
 « de la théocratie juive, les oracles de la loi  
 « et de la religion, et réunissant à la fois la  
 « puissance de deux grandes corporations,  
 « celle de la loi et celle de l'église. — Les  
 « princes othomans, dit-il, firent une faute  
 « politique lorsqu'ils *résignèrent* la suprématie  
 « entre les mains de jurisconsultes-théolo-  
 « giens, qui partagent aujourd'hui avec le  
 « souverain l'exercice direct des pouvoirs  
 « législatif, *exécutif* et *judiciaire*, » et il assure  
 que « si le sulthan omettait à quelque acte  
 « politique le préliminaire indispensable du  
 « *setwa*, le moufty le déclarerait infidèle, *pro-*  
 « *prio motu* (1). » Sir James Porter considère  
 les *oulémâs* comme égaux, s'ils ne sont même  
 pas supérieurs en puissance à toute autre  
 espèce de noblesse. « Leurs personnes, dit-  
 « il, sont sacrées, et ils peuvent, en profi-  
 « tant du respect implicite du peuple et de  
 « l'armée, *même séparément*, leur faire pren-  
 « dre les armes, marquer le point des limites  
 « transgressé par le prince, et procéder à

---

(1) *Survey of the turk. emp.*, p. 20, 21, 24, 57, 121.

« une déposition formelle. Et telle est l'importance de leur puissance immédiate dans l'Etat, qu'un Grand-Seigneur ne peut jamais être déposé sans leur concours (1). » Peissonnell considère aussi le pouvoir des *oulémas* autant comme un contre-poids à l'égard de celui du souverain, que comme un moyen de préserver le gouvernement ottoman du caractère de domination arbitraire; car, avec un tel frein constitutionnel, il ne peut y avoir de despotisme (2).

De Tott parle cependant avec une bien plus grande exactitude quand il dit que quoique les *oulémas* puissent, à la vérité, interpréter la loi comme il leur plaît, et animer le peuple contre le souverain, celui-ci peut, de son côté, déposer et bannir d'un seul mot le moufty, aussi bien que les *oulémas* qui ont encouru son mécontentement (3).

La loi, dit-on, permet au sulthan de bannir les *oulémas*, mais il ne peut les faire mourir. S'il y avait quelque article de la loi, qui, par les efforts séparés ou réunis de ses ministres, pût être inviolable, ce serait certainement

---

(1) *Observ. on the rel., etc. of the turks, Introduct.* p. 33. (2) *Critique et remarques sur les Mémoires de Tott*, p. 208. (3) *Mémoires*, t. 1, p. 191.

cet article , qui les intéresse eux-mêmes à un si haut point. Nous trouvons cependant que Mahomet IV ordonna qu'un moufty fût pilé dans un mortier de marbre , et justifia ce supplice extraordinaire en disant « que les « têtes que leurs dignités mettaient à l'abri « d'être tranchées par le sabre , devaient être « écrasées par le pilon (1). » Le respect du peuple et de l'armée pour les *oulémds* n'est pas si implicite qu'ils n'aient exercé contre eux leur puissance souveraine dans toute son atrocité , lorsqu'ils ont encouru leur déplaisir. Dans le cours d'une insurrection qui éclata pendant le règne de Mustapha II , non seulement ils massacrèrent avec la plus grande cruauté un moufty qui , dans leur opinion ,

(1) Le fait est mentionné par Cantemir, quoiqu'il ne cite pas son autorité. D'Ohsson reconnaît qu'il y a chez les Turcs une tradition populaire selon laquelle ce genre de supplice serait réservé aux membres criminels ou révoltés du corps des *Oulémds*.

On a dit que le mortier de marbre destiné à briser les os des *Oulémds* criminels était déposé aux Sept-Tours. (Rycaut , p. 107.) Mais le docteur Pouqueville, qui a été lui-même renfermé dans cette forteresse comme prisonnier d'Etat , nous assure du contraire. *Voyage en Morée , à Constantinople , en Albanie , etc. t. II , p. 80.*

avait trompé le sultan ; mais ils allèrent jusqu'à l'excommunier, le priver de sépulture, et livrer son corps mutilé aux insultes des cérémonies ridicules d'un prêtre grec (1). Quoiqu'il n'y ait pas de loi positive qui déclare la personne des *oulémas* sacrée et inviolable, un ancien préjugé, fondé sur le respect dû à la religion et à ses ministres, garantit les individus de cet ordre de toute peine judiciaire portant infamie. La prison ou l'exil sont les seuls châtimens auxquels ils sont exposés aujourd'hui, à moins que l'énormité de leurs crimes ne soit telle, qu'elle exige une punition plus forte ; et alors même, avant de prononcer la sentence, le gouvernement oblige le criminel à abdiquer son état, et à quitter le turban qui le distingue particulièrement.

Il est difficile de faire connaître ce qui a introduit l'opinion, que l'autorité des souverains ottomans et celle de la hiérarchie musulmane étaient dans une opposition constante et un état de guerre perpétuelle. « Ces deux pouvoirs, dit de Tott, ont la même source, et il est facile d'apercevoir le défaut d'union et l'état de con-

---

(1) Cantemir, p. 457. — Lamotraye, t. 1, p. 555.



« tention que doivent produire des droits égaux et des intérêts différens (1). » Le pouvoir distinct des *oulémas*, comme celui de toute corporation nécessaire au maintien de l'Etat, sous une forme particulière, doit avoir une base semblable et commune avec l'autorité du monarque : c'est la loi fondamentale ou l'usage constitutionnel de l'empire ; mais quoique dérivés de la même source, il existe entre eux une différence essentielle. La constitution, par exemple, après avoir établi l'ordre de la succession, ne va pas plus loin dans le choix de l'individu qui doit exercer la puissance souveraine, tandis qu'elle laisse à la discrétion du monarque le choix et la répartition des individus destinés à exercer l'autorité qui doit être confiée aux membres d'un corps : de manière que, quoiqu'il soit admis que la puissance des *oulémas* est co-existante avec la constitution, aucun individu de ce corps ne peut en jouir immédiatement, ou d'une autre manière, que par le bon plaisir du sulthan. Il ne peut l'exercer légalement, d'une manière indépendante, et encore moins contraire à sa volonté. Des hommes aussi dépendans du sulthan, non seulement

---

(1) *Mémoires*, t. 1, p. 28.

pour leur nomination, la conservation de leurs places, mais encore pour leur existence, peuvent-ils balancer son pouvoir, qui est fondé sur le commandement absolu de l'Empire, et l'influence que doit produire en sa faveur son patronage universel? Rycant évalue avec justesse ce contre-poids constitutionnel tant vanté. « Quoique le moufty, « dit-il, soit consulté dans bien des circonstances pour la forme, l'usage et la satisfaction du peuple; cependant j'ai vu que, « quand ses sentences n'étaient pas conformes « aux vues de la cour, il était dans l'instant « déposé, pour faire place à un oracle mieux « préparé à remplir les intentions de son « maître (1). » M. Eton convient, à la vé-

---

(1) *Present state of the othom. emp.*, p. 6. — Un écrivain anonyme, qui paraît avoir rempli le poste honorable de Bayle, ou ambassadeur de la république de Venise près de la Porte othomane, dans un Mémoire adressé au sénat, représente l'autorité du moufty comme un instrument passif dans la main du gouvernement. « On ne doit pas ignorer que ce moufty est un flatteur « perpétuel du prince, que ses décisions sont toujours « conformes au bon plaisir du sulthan, et que ses sentences changent suivant les temps. » *De urbe Const. et imp. turc. Relatio incerti ap. Honorium, in turc. imp. statu, ap. Elzevir*, p. 156.

rité, « que le pouvoir que le sulthan s'est  
 « réservé de créer ou de déposer le moufty,  
 « lui donne parmi les *oulémds* autant de par-  
 « tisans qu'il y a de candidats aspirans au  
 « pontificat (1) »; ce qui veut dire en deux  
 mots tout le corps des *oulémds*, à moins que  
 nous ne supposions que les docteurs de l'is-  
 lamisme, les disciples de l'ambitieux Maho-  
 met, soient moins jaloux de parvenir aux  
 honneurs que les humbles sectateurs des doc-  
 trines fondées sur le renoncement à soi-  
 même.

Il est difficile de concevoir sur quoi re-  
 pose l'assertion que les intérêts des *oulé-  
 mds* sont différens de ceux du sulthan. Ils ne  
 sont ni législateurs, ni exécuteurs de la loi;  
 ils ne font que l'expliquer, administrer la jus-  
 tice, terminer les différends entre les parti-  
 culiers, par des sentences prononcées d'a-  
 près la loi, d'après une latitude d'inter-  
 prétation qui leur est accordée, il est vrai,  
 mais qui est réglée par les usages de leur tri-  
 bunal et par les arrêts précédemment ren-  
 dus. Ces sentences sont d'ailleurs soumises  
 au droit d'appel, qui, en cas d'injustice ou  
 d'irrégularité, est toujours ouvert aux deux

---

(1) *Survey of the turks empire*, p. 25.

parties. Elles appellent de leur décision au souverain dans son conseil, où le vézyr, son représentant, confirme ou casse la sentence (1). Leur autorité est à peine supposée intervenir dans les actes du sulthan; car, dans les cas de trahison et dans tous ceux qui ont rapport à son autorité, il décide par lui-même sans les consulter ou avoir recours à eux.

On nous a dit que le Grand-Seigneur ne pouvait pas signer un traité de paix sans leur consentement (2); c'est dans le même sens qu'on peut dire que la signature d'un ministre est nécessaire pour donner de la validité à la proclamation d'un prince chrétien. Mais si le sulthan demande la sanction publique du moufty pour quelque acte public, pouvons-

---

(1) « Le premier vézyr, en sa qualité de représentant du Grand-Seigneur, est la *tête* ou la *bouche* de la loi. C'est à lui que l'appel doit être fait, et chacun peut ne pas suivre le cours ordinaire de la justice, pour faire juger son affaire par ce ministre. En vertu de son autorité illimitée, il peut casser toutes les sentences, et prononcer comme il lui plaît. » Rycaut, pag. 44. (2) « A Constantinople, quelque despotique que soit le Grand-Seigneur, il ne peut souscrire à un traité de paix sans l'avis du moufty et le consentement des gens de loi. » *Histoire des négociations pour la paix conclue à Belgrade*, t. 1, p. 157.

nous douter qu'en cas de refus le sulthan hésitât entre l'anéantissement de l'acte et la déposition du dignitaire ? Si un usurpateur heureux désirait légitimer sa révolte par un *fetwd*, le sulthan abandonnerait-il la couronne, ou plutôt ne rétablirait-il pas le mortier de marbre, dans le cas où le moufty persisterait dans sa décision ?

L'objet du gouvernement, en prenant l'opinion du moufty sur les affaires publiques, est uniquement de faire certifier que le décret proposé par le sulthan ne contient rien de contraire aux préceptes de la religion et aux obligations imposées par les lois canoniques (1). Mais il est évident que le *fetwd* n'est

---

(1) Sir James Porter dit, avec autant d'irréflexion que d'erreur, « que le Grand-Seigneur a recours au corps « des *Oulémás* pour la sanction de tous les actes im-  
« portans à l'Empire, soit pour la paix, soit pour la  
« guerre ; et dans les causes criminelles, même dans  
« celles qui concernent ses propres serviteurs, il ne peut  
« ôter la vie à aucun de ses sujets sans un décret du  
« moufty. » *Préface*, p. 33.

Le Bayle, vénitien, beaucoup mieux instruit que l'ambassadeur anglais, dit : « Dans les affaires politiques, le  
« prince fait usage de la sanction du moufty, *pour faire*  
« *voir qu'il est juste et religieux* : il demande aussi son  
« avis pour faire la guerre et la porter dans le pays

pas un préliminaire indispensable ; car, lorsque sous le règne de Mahomet IV, le moufty, joint à l'impératrice douairière, protesta contre l'injuste infraction du traité fait avec l'empereur d'Allemagne, son opinion fut dédaignée par le vézyr et par l'armée, et, malheureusement pour l'Empire othoman, la guerre fut déclarée (1).

---

« ennemi, ainsi que pour toutes les affaires qui regardent l'Empire, parce que la voix de la religion rend ses sujets plus prompts à exécuter ses ordres. » *Relatio incerti*, etc., p. 136.

(1) La cour othomane délibéra si elle secourerait Tekéli, qui s'était révolté contre l'empereur d'Allemagne, et avait engagé dans sa rebellion presque toute la Hongrie, ou si l'on soutiendrait seulement les rebelles d'une manière cachée, jusqu'à l'expiration de la trêve de vingt ans, faite par Kioprili Ahmed Pacha. Cette dernière opinion était celle de tout le corps des *Oulémas* et de la sultane mère, qui déclarèrent qu'il était injuste de faire la guerre à un prince qui n'avait donné aucun sujet de plainte, et qui avait, au contraire, observé strictement les conditions du traité. *Cantemir*, p. 296. — Je saisis cette occasion de faire voir, contre les assertions du baron de Busbeck (*De re mil. contrà turc. inst. cons.*, p. 271), et celles de M. Eton, que ce manque de foi envers les Chrétiens n'est pas la suite d'un système adopté par les Turcs, et qu'il fut considéré comme criminel par la populace turque, qui attribua au parjure de la Porte le mauvais succès de l'expédition contre

Ni la religion, ni la loi, ni la constitution politique de l'Empire n'imposent au souverain l'obligation de consulter le moufty sur les affaires les plus importantes de l'Etat, ou sur les actes ordinaires de son gouvernement. La piété, la faiblesse superstitieuse, ou plutôt une conformité habituelle à la pratique établie, engagent le sulthan à avoir en général recours à l'approbation des autorités légales; mais, en beaucoup de circonstances, cette déférence est plutôt dictée par la prudence et par la politique, spécialement dans des temps de troubles, ou pour des entreprises nouvelles et hasardeuses. La détermination du sulthan, justifiée par l'opinion unanime des chefs des *oulémas*, obtient du peuple un respect plus implicite, et, soutenue ainsi de l'autorité de la loi divine et humaine, elle écarte du souverain et de ses ministres toute la responsabilité des malheurs qui pourraient en résulter par les événemens. Des princes d'un esprit plus altier et d'un caractère plus ferme, tels que Sélim I et Murad IV, se sont néanmoins élevés au-dessus de semblables considérations, et non seulement ils ont négligé ces

---

Vienne, et détrôna ensuite le sulthan pour avoir rompu la trêve avant son expiration.

formalités, mais encore ils ont traité avec mépris la sagesse et les conseils du moufty et des *oulémds* (1).

Enfin, quoique le corps des *oulémds* ait pu par de saintes clameurs augmenter le trouble d'une insurrection, lorsqu'il y a été poussé par une soldatesque turbulente, contre un prince faible ou débauché, il n'y a pas dans l'histoire un seul exemple où il ait disposé, soit collectivement, soit séparément, *motu proprio*, de la couronne othomane (2).

Des voyageurs instruits, qui dernièrement ont observé l'état actuel des *oulémds*, ont écrit que leur puissance dans l'Empire othoman était loin d'être aussi étendue que celle qui leur est attribuée par les premiers écrivains qui en ont parlé. Mais ne soupçonnant aucune inexactitude dans ceux-ci, ils se sont appliqués à rechercher les causes de la décadence de ce corps. Sir James Porter dit qu'ils

---

(1) *Tableau général*, t. iv, p. 513. (2) Rycaut, parlant de la commotion populaire qui eut lieu à Constantinople pendant la minorité de Mahomet IV, donne un exemple de la complaisance passive du moufty. « Il craignait, dit-il, d'être mis à mort, s'il refusait son consentement, ou plutôt il avait entendu parler de ce châtiment. La plume et l'encre furent apportés, et il écrivit la sentence. » (Pag. 19.)



« n'admettent personne dans leur ordre, à  
 « moins qu'il ne soit recommandable par  
 « quelque mérite ou par quelque faveur ex-  
 « traordinaire(1); pas même des familles des  
 « premiers *pachahs*, excepté peut-être un dans  
 « un siècle, et encore n'est-ce pas sans quel-  
 « que réclamation. » « Mais aujourd'hui, dit  
 « Olivier, le sulthan crée des *oulémas* à son  
 « bon plaisir, et ces nominations, dans les-  
 « quelles la faveur l'emporte sur le mérite, ont  
 « diminué de beaucoup la considération dont  
 « ils jouissaient (2). » Le fait est cependant  
 que les enfans des *moldes* sont admis dans le  
 corps des *oulémas*, avec le consentement du  
*cheikh-el-islam*, quand bien même ils n'au-  
 raient pas fait leur cours régulier d'études,  
 ni pris leurs degrés dans les collèges : tandis  
 qu'il faut un ordre exprès du sulthan pour  
 obtenir, dans le même cas, l'admission des  
 enfans des autres familles, quelque illustres  
 qu'elles soient par leur rang ou leurs em-  
 plois; mais cet usage n'est pas nouveau. Il  
 existe depuis le commencement de la monar-  
 chie, et les plus hautes dignités de la loi et  
 de la magistrature ont toujours été remplies

---

(1) *Observations on the religion, etc., of the turks.*  
 Préf., p. 33. (2) *Olivier's Travels*, t. 1, p. 178.

par les membres privilégiés du corps des *oulémas* (1).

Telle est la branche théocratique ou musulmane de la constitution othomane, qui jusqu'ici a été généralement considérée comme un frein au pouvoir absolu des sultans. Je ne puis donc connaître dans quel sens il a été dit que leur autorité était restreinte par les préceptes et les institutions du code religieux. Le sulthan peut librement se livrer aux excès de la débauche et de la cruauté; il peut faire périr son père et ses frères, ses femmes et ses enfans; il peut répandre le sang et s'emparer des biens de ses sujets, sinon directement, au moins par des moyens si peu indirects, qu'il n'a pas besoin de déguiser le motif ou la passion qui le font agir. Si, en général, il est assez vigilant pour fournir aux besoins de son peuple, ou assez sévère pour empêcher les murmures et les séditions, il peut se livrer impunément aux inclinations les plus vicieuses, sans craindre la censure ou la contradiction. S'il préserve ses frontières des incursions ennemies; s'il occupe et traite bien son armée; s'il tient la main à ce que la justice soit

---

(1) Toderini, t. II, p. 29.

bien administrée dans toutes les circonstances qui ne concernent que les intérêts de ses sujets , son gouvernement sera chéri , sa personne sacrée , ses crimes palliés , ses injustices oubliées , et sa mémoire chère à son peuple. Pouvons-nous considérer comme des bornes à l'exercice d'une prérogative aussi étendue l'obligation des prières journalières , des ablutions , des jeûnes et des cérémonies publiques ; la nature et la qualité des alimens , ou l'observance de fêtes et de pénitences à des époques déterminées ? Il est probable que , dans l'accomplissement de tous ces devoirs , le sulthan n'est pas moins sincèrement dévot que le plus ignorant de ses *imâms* ; mais s'il en était autrement , un souverain politique ou philosophe mettrait-il quelque comparaison entre le mince avantage qu'il espérerait retirer en s'affranchissant de ces obligations , et le préjugé avantageux en sa faveur , et le respect qu'il retire de son exactitude à les remplir ?

Montesquieu observe avec justesse que le sérail d'un despote s'accroît toujours en proportion de l'étendue de ses Etats , et que conséquemment plus l'empire est grand , plus le souverain est distrait des soins du gouvernement par la séduction du plaisir. L'établis-

Le grand-vézyr.

sement d'un vézyr est donc une loi fondamentale du despotisme. Cette coutume, universellement adoptée en Orient, est prouvée par l'histoire (1), par l'accord des témoignages des voyageurs, et plus encore par un jeu inventé en Orient, et dont l'origine se perd dans la nuit de l'antiquité. Dans le jeu d'échecs, le *roi* ne se meut que pour sa sécurité personnelle; tandis que le *vézyr*, nom original de la pièce que nous appelons *la dame*, parcourt rapidement toutes les directions, règle et conduit toutes les opérations de la campagne (2).

---

(1) Et Pharaon dit ensuite à Joseph : Vois, je t'ai établi sur toute la terre d'Egypte. — Et il tira son anneau de son doigt, et le mit au doigt de Joseph..... Et Pharaon dit à Joseph : Je suis Pharaon; sans ta permission personne n'osera lever la main ou le pied sur toute la terre d'Egypte. *Genèse*, chap. xli, versets 41, 42, 44. (2) *Dissertation on the Indian gam of chess. in sir William Jones's Works*, t. 1, p. 521-527. — *Chaturanga* (les quatre corps d'une armée) est le nom sous lequel les échecs sont connus dans l'Indostan, de temps immémorial. Les anciens Perses en ont fait *chatram*, que les Arabes ont adopté par la suite; mais le défaut de leur alphabet le leur a fait changer en *chatrandj*, qu'ils ont rendu aux Persans modernes. C'est de ce mot que sont évidemment dérivés ceux de *satrandj* chez les Turcs, et de *latrunculi* chez les Latins. Ce dernier mot est

Le *vézyr-azem* n'est conservé dans le plein exercice de son autorité que par la volonté de son maître et les lois religieuses fondamentales de l'empire. Il exerce sur tous les sujets du sulthan le pouvoir de vie et de mort, quoiqu'il soit tenu d'observer certaines formalités quand il procède contre des personnes attachées aux grands corps ou aux grandes associations de l'Etat. Sa responsabilité est en proportion de l'importance de son emploi ; les malheurs qui résultent des fautes de son administration ou des vicissitudes de la fortune lui sont également impu-

---

formé par la mutation de la première lettre, et l'addition de la terminaison latine. Après plusieurs changemens successifs, le même mot a été transformé en *axedrez*, *schacchi*, *échecs* et *chess* ; mais le moins honorable, quoique le plus extraordinaire de ces dérivés, c'est l'*exchequer* de la Grande-Bretagne. — Sir William Jones est convaincu, d'après la différence totale qui se trouve entre la langue des Bramines, qui sont les habitants des plaines de l'Inde, et celle des Tatars ou sauvages des montagnes, que ces deux races d'hommes sont totalement distinctes l'une de l'autre ; cependant, dans *chaturanga*, qui est un mot purement samscrit, nous trouvons *chatur*, qui exprime le nombre quatre chez les Slaves, et *angar*, l'aile d'une armée, chez les Mogols et les Tatars. D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, p. 898, col. 1, au mot *Turk*.

tés. De là naît pour lui l'obligation d'inspecter en personne l'état des marchés publics, et la conduite des magistrats chargés de surveiller l'approvisionnement de la métropole. Ses intérêts et même sa sûreté dépendent de sa vigilance dans cette partie du service public; car, par son caractère officiel, il est responsable non seulement envers le sultan, mais encore envers le peuple, dont le ressentiment, dans les temps de disette et de malheurs, éclate, et se porte d'abord contre la personne et l'administration du grand-vézyr. En temps de guerre, il commande les armées, et un *caïmakân* ou lieutenant est nommé pour le remplacer dans l'administration intérieure (1)

---

(1) *Tableau gén.* t. iv, p. 45. — Le seul devoir du vézyr est de veiller à ce qu'il n'arrive rien au détriment de l'Empire ou de l'empereur. Montalban, *in turci imperii statu*, apud Elzevir, p. 28. — « Il n'y a pas  
« dans tout l'Empire une autre oreille à laquelle s'a-  
« dressent les demandes, les réponses, les ordres, les  
« nouvelles, et les comptes de toute espèce rendus dans  
« tant de provinces. Lui seul distribue tous les dons,  
« honneurs, grades et emplois de tout l'Empire, quel-  
« qu'innombrables qu'ils soient. Lui seul reçoit et ré-  
« pond aux ambassadeurs et envoyés, et règle tout dans  
« les gouvernemens. Il juge en dernier ressort toutes  
« les affaires civiles, criminelles et politiques. Quoiqu'il

Le *vézyr-azem*, dont le devoir le plus important est de maintenir la tranquillité dans l'Empire et la capitale, donne tous les jours, dans son *dywan*, une audience publique pour l'administration de la justice, et la décision des procès parmi les sujets du Grand-Seigneur. A certains jours fixés, il est assisté par les deux *cadhy-askers*, ou par l'*istambol-efendi* et les *molás* d'Ayoub, de Galata et de Scutari. Outre plusieurs autres fonctions importantes, le *reïs-efendi* remplit celle de secrétaire d'état pour les affaires étrangères, et a sous lui le *drogueman* de la Porte, qui est un interprète grec, choisi dans les familles les plus éminentes, et qui devient ensuite prince de Moldavie ou de Valachie. Tous les grands officiers de l'Etat restent dans le palais du vézyr pendant le jour seulement, et ils y règlent les affaires de leurs départemens respectifs.

---

« n'ait à prendre conseil que de lui-même; cependant, « avec une autorité aussi illimitée, ce n'est qu'avec « crainte et circonspection qu'il traite même les plus « petites choses, parce qu'il est constamment tenu en « respect par la mobilité des caprices du prince et la « jalousie des pachahs. » *De urbe constantinopolitana et imperio Turcorum relatio incerti, apud Honorium in turc imp. statu*, ap. Elzevir, p. 133.

Ceux qui aiment à représenter les Turcs comme une horde de barbares vivant sans ordre, sans lois, sans moralité et écrasés sous le joug humiliant du pouvoir arbitraire, peignent la Porte « non pas comme un cabinet conduit par des politiques éclairés, « mais comme *une assemblée de misérables* « flottant sans cesse entre l'espoir d'amasser « du butin par le moyen de la guerre, et « celui d'en jouir pendant la tranquillité de « la paix (1). » Nous sommes cependant obligés de les disculper de l'accusation absurde d'être mûs par de tels principes ; car certainement il n'y a jamais eu un ministre d'état assez peu éclairé pour renoncer aux émolumens solides de sa place, et les échanger contre un avantage aussi précaire que celui qu'il pourrait retirer du butin acquis par la guerre et le pillage. Nous savons de meilleure autorité que les ministres turcs ne manquent pas de sagacité, et qu'ils entendent si bien les intérêts de leur pays, que peu d'étrangers peuvent les tromper dans leurs traités (2). Les fautes qu'on peut leur reprocher ne sont pas particulières aux hommes d'état turcs,

---

(1) *Survey of the turk emp.*, p. 108. (2) Rycant, p. 52.



quoiqu'il soit reconnu que , parmi eux , la conservation de leurs places soit la première de toutes les considérations , et qu'il est inutile d'insister sur les intérêts de l'Empire quand leur avantage personnel ou leur sureté individuelle sont compromis (1).

Les changemens fréquens dans les places éminentes n'apportent aucune interruption dans le cours des affaires publiques. Les divers bureaux sont subdivisés d'une manière soigneuse et même minutieuse. Tout s'y fait avec une concision , une exactitude et une célérité admirables ; et les officiers inférieurs restent toujours en place , quoique leurs supérieurs soient changés (2).

Le grand-vézyr est le président du *dywan*

Dywan ou  
conseil d'É-  
tat.

---

(1) *Observations on the religion , etc., of the turks* , p. 120. (2) « Ils ne connaissent pas cet encombrement « d'écritures , cette multitude de lettres , de placets et « de requêtes qui inondent les cabinets des ministres de « l'Europe. Un simple carré de papier renferme l'ordre « laconique d'un vézyr , qui sanctionne ou rejette un « acte. Les commis , assis sur un sofa , les jambes « croisées , la pipe à la bouche , fument et écrivent tout « à la fois. Un simple carreau leur tient lieu de table , « et une petite boîte est le secrétaire où ils renferment « leur papier , l'encre et la plume de roseau dont ils se « servent , et ils travaillent aussi machinalement qu'ils « fument. » Dr. Pouqueville , t. II , p. 202.

ou grand-conseil, qui, dans les occasions solennelles, est assemblé pour diriger par son avis la conduite du souverain. Le sulthan lui-même, quoique présent ou supposé l'être derrière un rideau ou une jalousie, ne prend aucune part aux délibérations (1).

Le dywan était autrefois composé, outre le grand-vézyr, de six officiers appelés, *cobbeh-*

(1) « Le souverain ne prononce aucun arrêt dans le conseil ; mais, caché par un voile épais qui en dérobe la vue sans en interdire l'accès, il observe en silence les membres du conseil. » Montalban, *ap. Elzevir*, p. 5.

« Suleyman qui assistait au dywan, c'est-à-dire, derrière la jalousie placée au-dessus du siège du grand-vézyr, entendait tout, etc. » *Tab. gén.*, t. 1, p. 155.

L'esprit des institutions et des coutumes des Othomans échappe à l'observation passagère des voyageurs. La jalousie qui cache le Grand-Seigneur pendant qu'il assiste au dywan, et qui est essentielle à la nature du gouvernement othoman (« pour que les membres du conseil ne soient pas influencés les uns par les autres » Montalban, p. 5), n'a été placée là, au dire de quelques personnes de la suite d'un ambassadeur, que pour donner au sulthan la facilité de satisfaire sa curiosité, en examinant avec détail les ministres étrangers. De Tott assure, plus ridiculement encore, (*Mémoires*, t. 1, p. 25) qu'elle n'est que le résultat de la crainte réciproque du sulthan et de ses vézyrs, parce que, dans cette position, il ne peut ni frapper ni être frappé.

*vézys*, du nom de la salle où ils étaient dans l'usage de s'assembler au sérail. Les membres inférieurs du dywan sont aujourd'hui : le *capoudân pachah* ou grand-amiral, les deux *cadhy-askers*, le grand-trésorier de l'Empire, le second trésorier chef du département de la guerre, le grand-pourvoyeur, et le *nichândji-efendi*, qui appose aux actes publics le *toghray* ou chiffre du Grand-Seigneur (1).

Les pouvoirs des *cobbeh-vézys*, ou *vézys* du banc, étaient bornés à sanctionner et non à diriger les mesures du gouvernement (2). Depuis quelques années, le conseil

(1) Ce n'est pas là une liste correcte des ministres du cabinet aujourd'hui; c'est celle qui est donnée dans le rapport imprimé à Constantinople, de la première audience de M. Verninac, envoyé de la République française à la Porte ottomane, en 1796.

La signature du Grand-Seigneur, appelée *toghray*, est apposée par le *nichândji-efendi*, non pas au bas de l'acte, mais en haut, au-dessus de la première ligne. Si l'intention de l'empereur est de lui donner plus de force, il écrit de sa propre main, au-dessus du *toghray* : *Sois fait ainsi qu'il est écrit ci-dessous*. Les *khathi chéryf* de cette espèce sont en grande vénération chez les Turcs, qui les baisent quand il les touchent, et en essuient la poussière avec leurs joues. (2) Le passage suivant de Rycaut peut faire juger de la nullité du grand-conseil : « Les *vézys* du banc n'ayant que des ri-

a empiété sur l'autorité ; mais il l'a diminué la responsabilité du grand-vézyr. Il a pris , sur les questions relatives aux affaires publiques, une voix dictatoriale et restrictive. Ce changement dans le système du gouvernement, introduit sous le nom de *nizâmi djedid* ou nouvelle constitution, a été effectué, aussitôt après la dernière guerre contre les Russes, par trois ministres : le *reis-efendi*, le ministre de la guerre, et le *validéh kiahyasi* ou intendant de l'impératrice douairière. L'objet avoué de cette institution fut l'augmentation de l'armée de ligne , pour être disciplinée suivant le système perfectionné de la tactique européenne , et maintenue par le produit de taxes nouvelles et extraordinaires. Il n'est cependant résulté jusqu'ici aucun bénéfice de cet établissement, et, à la vérité, il paraît incompatible avec la puissance constitutionnelle du vézyr, puissance plus convenable à un gouvernement despotique. Je ne serai pas suspecté de plaider la cause du despo-

---

« chesses modérées, et remplissant des emplois qui  
 « n'ont pas de rapport avec les parties dangereuses  
 « du service, vivent vieux, sans émulation, sans être  
 « envieux et sans être sujets aux revers et aux dépla-  
 « cemens auxquels sont exposés ceux qui occupent des  
 « places plus éminentes. » Rycaut, p. 44.

tisme, en déclarant que mon opinion, fondée sur les événemens dont j'ai été témoin en Turquie, est qu'il résulte des conséquences plus avantageuses, ou moins dangereuses de le maintenir dans son intégrité, que de le gêner dans sa marche, et de s'opposer à son exercice par des institutions aussi étrangères à sa nature; institutions qui détruisent le principal et même le seul appui du despotisme, la promptitude et l'inflexibilité de ses décisions; qui affaiblissent l'énergie du gouvernement, donnent naissance à un intérêt étranger au monarque, et ouvrent un champ plus vaste à la corruption.

M. Eton, qui ne peut avoir connu le grand conseil qu'avant que des principes aristocratiques s'y soient introduits, le représente cependant comme discutant tous les actes importans du gouvernement, et décidant à la pluralité des voix. Mais M. Eton s'était persuadé que les *oulémas* étaient des prêtres, et que l'intervention des ecclésiastiques dans les affaires du gouvernement était aussi nuisible aux sujets qu'odieuse au souverain. Dans son opinion, la folie de s'assujétir à leur autorité ne pouvait paraître d'une manière plus évidente que chez les Turcs, et il n'y avait pas de scène où la mésintelligence du sulthan et

des *oulémds* se présentât avec plus de virulence qu'au dywan. « Comme ses membres « sont dévoués au sulthan ou aux prêtres , « c'est au dywan que se montre le pouvoir relatif de ces deux partis distincts(1). » Les *cadhy-askers*, les seuls membres du corps des *oulémds* qui siègent au dywan, ne sont cependant pas les représentans de la prêtrise , ainsi que leur nom le désigne , mais les juges de l'armée. Cette dignité a été créée par Murad I, et , après la prise de Constantinople , partagée par Mahomet II entre deux magistrats.

Ce fut lui qui , à cette époque , les appela pour assister aux délibérations du conseil , qui jusque-là n'avait été composé que de quatre vézyrs ; mais il borna leurs fonctions à examiner, en présence du vézyr-azem et sous sa censure , les actes judiciaires de son tribunal souverain. Le *moufty*, quoique chef de la loi et de la magistrature othomane , n'assiste jamais au dywan, parce qu'il serait censé déroger à sa dignité par l'exercice de quelque fonction judiciaire que ce soit.

Par une métaphore familière à presque toutes les langues orientales , le palais du

---

(1) *Survey of the turkish empire*, p. 25.

grand-vézyr est appelé la *porte du roi* (1); et de là, la cour othomane prend dans tous les actes publics le nom de *Sublime-Porte*. Il a été dit que ce nom dérivait de la porte du sérail, nommée *bab-houmdïoun*; et le docteur Dal-laway confirme en quelque sorte cette asser-tion, en disant que la Sublime-Porte ressem-ble à un bastion (2). Mais quoiqu'il soit vrai qu'en Orient la porte d'un palais soit tou-jours la partie principale et la plus magni-fique de l'édifice, et que ce soit sous leur vestibule que les princes et les nobles, comme les chefs des Arabes à la porte de leurs tentes, exercent l'hospitalité et admi-nistrent la justice; cependant le peu de con-venance d'une telle place pour se livrer au travail qu'exige l'administration d'un grand empire, doit avoir bientôt suggéré la néces-sité d'un établissement séparé pour le vézyr. Le nom de Porte fut néanmoins laissé à

---

(1) *Der*, mot persan qui signifie *porte*, désigne, dans tout l'Orient, la cour d'un prince souverain. (*Tableau général*, t. II, p. 99.) Voyez aussi une conjecture sur les cent portes de Thèbes, dans une note des *Ruines*, de Volney. (2) *Constantinople ancient and modern*, pag. 20. — La comparaison n'est pas heureuse; car il n'existe pas dans les fortifications une seule partie à laquelle la Sublime-Porte ressemble moins qu'à un bastion.

cette partie de la ville où furent transférées les affaires publiques, tant à cause de la similitude de son usage politique, que parce qu'elle a continué à servir de communication entre le sultan et ses sujets (1). Au surplus, la Sublime-Porte ressemble si peu à un bastion, qu'elle suit la personne du souverain ; et lorsque Soliman I, à la tête de son armée en Perse, ordonna qu'un officier convaincu de trahison lui fût envoyé pour subir son châtiment, le coupable fut, conformément à cette opinion, conduit chargé de fers à la Porte (2).

Gouvernement des provinces.

Jusqu'au règne de Soliman I, les frères et les fils des empereurs régnans étaient chargés

---

(1) Quoique M. Eton ait passé par Constantinople, il paraît avoir ignoré jusqu'à la *position locale* du palais appelé *la Porte*. Il dit : « Toutes les affaires du gouvernement se font au sérail. Le conseil d'état s'appelle *dywan*, et la salle des audiences publiques *la Porte*. » Outre le *vézyr*, tous les grands officiers de l'Empire « qui résident à Constantinople habitent le sérail, ou y ont au moins leurs bureaux. » (*Survey of the turkish empire*, p. 26, 27.) M. Griffith, qui faisait en même temps que M. Eton des observations sur le même sujet, et dans de pareilles circonstances, diffère tellement dans le résultat de ses recherches à cette occasion, qu'il a fait la lourde méprise de prendre *la Porte* pour le port. (Pag. 174, lign. 18.) (2) Cantemir, p. 200.



du gouvernement des provinces ; mais les révoltes fréquentes des enfans de Soliman , et la nécessité où il se trouva de punir son quatrième fils , Mustapha , l'engagèrent à faire une loi en vertu de laquelle ils seraient dorénavant confinés dans un palais , appelé *eski-seraï* , jusqu'à ce que l'ordre des événemens les appelât au trône. Les plus grands gouvernemens sont confiés aujourd'hui aux lieutenans du sulthan , qui sont honorés du titre de *beylerbey* ou prince des princes , parce qu'ils sont à la tête des établissemens civils et militaires d'une vice-royauté , et délégués par le sulthan pour surveiller et conserver les membres qui composent la fédération. Leur autorité s'étend sur les gouvernemens compris comme subdivisions de leur *beylerbeylik* , et sur les provinces plus petites , administrées par des *pachahs* , des *bey*s et des *aghas* (1). Tous les *pachahs* à trois queues

---

(1) Marsigli , *Stato milit. dell' imp. othom.* t. 1 , p. 19. — Le mot turc *beylerbey* équivaut à duc des ducs , ou prince des princes. Ils sont les chefs suprêmes auxquels obéissent tous ceux qui , dans la province , remplissent une commission civile ou militaire. Lazarus Soranzus , *De milit. cop. turc.* , ap. Elzevir , p. 255.

Le *beylerbey* a le droit d'ordonner à tous les *bey*s de se rendre avec l'étendart de leur milice au lieu qu'il leur

sont appelés *beylerbeys* par courtoisie ; mais ce titre n'est conféré par voie d'éminence qu'aux *pachahs* de la Romélie , de l'Anatolie et de Damas. Les autres *pachahs* à trois queues n'ont pas à la cour un titre supérieur à celui de *destour-moukerrem*, plénipotentiaires, parce qu'ils sont autorisés à donner des ordres au nom du sulthan et à y apposer son chiffre , dans toute l'étendue de leur juridiction (1). Les gouvernemens secondaires et inférieurs sont distingués par les noms de *pachalik* , *aghâlik* , *moussellimlik* et *waïvodalik*. Les plus étendus sont les *pachaliks*, et les plus petits sont les *aghâliks*. Les *moussellimliks* sont sous la dépendance des *beylerbeys* ou des *pachahs* , et administrés par leurs lieutenans. Les *waïvodaliks* sont en général de petits districts , ou de simples villes , ou gros bourgs séparés d'un plus grand gouvernement, comme étant,

---

assigne. Marsigli , t. 1 , p. 92. — « Les *beys*, les « chefs , etc. versent les tributs dans les mains du *be-  
« lyerbey*. La direction de la force armée est confiée  
« aux *beys* en sous-ordre du *pachah bel lyerbey*. Toutes  
« les semaines , des détachemens de chacun des *sand-  
« jacs* ou baronies se rendent devant lui pour passer  
« la revue. » Pouqueville , *Voyage en Morée* , t. 1 ,  
p. 250-240.

(1) Cantemir, p. 85.

ainsi qu'il en est beaucoup, l'apanage d'une sulthaue ou d'un grand officier de l'Empire (1). Mais quoique inégaux en dignité, les chefs des plus petites divisions de l'Etat ne sont en aucune manière subordonnés, soit pour la police, soit pour le gouvernement intérieur, aux gouverneurs des grandes provinces. Chaque gouverneur est considéré comme représentant la personne du souverain dans toute l'étendue de sa juridiction. Il est investi de son autorité, et exerce sa prérogative dans toute sa plénitude. La juridiction contentieuse, le pouvoir de juger les

---

(1) Les *aghas* prennent le titre de *bey*, quoiqu'il appartienne aux gouverneurs d'un rang supérieur au leur. Voici l'ordre des préséances : le *vézyr-azem* ou grand-vézyr; les *beylerbeys* ou *pachahs* à trois queues, qui ont aussi le titre de *vézyr*; les *pachahs* à deux queues; les *bey*s, qui ne sont honorés que d'une queue de cheval, et les *aghas* ou gouverneurs militaires d'un district qui a le *sandjac* ou étendart; et de là les *aghas* sont appelés *sandjacs*, ou *sandjac-bey* dans leur caractère militaire.

Le titre de *waivode* n'appartient pas seulement aux gouverneurs chargés d'un *waivodalik*, considéré comme apanage; car le premier magistrat de *Galata*, district ou faubourg de Constantinople, est appelé *waivode*, ainsi que les princes ou hospodars de la Moldavie et de la Valachie.

procès entre les sujets appartient au *cadhy*; conformément aux principes fondamentaux du gouvernement musulman, et à l'imitation de ce que pratique le sulthan.

Revenus  
des pachahs.

Les revenus des *pachahs* proviennent des rentes que produisent les terres assignées pour leur entretien, et de certains impôts déterminés sur les villes, bourgs et villages de leurs districts, levés par eux-mêmes ou par les officiers du sulthan (1).

Il serait impossible de décrire exactement tous les divers moyens employés pour amasser des richesses par des gouverneurs revêtus de pouvoirs aussi absolus. Le revenu réel des *pachaliks* est proportionné au nombre des habitans tributaires, envers lesquels les officiers turcs peuvent abuser de leurs pouvoirs, et se livrer à leur avarice, au point de leur extorquer tout ce qui est au-delà des premiers besoins de la vie. Le despotisme est sans doute plus profondément senti dans les provinces, où il est plus difficile d'obtenir justice de ses excès. Cependant nous devons hésiter, avant d'admettre que « l'occupati-  
on principale de chaque *pachah* est de

---

(1) Marsigli, *Stat. milit. dell' imp. othom.*, t. 1, chap. XLIX, p. 95.

« sucer tous les sucs nourriciers de sa pro-  
« vince (1). »

Ce sujet ne peut être mieux éclairci que par un exemple particulier, tiré de l'ouvrage d'un consul français à Salonique, qui a écrit sur la Turquie avec beaucoup plus de vérité et de sagacité qu'aucun des auteurs que j'aie compulsés. « Le pachah de Salonique, dit « M. Beaujour (2), a la mouvance directe de « vingt villages dont il reçoit le dixième du « produit annuel. Il afferme ce revenu de « soixante à soixante-dix mille piastres; il re- « tire une somme au moins égale du casuel. « Les *avanies* ou extorsions lui rendent cent « mille piastres, et, s'il n'est pas un homme « singulièrement humain, cette branche de « revenu est susceptible d'une extension beau- « coup plus grande; mais s'il est avide et ra- « pace, il absorbe toutes les richesses de la « province. Mustapha Pacha, beau-frère du « sulthan, qui gouvernait Salonique en 1799, « faisait à la sulthane son épouse une pension « de quinze mille piastres par mois. Sa mai- « son consistait en cinq cents hommes et « cent cinquante chevaux, dont l'entretien

---

(1) *Survey of the turkish empire*, p. 53. (2) *Tableau du commerce de la Grèce*, t. 1, p. 47.

« exigeait une dépense au moins égale. Ainsi  
 « le *pachalik* lui produisait un revenu de  
 « 360,000 piastres (1,944,000 francs), sans  
 « aucun moyen violent ou tyrannique ; car,  
 « dans l'opinion des habitans, il passait pour  
 « humain et désintéressé ; choses, continue  
 « M. Beaujour, dont je puis par expérience  
 « confirmer la vérité, par la connaissance  
 « que j'ai de son caractère (1). »

Quant aux habitans mahométans qui sont protégés par les associations civiles ou militaires auxquelles ils sont attachés, et dont les plaintes peuvent toujours pénétrer jusqu'aux pieds du trône, il n'est pas de juridiction plus douce et plus paternelle, ni de gouvernement plus humain que celui auquel ils sont subordonnés (2). Les Turcs, ainsi que les

---

(1) « Les revenus les plus réels du pachah sont des donations consistantes en fermes attachées à sa place ; les réquisitions en chevaux, meubles et denrées qu'il peut exiger ; les successions des fonctionnaires publics, dont les biens retournent au sulthan en cas de mort ; l'installation des évêques, celle des *papas* (prêtres grecs) ; enfin les *avunies*, qui sont pour tout homme en place une mine qui rend en raison de l'avidité et des extorsions, toujours impunies. » Pouqueville, t. 1, p. 259. (2) Les intérêts de la société sont protégés dans les provinces par un conseil composé des *ayans* ou sur-

cultivateurs tributaires, paient une rente nette, au moyen de laquelle les Turcs au moins sont libres et indépendans. Il n'est pas de peuple moins opprimé ni moins sujet aux contributions. Leur conduite n'est soumise qu'à une loi indulgente et favorable. Les rivières, les plaines, les forêts sont des propriétés publiques où chacun a le droit de pêche et de chasse.

Le genre de vie et les occupations journalières d'un pachah sont parfaitement décrits par le D<sup>r</sup> Pouqueville, qui, pendant sa détention en Morée, où il était prisonnier de guerre, vivait dans le palais du *pachah* de Tripolitza, en qualité de médecin de sa maison. « On « se lève, dit-il, au palais avant le point « du jour, pour vaquer à la prière, que

Genre de  
vie des pa-  
chahs.

---

veillans, qui sont des hommes jouissant dans le district de la plus grande influence et de la plus grande autorité. Le mot *ayan* signifie proprement *jeux*, et indique figurativement les devoirs de ces gardiens publics. « On « appelle à ce conseil, dans les affaires importantes, « un ou deux vieillards de chaque ortha de janissaires. Tout Turc est ici (à Salonique) janissaire, et « tout janissaire est soldat. » (Beaujour, t. 1, p. 48, 52.) « Chaque art, chaque métier, est soumis à des lois « particulières, et ceux qui les exercent forment des « corporations distinctes et séparées sous le nom d'*Essnaf*. » *Tableau général*, t. IV, p. 228.

« précèdent les ablutions. On sert ensuite  
 « les pipes et le café à l'eau. Par fois le  
 « vézyr monte à cheval, et va jouir du spec-  
 « tacle du djéryd, ou bien il est occupé par  
 « les audiences publiques. Alors il rend la  
 « justice en personne; il prononce sur l'ad-  
 « ministration, grève, macule, fait pendre  
 « ou bâtonner, absout enfin; car il réunit  
 « tous les pouvoirs. A midi, nouvelle prière  
 « et le dîner. A trois heures après midi,  
 « prière, parade militaire, musique, ou plu-  
 « tôt charivari. On entre au *selamlık* (salle  
 « d'assemblée); le pacha reçoit des visites,  
 « et, pour le récréer, on lui verse du sorbet,  
 « on lui narre des contes des Mille et une  
 « Nuits; ses bouffons viennent faire des gri-  
 « maces, et on psalmodie des versets du  
 « *Coran*. Au coucher du soleil, prière, puis le  
 « souper, après lequel on fume. Au bout  
 « d'une heure et demie, cinquième et der-  
 « nière oraison : à peine est-elle terminée,  
 « que la retraite est annoncée par la musi-  
 « que (1). » Les *aghas*, au moins ceux de la  
 Macédoine, résident dans leurs châteaux,  
 entourés d'une garde d'Albanais, et vivent,

---

(1) *Voyages en Morée, à Constantinople et en Albanie*, t. 1, p. 53.



comme les anciens barons, dans un état de guerre continuelle les uns contre les autres. Il est rare que leurs ravages ou leurs animosités réciproques soient suspendus, excepté durant certaines fêtes de leur religion, qui, quoiqu'elles arrivent moins fréquemment, opèrent cependant d'une manière aussi avantageuse que ce qui s'appelait autrefois la *trêve de Dieu*, pieuse invention du clergé chrétien pour réprimer les querelles mutuelles de la noblesse féodale (1).

Tous les officiers du gouvernement doivent leur nomination à la seule faveur du sulthan, sans égard à la naissance, aux talens, aux services ou à l'expérience. Ils sont déposés ou punis sans avoir la liberté de faire entendre de plaintes ou de remontrances, et, à leur mort, l'Etat hérite de leurs biens : telle est la constitution du pouvoir arbitraire. Mais la nomination immédiate du sulthan doit naturellement être circonscrite dans le cercle étroit de ses connaissances personnelles, qui ne s'étendent guère au-delà des murs de son palais. La distribution des places est conséquemment laissée à ses ministres et à ses favoris. Il est un fait de notoriété publique,

Instabilité  
de leurs places.

---

(1) *Tableau du commerce de la Grèce*, t. 1, p. 56.

c'est que les gouvernemens de toute espèce se vendent à la Porte. On ne les obtient que pour un an , et , au *béïram* suivant, le bail se renouvelle, ou passe à un compétiteur moins parcimonieux. On trouve dans un registre public la valeur de tous les postes importans du gouvernement, et la remise régulière des taxes et des tributs est la seule preuve connue d'une administration intègre. Si le revenu stipulé entre fidèlement dans les coffres du gouvernement, on ne s'informe pas s'il a été recueilli avec dureté ou avec douceur, s'il a été arraché par la force et la tyrannie à une population misérable et exténuée, ou s'il est le produit de la contribution volontaire du surabondant des richesses particulières, offert en hommage à une administration vertueuse (1). Il en résulte que les gouverneurs

---

(1) « On sait que les vice-rois, pachahs, gouverneurs de places et autres officiers de l'Empire othoman, sont des fermiers qui, sous peine d'envoyer leurs têtes au trésor royal, sont obligés d'y faire remettre les sommes dont ils sont convenus avec le grand-vézyr. On ne reçoit point d'excuse sur cela : il faut trouver de l'argent, n'y en eût-il point ; et comme leur vie et leur fortune dépendent de leur exactitude à payer, ils mettent tout en usage pour en venir à bout. » D'Arvieux, t. III, p. 99.

des provinces éloignées, profitant des ressources de leurs districts, s'y sont quelquefois établis si solidement, qu'ils ont pu s'opposer avec succès au droit du souverain qui aurait tenté de les déposséder ou de les chasser. Quand un pachah, qui sent sa propre force et la faiblesse de son gouvernement, aspire à l'indépendance, il retient les contributions dues à la Porte. Cependant il négocie, il menace; et si la tentative de châtier son insolence par l'entremise du *capigi bachi* vient à échouer, le même officier est aussi porteur d'ordres du sulthan pour le confirmer dans sa dignité, sanctionner et même récompenser sa révolte, en lui accordant de nouveaux honneurs. C'est de cette manière que les *pachahs* de Scutari et de Yanina en Europe, ceux de Bagdad et de Damas en Asie, et plusieurs autres, se sont rendus en un sens indépendans de la Porte, et réussiront peut-être à rendre leurs fiefs héréditaires dans leurs familles (1). La Porte,

---

(1) « Depuis le règne d'Abdul-Hamid, qui est l'époque  
 « d'une plus grande accélération dans la décadence de  
 « l'Empire ottoman, les *aghalihs* de la Grèce sont  
 « souvent conquis de vive force par des aventuriers Al-  
 « banais. La Porte donne alors l'investiture, qu'elle ne  
 « peut refuser. Quelques-uns de ces heureux *aghas*

dans sa bonté paternelle, considère comme le caprice d'un enfant chagrin cette conduite, qui serait traitée de révolte par tous les souverains de la chrétienté. Sa maxime est de céder à la nécessité, de traiter avec douceur un sujet désobéissant, plutôt que de le pousser à une révolte ouverte; mais le mépris de son autorité laisse une impression indélébile. Tandis qu'elle accumule les honneurs sur la tête d'un usurpateur heureux, elle a constamment les yeux fixés sur l'atrocité de son offense; et si sa circonspection vient à s'endormir, si les attraites de l'ambition parviennent à le séduire et à lui faire abandonner la position où il est retranché, pour accepter un gouvernement d'un ordre plus relevé, la vengeance, qui, quoique tardive, n'a pas cessé d'être préparée, arrive inopinément, et la mort met fin à ses projets (1). Lors de l'invasion de l'Égypte par

---

« ont même usurpé, dans ces derniers temps, des *wai-vodaliks*; et, à juger de leur conduite future par la manière dont ils ont débuté dans leur entreprise, il est à craindre qu'ils n'envahissent bientôt des *pachaliks*. » Beaujour, t. 1, p. 12.

(1) Cette manière de procéder est appelée proverbialement par les Turcs, *chasser le lièvre dans une charrette à bœufs*.

les Français, les *pachahs* de diverses provinces étaient considérés comme en révolte ouverte contre la Porte ; aucun d'eux cependant, quoique assuré de son indépendance, ne refusa d'obéir aux sommations du gouvernement, ni d'envoyer son contingent de troupes (1).

Non seulement ils obéissent dans ce seul cas, mais encore ils entretiennent, chacun, à la cour un agent ou *capi kiahya*, par lequel ils font remettre régulièrement les taxes dues au *myry*, taxes qui sollicitent pour eux, comme une preuve qu'ils n'ont pas encouru le dé-

---

(1) En décrivant les préparatifs de la guerre contre les Français en 1800, le Dr Pouqueville fait l'énumération des renforts qui doivent être envoyés de différentes provinces à l'armée du grand-vézyr. Il est curieux que, dans la liste suivante, il ne récapitule que les provinces qu'il a précédemment citées comme en état de rebellion. « Le pachah de Bagdad va se soumettre ; il conduit une « armée levée sur les bords de l'Euphrate. Le pachah de « Damas, ennemi juré du nom français, commande des « forces considérables. Le farouche Djezzar a rassemblé « vingt mille hommes ; les bords du Jourdain doivent « voir tant de guerriers réunis sous les ordres du vézyr « suprême. La Mekke, Médine, les Arabes se sont armés et traversent la mer Rouge. Unis aux Nabéens et « aux Sheiks de la Haute-Egypte, ils attaqueront les « Français dans le Saïd. » Pouqueville, t. II, p. 179.

plaisir de leur souverain, l'honneur d'être nommés légalement pour recueillir le *khiradj*, ou la capitation levée sur les *rayahs* dans toute l'étendue de leur juridiction. Il y a cependant quelques fiefs en Europe, ainsi qu'en Asie, qui sont héréditaires dans certaines familles, auxquelles ils ont été donnés dès leur origine. Mehemet Bey fut créé par Sélim I *beylerbey* du Diarbekir, et la province lui fut donnée *malikianéh*, c'est-à-dire pour toute sa vie, avec le privilège de la transmettre à ses enfans mâles. C'est de cette manière que Cârâ Othman Oghlow gouverne à Magnésie, dans l'Asie mineure; et la famille de Ghavrinos, qui a conquis la Macédoine, possède encore dans cette province plusieurs *aghdliks*, en vertu de concessions semblables.

On a prétendu, et aucune assertion n'a été plus accréditée, que les *pachahs* n'avaient pas plutôt ramassé des richesses, qu'ils étaient mis à mort pour enrichir de leurs dépouilles le trésor du sulthan. Il est cependant difficile de supposer que l'avarice, ce pur désir de thésauriser, puisse être jamais le vice d'un sulthan othoman; et toute leur histoire présenterait à peine un seul prince qui ait été mû par une passion aussi sordide. Il faut

bien se rappeler que c'est le *myry* ou trésor public, et non le sulthan, qui hérite des officiers du gouvernement. Le sulthan, dont les richesses particulières excèdent les bornes de son caprice, ne peut divertir d'une manière directe les fonds publics qui sont réservés aux besoins de l'Etat. Les courtisans peuvent bien aigrir l'esprit de leur maître contre un riche *pachah* qu'ils désirent supplanter ; mais, à moins que celui-ci ne pèche par trop d'économie dans la distribution de ses présens, les courtisans et les ministres tirent plus de profit de ses dons, qu'ils n'en pourraient espérer de la confiscation de ses biens.

Nous trouvons dans l'histoire des premiers siècles de l'Empire othoman, que les sulthans étaient dans l'usage de gouverner par eux-mêmes, et commandaient toujours leurs armées en personne. Mais quelque avantage que le monde romain ait pu tirer de l'administration personnelle de quelques empereurs éclairés, tels que Trajan et les Antonin, le zèle ignorant des sulthans turcs ne servit qu'à augmenter les maux et les horreurs du despotisme. Quel avantage, en effet, pourrait-on attendre de la recherche superficielle et de la décision précipitée d'hommes ignorant les

Réflexions  
sur l'interven-  
tion directe  
du sulthan  
dans le gou-  
vernement ;

Dans l'ad-  
ministration  
de la justice;

premiers principes de la justice , enivrés du pouvoir absolu, et dont les oreilles n'ont entendu d'autre remontrance sur leur conduite, que la faible expression des soupirs étouffés des malheureux opprimés ? Un vézyr peut être contenu dans l'exercice de l'autorité qui lui est déléguée , dans la crainte que la vérité ou la calomnie ne découvrent ou ne noircissent sa conduite aux yeux de son maître ; mais la volonté d'un despote n'a de frein que les menaces de la religion et la crainte d'une insurrection : choses qui n'occupent son attention que lorsqu'elles sont annoncées par les approches de la mort ou le tumulte de la populace. Quoique le souverain , sur son tribunal , soit au-dessus de toute considération d'intérêt personnel ; cependant l'esprit d'un despote n'est pas moins susceptible que celui d'un juge plébéen , d'être influencé par des motifs étrangers. Quelque sincère qu'il puisse être dans la recherche de la vérité, la hardiesse d'une conscience intègre peut lui paraître une effronterie déhontée ; l'entêtement de la vérité sera à ses yeux l'opiniâtreté de l'erreur , et la confusion de la modestie pourra passer pour l'aveu du crime. L'innocence calomniée osera-t-elle déployer son éloquence devant un tel tribunal ? espérera-



t-elle déridier le front irrité, dissiper les nuages du préjugé, et inspirer à l'esprit cette candeur qui fait condamner un jugement précipité, et rétracter une sentence prononcée trop à la hâte ? C'est en vain que le juge despotique implorera les avis du sage et du savant : les ministres de la religion eux-mêmes renonceront à l'inflexibilité de leur vertu, et seront les instrumens serviles de la volonté du monarque. C'est ainsi que Soliman et Pierre, législateurs, le premier, de la Turquie et le second de la Russie, voulant condamner leurs fils à la mort, n'ont éprouvé aucune difficulté à obtenir le *fetwa* du moufty, et la sentence du patriarche (1).

Plusieurs des plus sages sulthans ont été poussés à des représailles cruelles et disproportionnées, par leur ardeur à faire justice. Soliman I, frustré dans l'espoir de faire arrêter quelques Albanais coupables de vols et d'assassinats, ordonna que tout ce qui se trouvait à Constantinople de gens de cette

---

(1) Ahmed II affectait un grand amour pour la justice, quoique sa stupidité l'empêchât de remplir les fonctions de juge, et il ajoutait foi à tout ce que lui représentaient ses courtisans, gagnés par les plaideurs. Cauteimir, p. 394.

nation fût arrêté et mis à mort, en réparation du crime commis par leurs compatriotes. Ce fut lui aussi qui, ayant appris que le *mold* et les *cadhys* d'Alep avaient été assassinés par la populace, envoya une armée pour massacrer tous les habitans sans distinction, et sans rechercher les auteurs de ces meurtres (1). Théodose, empereur chrétien, sage et humain, et la république d'Athènes, la plus éclairée et la plus généreuse des nations, ont, par leur précipitation, autorisé de semblables excès. Les malheurs produits par l'imprudencce d'un souverain qui se livre à sa vivacité, sont aggravés en Turquie par l'irrévocabilité de la sentence. Le front du tyran peut exprimer les angoisses de son esprit, ainsi qu'il arriva à Soliman en présence du pénétrant baron de Busbeck ; mais le sulthan ne put, comme Théodose, expier son crime par une pénitence publique, ou, comme les Athéniens, en prévenir l'exécution. Qu'il me soit permis d'offrir ce tribut de respect à la mémoire de ce peuple illustre : l'assemblée générale d'Athènes avait, par une sentence injuste, condamné à mort tous les habitans de Mitylène, dans l'île de Lesbos ; mais la ré-

---

(1) Cantemir, p. 183.

flexion produisit dans une seule nuit le repentir et le remords. Les ordres pour l'exécution étaient déjà partis lorsque l'assemblée reprit la séance, et discuta la justice et le droit de sa décision. Avec quelle candeur ne reconnut-elle pas sa faute ! Avec quelle ardeur ne s'empressa-t-elle pas de la réparer ! Avec quelle célérité ne dépêcha-t-elle pas à Lesbos la galère chargée de l'ordre de mitiger la sentence ! Peuple vraiment grand, vraiment admirable ! Le monde ne trouverait pas dans ses annales un seul exemple d'un repentir volontaire de la part d'une assemblée populaire. Quand le crime est subdivisé, il est légèrement senti ; mais alors chaque Athénien s'imputait à lui-même toute l'atrocité d'un acte injuste , à la sanction duquel il avait concouru. Qui pourrait, d'après de tels exemples , désirer que les jugemens incertains des mortels fussent confiés isolément ou collectivement à une *autorité absolue* ? Que le despote se plonge dans les débauches comparativement innocentes du sérail , plutôt que de chercher à augmenter le bonheur d'une nation par l'administration *mieux dirigée* de son gouvernement !

On peut juger du sentiment qu'a de ses devoirs un sulthan othoman , par les choses

que Soliman désirait ardemment être en état d'accomplir : la construction d'une mosquée qui portât son nom, le rétablissement de l'aqueduc de Valens et la conquête de Vienne (1); objets qui, dans son opinion, étaient les plus utiles à la gloire de Dieu, au soulagement des vrais croyans, et à l'extirpation de l'hérésie et de l'erreur. Le sulthan préside toujours ou est censé présider son propre tribunal, *ghalibéh dywan*, qui se tient tous les mardis ; mais ce n'est que l'ombre de l'ancien usage. Quoique tout y soit exécuté avec apparat, cérémonie et ostentation, il ne s'y traite que des affaires de peu de conséquence. Pour édifier le peuple et lui donner une preuve convaincante de l'intérêt que le Grand-Seigneur prend aux affaires de ses sujets, le grand-vézyr est fréquemment appelé près du souverain pendant le cours d'un procès, pour recevoir de lui des instructions, ainsi que le prononcé de la sentence. Au commencement d'un règne, pour donner à la bonne ville de Constantinople une idée avantageuse de son nouveau monarque, on offre constamment le spectacle de quelque sacrifice humain. Quelquefois on met en

---

(1) Busbeck, *Epist.*, p. 264.

avant un Musulman qui remplit un emploi lucratif, et qui peut avoir encouru précédemment le déplaisir de quelque nouveau favori. Il est accusé de malversations par son souverain et décapité en sa présence. Plus fréquemment encore, c'est un Infidèle qui, portant des pantoufles d'une couleur prohibée, est censé avoir usurpé le privilège des Musulmans; il est puni de mort et foulé aux pieds dans les rues pendant trois jours.

Quand les sulthâns commandaient leurs armées, les fruits de la terre tombaient, et la face de la nature se flétrissait à leur approche. Busbeck avait traversé les provinces conquises par Soliman. « Le blé qui a été foulé  
« par une telle calamité, dit-il, ne relevera  
« jamais sa tête. Leur voix féroce était la voix  
« de la désolation; leur langage, extermina-  
« tion et mort (1). » « La ville dont les foyers  
« doivent être éteints n'est pas encore prise, » disait avec un profond respect le sulthan à l'agonie, et de son lit de mort il suppliait dévotement le Dieu de tous les mondes, le souverain seigneur de toutes les créatures, « d'avoir pitié de l'armée des fidèles, de leur

Dans la  
conduite de  
la guerre.

---

(1) Busbeck, *De re milit. contrâ turc. instit. consilium*, p. 275.

« accorder avec bonté sa protection puissante , pour les aider à accomplir..... » cet œuvre de l'enfer (1). Suivant leur religion , on ne peut déclarer la guerre sans un motif fondé sur la justice ; mais la propagation de la foi était le large manteau qui dérobaient à leurs yeux toutes les raisons injustes et déshonorantes. De là , leurs guerres ont toujours eu le caractère de guerre de religion , et ils se sont précipités brûlans d'un saint zèle dans les massacres des vieillards et des faibles enfans ; mais ils ont réservé leur pitié pour les tendres vierges , qui , comme des vases échappés à la profanation par les bontés de la Providence , étaient dignes d'être employés à de saints usages. C'est aux nobles sentimens du souverain , dans ces occasions glorieuses , que nous devons attribuer les horribles massacres ordonnés par Djenghuyz-khan , et la clémence comparative de Tymour-lenk ( Tamerlan ). Il est vrai que le guerrier est placé entre l'héroïsme et le crime , et que les plus humains des vainqueurs ont tenu un milieu entre la justice et la cruauté. Nous pouvons être révoltés des rigueurs qu'ils ont exercées ; cependant , depuis que le monde est convenu

---

(1) Cantemir , p. 215.

de décerner un culte aux conquérans, nous avons aussi peu de raison de leur imputer les maux inséparables de la guerre, que d'attendre d'eux ces vertus qui ne peuvent se déployer que pendant la paix. Ne regrettons donc pas que depuis la décadence de l'esprit militaire parmi les Turcs, leurs souverains, un peu moins avides qu'autrefois de cueillir des lauriers, aient sacrifié leur renommée au repos, et soient tombés dans l'*insignifiance* en se livrant aux délices de leurs *harems*.

Quoique les Turcs soient indulgens pour les folies, les vices et même les crimes de leurs sultans, ils sont néanmoins sévères à condamner ceux qu'ils voient trop adonnés au plaisir de la chasse. Je ne puis absolument découvrir le motif d'une intolérance si peu conforme à la raison, à moins qu'elle ne doive son origine à un de ces adages populaires dont les Turcs, ainsi que toutes les nations orientales, font un usage fréquent dans la conversation ordinaire, quoique l'autorité d'un grand nombre de ces proverbes soit plutôt due à un jeu de mots ou de lettres, qu'à la finesse ou à la profondeur de la pensée. Le proverbe dit : *Celui qui tuera un chasseur ou un joueur, sera réputé un héros*. C'est en prenant cette maxime pour une vérité,

que les *Oulémads*, quand ils furent poussés à fomenter une révolte contre l'infortuné Mahomet IV, représentèrent au peuple que la colère de Dieu contre la nation othomane était manifeste depuis que le sulthan était devenu infatué de la chasse, au point de supposer que les frontières de l'Empire othoman, étendues au prix du sang de tant de Musulmans, pourraient être défendues par des chiens de chasse et des faucons (1).

Soumission  
du peuple.

Dans l'opinion des Musulmans, la loi du *Coran* ne pèse pas moins sur le prince que sur le dernier de ses sujets. Tant que cette loi est observée religieusement, et l'histoire ne nous fournit pas d'exemple de son infraction en aucun point essentiel, le dévouement du sujet répond à l'autorité illimitée du monarque. Chacun reconnaît l'obéissance qu'il doit au pouvoir absolu du sulthan, et chacun remplit ce devoir. On peut avoir observé que la révolte des *pachahs* n'est pas une abnégation de l'autorité du sulthan; car ils ne prononcent jamais son nom qu'avec respect, et obéissent toujours à ses ordres, excepté quand il leur demande de renoncer à leur puissance, ou d'affaiblir la stabilité de leur

---

(1) Cautemir, p. 337.



position. Leur révolte n'affecte, dans le vrai, que les ministres et les courtisans, qui souffrent seuls de l'indépendance des *pachahs*, qui par là les privent des droits de leurs places, et des présens annuels que leur rapporte le renouvellement des commissions. La soumission au sulthan, comme chef temporel et spirituel, est universelle en théorie; mais d'après l'éloignement et la difficulté de distinguer son véritable objet, elle se rapporte naturellement aux supérieurs immédiats. Nous avons vu cependant les gardes d'un usurpateur prêts à le venger d'un assassin, arrêtés au moment où celui-ci leur a fait voir le mandat du sulthan pour apporter la tête de leur maître. C'est avec cette arme seule qu'il parvient à être admis dans la maison, ou à s'insinuer dans la confiance d'un rebelle. Se fiant sur cette seule protection, il méprise les regards féroces de ces Mirmidons, et leur profession de fidélité inviolable. Il désigne son objet au milieu d'eux; il vise son coup, et, s'il est bien dirigé, l'édifice sans base d'une autorité usurpée est démoli dans un instant, et le cours de la fidélité du peuple, n'éprouvant plus d'obstacle qui le détourne, reprend sa direction légitime. J'ai bien oui dire que des officiers du sulthan,

chargés de telles commissions, ont été déconverts, et ont eux-mêmes subi la peine qu'ils étaient chargés d'infliger; mais je ne me rappelle pas l'exemple d'un seul, qui, après l'avoir remplie, ait éprouvé quelque effet de ressentiment. Semblables aux enfans des Spartiates, ils ne sont punis que lorsque leur stratagème est découvert.

L'enthousiasme de la loyauté peut avoir poussé des individus à donner des preuves romanesques de leur attachement à la personne de leur souverain; mais je me garde bien d'ajouter foi à l'assertion de Rycaut, qui dit qu'ils poussent l'obéissance à de telles extrémités, qu'ils exécutent tout ce que le sulthan peut leur ordonner pour son plaisir : « Bien  
« qu'il commande à des armées entières de  
« se précipiter du haut des rochers, de faire  
« de leurs corps un pont sur lequel il veut  
« passer une rivière, ou de s'entre-tuer les  
« uns les autres pour son passe-temps et ses  
« menus plaisirs (1). »

---

(1) Je ne sais si l'on doit conclure du passage suivant que Rycaut a été témoin de telles extravagances : « Ceux  
« qui ont été à portée de voir et de connaître ce mode  
« d'obéissance aveugle peuvent bien s'écrier : *O homi-  
« nes ad servitutem puratos!* » *Present state of the  
« othoman empire*, p. 9.

Dans le catalogue des livres imprimés, qui se trouve

On représente l'éducation du sérail comme ayant pour base le système de plier les esprits

dans le Muséum britannique , est un ouvrage en français , publié à Paris sous le titre de : *Extrait d'une lettre que ung Chrestien qui demeure en Turquie a escript et envoyé à ung sien cousin chrestien , escript le premier décembre l'an 1527.* — La date de la publication prouve son ancienneté ; mais les détails qu'il contient doivent être lus avec précaution , attendu que son inexactitude en beaucoup de passages prouve que ce n'est qu'une compilation d'opinions erronnées ou exagérées , et non l'écrit original de l'auteur à qui il est attribué , et qui est représenté comme ayant résidé à Constantinople et y ayant été marié à une femme du pays. L'histoire suivante accrédirait l'assertion de Rycant , si elle n'était d'ailleurs dénuée de preuves et de témoignages qui pourraient rendre croyables de telles extravagances. Mon opinion est que la vérité de ces faits n'est point garantie par l'autorité des deux auteurs. Je ne crois pas même les témoins oculaires quand ils me disent des choses que le sens commun désavoue.

« Item le peuple en Turquie est tenu si tresubiect et  
 « en si grosse craincte que quant il plaist à l'empereur  
 « mander quelque homme riche soy destituer : aban-  
 « donner femme et enfans et lui dict ou faict dire quil  
 « sen aille tenir en exille en quelque isle de la mer ; ou  
 « quil se aille getter en la mer et soy noyer. Incontinent  
 « le bourgeois ou quelque austre quel quil soit : riche ou  
 « poure obeist et se gette au plaisir de l'empereur :  
 « soit pour soy tuer ou noyer. Et affin deutendre que  
 « ainsi est. Puyz peu de temps ença aucun roy chrestien  
 « envoya son ambassadeur par deça vers notre empe-

aux principes de l'esclavage; et comme on assure que les jeunes gens ainsi élevés sont destinés à remplir les emplois les plus éminens et à gouverner les provinces, on en conclut que le préjugé d'une résignation absolue à la volonté du sulthau, est par leur moyen répandu universellement dans tout l'Empire (1).

Cela est cependant erroné; car, comparativement parlant, il n'y a eu qu'un bien petit nombre de pages choisis pour remplir ces

---

« reur : après son execution faite , notre empereur pour  
 « demonstrier l'obeissance des siens : mande querir  
 « six notables persounaiges gens vieulx et auciens gran-  
 « des et longues barbes grises. Iceux arrivés devant  
 « l'empereur eulx prosternant jusques à bayser la terre :  
 « comme notre coustume est. Et ainsi quilz estoient tons  
 « nudz chascun une espée treuchante en la main : l'em-  
 « pereur leur commanda que incontinent et sans delay  
 « en la presence dicelluy ambassadeur ung chascun  
 « deulz se boutast lepee parmy le corps : a grant  
 « peine eut l'empereur finy la parolle que iceux six se  
 « boutèrent lepee parmy le corps : moururent sur  
 « la place et furent emportez mors. L'ambassadeur  
 « bien estonne : et croyez que incontinent quil viendra  
 « au pays il en fera le rapport a son seigneur. Ce sont  
 « choses execrables : parquoy vous qui avez bon seigneur  
 « debuez bien louer Dieu. »

(1) Rycaut, *Present state of the othoman empire*, chap. 3-5.

fonctions importantes. Les jeunes gens dont la principale recommandation est la beauté, sont admis dans les collèges des *Itchoglans*, dont l'un est renfermé dans les murs du palais impérial, et l'autre, appelé *Galata Seraï*, est dans le faubourg de Pera. Ils sont élevés par des maîtres nommés par les *capi-dghd*, chefs des eunuques blancs, aux frais particuliers du sulthan; l'objet de cette institution n'est pas de préparer des hommes à remplir les premières places de l'Etat, mais d'élever seulement des pages pour le service de la cour.

Le plus grand nombre d'entr'eux ne quitte jamais le sérail, et plusieurs même vieillissent dans les collèges. Leur éducation tend à leur faire acquérir ce qui peut convenir à un courtisan turc. On leur enseigne à plaire par les grâces de leur personne et de leurs manières, par la politesse de leur conversation et la pureté de leur diction. L'obéissance passive est une leçon qui leur est constamment inculquée. La faute la plus légère est punie chez eux par des châtimens si sévères, que l'on peut dire, avec vérité, de celui qui a passé par tous ces différens degrés, qu'il a les passions mortifiées et les manières moulées à l'esclavage. La dignité la plus haute à laquelle ils

puissent parvenir est celle de *coultouk-vèzyr* ; mot composé qui désigne à la fois et leur fonction actuelle de soutenir le sulthan sous les bras, et de l'aider à monter à cheval, et le rang auquel ils ont droit de prétendre quand ils sont dispensés du service qu'ils font près de la personne de l'empereur. Il n'y a que les pages parvenus par leur mérite, la faveur, ou de longs services, à la dignité de *coultouk-vèzyr*, qui aient la perspective d'être élevés par vacance au rang de *pachahs* à trois queues ; mais quoiqu'en quittant la cour ils aient dans leurs *pachaliks* respectifs autant d'autorité que les autres gouverneurs, cependant un surnom ignominieux qui exprime leur défaut d'expérience dans les affaires civiles et militaires, les distingue de ceux qui se sont élevés par leur courage et leurs vertus connues (1).

L'éducation nationale, ou plutôt les mœurs nationales, n'ont rien qui inculque une disposition à l'esclavage. Le gouvernement othoman est dans son exercice une aristocratie

---

(1) Je me permettrai d'observer ici que dans son *Essai sur l'éducation et la discipline des Turcs* (t. XII, p. 58-62.) Gibbon a copié trop fidèlement les erreurs de Bycaut et des autres guides qu'il dit avoir suivis.

où chaque Mulsulman mêle un peu de fierté militaire au respect qu'il doit à ceux qui sont privés de l'usage des armes ; mais il est courtois et civil envers ses camarades , soumis et respectueux envers ses supérieurs. Aussi distinguons - nous dans les Turcs les traits caractéristiques de l'aristocratie : non seulement la fierté dans le maintien et le défi dans le regard , mais encore la candeur dans le caractère et la générosité dans la conduite. La disposition d'esprit qui naît de l'aristocratie , est sans contredit préférable à celle produite par l'habitude de l'esclavage ; et d'après un coup-d'œil superficiel , comme d'après une connaissance plus approfondie des diverses classes d'hommes qui reconnaissent l'autorité des sulthans othomans , nous ne pouvons hésiter à assurer que les Turcs sont le meilleur des peuples soumis à leur empire.

La loi musulmane ne fait que deux classes de tous les habitans de la terre : ceux qui professent la loi de Mahomet sont sans distinction de rites , de sectes , d'hérésies ou d'opinions, appelés du nom général de *mousslim*, mot arabe qui signifie une personne désignée à Dieu, et dont le duel est *mousslemân*, et le pluriel *mousslémyn*. Les nations qui nient

Distinctions politiques, civiles et religieuses

la divinité de la mission du prophète et rejettent sa doctrine, sont confondues sous la dénomination générale de *kâfir*, infidèle, blasphémateur, misérable errant dans les ténèbres, et dont les yeux sont fermés à la lumière de la révélation : ainsi tous les infidèles ne forment qu'un même peuple. Les infidèles habitant l'Empire othoman et les nations dont il est environné, sont cependant distingués avec la plus grande exactitude. Les infidèles sujets de leur empire et payant la capitation, tels que les Chrétiens, les Juifs et les Payens, sont appelés *dzimmy* : les étrangers qui, se fiant sur la foi des traités, ou les lois reconnues par les nations, traversent leur territoire, ou résident dans l'Empire, sont appelés *moustéémyn*, gens qui ont demandé protection. Il est cependant à présumer qu'en employant ces expressions, leur intention n'est pas d'insulter les nations étrangères, car ils les appliquent aussi aux Musulmans qui voyagent ou sont établis hors des limites de leur Empire. Les nations qui ne sont unies par aucun traité ou qui font actuellement la guerre à la Porte Othomane, sont désignées sous la dénomination commune de *harby*, mot dérivé de *harb*, qui signifie guerre. Ces expressions qui paraissent, il faut l'avouer,



dures et inconvenantes , doivent être attribuées aux Musulmans primitifs , dont elles sont empruntées , plutôt qu'aux Othomans eux-mêmes , quoique les Turcs continuent d'en faire usage , ainsi que toutes les nations qui professent la même religion. L'étymologie et le vrai sens en sont inconnus à la plus grande partie du peuple ; et pour excuser la conduite des Turcs à cet égard , il suffirait peut être de se rappeler que parmi les peuples que nous avons appris à admirer et à respecter , on faisait usage d'expressions qui n'étaient guère moins offensantes en distinguant les Grecs des Barbares , les Juifs des Gentils. Le nom de la nation turque est chez elle celui d'*Othmanli* , que nous traduisons par *Othomane*. Le nom de Turquie ne leur est pas inconnu , mais ils ne l'appliquent qu'aux gens rustiques ou de mœurs agrestes. Un *rayd* est un sujet othoman , de quelque nation qu'il soit , soumis au *khiradj* ou à la capitation. Les paysans turcs sont proprement compris sous le nom général de *rayas* , quoique dans l'acception moderne et plus commune de ce mot , il soit restreint à cette classe de sujets que la loi nomme *dzimmy*. *Djaour* est un terme de mépris que les Turcs adressent aux infidèles ; mais ce mot paraît avoir été dans l'origine le

même que *guèbre*, ou adorateur du feu. Les Persans hérétiques sont distingués des *sunny* ou orthodoxes par le nom de *chû'ÿ*, nom tellement odieux aux Turcs, qu'on leur enseigne à croire qu'il est plus méritoire aux yeux de Dieu de tuer à la guerre un seul Persan que soixante-dix infidèles (1).

Moyens de  
recours con-  
tre l'oppres-  
sion.

Quand les habitans d'une ville ou d'une province sont mécontents d'un *pachah*, ils présentent leurs plaintes à la Porte, dans une requête appelée *arzi-mahzar*; mais à moins qu'elle ne soit accompagnée d'une somme plus forte que celle que le *pachah* juge à propos de donner pour obtenir la continuation de sa place, ils réussissent rarement à le faire déplacer. Les contestations de cette nature, comme celles qui ont rapport aux intérêts particuliers, ne sont pas jugées d'après l'évidence des faits ou d'après la force des raisonnemens, mais d'après la quantité spécifique d'or que peut donner chaque partie pour appuyer sa cause. Quelqu'inaccessible que soit le sulthan dans sa capitale, depuis

---

(1) « Ce n'est pas cela, dit Rustan; car il est bon que vous sachiez que les Persans sont plus odieux et plus « profanes à nos yeux que vous autres Chrétiens. »  
*Lettre Pers.*, lettre III.

que tous les mémoires, sur quelque affaire que ce soit, doivent passer d'abord par les mains du grand-vézyr, l'attention qu'il donne aux plaintes de son peuple est cependant quelquefois réveillée par les clameurs ou la conduite non équivoque de ses turbulens sujets. En se rendant à la mosquée tous les vendredis, il reçoit par les mains d'une des personnes de son cortège, toute espèce de pétition qui lui est présentée. Ce fut de cette manière que M. de Villelongue réussit à faire tenir dans les mains du sulthan Ahmed, au nom de Charles XII, une accusation contre le vézyr et les principaux ministres d'Etat. Ce fut à ce mémoire qu'on attribua le changement complet qui arriva peu de temps après dans le cabinet turc. Rycaut cite un mode d'appel au Grand-Seigneur, qui était toléré d'après une ancienne coutume, mais qui, je crois, est tombé en désuétude; car je n'ai jamais oui dire qu'il ait été pratiqué de nos jours (1). « La personne of-  
 « fensée, dit-il, met du feu sur sa tête, entre  
 « au sérail en courant, et ne peut être arrêtée  
 « par qui que ce soit, jusqu'à ce qu'elle soit  
 « arrivée en présence du Grand-Seigneur,

---

(1) *Present state of the othom. emp.*, p. 46.

« auquel elle a le droit d'exposer les torts qui  
 « lui ont été faits (1). » La méthode que j'ai vu  
 adopter le plus communément et suivre avec  
 une persévérance obstinée, est de mettre le feu  
 dans différens quartiers de la ville. Quand la fré-  
 quence des incendies prouve qu'ils ne sont  
 pas accidentels, le sulthan prend l'alarme ;  
 il s'informe des causes du mécontentement  
 public ; il les découvre par le moyen des  
 émissaires qu'il répand dans les cafés et au-  
 tres lieux publics, et il est obligé de finir par  
 céder aux demandes des factieux. L'insur-  
 rection est le malheur auquel le pouvoir ab-  
 solu est le plus sujet ; elle est souvent l'ou-

---

(1) Rycaut, qui se croit obligé de prêcher pour l'hon-  
 neur de l'ambassade d'Angleterre et pour les avantages  
 de la compagnie du Levant, approuve hautement la  
 complaisance avec laquelle sir T. Bendysh se soumit à  
 cette coutume, qui sent autant l'avilissement que l'es-  
 clavage. « Ce digne ambassadeur, dit-il, ordonna que  
 « l'on mit des pots à feu sur les vergues de onze bâti-  
 « mens anglais qui étaient dans le port, afin de faire  
 « connaître au sulthan les torts qu'éprouvaient les né-  
 « gocians. » Rycaut, p. 216.

Mignot fait partager la honte de cette mesure aux  
 ambassadeurs français et hollandais ; mais il essaie d'en  
 atténuer l'humiliation en ajoutant : « Cette flotte pré-  
 « sentait l'idée de la menace plutôt que de la plainte. »  
*Histoire othomane*, t. III, p. 76.

vrage d'un instant , le produit d'un accident. Mais quand une fois elle est excitée , il est rare qu'elle s'arrête au redressement du tort dont elle se plaint ; il faut que les insurgens soient réduits par la force , ou que le monarque descende du trône. Heureux encore s'il lui est permis de passer le reste de ses jours dans la prison que son successeur a laissée vacante !

FIN DU TOME PREMIER

648640



---

## TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

|                                                                                        |        |
|----------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <b>I</b> NTRODUCTION.                                                                  | Pag. 1 |
| CHAP. I <sup>er</sup> . Vue générale des mœurs, des arts et du gouvernement des Turcs. | 221    |
| CHAP. II. Constitution de l'Empire othoman.                                            | 338    |

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.









Continued by Continuation

